

M. Mentienne, membre de la Commission du Vie  
Paris, à Bry-sur-Marne (Seine)





enne, membre de la Commission du Vieux  
ris, à Bry-sur-Marne (Seine)

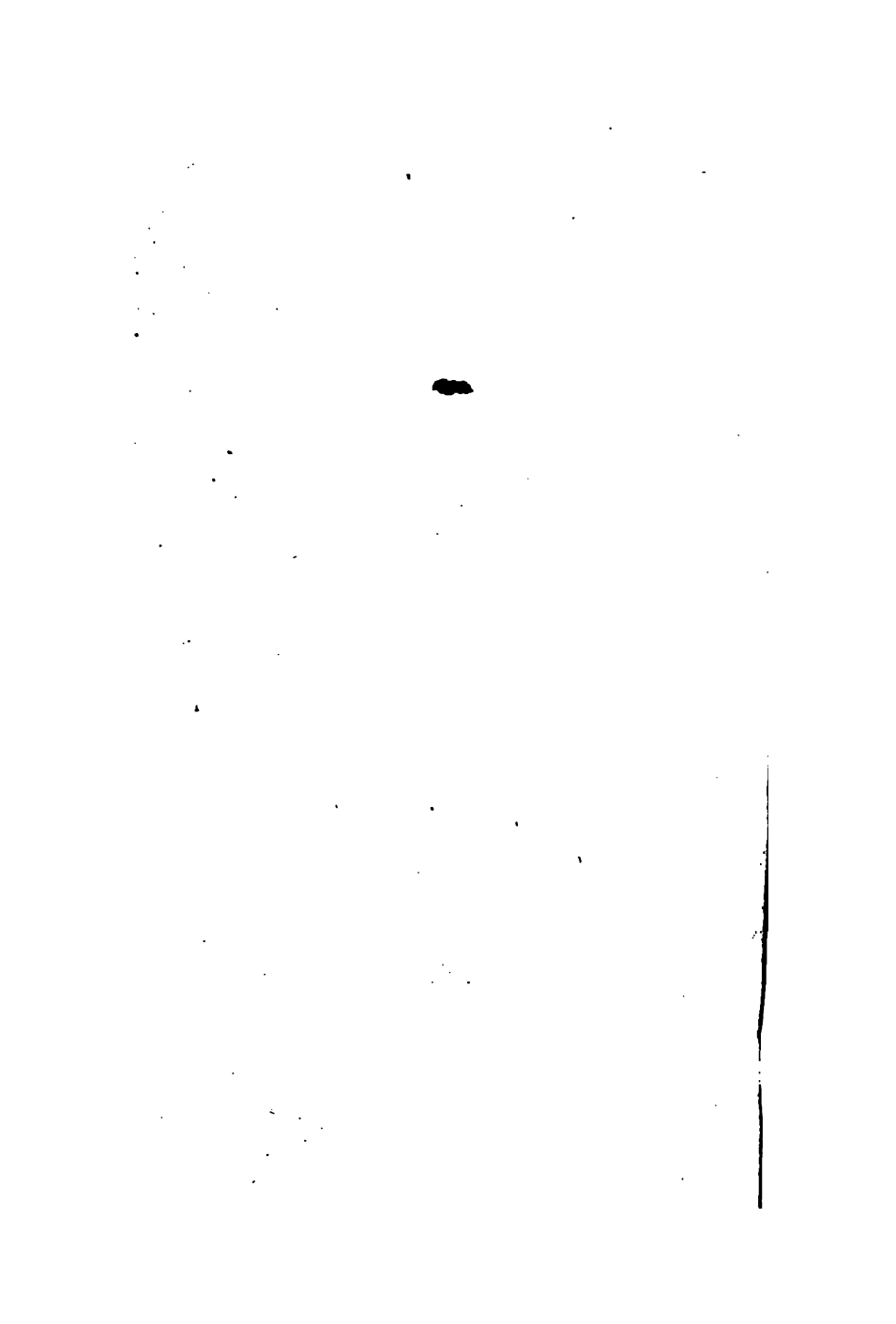




729

.M55

1782



**T A B L E A U**  
**D E**  
**P A R I S.**

77



Marcier, Louis Sebastian  
**T A B L E A U**

DE

**P A R I S.**

NOUVELLE ÉDITION,  
CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

---

*Corruptio optimi pessima.*

---

T O M E I I *deuxième.*



**A A M S T E R D A M.**

---

**M. D. C. C. LXXXII.**

1

2

3

4



# T A B L E A U

## *I D E P A R I S .*



### C H A P I T R E C C V L

#### *Procureurs. Huissiers.*

**S**i vous avez dans votre maison un endroit sale, obscur, fétide, mal-propre, plein d'ordures, les souris & les rats s'y logent infailliblement. Ainsi dans la fange & le chaos abominable de notre jurisprudence, on a vu naître la race rongeante des procureurs & des huissiers.

Ils se plaisent dans les détours ténébreux de la chicane ; ils vivent grassement dans le labyrinthe de la procédure : il faut les y suivre malgré vous ; vous êtes forcé de vous soumettre à leur ministère. Ces paperasseurs ont acheté la déplorable charge qui en fait des vampires publics & privilégiés ; mais comme le premier mal est dans une législation

contradictoire & embrouillée , le praticien se rit de la misère du plaideur , & tient au vice antique qui lui est si profitable.

Notre jurisprudence n'est qu'un amas d'énigmes prises au hasard dans les ouvrages de quelques jurisconsultes d'une nation étrangère ; & quand les coutumes & les loix différentes sont privées de clarté , ne vous étonnez pas des monstruosités de la procédure.

Entrez dans un greffe de procureur , appelé improprement *étude* , huit à dix jeunes gens piquant la dure escabelle , sont occupés à gratter du papier timbré du matin au soir. Bel emploi ! Ils copient des *avenirs* , des *exploits* , des *significations* , des *requêtes* ; ils *grossoyent*. Qu'est-ce que *grossoyer* ? C'est l'art d'allonger les mots & les lignes , pour employer le plus de papier possible , & le vendre ainsi tout barbouillé aux malheureux plaideurs ; de sorte qu'on puisse en former des *dossiers épais*. Et qu'est-ce qu'un *dossier* ? C'est la masse bizarre de ces épouvantables procédures. Et un *dossier épais* , que coûte-t-il bien ? Sept à huit mille francs pour commencer à éclaircir un peu les choses.

Mais toutes ces paperasses servent-elles du moins au juge ? Jamais. Quand il y a un rapporteur , son secrétaire fait sur une feuille volante un extrait de ces énormes *grosses* , & toutes les raisons du procureur restent au fond du sac : ainsi ce déluge d'écritures ne



fervira pas même dans la cause dont il s'agit, le juge ne verra que l'extrait du secrétaire fidele ou infidele ; & voilà ce qu'on appelle *l'instruction* chez un peuple civilisé, ou soi-disant tel.

Le procureur dans son greffe est environné de ces dossiers érigés en trophées & qui montent jusqu'au plancher, à peu près comme le sauvage de l'Amérique s'environne dans sa hutte & suspend autour de lui les chevelures de ceux qu'il a *scalpés*.

Il y a environ huit cents procureurs, tant au châtelet qu'au parlement, sans compter cinq cents huissiers exploitants ; & tout cela vit de l'ancre répandue à grands flots sur le papier timbré.

Dites à un praticien qu'il y a plusieurs pays en Europe, où la justice se rend sans le fatal ministère d'un procureur ; où les frais de justice sont nuds, pour ainsi dire ; où des pacificateurs, dans le vestibule du temple de la justice, vous arrêtent avec un intérêt tendre, prennent à cœur d'arranger les parties, & y parviennent ordinairement. Le praticien levera les épaules, sonnera & dira à son clerc, *grossoyez, multipliez les incidents, & songez que la philosophie est dangereuse.*

Les brigandages qui s'exercent dans ces greffes poudreux sont légitimés par les friands amateurs d'épices ; on ne se fait point la guerre, on partage paisiblement le tiers des

successions. *Ils sont toujours en noirs, disoit un paysan : Savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'ils héritent vraiment de tout le monde.*

Il faut que le brigandage soit porté loin, pour qu'il soit réprimé. Les procureurs en font presque toujours quittes à l'audience pour des sarcasmes de la part des avocats, & des menaces d'interdiction de la part des juges. L'un d'eux disant un jour au plus effronté : *Maitre un tel, vous êtes un frippon.* — *Monseigneur a toujours le petit mot pour rire*, répondit le praticien.

Quelques procureurs roulent carrosse, & tirent de leur greffe quarante à cinquante mille francs par an. Les avocats les courtisent assidument pour avoir des causes. Ils font le soir la partie de *Madame* en cheveux longs, & l'encensent de tout leur pouvoir, afin que le choix tombe sur eux pour les *pieces d'écritures*, partie lucrative, chère à l'ordre, & qui mérite bien qu'on déroge un peu à l'art de l'orateur, & que l'on ménage les bonnes grâces de la femme du praticien.

C'est toujours lui qui choisit l'avocat. Le plaideur ne connoît que la boutique du procureur ; & comme il faut commencer par l'assignation, le praticien est nécessairement l'agent de toute la procédure : aussi les avocats sont-ils plus souples & plus dociles devant les procureurs, que l'apothicaire ne l'est devant un docteur de la faculté.

Il faut passer par les longues épreuves de la cléricature pour être habile à posséder une charge ; il faut monter lentement la pénible échelle. Ce triste noviciat est de huit à dix années. Ainsi les procureurs ont des clerks à bon marché ; le maître-clerk lui-même, *limonnier de l'étude*, n'a que de faibles gages ; les autres clerks barbouillent le papier du matin au soir pour leur pauvre nourriture. Ils vivent d'espérance, logent dans des mansardes, en attendant une charge vacante.

Les plus adroits, dans les petites études, tâchent d'intéresser la procureuse, afin d'adoucir la rigueur de leur joug ; mais dans les grandes, *Madame* ne saurait se résoudre à manger avec des clerks.

Elle oublie que son mari n'est qu'un ancien clerk qui vient d'acheter une charge. Le nigaud approuve le noble orgueil de sa femme, son panache, ses polonoises, ses femmes-de-chambre, ses tons, ses airs. Il ne veut plus communiquer qu'avec les amis de Madame, parce qu'ils lui ont promis une riche clientèle.

Les huissiers, qui marchent à la suite des procureurs, ne sont pas moins redoutables, & plus ardents encore à la curée. Quand une fois la breche est ouverte, alors ils montent à l'assaut, & traitent une maison comme une ville livrée au pillage. Voyez le vautour acharné sur sa proie, & qui la dépece

avec son bec noir & crochu , c'est l'image de leur joie avide , quand leurs mains armées de la fatale plume saisissent les meubles pour les porter en vente sur la place publique.

Ces mêmes huissiers qui , comme une meute dévorante , se déchainent contre les particuliers , pour peu que la bride leur soit lâchée , n'osent porter un exploit à un membre du parlement ou à un homme en place ; c'est à qui se refusera à cet office. Quand on veut poursuivre un grand , il faut avoir recours au procureur-général , pour obliger un simple huissier à faire son devoir.

Ainsi le bourgeois à Paris , outre ses autres fardeaux , a dans la noblesse impérieuse & hautaine une véritable aristocratie à combattre ; il rencontre une ligue qui insensiblement devient plus formidable que jamais.

C'est par ces agents subalternes de la justice , & qui infestent les avenues de son temple , que l'on n'en approche plus qu'avec crainte & tremblement. C'est par eux que les juges se sont trouvés au milieu des pièges & des surprises , & que la longueur des affaires a fait renoncer aux meilleurs droits , parce que la ruine inévitable des familles a paru devoir suivre la demande la plus légitime.

Ce fléau , que les tribunaux supérieurs ne songent pas à réprimer , dévore la partie

indigente ; & l'on a vu des hommes iniques menacer encore de la justice ceux qu'ils avoient dépouillés , s'ils n'étouffoient pour toujours leurs plaintes & leurs murmures ; & les infortunés voulant conserver les débris de leur fortune , se font tus , craignant que le monstre de la chicane ne vînt leur enlever ces foibles restes.

Tous ces praticiens ont entr'eux un genre de plaisanterie qui équivoque perpétuellement sur les mots de leur profession. Il n'y a rien de plus gothique & de plus mauffade que les railleries des hommes d'affaires : mais pour être plattes & grossieres , elles n'en sont pas moins inhumaines ; car ils plaisantent encore ceux qu'ils ont vexés & rongés.

Ce n'est pas que l'improbité soit attachée à la profession : quelques procureurs honnêtes ne présentent pas sans cesse la justice à leurs parties, pour ne leur en faire embrasser que l'ombre. Ils emploient leur habileté à sauver leurs clients d'un dédale d'erreurs & d'un embrasement funeste. Plusieurs ennoblissent leur profession par la vertu qui les orne toutes ; ils servent de modele aux autres, & ils méritent l'estime & la confiance du public : mais on peut dire d'eux aussi :

*Apparent rari naves in gurgite vasto.*

Ces communautés de procureurs sont liées au parlement d'une maniere fort étroite.

Elles en suivent les mouvements, & en épousent les idées avec la plus grande chaleur.



## C H A P I T R E C C V I L

### *La Bazoche.*

C'est une communauté de clercs qui jugent entr'eux de leurs différends. Autrefois il y avoit le roi de la Bazoche, maître du royaume de la Bazoche, & qui établissoit des juridictions Bazochiales; mais, attendu que le nombre des clercs alloit à près de dix mille, Henri III révoqua le titre de roi. Il étoit bien peureux, dira-t-on; mais souvent les hommes se sont laissé conduire par des mots, & plus loin qu'ils n'auroient d'abord imaginé.

Les armoiries de la Bazoche sont *trois écritaires*. Oh! quel fleuve dévorant, semblable aux noires eaux du Styx, sort de ces armes parlantes, pour tout brûler & consumer sur son passage! Quoi! Montesquieu, Rousseau, Voltaire & Buffon ont aussi trempé leur plume dans une écritaire! Et l'huissier exploitant & l'écrivain lumineux se servent chaque jour du même instrument!



## C H A P I T R E C C V I I I .

*Comédiens.*

**L**es comédiens seront toujours des *excommuniés*, jusqu'à ce qu'il plaise au roi, au parlement & au clergé de lever l'anathème. Tel est l'empire de la coutume, des préjugés; ou, si vous l'aimez mieux, de l'inconscience nationale. Ils auront plutôt fait de rire de l'*excommunication*, que de vouloir s'en affranchir.

La demoiselle Clairon ayant fait un *mémoire à consulter* sur cet objet, l'avocat entreprenant & téméraire fut aussi-tôt rayé du tableau; & l'amante de Tancrede se trouva obligée de procurer un état à son défenseur, qui avoit perdu le sien en tâchant de la réconcilier avec l'église. L'avocat, plein de son sujet, monta bientôt sur le théâtre; mais il n'y fut pas plus heureux qu'au barreau, & l'*excommunication* alla se placer sur sa tête, ainsi que sur celle de la demoiselle Clairon.

Elle prit quelque temps après de l'humeur contre le public: un acteur ou une actrice ont toujours tort de bouder cet auguste souverain. Elle avoit refusé de jouer, la salle

étant pleine & le rideau levé , à raison de je ne sais quelles rixes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre , & le soir même elle alla coucher au Fort-l'Evêque. Pour se venger des clameurs de ce parterre insolent & de ceux qui l'avoient emprisonnée , elle abandonna le théâtre , pensant que le lendemain on seroit à ses genoux pour la supplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il ? Le public l'oublia , & elle perdit son talent , faute d'exercice. Elle passa , dans l'obscurité & loin des applaudissements , des jours qui auroient été remplis & glorieux sous l'habit de Melpomene , qu'elle faisoit parler avec une sorte de dignité.

Louis XIV n'a jamais reçu de comédiens qu'ils n'eussent de la taille & une figure noble. Le théâtre de la nation , où revivent les héros de l'antiquité , exigeroit un choix plus sévère. On voit parmi les acteurs actuels , trop peu d'hommes bien faits ; ce qui ne dispose pas l'étranger à concevoir une idée avantageuse de notre goût pour le beau. Quand il voit de petites figures représenter ce qu'il y a de plus imposant & de plus fameux dans l'histoire des peuples , il prend une idée défavorable du physique de la nation , & la remporte malgré lui dans sa patrie.

La vanité des acteurs de petite taille favorise la réception d'acteurs encore plus petits,



parce que ceux-là s'imaginent, par ce moyen de comparaison, devoir paroître plus grands sur la scène; mais si cette manie de rapetisser les personnages tragiques subsiste encore pendant une génération, nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens*, qui en voulant faire les héros, ne feront que grotesques.

Un acteur, quand il est mince ou fluet, ou bien quand il ne présente plus que des os revêtus d'un parchemin livide, a beau posséder une certaine intelligence: les efforts de sa frêle poitrine font souffrir; & plus il gesticule avec fierté, plus il paroît se rapetisser. Son front dégrade la majesté de *Melpomene*. Le palais qu'il habite, l'idiome relevé qu'il parle, les passions grandes & orageuses qu'il veut peindre, tout l'écrase & l'anéantit: il est trop disproportionné avec ce qui l'environne, pour que l'œil ou l'oreille puissent lui faire grace.

Alexandre, dira-t-on, pour justifier le nain tragique, étoit petit, & portoit le col penché: je l'aurois admiré de son vivant dans la tante avec sa taille exigüe & sa tête sur une de ses épaules; mais mort, j'exige qu'il prenne une stature, un front, un port & un geste qui répondent au conquérant dont le nom remplit l'univers.

La Duclos jouoit dans les *Horaces*: à la fin de ses imprécations, elle sort furieuse,

comme l'on fait ; l'actrice s'embarraffa dans la queue très-longue de sa robe , & tomba. On vit soudain l'acteur qui faisoit Horace ôter poliment son chapeau (1) d'une main , la relever de l'autre , la reconduire dans la coulisse , & là , remettant fierement son chapeau , tirer son épée & la tuer , conformément à son rôle.

Ces inepties ne se commettent plus ; mais que de réformes à desirer encore !

La tragédie , depuis la retraite de Mlle. Dumefnil & depuis l'exil incroyable de Mlle. Sainval (2) , est devenue chantante , roide , ampoulée , monotone ; les acteurs subalternes ne sont pas assez attentifs à maintenir l'illusion. Ils commettent des fautes nombreuses contre le costume & le sens de leurs rôles. Qu'ai-je besoin , par exemple , de la coquetterie de nos princesses de théâtre , de leurs têtes bichonnées au gré de la folie du jour ? Quand j'apperçois la main mauffade du coëffeur , je ne vois plus Cléopâtre , Mérope , Athalie , Idamé.

Moins d'oripeau , plus de vérité. Comment ne pas rire , en voyant des valets de

(1) Les acteurs tragiques portoient , dans toutes les tragédies , un chapeau , surmonté de plumes ; & c'est ainsi qu'on a joué en France pendant près de cent ans Corneille & Racine,

(2) Exilée par lettre de cachet.

théâtre travestis en sénateurs Romains , sortir des coulisses avec les robes rouges des médecins du *Malade imaginaire* ; des perruques bouclées & traînantes , grossièrement chargées de poudre , & qui , pour comble de ridicule , veulent figurer la démarche de nos jeunes conseillers ?

Et quand les spectateurs revoient sans cesse les mêmes toiles mesquines & rembrunies , quelquefois trouées ; qu'ils rencontrent les Scythes & les Sarmates dans un palais d'architecture grecque , & le farouche Zamore sous un portique Romain , peuvent-ils s'empêcher d'accuser l'avarice des comédiens *à la part* , & leur cupidité qui néglige un accessoire fait pour influencer sur les représentations ?

Deux théâtres qui rivaliseroient , qui entretiendroient entre eux une émulation suivie en jouant les mêmes pièces , qui seroient enfin l'un pour l'autre un perpétuel objet de comparaison , restitueroient à l'art sa pompe , sa noblesse & sa dignité.

On se plaint généralement de voir la scène Française déchuë de son ancien lustre. La tragédie sur-tout est défigurée à un point méconnoissable. De là ces vers :

*On ne voit plus pleurer personne :*

*Pour notre argent nous avons du plaisir :*

*Et le tragique qu'on nous donne ,*

*Est bien fait pour nous réjouir.*



## C H A P I T R E C C I X .

*Spectacles gratis!*

Les comédiens donnent le spectacle *gratis*, à l'occasion de quelques événements célèbres, comme *la paix*, *la naissance d'un prince*, &c. Le spectacle alors commence à midi ; les charbonniers & les poissardes occupent les deux balcons, suivant l'usage ; les charbonniers sont *du côté du roi*, & les poissardes *du côté de la reine*. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette populace applaudit aux beaux endroits, aux endroits délicats même, & les sent, tout comme l'assemblée la mieux choisie (1). Quelle poétique, pour qui sauroit l'étudier ! Après la pièce, Melpomene, Thalie Terpsicore donnent la main au porte-faix, au maçon, au décroteur. Préville & Brizard dansent avec la fille de joie sur les mêmes planches où l'on a représenté Polieucte & Athalie. Les fusiliers sont plus circonspects ces jours-là, & la garde bleue a un front populaire. Les comé-

---

(1) On a contesté le fait : j'en appelle à l'expérience. Les grands traits n'ont jamais passé sans applaudissement.

diens ne se prétent pas par amour du peuple à ces danses bruyantes , mais par politique ; ils voudroient bien pouvoir s'en exempter. Leur dépendance leur fait un devoir de cette corvée , & ils jouent très - bien le contentement.

Les spectacles des Boulevards , à leur exemple , *les grands Danseurs du roi* , *l'Ambigu comique* , *les Variétés amusantes* , donnent aussi une représentation *gratis* dans les mêmes circonstances ; ils affichent de même , *relâche pour le service de la cour* , *spectacle gratis pour la naissance* , &c. Ce qui chagrine & mortifie étrangement les *comédiens ordinaires du roi* , qui ne craignent rien tant que d'être assimilés aux *acteurs forains* , à peu près comme un procureur au parlement craint qu'on ne le confonde avec un huissier à verge.

On distingue à Paris les planches des *Boulevards* des planches *privilégiées* , celles qui portent *Jeannot* de celles qui portent le gros *Dezessarts* ; mais c'est une distinction qui échappe au peuple : il range sur la même ligne & dans la même classe tous ceux qui , chantant , déclamant ou aboyant , contribuent à ses plaisirs pour de l'argent.

Il n'y a que le *risible peccata* du combat du taureau qui n'obtient pas l'honneur d'assembler le public *gratis* , & de mériter par là les bonnes grâces & le regard de la cour ; mais il doit présenter requête.



## C H A P I T R E   C C X .

*Langue du Maître aux Cochers.*

On distingue parfaitement le cocher d'une courtisane, de celui d'un président, le cocher d'un duc d'avec celui d'un financier ; mais à la sortie du spectacle , voulez-vous savoir au juste dans quel quartier va se rendre tel équipage ? écoutez bien l'ordre que donne le maître au laquais , ou plutôt que celui-ci rend au cocher. Au Marais , on dit , *au logis* ; dans l'isle Saint-Louis , *à la maison* ; au fauxbourg Saint-Germain , *à l'hôtel* ; & dans le fauxbourg Saint-Honoré , *allez*. On sent , sans avoir besoin d'un commentaire , tout ce que ce dernier mot a d'imposant.

A la porte des spectacles se trouve toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor*, qui crie : *le carrosse de M. le marquis ! le carrosse de Mme. la comtesse ! le carrosse de M. le président !* Sa voix terrible retentit jusqu'au fond des tavernes où boivent les laquais , jusqu'au fond des billards où les cochers se querellent & se disputent. Cette voix qui remplit un quartier , couvre tout , absorbe tout , le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais & cochers , à ce signal retentissant,

abandonnent les pintes & les queues , prennent la bride des chevaux , & ouvrent la portiere.

Cet *aboyeur* , pour donner à sa poitrine une force plus qu'humaine , renonce au vin , & ne boit que de l'eau-de-vie. Il est toujours enrôlé ; mais cet enrôlement même imprime à sa voix un son rauque & épouvantable , qui ressemble à un tocsin. Il creve bientôt à ce métier. Un autre le remplace ; il hurle de même , boit de même , & meurt , comme son prédécesseur , à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.



## C H A P I T R E C C X I.

*Discours prononcé à la Comédie Française à la rentrée de ce Spectacle.*

U n comédien plus véridique que ses camarades , plus fortement frappé de ce qu'il devoit au public , & susceptible de cette honnête pudeur que quelques-uns conservent encore , chargé du compliment d'usage , s'avança , l'an passé , sur le bord du théâtre , & là , après une profonde révérence , il se releva lentement , & dit d'une voix modeste , mais assurée :

» Messieurs , deux fois par an , nous vous

» rendons humblement l'hommage que nous  
 » vous devons à bien des titres , nous vous  
 » rappelions les obligations qui nous im-  
 » sent la nécessité de vous plaire , nous vous  
 » caressons par des louanges , afin que vous  
 » fermiez les yeux sur nos défauts. Nous ne  
 » les taisons pas toujours , car il nous seroit  
 » impossible de les dissimuler ; mais ce que  
 » nous nous gardons bien de vous avouer ,  
 » & ce que le cri de ma conscience m'ar-  
 » rache devant vous , c'est le peu d'émula-  
 » tion & d'accord qui regne entre nous ,  
 » c'est notre paresse , notre orgueil , & les  
 » misérables débats qui nous empêchent de  
 » nous réunir , soit pour vous donner de nou-  
 » velles pieces qui varient vos plaisirs , soit  
 » pour représenter plus décemment celles  
 » qui ont fixé votre attention ; & nous ne  
 » rougissons pas de faire doubler celles-ci ,  
 » en bravant un murmure que nous savons  
 » devoir être passager.

» Aujourd'hui , plus vrais qu'autrefois ,  
 » Messieurs , nous vous confessons nos torts  
 » multipliés , en vous suppliant de nous im-  
 » poser la punition qui vous paroîtra la plus  
 » salutaire & la plus propre à nous faire dé-  
 » tester nos mauvaises habitudes ; votre in-  
 » dulgence excessive ne les a que trop enra-  
 » cinées dans nos cœurs. Nous pensons qu'une  
 » désertion totale de notre spectacle pendant  
 » quelque temps nous réveillerait avec force



» de l'engourdissement où nous sommes plon-  
» gés , & ranimeroit parmi nous l'amour du  
» travail , que *vingt mille livres de rente*  
» émoussent furieusement. Nous sommes ri-  
» ches par les petites loges , avant même de  
» lever le rideau. Comment voudriez-vous  
» que nous puissions nous livrer à des études  
» suivies , lorsque nous sommes si bien payés  
» d'avance ? Que nous importent l'art & l'au-  
» teur , lorsque notre bourse est bien rem-  
» plie ? Nous n'aimons point l'art , nous ai-  
» mons l'argent , Messieurs , & vous nous  
» en donnez trop pour que vous soyez bien  
» servis.

» Diminuez donc notre recette ; nous  
» serons plus respectueux envers l'art , plus  
» attentifs envers l'auteur ; notre théâtre  
» rendu quelque temps désert , nos besoins  
» nous enseigneront le secret de vous plaire ;  
» vous y gagnerez , parce que nous nous ef-  
» forcerons , par des représentations soignées  
» & intéressantes , de retrouver ce que nous  
» aurons perdu par notre négligence. Nous  
» n'avons pas la force de nous corriger par  
» nous-mêmes ; notre place est devenue une  
» prébende simple & inamovible : usez donc ,  
» Messieurs , usez du châtiment salutaire qui  
» nous convient ; abandonnez-nous ; (*tour-*  
» *nant la tête vers le contour de la salle* )  
» que ces loges , cet amphithéâtre demeu-  
» rent vuides pour quelques mois ; & notre

» intérêt alors, puissamment réveillé par cet  
 » aiguillon, nous ramenera aux principes que  
 » nous avons trop oubliés. «



## C H A P I T R E C C X I I .

### *Battements de mains.*

**L**angue & monnoie universelles des Parisiens ; ils ne s'expliquent point autrement ; ils *claquent* pour la reine & pour les princes quand ils paroissent dans leurs loges , & qu'ils ont fait la gracieuse révérence ; ils *claquent* quand l'acteur paroît sur la scène , & tout aussi fort ; ils *claquent* pour un beau vers ; ils *claquent* ironiquement , quand la pièce les ennuie ou les impatiente ; ils *claquent* , quand ils demandent impérieusement l'auteur ; ils *claquent* pour Gluck & font plus de bruit que tous les instruments de l'orchestre , que l'on n'entend plus. Ils *claquent* dans un jardin public au retour d'un héros ; ils *claquent* dans la chapelle de l'académie Française , lors d'un panegyrique , ou même d'une oraison funebre : nouveauté fort étrange , & qui pourroit soumettre bientôt les prédicateurs évangéliques au joug de l'approbation & de l'improbation. Ils *claquent* les vers & la prose dans toutes les séances.

académiques ou assemblées littéraires. Quelquefois ces battements de mains vont jusqu'à la frénésie ; on y a joint depuis quelque temps les mots de *bravo*, *bravissimo*. On bat aussi des pieds & de la canne ; tintamarre affreux , étourdissant , & qui choque cruellement l'ame raisonnable & sensible qui quelquefois même en est l'objet. Cette manie bruyante avilit beaucoup les jugements de nos parterres , & en général le prononcé du public , dans nos salles de spectacles.

On avoit conseillé à un auteur perpétuellement sifflé , de faire construire une machine qui imiteroit les *claquements* de trois à quatre cents mains , & de la confier dans un coin du spectacle à un ami fidele & sûr. Il n'avoit qu'à acheter des billets , comme certains confreres ; c'eût été la même chose.

Jusqu'à quand le Parisien abusera-t-il de la faculté de *claquer* ; interrompra-t-il avec étourderie un couplet éloquent , en détruira-t-il tout l'effet en le coupant avec une folle impatience ? Cette précipitation tumultueuse nuit à l'acteur & au poëte ; on ne les laisse point achever , & l'illusion , au milieu de ce bruit insensé , s'enfuit à tire-d'aile. Pourquoi tant *babiller avec les mains* , & plus qu'aucun peuple de la terre n'a babillé avec la langue ?

Mais quel est l'applaudissement qui doit flatter le grand poëte & le grand acteur ? C'est lorsqu'un sombre & profond silence regne dans la salle, lorsque le spectateur, le cœur brisé & l'œil baigné de larmes, n'a ni la pensée ni la force de se livrer à des battements de mains ; que, plongé dans l'illusion victorieuse, il oublie le comédien & l'art ; tout se réalise autour de lui ; un trait ineffaçable descend dans son ame, & le prestige l'environnera long-temps.



## C H A P I T R E C C X I I I .

### *Théâtre Bourgeois.*

**A**musement fort répandu, qui forme la mémoire, développe le maintien, apprend à parler, meuble la tête de beaux vers, & qui suppose quelques études. Ce passe-temps vaut mieux que la fréquentation du café, l'insipide jeu de cartes & l'oïveté absolue.

On pense bien que ces acteurs, qui représentent pour leur propre divertissement, ne sont pas assez formés pour satisfaire l'homme de goût ; mais en fait de plaisirs, qui raffine a tort. Pour moi, j'ai remarqué que la pièce que je connoissois devenoit toujours nouvelle, lorsque les acteurs m'étoient nou-

veaux. Je ne fais rien de plus fastidieux que d'assister à une troisieme & quatrieme représentation par les mêmes comédiens.

Je n'ignore pas qu'on y déchire sans pitié les chefs-d'œuvre des auteurs dramatiques, qu'on y estropie les airs des meilleurs compositeurs; que ces assemblées donnent lieu à des scènes plus plaisantes que celles que l'on représente : & tant mieux; le spectateur s'amuse à la fois de la pièce & des personnages. Puis les allusions deviennent plus piquantes; car l'histoire des actrices a la publicité de l'histoire romaine.

On joue la comédie dans un certain monde, non par amour pour elle, mais à raison des rapports que les rôles établissent. Quel amant a refusé de jouer *Orosmane*? Et la beauté la plus craintive s'enhardit pour le rôle de *Nanine*.

J'ai vu jouer la comédie à Chantilly par le prince de Condé & par Madame la duchesse de Bourbon. Je leur ai trouvé une aisance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand plaisir. Vraiment ils auroient pu être comédiens, s'ils ne fussent pas nés princes.

Le duc d'Orléans, à Saint-Affise, s'acquitte aussi très-bien de ses rôles avec facilité & rondeur. La reine de France, enfin, a joué la comédie à Versailles dans ses petits appartements. N'ayant pas eu l'honneur de la voir, je n'en puis rien dire.

Ce goût est répandu depuis les plus hautes classes jusqu'aux dernières ; il peut contribuer quelquefois à perfectionner l'éducation , ou à en réformer une mauvaise , parce qu'il corrige tout à la fois l'accent , le maintien & l'élocution. Mais cet amusement ne convient qu'aux grandes villes , parce qu'il suppose déjà un certain luxe & des mœurs peu rigides. Gardez-vous toujours des représentations théâtrales , petites & sages républiques ; craignez les spectacles : c'est un auteur dramatique qui vous le dit.

Parmi les anecdotes plaisantes que fournissent les amateurs bourgeois , dont la fureur est de jouer la tragédie , je choisirai cette historiette , que je trouve dans le *Billard*.

» Un cordonnier habile à chauffer le pied  
 » mignon de toutes nos beautés , & renom-  
 » mé dans sa profession , chauffoit le cothur-  
 » ne tous les dimanches. Il s'étoit brouillé  
 » avec le décorateur. Celui-ci devoit pour-  
 » voir la scène , au cinquième acte , d'un  
 » poignard , & le poser sur l'autel. Par une  
 » vengeance malicieuse , il y substitua un  
 » tranchet ; le prince , dans la chaleur de la  
 » déclamation , ne s'en aperçut pas ; &  
 » voulant se donner la mort à la fin de la  
 » pièce , il empoigna , aux yeux des specta-  
 » teurs , l'instrument benin qui lui servoit à  
 » gagner sa vie ». Qu'on juge des éclats de  
 » rire

rire qu'excita ce dénouement, qui ne parut pas tragique.



## CHAPITRE CCXIV.

*Colisée.*

Nous ne sommes pas des Romains ; nous n'avons pas voulu bâtir un amphithéâtre qui subsistât au bout de dix-huit siècles ; nous n'avons pas voulu assembler deux cents mille spectateurs ; c'eût été trop pour la garde de Paris. Nous n'avons voulu qu'emprunter le nom d'un des plus majestueux monuments de Rome, & le défigurer encore ; car le superbe amphithéâtre s'appelloit le *Colossée*. Notre *Colisée* après dix ans tombe en ruines. Les créanciers l'ont saisi, & n'ont jamais pu ensuite être d'accord. On l'a fermé. Il n'avoit de beau & d'agréable que son emplacement, dans la position la plus heureuse qu'on ait pu choisir. L'intérieur de ce caravénierai étoit triste ; des symphonies monotones, des danses misérables ou puériles ; des joutes sur une eau sale & bourbeuse ; des feux d'artifice sans variété ; une cohue fatigante ou un vuide ennuyeux : voilà tout le divertissement de ces sortes d'endroits.

*La redoute Chinoise* l'a remplacé ; tem-

ple nouveau , ouvert à l'oisiveté absolue , & qui enleve aux nobles représentations dramatiques une foule de spectateurs.

On se sert l'un à l'autre de spectacle. Les Adonis au teint blafard , les Narciffes adorant leurs images dans les glaces , les héros d'opéra fredonnant des airs , les fats à cheveux longs , les laïs à la tête haute y circulent & font foule.

Quand on compare ces Vaux-Hall aux lieux charmants de Londres , on voit que le François ne compoît qu'un genre de plaisir , celui de voir & d'être vu. L'Anglois a des goûts plus vifs , plus variés , plus profonds ; il ne se nourrit pas de vanité , de l'étalage , de la parure , de clinquant , d'une promenade en rond mille fois répétée devant les mêmes objets. Il lui faut des divertiffemens plus substantiels. La différence des gouvernemens enfin se fait sentir par le contraste de la froide élégance de nos assemblées , & de l'abondance variée & piquante qui règne en Angleterre.

Il est vrai que l'Anglois donne une guinée , & que nous déboursions mesquinement trente sols. Puis , qui ne se mêle pas de nos plaisirs , c'est-à-dire , qui ne les corrompt pas ? L'autorité préside à tous nos divertiffemens ; on nous les arrange , & il ne nous est pas permis de les modifier.



## C H A P I T R E C C X V .

*Foire Saint-Germain.*

Les spectacles des Boulevards sont obligés d'aller à cette foire, à laquelle on devoit bien donner une entrée spacieuse; car il n'y a qu'une porte étroite, dont le terrain descend encore en pente. Il faut que toutes les voitures & les fantassins péle-mêle passent par ce dangereux sentier.

Là, des hommes de six pieds, montés sur des brodequins, coëffés comme des sultans, passent pour des géants. Une ourse rasée, épilée, à qui l'on a passé une chemise, un habit, veste & culotte, se montre comme un animal unique, extraordinaire. Un colosse de bois parle, parce qu'il a dans le ventre un petit garçon de quatre ans. Il faut la révolution de plusieurs années pour amener à l'œil du naturaliste quelque chose digne de son attention. La charlatanerie grossière est là sur son trône. Le saltinbanque effronté a obtenu le privilège de duper le public; il a payé ce privilège, qu'importe ensuite qu'il donne des *gourdes* au Parisien? On le connoît si bonnace, qu'on fait d'avance qu'un faux merveilleux le transportera non moins que s'il étoit véritable.

Les salles des farceurs sont presque toujours remplies. On y joue des piéces obscénés ou détestables , parce qu'on leur interdit tout ouvrage qui auroit un peu de sel , d'esprit & de raison. Quoi , voilà un théâtre tout dressé , un peuple tout assemblé , & l'on condamnera les auditeurs à n'entendre que des sottises , tandis que notre théâtre si riche devoit être considéré comme un trésor national ! Et pourquoi appartiendroit-il exclusivement aux comédiens du roi ?

Quoi , Dugazon seroit l'héritier de Corneille ! Quoi , ces chefs-d'œuvre que tout l'or des souverains ne sauroit faire renaître , demeureroit en propre à une poignée de comédiens ! Quoi ils n'appartiendroient pas essentiellement à tous ceux qui se sentent l'ame & le talent de les faire valoir ! Quoi , l'auteur auroit pu avoir une autre idée que de répandre par-tout ses productions & sa gloire ! Quoi , sacrifier l'art à l'intérêt passager de l'acteur , ne donner qu'un point ressermé au génie , l'obliger à prendre tel organe , à se servir à l'instrument qu'il anime ; & quand j'ai composé , je donnois donc mes piéces à une seule troupe ! Brûlons nos piéces.

Le grand duc de Toscane , qui possède le véritable génie d'un législateur , parmi une foule de lois inutiles & conçues dans une haute sagesse , a donné à tous les théâtres la liberté absolue du choix des piéces ; certain

que la concurrence & l'émulation serviroient ce bel art beaucoup mieux que tous les réglemens qu'un petit esprit de classification a établis parmi nous pour lui ôter son effor & sa grandeur.

Là enfin on voit ( & qu'importe le lieu ? ) le célèbre Comus, homme doué du génie le plus souple & le plus inventif, & qui, sans les études ordinaires, doit tout à la sagacité rare qu'il a reçue de la nature. Ce physicien fécond en découvertes, en étonnant nos regards, exerce & surprend notre intelligence. Il faut bien se garder de le confondre avec les *faiseurs de tours* dont il est environné. Quiconque l'aura vu, ne tombera pas dans cette erreur grossière : non-seulement il est l'émule de ceux qui étudient la nature ; mais il a droit encore à un rang distingué parmi les plus habiles scrutateurs de ses phénomènes : les merveilles qui s'opèrent sous ses mains industrieuses, valent bien quelques pages systématiques écrites en beau style.



## ● C H A P I T R E C C X V I .

*Comédiens Italiens.*

Tout en conservant ce titre, ils ne représentent plus aucune pièce italienne, ou, pour mieux dire, ces *cannovas* où Carlin a si souvent déployé un jeu assaisonné de tant de grâces naïves & piquantes. Ils sont rentrés dans le droit de donner au public des pièces morales & intéressantes : droit dont ils n'abusent point, il faut l'avouer ; mais les pièces à vaudevilles ayant pris faveur, ils ont obéi au goût momentané de la capitale. Ils se piquent de servir le public avec un zèle infatigable ; on les voit ardens à le récréer de nouveautés, n'épargner ni soins ni peines. Leur défintéressement est rare. Ils ne lésinent point sur les décorations ni sur les habillemens ; jaloux de donner aux représentations le plus grand éclat. Ils ont un tact assez sûr pour la musique vive, légère, expressive ; mais ils ne favent pas encore juger les comédies d'une manière aussi juste : cela viendra.

Les pièces à vaudevilles occupent donc presque exclusivement ce théâtre depuis dix-huit mois. Comme tout succès touche à un

excès, il est à craindre que ce théâtre ne s'infeste de *rébus*, de *couplets trop libres*, d'*équivoques*, &c. Pourquoi faire baisser les yeux aux graces ?

Ces jolis riens offrent des tableaux naïfs & ne sont pas dépourvus de gaieté ; mais il est à craindre que ces bluets, nes dans un champ fertile, n'étouffent les épis nourriciers, substantiels & à la tête dorée.

Les auteurs avoient cru pouvoir établir sur cette scene un second théâtre national ; ils n'ont pas réfléchi que l'art du chant excluait presque toujours celui de la déclamation, & que les piéces vraiment dramatiques avoient un caractère trop profond pour s'allier à la légèreté de ces petites piéces, la plupart vuides de sens. L'ariette & le vaudeville tueront toujours Marivaux & ses successeurs.



## CHAPITRE CCXVII.

### *Spéctacles des Boulevards.*

**L**e peuple, qui a besoin d'amusements, s'y précipite en foule ; mais ces théâtres sont ceux qui mériteroient le plus l'attention du magistrat, & les piéces devroient être des compositions agréables & morales ; car

il n'y a pas d'opposition entre ces deux mots, quoi qu'en disent les poètes corrompueurs.

Pourquoi ces piéces sont-elles pour la plupart basses, plates, orduéres ? C'est qu'une poignée de comédiens ose dire qu'il n'appartient qu'à eux de représenter des piéces raisonnables; c'est qu'on les foutient dans cette ridicule prétention; c'est qu'à la suite de cette incroyable & honteuse législation, le peuple est condamné à n'entendre que l'expression du libertinage & de la sottise. Et voilà où aboutit la police des spectacles chez un peuple renommé par ses chefs-d'œuvre dramatiques.

Les parades qu'on représente extérieurement sur le balcon comme une espèce d'invitation publique, sont très-préjudiciables aux travaux journaliers, en ce qu'elles ameuvent une foule d'ouvriers qui, avec les instruments de leur profession sous le bras, demeurent là la bouche béante, & perdent les heures les plus précieuses de la journée.

Les figures en cire du sieur Curtius sont très-célèbres sur les Boulevards, & très-visitées; il a modelé les rois, les grands écrivains, les jolies femmes, & les fameux voleurs; on y voit Jeannot, Desrués, le comte d'Estaing & Linguet; on y voit la famille royale assise à un banquet artificiel: l'empereur est à côté du roi. Le crieur s'égo-

filles à la porte : *Entrez, entrez, Messieurs, venez voir le grand couvert, entrez, c'est tout comme à Versailles.* On donne deux sols par personne, & le sieur Curtius fait quelquefois jusqu'à cent écus par jour, avec la montre de ces mannequins enlaminés.



## C H A P I T R E C C X V I I I .

### *Lectures.*

**I**l s'est introduit un nouveau genre de spectacles. C'est un auteur qui ne lit pas à ses amis pour en recevoir des conseils & des avis, mais qui indique tel jour, telle heure ( & il ne manque plus que l'affiche ) qui entre dans un salon meublé, se place entre deux flambeaux, demande un sucrier ou du syrop, calomnie sa poitrine, tire son manuscrit de sa poche, & lit avec emphase sa production nouvelle, quelquefois somnifere.

Il ne manque point d'admirateurs, parce qu'il les convoite avec toutes les supplices adroites de l'orgueilleux amour-propre ; on lui prodigue de ces mots obligeants qu'on ne refuse pas, & qu'il prend à la lettre pour des éloges sinceres. Quand il imprime, le public se rit de l'ouvrage admiré dans le sal-

lon. L'auteur furieux, crie que le goût est perdu, & que la décadence de la littérature est visible, puisqu'on ne sent pas comme les premiers juges & admirateurs.

Dans ces sortes de lectures tout prête au ridicule; le poëte arrive avec une tragédie rimée & fastidieuse, ou avec un gros poëme épique, dans une assemblée peuplée de jeunes & jolies femmes disposées à folâtrer & à rire, qui ont à côté d'elles leurs amants; elles s'occupent plus de ce qui les environne, que de l'auteur & de sa pièce. Une inflexion de voix, un mot, un geste, un rien suffit pour disposer les caractères à la plus grande gaieté. Qu'une femme rie par hasard, une autre éclatera, & tout le cercle fera de vains efforts pour contraindre sa belle humeur. Que deviendra le pauvre auteur avec son rouleau de papier? S'il montre du courroux, il paroîtra plus ridicule encore; qu'on ne l'écoute point, ou qu'on l'entende mal, il est obligé de continuer. Le voilà sur la sellette, exposé à toutes les réflexions malignes! On corrige tout bas son amour-propre qui perce dans son débit; il s'en doute: il gesticule avec plus de véhémence, comme pour forcer les suffrages: ce n'est plus un auteur, c'est un comédien.

Et pourquoi lire à d'autres qu'à ses amis? Pourquoi prendre d'autres juges que le pu-



plie ? Pourquoi se montrer si jaloux d'une approbation équivoque ? Enchanter un cercle ou une coterie , n'est-ce pas rétrécir l'idée qu'un écrivain doit se former de la gloire ? Voilà les fautes où tombent journellement les beaux esprits & les *hommes de goût* de la capitale. C'est ici qu'il faut citer le fameux docteur Sacroton (1) qu'ils n'ont pas lu pour leur malheur. *Il faut apprécier*, dit-il, *le talent dans la place publique, & jamais ailleurs ; c'est là son vrai jour ; des succès de chambre sont toujours des succès douteux.*

On a vu une société intitulée, *les Trente*, faire *paroli* aux *Quarante* de l'académie françoise, établir des lectures publiques, dont plusieurs furent très-intéressantes ; & sans une fatale division (inévitabile parmi les beaux esprits) cette société devenoit une académie en règle, qui auroit rivalisé avec la superbe ; un repas chez un traiteur précédoit les lectures. Hélas ! l'esprit chez eux n'étoit jamais à jeun : ainsi faisoient les célèbres auteurs du dernier siècle.

Il se forme plusieurs *assemblées littéraires*, dont les membres ne se croient pas inférieurs aux immortels ; ils lisent un jour de la semaine

---

(1) Comédie parade en un acte, imprimée à Paris chez la veuve Ballard, imprimeur du roi, rue des Mathurins, 1780.

ne, les auditeurs applaudissent, & ceux qui sont applaudis sont aussi contents le soir de leur triomphe, qu'un académicien l'est lorsqu'on l'a claqué au Louvre pour ses vers ou pour sa prose.

La loge des *Neuf sœurs* renferme aussi des auteurs qui lisent leurs productions dans des fêtes brillantes, & dont la littérature fait le principal ornement ; & pourquoi n'y auroit-il que les académiciens qui eussent le droit de débiter leurs ouvrages & d'être applaudis ? ne faut-il pas donner une libre issue au consolant amour-propre de chaque écrivain, si heureux quand il se lit, quand il entend sa voix résonner dans un lieu peuplé ? L'équité ( disons mieux ) la compassion l'ordonne.

Un lecteur fameux eut une forte de célébrité dans Paris ; il y a huit à dix ans ; on en raffola, on se l'arracha. Il rendoit avec intelligence & précision, avec une variété de ton surprenante, tous les personnages d'une pièce de théâtre. Seul il donnoit au *drame* qu'il déclamoit, les honneurs de la représentation ; il valoit une troupe entière : mais il s'identifioit tellement avec la pièce adoptée, qu'il s'imaginait, ou peu s'en faut, l'avoir faite, ce que l'auteur présent lui pardonnoit facilement & de bon cœur, puisque cette forte illusion lui étoit nécessaire pour mieux entrer dans le sens des rôles.

Or , l'auteur qui étoit présent , c'étoit moi ;

Ce fameux lecteur , par une contradiction singulière , étoit acteur médiocre sur les planches , lorsqu'il ne débitoit qu'un rôle ; il lui falloit une pièce entière pour développer son talent presque unique ; il donnoit un peu la comédie par tout l'appareil & le préambule qu'il mettoit dans ses lectures , mais cela ne le rendoit que plus rare. Enfin il fut célébré & fêté dans les provinces comme dans la capitale , & par - tout il fit oublier l'auteur.



## C H A P I T R E C C X I X .

### *Prêteurs à la petite Semaine.*

**U**suriers qu'on ne connoît guere qu'à Paris , & qui jugent eux-mêmes leur métier extrêmement honteux , puisqu'ils ont le front perpétuellement voilé. Leurs courtiers habitent autour des halles ; les femmes qui vendent des fruits & des légumes qu'elles portent sur *l'éventaire* , les détailliers en tous genres ont besoin le plus souvent de la modique avance d'un écu de six livres pour acheter des maquereaux , des pois , des groseilles , des poires , des cerises. Le prêteur le confie à condition qu'on lui rapportera au

bout de la semaine sept livres quatre sols ; ainsi son écu, quand il travaille, lui rapporte près de soixante livres par an, c'est-à-dire, dix fois sa valeur. Voilà le taux modéré des prêteurs à la petite semaine.

Si je disois que des hommes opulents font ainsi manœuvrer leurs fonds, & qu'ils exercent cette usure énorme sans remords ; quelle idée ne se formera-t-on pas de la dureté de certaines ames, & de leur soif cruelle pour les richesses ?

Mais lequel doit surprendre le plus de la détresse extrême de ces petits détailliers qui ne savent pas avoir six livres devant eux, ou du succès constant d'une aussi terrible usure ? Mais qui, ayant tout soldé & payé, reste avec un louis d'or en propriété absolue ? J'oserois dire que le tiers de Paris n'en est pas encore venu là : aussi les *avan-*  
*ceurs* savent combien l'espèce monnoyée devient rare de jour en jour ; parce que les emprunts publics, ces funestes absorbans des fonds du commerce, en ont tari le cours.

Ils vendent donc l'argent tout ce qu'ils peuvent le vendre ; or plus on est pauvre, moins on peut agir autrement que la pièce de monnoie à la main. Point de crédit pour l'indigent ; & par la même raison qu'il paie le vin & la viande bien plus cher que le prince du sang, il achete un écu de six livres à un prix exorbitant : de là vient qu'il

lui est difficile de sortir de l'abyrme où il est plongé, les mains & les pieds lui glissent quand il veut s'élaner au dehors ; car il est bien plus difficile de faire six francs avec cinq sols, que de gagner un million avec dix mille livres.

Oh ! qui ne recule pas l'œil épouventé, quand il vient à contempler de près la lutte éternelle de la misère & de l'opulence ?

Ces avanceurs ne s'en rapportent pas toujours à leurs courtiers ou agents ; ils sont curieux deux ou trois fois l'année de voir l'assemblée de ces éternels débiteurs qui les enrichissent, & de juger par eux-mêmes de la disposition des esprits & de la manoeuvre des subalternes.

Le même homme qui porte un habit d'écarlate, des galons, la canne à pomme d'or, qui ne sort qu'en voiture, qui fait briller à son doigt un riche diamant, qui fréquente les spectacles & voit bonne compagnie, prend certains jours du mois un habit rapé, une vieille perruque, de vieux souliers, des bas rappattés, laisse croître sa barbe, se peint les cheveux & se blanchit les sourcils : il se rend alors dans une maison écartée, dans une salle où il n'y a qu'une mauvaise tapisserie, un grabat, trois chaises & un crucifix ; là il donne audience à soixante poissardes, revendeuses & pauvres fruitières ; puis il leur dit d'une voix composée : » Mes amies,

vous voyez que je ne suis pas plus riche que vous, voilà mes meubles, voilà le lit où je couche quand je viens à Paris; je vous donne mon argent sur votre conscience & religion; car je n'ai de vous aucune signature, vous le savez, je ne puis rien réclamer en justice. Je suis utile à votre commerce; & quand je vous prodigue ma confiance, je dois avoir ma sûreté. Soyez donc toutes ici solidaires l'une pour l'autre, & jurez devant ce crucifix, l'image de notre divin Sauveur, que vous ne me ferez aucun tort, & que vous me rendrez fidèlement ce que je vais vous confier «.

Toutes les poissardes & fruitières lèvent la main & jurent d'étrangler celle qui ne seroit pas fidelle au paiement : des sermens épouvantables se mêlent à de longs signes de croix. Alors l'adroit sycophante prend les noms, & distribue à chacune un écu de six livres, en leur disant, » je ne gagne pas ce que vous gagnez, il s'en faut «. La cohue se dissipe & l'anthropophage reste seul avec deux émissaires dont il regle les comptes & paie les gages.

Le lendemain il traverse les halles & la place Maubert dans un équipage; personne ne le reconnoît & ne peut le reconnoître; c'est un autre homme; il est brillant, il est reçu dans la bonne société; & souvent au coin de nos cheminées de marbre, il

parle de bienfaisance & d'humanité. Personne ne lui conteste la probité, l'honneur, même une sorte de générosité; & pendant qu'on le juge ainsi, invisible & présent, dans quatre ou cinq entrepôts obscurs, il pompe, il exprime la substance du pauvre peuple.



## CHAPITRE CCXX.

### *Charlatans.*

On nomme ainsi ceux qui, montés sur des tréteaux, appellent les passans dans les places publiques. Le premier médecin du roi a chassé tous ces vendeurs d'ornière, qui nuisoient aux intérêts de la compagnie fourrée. Il n'y en a plus haranguant le peuple, & c'est dommage; car le docteur Sacroton disoit à son élève, en lui faisant l'énumération des avantages du charlatanisme : *Comptes-tu pour rien de voyager par-tout, de porter le sabre au côté, les pistolets à l'arçon, le bonnet fourré en tête, d'avoir un char qui, arrivé sur la place, se métamorphose tout-à-coup en théâtre, avec la rapidité d'une décoration d'opéra; & là, semblable aux orateurs Romains, de parler en public; haranguant tour-à-tour les nations; & parlant en liberté à un peu-*

*ple serré & attentif ? Qui est-ce qui parla  
aujourd'hui au public ? Personne, mon  
ami, personne, excepté vous. Tu peux réus-  
sir par la parole, & aller plus loin que tu  
ne penses.*

Plus de gros *Thomas*, plus de harangueur  
sous la voûte du ciel. Le premier médecin  
a détruit sans pitié ces derniers restes de  
liberté, & personne ne distribue plus ni  
*opiates*, ni *elixirs*, ni *poudres*. Le mé-  
tier appartient en totalité aux suppôts de  
la faculté.

Les charlatans se sont réfugiés dans l'em-  
pire des sciences & de la littérature. L'un  
vous promet la découverte démontrée & la  
définition exacte d'un agent universel, qui  
a la propriété de modifier la matière en  
tout sens, & d'opérer toutes les merveilles  
de la nature.

L'autre vous expliquera, d'une manière  
claire & démonstrative, les causes de l'at-  
traction, de la rotation des planètes sur leur  
axe, & de leur circonvolution autour du  
soleil.

Le troisième vous donnera la théorie du  
soleil, celle des étoiles, des mondes, des  
planètes, des comètes, sur-tout de notre  
globe, & détronera *Newton* pour son coup  
d'essai.

Un quatrième, moins ambitieux, ne vous  
offre que le secret de la génération ; il vous



dira , pour une souscription de trente - six livres , ce que c'est que l'économie animale ; il vous instruira par - dessus le marché du mécanisme des passions , & vous aurez la science universelle pour douze écus.

Rangeons dans cette classe ces naturalistes qui , en robe - de - chambre , en pantoufles & en bonnet de nuit , font des systèmes sur la formation des montagnes , qu'ils n'ont jamais vues ni parcourues ; qui , se chauffant à un bon feu , écrivent sur les glaciers de la Suisse. Ils n'ont examiné , ni les *marbres* ni les *granits* des Alpes , & ils prononcent sur ces grands objets en ordonnateurs des mondes , expliquant de dessus leur chaise la structure & les fondements du globe ; tandis que leurs pieds n'ont jamais soulé ni un rocher élevé , ni un abyme un peu profond. Bientôt ils oseront dire , je vois distinctement le noyau de la terre , car il est transparent pour moi.

Rangeons encore dans la même classe ces académiciens beaux - esprits , qui n'ont rien écrit , dont les noms sont inconnus , qui courent les pensions , & qui se font payer pour des ouvrages qu'ils n'acheveront jamais : ils disent respecter le public , ce qui ressemble beaucoup au respect des impuissans pour les femmes.

Polydore porte le petit - collet , passe - port de l'impudence ; il veut se donner non - seulement un air d'érudition , mais de goût ,

mais de supériorité, mais de génie; il parle avec emphase d'un auteur grec, il se récrie sur la beauté de l'expression, sur la finesse des tours. Les modernes n'ont pas l'ombre de cette physionomie. Le divin Pindare a le rythme qui communique avec les dieux, & le sublime Homère frappe merveilleusement l'anapeste. Quand il a prononcé ces grands mots devant des femmes & quelques financiers, il se recueille & se tait, comme si le génie le faisoit tout-à-coup & l'accabloit de tout son poids. Ne diriez-vous pas que Polydore a étudié, médité l'auteur dont il a parlé, qu'il le possède parfaitement? Soyez sûr néanmoins qu'il n'en a lu que la traduction tout au plus, qu'il entend mal le texte, & que s'il l'a ouvert sur la table, c'est pour en imposer aux sots; & comment croit-il en imposer à d'autres? On dit aux charlatans des places publiques, *guérissent*; on pourroit dire aux charlatans littéraires, plus nombreux que jamais, *impriment*; mais ils n'impriment pas.


 CHAPITRE CCXXI.
*Versificateurs.*

Ils pullulent. Malheur à qui fait des vers en 1781 ! Le François a la *provision bien ample* ; il est devenu excessivement difficile ; car qu'est-ce qu'une nouvelle combinaison des hémistiches de Racine, Boileau, Rousseau, Voltaire, Gresset, Colardeau ? Ce n'est pas trop la peine de nous donner laborieusement la même empreinte ; n'est-il pas ridicule de voir feu M. Dorat avoir déjà des copistes & des imitateurs ? Quand on lit l'*Almanach des Muses*, ne diroit-on pas que toutes les pièces de vers sont du même auteur ? tant les idées, le style & le ton ont une couleur uniforme.

Quand on rencontre un versificateur, il faut lui dire, pour éviter toute dispute, je ne me connois pas en vers. Alors il vous prend au mot, & vous dit modestement, qu'il n'y a que trois ou quatre personnes en état d'apprécier son rare talent, que le *gôût par excellence* s'est réfugié dans sa tête & dans celle de trois ou quatre personnes qui l'admirent. On sourit tout bas, & on le laisse dire, car cela le rend bienheureux.

Si l'on disoit à un versificateur qui court un rebelle hémistiche pendant un mois entier, que tel écrivain en prose ( qu'il n'a pas lu, parce qu'il ne lit que Racine ) est un grand poëte, que tel écrivain Anglois qu'il appelle *barbare*, outre son originalité & son génie, a souvent plus de goût que son Boileau, il ne vous comprendroit certainement pas : aussi contentez-vous de lui dire, je ne me connois pas en vers. Par ce moyen, vous ménagerez vos poudrons, & vous aurez le plaisir de voir jusqu'à quel point un versificateur déraisonne & retrécit ses idées.

Mais c'est encore plus la faute de la langue que la sienne propre. Ce versificateur sùe, travaille, & il ne manque au fond que de discernement.

Qu'est-ce qu'une langue où le génie à chaque pas rencontre l'obstacle invincible de quelques difficultés grammaticales; où la chicane à chaque vers trouve à reprendre, où les *souffigneurs* (1) gagnent tout le terrain que perd l'écrivain audacieux, où toute in-

---

(1) Race de petits journalistes qui, sans motif ni raison, en rendant compte d'un ouvrage, soulignent tout ce qui leur déplaît. Observons qu'en général ils proscrivent les expressions créées & de génie. Ainsi ils ôtent à la langue tout son essor.

novation à le dessous, ou cette expression de  
Corneille n'a pu se naturaliser.

*Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.*

Il faut dire hardiment que cette lan-  
gue n'est pas poétique ; que la poésie n'est  
qu'une prose rimée ; qu'elle n'a ni abon-  
dance, ni énergie, ni audace ; qu'elle n'en  
aura jamais, puisqu'il est défendu de l'enri-  
chir, puisque la marche, loin d'être libre &  
fiere, est compassée, mesurée, retrécie, sou-  
mise au compas. Ajoutons qu'il faut être in-  
sensé pour s'assujettir au lâche caprice d'un  
peuple attaché à ces sottes habitudes ; con-  
sultant les journalistes, assassins périodiques de  
la poésie ; & qui, conformément à leur style  
rampant, rejettent la force & l'énergie, lors-  
que le poète s'en sert pour peindre les pen-  
sées avec les sons qui lui plaisent.

Puisque ce peuple ne veut adopter que ce  
qu'il a, son triste & indigent Boileau & son  
sec & dur Rousseau, il faut le laisser dans le  
soin puéile de calculer des syllabes, au lieu  
d'imaginer & de créer une foule d'expres-  
sions qui lui manquent. La preuve que la  
poésie est nulle, c'est qu'il est encore à s'en  
apercevoir.

Les versificateurs ne me pardonneront  
pas ce chapitre ; je parle néanmoins en leur  
faveur, & les poètes m'entendront.

Il est un parallele qui revient sans cesse  
dans les conversations des versificateurs, &

qui m'ennuie étrangement ; c'est le parallèle de Corneille & de Racine. Avec une lueur de littérature, des sots parlent une heure entière sur cet objet, & ont l'air de dire quelque chose. Cela passe dans les brochures que le plus petit commis, au lieu de faire des bordereaux, fabrique avec une sorte de présomption ; & plusieurs journaux roulent à l'appui de trois ou quatre noms semblables incessamment ressassés. On diroit que l'effort de l'esprit humain se trouve dans une tragédie françoise, & rien de plus faux cependant.

Un jeune homme vint prier Timothée de lui apprendre à jouer de la flûte. N'avez-vous pas déjà eu quelques maîtres, lui demanda le poète ? Oui, répondit le jeune homme. Eh bien ! repliqua Timothée, en devenant mon disciple, vous me devez une double récompense ? — Pourquoi donc ? — Parce que j'aurai avec vous une double peine. Il faut d'abord que je vous fasse oublier les principes dont vous êtes imbu, & que je vous enseigne ensuite ce dont vous ne vous doutez seulement pas.





## CHAPITRE CCXXII.

*Calambours.*

La langue merveilleuse des *calambours* tire à sa fin. Quelques adeptes la cultivoient, & elle leur tenoit lieu d'esprit & de talents. Que vont-ils devenir ? Comment une si brillante renommée s'évapore-t-elle si promptement ? Quelle ingratitude après tant de cris d'admiration ! Oh, que le peuple de Paris est léger dans l'encens qu'il prodigue !

On citoit, on classoit à part ceux que l'inspiration ou le hasard avoient favorisés ; & de fort honnêtes gens qui n'auroient jamais pu se faire imprimer qu'*incognito*, étoient parvenus, à l'aide de ce nouvel idiome, à composer une petite brochure qui les plaçoit subitement au rang distingué des heureux plaisants de ce monde.

Le peuple ne les a pas trop goûtés ; il a mieux aimé le langage de *Vadé* qui peignoit une nature basse, mais du moins existante. Il pouvoit juger de la ressemblance ; mais lorsqu'on voulut lui expliquer toute la finesse d'un *calambour*, il dit dans son style naïf : *Quand Jean Bête est mort, il a laissé bien des héritiers.*

Toutes ces mauvaises plaisanteries ten-  
Tome II. C

doient à dénaturer la langue, à prescrire le peu de mots nobles & harmonieux qui nous restent, à gêner perpétuellement l'écrivain, obligé d'aller au devant de l'équivoque folle ou licencieuse. Les freres *calambourdiens* se font donc rendu coupables du crime de *lez-majesté françoise*, quant à la langue, nombre d'expressions sont devenues impropres dans le style & dans la conversation, parce qu'ils les avoient profanées. On revient de ce ridicule qui ne pouvoit être durable & qui a trop duré; mais c'est aux écrivains sèfés qu'il appartient de se roidir dans tous les temps contre les exclufions bizarres de mots, & de braver les mauvais plaisants & les fots rieurs qui abondent.



## C H A P I T R E   C C X X I I I

### *Feux d'artifice.*

On a remarqué qu'il ne s'étoit presque jamais donné de spectacles extraordinaires au public, qu'il n'y fût arrivé quelque malheur : la populace Parisienne ne fait point établir l'ordre dans ses mouvemens; une fois sortie des bornes, elle devient pétulante, incommode & tumultueuse.

C'est par cette raison qu'on a supprimé



Le feu de la Saint-Jean, & les feux que l'on tiroit pour la naissance des princes & princesses, ou pour des victoires équivoques. Au lieu de ces stériles jouissances, on marie des filles, on délivre des prisonniers. Eh bien ! ces idées-là sont encore dues à des écrivains patriotiques.

Je voudrais voir tous les artificiers du royaume ruinés : ce luxe de nos fêtes amène toujours quelques accidents ; & comment peut-on se résoudre d'ailleurs à voir sauter en l'air ce qui pourroit suffire à l'entretien & à la nourriture de cent familles pauvres pendant une année ! Comment donner un si grand prix d'un plaisir si court ! J'aime encore mieux les cocagnes de Naples, où les vigoureux lazzarons font un repas qui dure trois jours, & attrappent un gilet par dessus le marché.

Il est bien inconcevable qu'on ait choisi pour l'exécution de ces feux d'artifice, *la place de Greve*, qu'on ait vu l'effigie du souverain élevée avec pompe sur le même pavé où l'on a écartelé Ravailac & Damien : comment les emblèmes mythologiques de la joie publique peuvent-ils succéder à la roue & au bûcher ? & comment érige-t-on les *armes de France* au même endroit où trois jours auparavant l'échafaud dégouttoit du sang du crime ? Comment & pourquoi le corps municipal a-t-il eu si long-temps des idées si

basses & si rampantes ? Pourquoi ! C'est qu'il vouloit appercevoir de ses fenêtres & avec la même aisance le feu de joie & la potence.

Connoissez-vous, mes chers lecteurs, un beau feu d'artifice ? C'est celui qu'a donné le feu roi de Danemarck ; il fit dresser une belle charpente. Le peuple amoncelé s'attendoit aux fusées volantes, au bruit des pétards, des gerbes brillantes & passageres. Quatre hérauts d'armes, magnifiquement vêtus, parurent aux quatre coins de l'édifice ; ils tirèrent chacun un papier, le peuple fit silence ; c'étoit un édit généreux, qui remettoit au peuple *quatre impôts* sur les denrées, les plus à charge à sa subsistance.

Il n'est pas besoin de décrire un feu d'artifice ; toutes les expressions n'atteindroient pas à la rapidité, au brillant, au tonnant de ces gerbes radieuses & enflammées qui charment l'œil sans le blesser, & plaisent à l'oreille sans l'épouvanter ; mais il nous faut décrire les banquets où la munificence des échevins appelle le peuple.

Ces buffets sont merveilleux dans les descriptions ; de près, cela fait pitié. Imaginez des échafauds d'où l'on jette des langues fourrées, des cervelats, & des petits-pains ; le laquais lui-même fuit le saucisson envoyé par des mains qui s'amuse à le lancer avec force à la tête de la multitude. Les petits-

pains deviennent, pour ainsi dire, des cailloux entre les mains de ces insolents distributeurs. Imaginez ensuite deux tuyaux étroits qui versent un vin assez insipide. Les forts de la Halle & les fiacres s'unissent ensemble, mettent un broc au haut d'une longue perche, l'élevent en l'air : mais la difficulté est de l'assujettir au milieu d'une foule emportée & rivale, qui déplace incessamment le vase où coule la liqueur ; les coups de poings tombent comme la grêle ; il y a plus de vin répandu sur le pavé que dans le broc ; celui qui n'a pas les larges épaules d'un porte-faix, & qui n'est point entré dans la *ligue*, pourroit mourir de soif devant ces fontaines de vin, après s'être enflammé le gosier par la charcuterie.

La petite bourgeoisie, que la simple curiosité a amenée, s'écarte avec frayeur de ces hordes qui viennent de conquérir un sceau de vin : elle craint d'être heurtée, renversée, foulée aux pieds ; car ces terribles conquérants vont revenir pour chasser leurs rivaux, & mettre à sec les futailles.

L'abjection & la misère, voilà les convives de ces fameux banquets ; voyez-les dévorer debout les cervelats qu'ils ont attrapés ; on diroit d'un peuple famélique, livré depuis un an aux horreurs de la disette, & à qui un nouvel Henri IV auroit envoyé du pain & du porc assaisonné.

Ensuite des symphonistes déguenillés, perchés sur des treteaux, & environnés de sales lampions, font crier des violons aigres sous un dur archet; la canaille fait un rond immense, sans ordre ni mesure, saute, erie, hurle, bat le pavé sous une danse lourde : c'est une bacchanale beaucoup plus grossiere que joyeuse; & comment donne-t-on une aussi froide orgie pour une fête nationale? Est-ce ainsi que les anciens faisoient participer les citoyens pauvres à l'algèbre publique?

Si l'on jette de l'argent, c'est pis encore: malheur au groupe tranquille, où l'écu est tombé! Des furieux, des enragés, le visage sanglant & couvert de boue, fondent avec emportement, vous précipitent sur le pavé, vous rompent bras & jambes pour ramasser la piece de monnoie: c'est une masse qui tombe & se relève, ainsi qu'on voit dans les forges l'énorme marteau de fer qui écrase tout sur son passage en un clin-d'œil.

On est obligé de fuir la cohue tumultueuse, de se retrancher chez soi, parce que l'on risque de perdre la vie au milieu d'une populace qui vous blesse pour un cervelat, ou pour une piece de douze sols.

Ce qu'il y a de plus noble & de plus imposant dans ces fêtes, c'est le *Te Deum* qu'on chante dans l'église cathédrale. Le bruit du canon qui se mêle par intervalles

au son de la musique exécutée par un orchestre savant & nombreux , produit un effet singulier, rare & touchant.



## C H A P I T R E C C X X I V .

*Messes.*

On dit par jour quatre à cinq mille messes à quinze sols piece. Les capucins font grace de trois sols. Toutes ces messes innombrables ont été fondées par nos bons aïeux qui pour un rêve commandoient à perpétuité le sacrifice non sanglant. Point de testament sans une fondation de messes ; c'eût été une impiété, & les prêtres auroient refusé la sépulture à quiconque eût oublié cet article , ainsi que les faits anciens le prouvent.

Entrez dans une église , à droite , à gauche , en face , en arrière , de côté , un prêtre ou consacre , ou élève l'hostie , ou la mange , ou prononce *l'Ite missa est*.

Des prêtres Irlandois se sont quelquefois avisés de dire deux messes par jour ; & vu l'immensité de la ville , le hasard seul a fait reconnoître la supercherie. Un double appétit les forçoit à cette double célébration.

Dans le siècle passé, un prêtre du Petit-Saint-Antoine étoit marié secrètement, & tenoit son ménage près de la place Maubert. Il se partageoit avec la même ferveur entre l'autel & son épouse. Bon prêtre, bon mari, pere de cinq enfans, il s'habilloit deux fois par jour pour tromper les regards & remplir ses doubles fonctions qui lui étoient également cheres. Sa félicité fut traversée par un cruel délateur; le parlement cassa son mariage, & il fut exilé à perpétuité : heureux de ne pas subir une peine plus grave.

L'abbé Pellegrin n'étoit pas marié; mais il faisoit des opéras tout en disant la messe. Le démon ne présidoit pas à ses compositions; car elles étoient extrêmement froides. On fit sur lui ces vers :

*Le matin catholique, & le soir idolâtre,  
Il dîne de l'autel & soupe du théâtre.*

Un prince ayant nommé pour son aumônier l'abbé P\*\*\* connu par ses nombreuses & intéressantes productions, lui dit à sa première audience : M. l'abbé, vous voulez donc être mon aumônier; mais sachez que je n'entends point de messes. — Et moi, Monseigneur, je n'en dis point.

On appelloit *messe musquée*, une messe tardive, qui se disoit, il y a quelques années, au Saint-Esprit à deux heures; le beau monde paresseux s'y rendoit en foule avant le di-

ner. On donnoit trois livres au prêtre, parce qu'il étoit obligé de jeûner jusqu'à cette heure; la loueuse de chaises y gagnoit encore. L'archevêque a défendu cette messe, & l'on a pris depuis la méthode de s'en passer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *messe musquée*.

Depuis dix ans, le beau monde ne va plus à la messe, ou n'y va que le dimanche, pour ne pas scandaliser les laquais, & les laquais savent qu'on n'y va que pour eux.

Le 3 Août 1670, le nommé *François Sarrazin*, natif de Caen en Normandie, âgé de vingt-deux ans, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la présence réelle, attaqua l'hostie l'épée à la main, au moment que le prêtre la levait, dans l'église Notre - Dame, à l'hôtel de la Sainte Vierge. En voulant percer ladite hostie immédiatement après la consécration, il blessa de deux coups le prêtre, qui prit la fuite; mais ses blessures ne furent pas dangereuses.

Aussi-tôt toutes les messes cessèrent; on dépouilla les autels de leurs ornements; l'église fut fermée jusqu'au jour de la *réconciliation*.

Le 5 Août, *François Sarrazin* fit amende honorable, ayant un écriteau devant & derrière, portant ces mots, *sacrilege impie*. On lui coupa le poing, & il fut brûlé vif.

en place de Greve. Il ne donna aucun signe de repentir ni de regret de mourir.

Le 12 se fit la réparation solennelle du sacrilege commis. Il y eut une procession générale, où assistèrent toutes les cours souveraines. Toutes les boutiques, tant de la ville que de fauxbourgs, furent fermées par ordre du sieur de la Reynie, lieutenant de police. Voyez la *Gazette de France* 1670, page 771, jusqu'à la page 796.

Aucun sacrilege de cette espece, graces à Dieu, n'a été commis dans notre siecle, malgré les écrits, les discours & le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre asperision d'eau bénite; & jusques dans les processions publiques du jubilé, le culte, toujours extérieurement respecté, n'a reçu aucune atteinte.

On dira que la Barre d'Abbeville a donné un scandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce crucifix sur un pont. Ce crucifix de plâtre étoit à portée d'être renversé à chaque minute par les charrettes, & le chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un crucifix; il avoit de la raison & de la philosophie. Il mourut avec une fermeté tranquille. Le parlement, uniquement pour prouver aux jésuites son attachement à la foi, rendit un arrêt semblable à ceux de l'inquisition; il s'en est repenti lorsqu'il n'étoit plus temps.



On peut assurer qu'il ne sévira désormais d'une maniere aussi violente, que contre un nouveau *François Sarrazin*, si un pareil insensé se représentoit; ce dont on doute très-fort.

On a l'air d'un sot écolier qui n'a rien vu & rien entendu, quand on se met à déclamer contre les mysteres & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui fassent des plaisanteries sur la messe. La dit qui veut, l'entend qui veut; on ne parle plus de cela.



## C H A P I T R E. C C X X V.

*Messe de la Pie.*

**U**n bourgeois avoit perdu plusieurs fourchettes d'argent; il en accusa sa servante, porta sa plainte, & la livra à la justice. La justice la pendit. Les fourchettes se retrouvèrent six mois après sur un vieux toit derrière un amas de tuiles, où une pie les avoit cachées. On sait que cet oiseau, par un instinct inexplicable, dérobe & amasse des matieres d'or & d'argent. On fonda à Saint-Jean-en-Greve une messe annuelle pour le repos de l'ame innocente. L'ame des juges en avoit un plus grand besoin.

C'est fort bien fait que de dire une messe : mais il falloit ensuite rendre l'instruction plus scrupuleuse , abolir cette peine disproportionnée au délit ; car la sévérité excessive de la loi l'annule entièrement ; & le vol domestique , très fréquent parmi nous , est presque impuni de nos jours , parce que le maître & le juge détestent intérieurement son extrême rigueur.

Une punition modérée , mais inévitable , rétablirait l'ordre bien puissamment. Sur dix servantes , quatre sont des voleuses. Personne ne veut se charger de l'accusation , à cause des suites. On les renvoie , elles vont chez le voisin , & s'accoutument à l'impunité.

Il est triste d'être obligé d'avoir incessamment l'œil ouvert sur les domestiques , & l'on peut dire qu'à Paris il ne regne aucune confiance entre le maître & le serviteur. La maîtresse de la maison a une poche remplie de clefs différentes ; elle tient sous le péne le vin , le sucre , l'eau-de-vie , les macarons , l'huile & les confitures. Les femmes de procureurs enferment le pain & les restes du souper , échappés à la voracité des clerks. L'une d'elles étant allée dîner en ville , & ayant oublié de donner à la servante la clef de la niche , le troisième clerk , qui ne s'embarassoit pas d'avoir son congé , chargea le buffet sur les épaules d'un robuste porte-faix ,

& entrant dans la salle à manger, dit tout haut : *La clef, Madame, voici l'armoire ?*



## C H A P I T R E. C C X X V I.

*La Fête-Dieu.*

**L**a fête-Dieu est la fête la plus pompeuse du catholicisme. Paris ce jour-là est propre, sûr, magnifique & riant : on voit que les églises possèdent beaucoup d'argenterie, sans compter l'or & les diamants ; que les ornements sont d'une richesse peu commune, & que le culte enfin coûte & a coûté excessivement au peuple ; car tous ces trésors stagnants ont été pris sur lui.

On dit qu'on a vu, il y a quelques années, à la procession de Saint-Sulpice, deux chevaliers de Saint-Louis caresser l'orgueil & le faste des cardinaux, en portant l'extrémité de leurs manteaux rouges, à peu près comme des laquais portent la queue à une duchesse. Seroit-il possible que des guerriers décorés, à l'appât d'une médiocre ou forte récompense, eussent pu se résoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes, & cela aux yeux de la nation !

Qui ne croiroit, en voyant la pompe de cette fête, que la ville ne renferme aucun

incrédule dans son sein ? Tous les ordres de l'état environnent le saint sacrement. Toutes les portes sont tapissées ; tous les genoux fléchissent ; les prêtres semblent les dominateurs de la ville ; les soldats sont à leurs ordres ; les surplis commandent aux habits uniformes , & les fusils mesurant leurs pas , marchant à côté des bannières. Les canons tirent sur leur passage ; la pompe la plus solennelle accompagne le cortège. Les fleurs , l'encens , la musique , les fronts prosternés , tout feroit croire que le catholicisme n'a pas un seul adversaire , un seul contradicteur ; qu'il regne , qu'il commande à tous les esprits.... Eh bien , l'on a admiré la marche & l'ordre de la procession , le dais , le soleil , les coups d'encensoirs qui jaillissent à temps égaux , la beauté des ornements ; on a entendu la musique militaire entrecoupée de fréquentes & majestueuses décharges ; l'on a compté les cardinaux , les cordons-bleus , les évêques , les présidents en robe rouge ; qui ont assisté à cette solennité ; on a comparé les chasubles & les chapes des différentes paroisses ; on a parlé des reposoirs : voilà ce qui a frappé tous les esprits ; voilà ce qui a attiré leur respect & leurs hommages.

Le soir les enfants font des reposoirs dans les rues. Ils ont des chandeliers de bois , des chasubles de papier , des encensoirs de fer-blanc , un dais de carton , un petit soleil

d'étain. L'un fait le curé, l'autre le sous-diacre. Ils promènent l'hostie en chantant, disent la messe, donnent la bénédiction, & obligent leurs camarades à se mettre à genoux. Un petit bedeau fait le furieux dès que l'on commet la moindre irrévérence. Les grands enfants qui le matin ont fait à peu près les mêmes cérémonies, levent les épaules, & se moquent de la procession des petits, quand ils la rencontrent.

Le marquis de Brunoï, fils du banquier Montmartel, riche de vingt-six millions, dépensoit à Brunoï cent mille écus pour le repozoir & la procession de cette fête annuelle. Jaloux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'église, il rassembloit de tous côtés des ecclésiastiques, qu'il chargeoit d'ornemens magnifiques, & qu'il traitoit ensuite d'une manière splendide. Comme ses parents sollicitoient son interdiction à raison sur-tout de ce faste religieux, il répondit au juge qui lui faisoit subir un interrogatoire : » Si j'avois donné cet argent à une courtisane, on ne l'eût pas trouvé mauvais ; je l'ai appliqué à la décoration du culte catholique dans un royaume catholique, & l'on m'en a fait un crime «.

Ce millionnaire a été interdit sur la requête de ses parents. Les détails de son procès sont infiniment curieux ; & le caractère du marquis de Brunoï est un vrai phéno-

mene moral. Il vient de décéder. Son opulence a fait son malheur.



## C H A P I T R E C C X X V I I .

### *Confessionnal.*

**J**e traverse une église , je vois une robe foyeuse , ondoyante , qui tombe avec grace sur une jambe dont mon œil devine la légèreté & le contour : un mantelet serre des appas , sans en dérober l'élégance ; des cheveux blonds percent à travers la coëffure : je m'arrête , il faut que je devine l'âge sans voir la figure... C'est une beauté de dix-sept ans , qui est à genoux dans la boîte , le cou baissé , & dont l'haleine douce , fraîche & pure se perd dans la barbe grise d'un capucin ; également intéressante , soit qu'elle mente par pudeur , soit qu'elle hasarde par crainte des demi-aveux. Mais si elle se confesse à un jeune vicaire aux sourcils noirs , au nez aquilin , à la belle jambe , aux manchettes lissées , quelle borne auront la curiosité de l'un & la naïve confiance de l'autre ?

Je ne la vois pas , mais je devine encore que son sein palpite ; elle parle & n'ose souffler. Sans doute elle est innocente en comparaison de cette femme âgée qui fait con-

tre-poids. Pourquoi donc la confession de la jeune fille est-elle plus longue ? Pourquoi !... Qui l'entend ? qui l'interroge ? qui se sent assez de force , de dignité & de prudence pour ne pas craindre son cœur en scrutant celui d'une jeune personne qui s'agenouille , les yeux baissés , les mains jointes , qui attend son arrêt , & qui ne peut pas pleurer les péchés qu'elle a commis ou fait commettre ? Voyez-la sortir du confessionnal : elle est muette , interdite , pensive : elle fuit vos regards avec une modestie profonde ; mais le remords n'est pas peint sur cette physionomie douce : la rougeur couvre ses joues ; mais cette rougeur , on ne la prendra point pour de la honte.

Quand M. de la Lande lut à l'académie des sciences un mémoire sur les comètes , & qu'on crut qu'il admettoit la possibilité d'un globe venant heurter notre planète & la réduisant en poudre ; comme une comète traversoit alors notre tourbillon , le bruit de la fin du monde se répandit dans tout Paris & plus loin encore ; car il pénétra jusques dans les montagnes de la Suisse. L'alarme fut universelle ; & l'astronome , sans y penser , fit plus avec ses rêveries que tous les prédicateurs ensemble. On se précipita dans les églises avec tremblement & frayeur. On vit les confessionnaux des paroisses environnés d'une foule de personnes qui vouloient

se munir d'une absolution ; c'étoit à qui entreroit dans le sacré tribunal. Le grand pénitencier de Notre-Dame , à qui seul est remis le droit d'entendre les *cas réservés* , fut plus affailli que les autres ; autour de sa chapelle erroient des figures telles qu'on n'en avoit jamais vues ; des physionomies pâles & mélancoliques , des hommes qui sembloient sortir du sein des forêts ; leur confession étoit comme empreinte sur leurs fronts ; la crainte & le repentir commencés n'en pouvoient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le désastre universel , fut écoulé sans que la terre eût été choquée : alors tous ces visages effrayants & effrayés disparurent ; la foule devint plus rare autour des confessionnaux : les mains qui ne pouvoient suffire à marquer du signe de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables , rentrèrent dans une oisiveté absolue.





## CHÂPITRE CCXXVIII.

*Billets de Confession.*

L'archevêque de Paris, aussi fortement déclaré pour la *défunte compagnie de Jésus*, que le cardinal Passionei (1) en étoit l'ennemi, s'étoit avisé de refuser les *derniers sacrements* aux jansénistes ; & pour mieux les distinguer, il exigeoit des *billets de confession*, afin de connoître quel étoit le directeur de la conscience du malade. Quand il refusoit les sacrements, on vouloit les obtenir à toute force.

On a vu plus d'une fois un huissier signifier au porte-Dieu d'apporter sur l'heure le viatique ; le porte-Dieu prenoit la fuite ; le parlement le décrétoit ; les deux partis couroient à Versailles pour avoir raison ; on ne favoit auquel entendre. Enfin ces querelles bizarres & scandaleuses ont fini, graces aux gens de lettres, parce qu'on s'est moqué fort haut & fort à propos de ces quittances sacerdotales.

---

(1) Ce cardinal se faisoit fort de prouver ; papier sur table, que le général des jésuites distribuoit pour 24 millions de pensions secrètes en Europe.

se munir d'une absolution ; c'étoit à qui entreroit dans le sacré tribunal. Le grand pénitencier de Notre-Dame , à qui seul est remis le droit d'entendre les *cas réservés* , fut plus assailli que les autres ; autour de sa chapelle erroient des figures telles qu'on n'en avoit jamais vues ; des phyfionomies pâles & mélancoliques , des hommes qui sembloient sortir du sein des forêts ; leur confession étoit comme empreinte sur leurs fronts ; la crainte & le repentir commencés n'en pouvoient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le désastre universel , fut écoulé sans que la terre eût été choquée : alors tous ces visages effrayants & effrayés disparurent ; la foule devint plus rare autour des confessionnaux : les mains qui ne pouvoient suffire à marquer du signe de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables , rentrèrent dans une oisiveté absolue.





## CHÂPITRE CCXXVIII.

*Billets de Confession.*

L'archevêque de Paris, aussi fortement déclaré pour la *défunte compagnie de Jésus*, que le cardinal Passionei (1) en étoit l'ennemi, s'étoit avisé de refuser les *derniers sacrements* aux jansénistes ; & pour mieux les distinguer, il exigeoit des *billets de confession*, afin de connoître quel étoit le directeur de la conscience du malade. Quand il refusoit les sacrements, on vouloit les obtenir à toute force.

On a vu plus d'une fois un huissier signifier au porte-Dieu d'apporter sur l'heure le viatique ; le porte-Dieu prenoit la fuite ; le parlement le décrétoit ; les deux partis couroient à Versailles pour avoir raison ; on ne savoit auquel entendre. Enfin ces querelles bizarres & scandaleuses ont fini, graces aux gens de lettres, parce qu'on s'est moqué fort haut & fort à propos de ces quittances sacerdotales.

---

(1) Ce cardinal se faisoit fort de prouver ; papier sur table, que le général des jésuites distribuoit pour 24 millions de pensions secrètes en Europe.

Le caractère du prélat de la capitale formera un chapitre infiniment curieux dans l'histoire du siècle. Ardent zéléateur de la discipline ecclésiastique, doué d'une volonté forte & permanente, il auroit eu dans tout autre siècle la plus grande influence politique ; & dans le nôtre même, il a lutté contre le parlement & contre le trône avec une fermeté inflexible. Son parfait dévouement à la puissante compagnie de Jésus a commencé sa fortune, & il s'est montré reconnoissant au-delà de toute expression.

La fameuse réponse de Jean-Jacques Rousseau à son mandement le citera à la postérité la plus reculée ; & si le prélat a bien su lire ce morceau vigoureux & convaincant, il a dû sentir qu'on pouvoit résister aux puissances de la terre avec une forte d'avantage, mais qu'il n'auroit pas fallu jouter imprudemment contre un philosophe armé d'une telle dialectique.



## C H A P I T R E C C X X I X .

*Saint - Joseph.*

C'est une petite chapelle succursale, située dans la rue Montmartre ; mais Moliere & la Fontaine y reposent, & ces deux écrivains

originaux me plaisent plus avec Fénelon & la Bruyere, que tous les autres auteurs du siècle de Louis XIV, de quelques noms qu'ils s'appellent. Saint-Etienne-du-Mont, qui renferme les cendres de Blaise Pascal & de Jean Racine, m'intéresse beaucoup moins.

Blaise Pascal avoit néanmoins des pensées de génie à côté de pensées absurdes.

On sait qu'il fallut toute la fermeté de Louis XIV, pour qu'on rendit les honneurs de la sépulture à l'auteur du *Tartuffe*; qu'un prêtre oratorien voulut faire faire amende honorable publiquement au bon La Fontaine; enfin, qu'on a refusé de creuser une fosse pour la le Couvreur & Voltaire.



## CHAPITRE CCXXX.

### *Protestants.*

**L**es protestants avoient un temple à Charonton, lequel pouvoit contenir cinq mille personnes; ils y tinrent leurs synodes nationaux de 1623, 1631, 1644. Le sage édit de Nantes, donné par Henri IV, ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV, on détruisit le temple en cinq jours.

On imagina d'établir sur ses ruines un

couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du S. Sacrement, comme pour expier ce qui avoit été prêché en ce lieu contre la foi de la présence réelle du corps de notre Seigneur Jesus-Christ dans l'Eucharistie.

Aujourd'hui les protestants n'ont plus de temple ; ils vont chez les ambassadeurs de leur communion : ils sont néanmoins en très-grand nombre, & composent un sixième de la ville. Ils n'insultent en aucune manière au culte reçu, ni à ceux qui le professent ; ils sont paisibles, laborieux, & attendent en silence un changement que les lumières morales & politiques doivent infailliblement amener.

Pourquoi le parlement de Paris, sollicité par l'autorité royale d'assurer enfin leur état civil en France, a-t-il tergiversé dans l'accomplissement de ces vues sages & paternelles ? Pourquoi s'est-il opposé à la suppression des corvées, à celle des maîtrises ?... J'examinerois le *pourquoi* ; mais mon sujet m'emporte, & je ne puis l'abandonner.





## CHAPITRE CCXXXI.

*Liberté Religieuse.*

**L**a liberté religieuse est au plus haut degré possible à Paris ; jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance : vous pouvez habiter trente ans sur une paroisse sans y mettre le pied , & sans connaître le visage de votre curé : vous aurez soin toutefois d'y rendre le pain béni , d'y faire baptiser vos enfants si vous en faites , & d'accomplir la taxe des pauvres ; taxe modique , que tout citoyen devrait tripler de lui-même. Quand vous serez malade , le curé ne viendra point vous troubler , à moins qu'il ne soit impoli , ou que vous ne foyez un homme célèbre ou très-connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez , si sa visite vous déplaît trop fort.

Le prêtre n'entre plus que chez le petit peuple , parce que cette classe n'a point de portier. Chez tout autre malade , on attend qu'il agonise : alors on envoie en hâte à la paroisse ; le prêtre essoufflé accourt avec les saintes huiles. Il n'y a plus personne ; la bonne intention est réputée pour le fait.

On commande un convoi de cent pisto

les, & l'on a à l'enterrement un simulacre de confesseur en robe théologale, qui n'a jamais vu le mort en vie : on lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaisance. Le curé, le confesseur, les héritiers, tout le monde est content : ainsi le sage décampe à petit bruit pour l'autre monde ; il y aborde en *louvoyant*, sans trop choquer les usages de celui-ci, & sans causer de scandale.

Il y plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitié. On ne voit dans les églises que les personnes qui veulent bien les fréquenter. Elles sont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule ; les femmes composent toujours les trois quarts au moins de l'assemblée. On va dans le carême entendre les prédicateurs un peu renommés, pour juger leur style, leur éloquence & leur débit.

On disoit à un évêque, » de quoi vous plaignez-vous ? avez-vous vu un seul sacrilege ? un seul philosophe a-t-il troublé le moindre catéchisme ? ceux qui prêchent en chaire ont-ils rencontré un seul argumenteur ou contradicteur ? ils ont constamment joui du plus beau droit possible, celui de n'être jamais interrompus ni contredits, quoi qu'ils disent ». L'évêque reprit : *Plût à Dieu qu'il y eût de temps en temps quelques sacrileges ! on penseroit*



*penferoit du moins à nous ; mais on oublie de nous manquer de respect.*

On n'a refusé la sépulture, que je sache, qu'à M. de Voltaire ; & le curé de Saint-Sulpice a fort mal entendu ce jour-là les intérêts de sa religion. Dix autres curés, à sa place, l'auroient enterré, parce qu'il étoit mort ; ils l'auroient enterré de plus, comme converti & bon catholique, & ils auroient très-bien fait.

Son corps n'en a pas moins été déposé en terre sainte ; & si on lui a refusé un service à Paris, il l'a obtenu à Berlin dans l'église catholique, par ordre du roi de Prusse, bon plaisant quand il s'en mêle. Le sang de l'Agneau a coulé sur la tombe de l'auteur de *Mahomet*. Le parti opiniâtre des philosophes n'en a pas eu le démenti ; il a obtenu la messe pour le repos de son âme, & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage ; car tel est leur plaisir.

Les juifs, les protestants, les déistes, les athées, les jansénistes, non moins coupables aux yeux des molinistes, les *riennistes* vivent donc à leur fantaisie ; on ne dispute plus nulle part sur la religion. C'est un vieux procès définitivement jugé ; & il étoit bien temps, après une instruction de tant de siècles. Il n'y a rien qui annonce un plus mauvais ton, que de vouloir railler un prêtre dans une société : il fait son métier gaïement, ainsi qu'un

officier fait le sien. On ne scandalise plus personne, & l'on n'est plus scandalisé.

Quand il arrive un *jubilé*, on court les églises *par ton* : mais cette ferveur est passagère ; & ceux qui ont voulu se montrer *du nombre des croyants*, pour se distinguer, oublient leur rôle trois mois après, & retombent dans l'insouciance générale, qui caractérise aujourd'hui à ce sujet tous les hommes de la capitale qui ne sont pas peuple.

Les dernières ont amené ce calme détestable, & le fanatisme est réduit à se dévorer lui-même. On n'entend plus parler du jansénisme & du molinisme que dans quelques maisons obscures, où regnent la sottise & l'hypocrisie ; & par quelques femmes qui, ne pouvant partager les plaisirs du monde, s'occupent de ces vieilles disputes devant des habitués de paroisse, directeurs nés de la canaille, & presque confondus avec elle.



## CHAPITRE CCXXXII.

### *Plébéiens.*

**M**ais aussi la *liberté politique*, qui seroit encore plus précieuse, à Paris est nulle. Je suppose que l'on venille ressusciter parmi nous le nom de *plébéiens* : eh bien ! cela seroit in-

possible, parce qu'il n'y auroit aucun sens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire le *plébéien François*, ainsi qu'on dit le *plébéien Anglois*. Le plébéien n'existe pas à Paris : il est peuple, populace ou bourgeois : il a des titres, des maisons, des privilèges ou des charges ; mais il n'a point d'existence politique : il n'a ni l'habitude ni le pouvoir d'exposer sans contrainte sa haine ou son mécontentement. Le plébéien Anglois juge, pour ainsi dire en corps, ses intérêts & ses guides : il a un caractère de raison & de rectitude. Le peuple de Paris, pris en masse, n'a point cet instinct sûr qui démêle ce qui lui seroit convenable, parce qu'il manque d'instruction, qu'il ne sait point lire, ainsi que le plébéien Anglois.

Comme il ne jouit point de la liberté de la presse, il manquera long-temps de capacité ; il est voué à l'ignorance. Son patriotisme n'étant pas éclairé, il est nécessairement foible ou ne connoît que des saillies qui se refroidissent. Il n'a pas même la liberté de se livrer à ses affections : on redouteroit peut-être ses applaudissements autant que ses murmures.

Paris enfin n'a point de bouche publique, par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité : elle ne tonne jamais à l'oreille du souverain ; elle sort d'une manière timide & détournée du sein du petit nombre qui,

supportant moins le fardeau des maux publics, voit avec plus d'indifférence les méprises du gouvernement.

Ainsi point d'activité, point d'énergie pour les choses publiques, parce que le peuple n'a ni le droit de parler ni d'être écouté. Il fait très-bien qu'on métamorphoseroit en attentat séditieux, en révolte illégitime, la contradiction la plus légère, la moindre impatience, & il se rend simple spectateur des opérations ministérielles. Il croit que le gouvernement est, comme le cours du soleil, physiquement déterminé par une nature invariable. Aussi la stupidité & l'ignorance politique sont le caractère de la multitude à Paris, plus que dans les autres pays de l'Europe; & je n'en excepte aucun.

On ne peut donc rien imaginer de plus sot que la manière dont un bourgeois parle des puissances voisines. Il arrange tout sur l'idée du *syndic* de la communauté, & il prend la hiérarchie du *commissaire*, du *lieutenant de police*, & du *ministre*, pour le modèle de tout gouvernement. Il ne conçoit pas pourquoi des républicains se mêlent si vivement de la chose publique; il est disposé à les regarder comme des mutins, des séditieux, qu'un roi devrait moriginer, pour les rendre plus paisibles.



## CHAPITRE CCXXXIII.

*Capitation.*

Toute tête laïque la paie, même le dauphin de France, comme premier sujet, ce qui est un bon persiflage. J. J. Rousseau s'étoit obstiné à ne point payer de capitation, alléguant que le bureau de la ville, qui avoit alors le département de l'opéra, lui devoit *soixante mille francs* pour son *Devin du village*.

On étoit sur le point d'envoyer garnison dans son grenier, lorsque le receveur averti à temps, porta le cas litigieux au tribunal du prévôt des marchands, échevins & quartiers. Il y eut assemblée; & après avoir recueilli les voix, il fut décidé qu'on remettrait généreusement les *trois livres douze sols* de capitation (1) à l'auteur d'*Emile*.

J'ose attester ce fait, ayant été témoin des poursuites & de la résistance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à sa femme & à ses amis de payer pour lui au bureau, sous peine d'encourir son indignation éternelle. On lui objectoit que la garnison n'avoit point de respect pour les grands écri-

---

(1) C'est la taxe ordinaire d'une servante.

vains , quels qu'ils fussent. *Eh bien !* répondit-il, *si l'on s'empare de ma chambre & de mon lit , j'irai m'asseoir au pied d'un arbre , & là j'y attendrai la mort.* Il étoit homme à le faire comme il le disoit : heureusement qu'on reconnut à temps quel homme pauvre & illustre on poursuivoit. Il demouroit alors au cinquième étage , rue Plâtrière, non loin de la grande poste.

Cet impôt , qui n'a point un titre honorable , alarme plus que les dixièmes & que les entrées , parce qu'il frappe directement l'individu , & qu'il foumet la personne. Il rapporte peu en comparaison des autres impositions. Il ne dispose pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil : mais , grace au travail financier , il prend depuis quelques années un accroissement arbitraire , qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable , si la voie des réclamations n'étoit pas ouverte. Le prévôt des marchands est juge en cette partie ; & il fait droit aux requêtes , quand on s'y prend de bonne heure.

A cette capitation se joignent les quatre sols pour livre , & la taxe imposée pour le rétablissement du palais , &c. Tout cela compose un second impôt presque équivalent au premier.

Si la finance n'étoit pas l'antipode de la raison & de l'humanité , l'impôt seroit assis.

sur les arts & le luxe, tels que les équipages, les hôtels, les laquais, les jardins enclos dans la ville; & l'on ne demanderoit de l'argent qu'à ceux qui ont de l'argent.

Si l'on ne payoit pas la capitation, il n'y auroit pas d'*exécution civile*; c'est-à-dire, qu'on n'enleveroit pas vos meubles pour les vendre sur le carreau: mais il y auroit *exécution militaire*. Le receveur, au nom du roi de France, vous enverroit *garnison*, & vous auriez chez vous des soldats qui coucheroient dans votre lit, & qui feroient la soupe dans votre âtre.

L'opéra donne tous les ans quelques représentations extraordinaires pour la *capitation des acteurs*. Ainsi ils paient en monnoie de finge; c'est-à-dire, en sauts & en gambades: le surplus leur tient lieu de gratification.

Il y a des capitations de *trente sols*; & l'on envoie des commandemens *de par le roi* dans des recoins placés sous des tuiles, & ouverts à tous les vents. Dans l'Inde, les pauvres paient le tribut avec des poux; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle, s'acquitteroient beaucoup plus facilement selon la méthode indienne.

Des extenſions inaperçues ont doublé graduellement la capitation. On a augmenté de la même manière les vingtièmes, la taille & les accessoires; & pendant quel

temps ? Sous l'administration de M. Necker. Il a cependant passé pour n'avoir pas mis d'impôts.

Il faut que le bourgeois de Paris ait l'attention de ne pas ranger le commis de la capitation & des doubles vingtièmes parmi les citoyens honorables. Il doit, conformément à l'esprit & à l'expression de l'Évangile, les regarder comme des *publicains*. C'est une petite vengeance légitime, qu'il doit exercer en passant pour punir à sa manière les âpres agents du fisc & la dureté de leur emploi, & souvent de leur caractère ; car ils sont toujours disposés à se séparer de l'intérêt général des citoyens, pour embrasser & faire exécuter des loix arbitraires. Ainsi l'on ne doit pas les *estimer* par leurs fonctions qui ont un caractère oppressif, ou du moins abusif. Voyez ce que M. Necker dit lui-même au roi, de la *capitation soumise à des principes incertains, & qui excite fréquemment des difficultés & des plaintes*. Il avoue qu'elle dépend d'une *répartition arbitraire*. Qu'ajouter à ce mot ?







## C H A P I T R E    C C X X X I V .

*Filles d'Opéra.*


**L'**argent coule pour des fêtes , pour des spectacles , pour les frivoles jouissances du luxe. L'opéra , sur-tout , est entretenu à grands frais , pour efféminder les courages , fondre les têtes fortes de la nation dans le creuset de la volupté , & les couler en mollesse.

On n'a rien épargné. L'art des enchanteresses prodigue ces molles postures qui jettent l'étincelle des desirs dans de jeunes organes. La hardiesse de leurs regards , qui devroit révolter , invite une folle jeunesse. On oublie que ces beautés sont à prix d'or , & qu'elles ont des rivales qui ne sont point vénales. On leur prête mille graces piquantes , parce qu'elles semblent pleines du dieu qu'elles célèbrent & qu'elles chantent ; & ce n'est que dans leurs bras qu'on se débauche de leurs charmes. Toute victime de la débauche est toujours une froide prêtresse de l'amour.

Une fille est enlevée au pouvoir paternel , dès que son pied a touché les planches du théâtre. Une loi particulière rend vaines les

loix les plus antiques & les plus solennelles. Cette fille d'opéra se montre aux foyers toute resplendissante de diamants : elle est respectée de ses compagnes , à raison de sa robe éclatante , de sa voiture légère , de ses chevaux superbes. Il s'établit même un intervalle entre elles , selon le degré d'opulence , & l'on ne diroit plus que la plus riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute : elle traite avec les airs d'une femme de qualité , le bijoutier séduisant & l'industrielle marchande de modes. Le magistrat déride son front en sa présence , le courtisan lui sourit , le militaire n'ose la brusquer. Sa toilette est tous les matins surchargée de nouveaux présents : le Pactole semble rouler éternellement chez elle.

Mais la mode qui l'éleva vient à changer. Une petite rivale qu'elle n'appercevoit pas , qu'elle dédaignoit , se met insolemment sur les rangs , brille , l'éclipse , & fait déserter son salon. La courtisane superbe , quoiqu'ayant encore de la beauté , se trouve l'année suivante seule , avec des dettes immenses. Tous les amants se sont enfouis ; & quand ses affaires seront liquidées , à peine aura-t-elle de quoi payer sa chaussure & son rouge.


 CHAPITRE CCXXXV.
*Répugnance pour le Mariage.*

Tandis que tant de filles jouissent d'une liberté licencieuse & qui ne tourne pas même au profit de la population, que ferez-vous de ce nombre infini de filles, sous l'aile de leurs parents, austères gardiens de leur pudicité, & qui sont condamnées par leur indigence, ou par leur sottise fierte, à passer leur vie dans le célibat ? Ne sont-elles pas incessamment sur le bord de l'abyme, & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proie de la mélancolie ou de la débauche ?

La beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, si une dot ne vient à leur appui : il faut qu'il y ait un vice radical dans notre législation, puisque les hommes fuient & redoutent de signer le plus doux des contrats. Effrayé des charges qu'entraîne le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abusée.

Quo les femmes ont agi contre elles-mêmes en se livrant au luxe, ou nous ne sommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes sans dot, les hommes ne se marient plus ou ne

se marient qu'à regret. Quel renversement dans l'ordre social ! & quel est le remède à apporter à ce vice politique ?

Comment n'y auroit-il pas des célibataires dans une ville où le vice trouve tant de facilités ? & comment la dissipation de nos femmes , le mépris qu'elles font de leurs devoirs , n'épouvanteroient-ils pas les hommes sur les suites d'un nœud que l'usage tourne en ridicule , que les loix ne protègent que quand le mal est fait , & qu'il n'y a plus rien à ajouter au scandale ?

Détaillons dans les chapitres suivans ce qui fait , pour ainsi dire , du mariage un objet de dérision. Tout l'avantage est pour le vice ; & que reste-t-il à la vertu ?



## C H A P I T R E CCXXXVI.

*Le Nom que vous voudrez.*

**L**a foule nombreuse des courtisannes , qui arrêtent dans leurs filets la jeunesse la plus brillante , & l'enlèvent aux autres femmes , a fait naître à Paris une espece de femmes , qui , sans avoir l'effronterie du vice , n'ont pas l'austere rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même assurance dans le maintien , mais le regard à peu près aussi complaisant :

elles ne reçoivent point d'argent , mais elles acceptent des bijoux qui ont un air de décence. Elles déclament affreusement contre les filles , leurs rivales & leurs ennemies ; mais tantôt elles ont perdu au jeu , elles se plaignent tout bas d'être ruinées , & on leur prête secrètement de quoi n'être pas grondées de leurs maris , qu'elles savent craindre & non respecter.

L'homme qui veut les posséder , n'aura guere que la peine de changer leur navette, leur étui , leurs boîtes , parce que l'or ne fera point de plusieurs couleurs , & qu'il est indispensable que la mode à cet égard soit constamment suivie.

La mode autorise que ces femmes se montrent au bal , au Colisée , aux spectacles ; & qu'on ne dise pas en les rencontrant , *c'est une telle* , mais *c'est Madame une telle* , à qui *M \*\*\* donne le bras*. Malheur à qui voudroit en médire ! Tout le cercle des bonnes amies , qui , de proche en proche , se prolonge jusqu'à l'infini , prendroit feu ; & toutes les fois que le médifant se présenteroit quelque part , on auroit des migraines à son service ; il seroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangements de société , & , pour se servir du terme reçu , un monstre. Cette épithete m'avertit de clore bien vite le chapitre.


 CH A P I T R E C C X X X V I I I .

*De certaines Femmes.*

**S**i les femmes attaquoient , que devien-  
 drions-nous devant leurs charmes , devant  
 leur audace passionnée & leurs amoureux  
 transports ? La nature leur a donné la pudeur ,  
 qui est une suite du défaut de forces qui leur  
 ont été sagement refusées. Aujourd'hui cer-  
 taines femmes par désœuvrement , par curio-  
 sité & sur-tout par ambition , ne s'interdisent  
 point l'attaque : mais le système de la nature  
 n'est pas rompu pour cela ; les hommes ont  
 le droit de refuser , ou en sont quitte pour  
 une *passade* .

Ce petit chapitre ne fera point entendu  
 dans les pays fortunés où regne encore l'in-  
 nocence : ailleurs il ne le fera que trop. Je  
 n'ai donc pas besoin de l'achever. C'est bien  
 à regret que ma plume touche à ces turpi-  
 tudes ; mais je peins Paris.

## CHAPITRE CCXXXVIII.

*Filles publiques.*

Elles se donnent après tout pour ce qu'elles sont ; elles ont un vice de moins, l'hypocrisie : elles ne peuvent causer les ravages qu'une femme libertine & prude occasionne souvent sous les fausses apparences de la modestie & de l'amour. Malheureuses victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parents, rarement déterminées par un tempérament fougueux ; elles ne s'offensent ni de l'outrage ni du mépris ; elles sont avilies à leurs propres yeux ; & ne pouvant plus regner par les graces de la pudeur, elles se jettent du côté opposé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

Mais il y a encore des degrés dans cet abyme de corruption ; l'une se livre tout-à-la-fois aux plaisirs & à l'argent ; l'autre est une brute qui n'a plus de sexe, & qui ne sent pas même la dérision qu'elle inspire.

Nous n'offenserons pas ici les oreilles chastes, ni les yeux de l'innocence, en leur présentant les scènes de la débauche & de la crapule ; nous taisons les fantaisies du libertinage, les faillies & les fougues de cent

cinquante mille célibataires voués à trente mille prostituées. Elles vont à ce nombre.

Un peintre qui a du génie, M. Retif de la Bretonne en a tracé le tableau dans son *Paysan perversi* : les touches en sont si vigoureuses, que le tableau en est révoltant ; mais il n'est malheureusement que trop vrai. Arrêtons-nous, & gardons-nous d'épouvanter les imaginations sensibles ; car les défordres voilés de l'humanité ne sont pas bons à mettre au grand jour.

Difons seulement, que le nombre des filles publiques ne favorifant que trop le défordre des passions, a donné aux jeunes gens un ton libre, qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes ; de forte que dans ce fiecle si poli, on est groffier en amour.

Nous fommes si éloignés de la galanterie ingénieufe de nos peres, que notre conversation avec les femmes que nous estimons le plus, est rarement délicate. Elle abonde en mauvaises plaifanteries, en équivoques & en narrations fcandaleufes. Il seroit temps de corriger ce mauvais ton ; c'est aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de souffrir, sous peine de passer pour *bégueules*.

Les passions honteuses & publiques portent avec elles leur contre-poison, & ne font pas peut-être si difficiles à réprimer que celles



dont le dérèglement paroît excusable ; en sorte que je croirois qu'une *fille publique* est plus près de devenir honnête femme , que la *femme galante*.

Mais le scandale des filles publiques est poussé trop loin dans la capitale. Il ne faudroit pas que le mépris des mœurs fût si visible , si affiché : il faudroit respecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

Comment un pere de famille, pauvre & honnête, se flattera-t-il de conserver sa fille innocente & intacte dans l'âge des passions, lorsque celle-ci verra à sa porte une prostituée mise élégamment, attaquer les hommes, faire parade du vice, briller au sein de la débauche, & jouir, sous la protection des loix même, de sa licence effrénée ? Le retour qu'elle fera sur elle-même lui dira qu'il n'y a aucun prix solide attaché à l'exercice de la vertu, & elle se laissera de se combattre elle-même. La raison ne pourra pas lui faire appercevoir distinctement les avantages qui résultent de la sagesse ; elle ne verra que l'exemple le plus dangereux des séducteurs, sur-tout pour son sexe.

Aussi n'est-il guere possible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles : la corruption dans le dernier ordre des citoyens, ainsi que dans le premier, n'a presque plus de progrès à faire.

On compte à Paris trente mille *filles pu-*

*bliques*, c'est-à-dire, *vulgivagues* ; & dix mille environ moins indécentes, qui sont *entretenuës*, & qui d'année en année passent en différentes mains. On les appelloit autrefois *femmes amoureuses*, *filles folles de leur corps*. Les filles publiques ne sont point amoureuses ; & si elles sont folles de leur corps, ceux qui les fréquentent sont beaucoup plus insensés.

La police va chercher des *espionnes* dans ce corps infame. Ses agents mettent ces malheureuses à contribution, ajoutent leurs désordres aux désordres de la chose, exercent un empire sourdement tyrannique sur cette portion avilie, qui pense qu'il n'y a plus de loix pour elle. Ils se montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus que la plus vile prostituée ; car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris, tant ils remportent le prix de la bassesse ! Oui, il y a des êtres au-dessous de ces femmes de mauvaise vie ; & ces êtres sont certains *hommes de police*.

Une ordonnance de police fait défense aux marchands de louer à ces femmes, à prix d'argent, à la semaine ou à la journée, des *robes*, des *pelisses*, des *mantelets*, & autres *ajustements* ; ce qui prouve d'un côté l'extrême misère, & de l'autre l'usure effroyable que ces marchands ne rougissoient pas d'exercer sur ces créatures, qui n'ont ni

meubles ni vêtements , & qui sentent la nécessité de se parer, afin d'être payées à un plus haut prix ; car une *petisse* se rend plus exigeante qu'un *casquin*.

Toutes les semaines on en fait des enlevements nocturnes avec une facilité qui, trop excessive, ne sauroit manquer de déplaire au spéculateur politique, malgré le mépris qu'inspire l'espece que l'on traite ainsi. Le spéculateur songera à la violation de l'asyle domestique dans les heures de la nuit, à la foiblesse du sexe, aux mauvais traitements qu'il essuie, & aux inconvénients qui peuvent en résulter, ces créatures étant quelquefois enceintes; car le libertinage ne les dispense pas toujours d'être meres.

On les conduit dans la prison de la rue S. Martin, & le dernier vendredi du mois elles passent à la police ; c'est-à-dire, qu'elles reçoivent à genoux la sentence qui les condamne à être enfermées à la Salpêtrière. Elles n'ont ni procureurs, ni avocats, ni défenseurs; on les juge fort arbitrairement.

Le lendemain on les fait monter dans un long charriot, qui n'est pas couvert. Elles sont toutes debout & pressées. L'une pleure, l'autre gémit; celle-ci se cache le visage; les plus effrontées soutiennent les regards de la populace qui les apostrophe; elles ripostent indécemment, & bravent les huées.

qui s'élevent sur leur passage. Ce char scandaleux traverse une partie de la ville en plein jour ; les propos que cette marche occasionne sont encore une atteinte à l'honnêteté publique.

Les plus *huppées* & les *matrones*, avec un peu d'argent, obtiennent la permission d'aller dans un charriot couvert.

Arrivées à l'hôpital, on les visite, & on sépare celles qui sont infectées, pour les envoyer à Bicêtre, y trouver la cure ou la mort : nouveau tableau qui s'offre à ma plume, mais que je recule encore, frémissant de le tracer, & non guéri de l'impression horrible qu'il a laissée dans tous mes sens.

O toi qui loin des villes respirez en paix l'air des monts, heureux habitant des Alpes ! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes, pures, intactes, comme la neige qui couronne les sommets resplendissants de ces montagnes qui ceignent l'horizon ; dans ce séjour des vertus, aussi éloigné par tes mœurs du siege brillant de la corruption, que tu en es loin par tes goûts simples & paisibles, apprends à connoître & à mieux goûter les chastes embrassements d'une tendre épouse, & les caresses d'une sœur aimée. Tu fais combien la pureté de l'ame & la modestie vraie & touchante prêtent de charme & d'intérêt à la beauté, quelle distance infinie se trouve entre le sou-

rire manéré & le regard d'une Parisienne , & le front animé & pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur & de santé , pour qui la débauche est encore un mot sans idées ! Ah ! trop heureux républicains , conservez tous , dans vos paisibles retraites , cette pureté de mœurs , gage de la félicité & des vertus domestiques ; pleurez sur le jeune imprudent , qui épris d'un vain faste , amoureux d'un luxe puérole , trompé par une liberté licencieuse , va se précipiter dans les grossières voluptés de la capitale ; retenez-le , enchaînez-le ; & de peur que des mots honteux ne viennent frapper les chastes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne , & qui les feroient rougir sans qu'elles en comprissent toute l'étendue , dites-lui en langue non vulgaire : *Siste , miser ! Ibi luxus & avaritia matrimonio discordi junguntur ; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro ; ibi horribilis cacomonades Veneris templum & voluptatum sedes occupat ; ibi amoris sagittæ mortiferæ & venenatæ ; ibi exercentur artes damnosæ seu saltem vanæ & prorsus inutiles ; ibi moventur lites & jurgia ; ibi iustitia ipsa gladium pro miseris tenet ; ibi miseros agricolas excoriant & procurator & publicanus , nec missura cutem , nisi plena cruoris , hirundo ; ibi fastus & opes dominantur ; ibi virtus laudatur & alget ,*

*dum vitia coronantur. Unde proverbium frequens & solemne : omne malum ab urbe.*

On peut évaluer à près de *cinquante millions* par an, l'argent qu'on prodigue aux *filles publiques*, en les comprenant toutes sous cette dénomination. L'article des aumônes ne va guere qu'à *trois millions*; disproportion qui donne à réfléchir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux bijoutiers, aux loueurs de carrosses, aux traiteurs, aux aubergistes, aux hôtels garnis, &c. Et ce qui inspire un profond effroi, c'est que si la prostitution venoit à cesser tout-à-coup, vingt mille filles périroient de misere, les travaux de ce sexe malheureux ne pouvant pas suffire ici à son entretien ni à sa nourriture. Aussi ce débordement est-il comme inséparable d'une ville populeuse; & une infinité de métiers ne subsistent que par la circulation rapide des especes qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire son or de son coffre, pour en acheter de jeunes attraits que le besoin lui soumet; une passion plus forte a dompté sa passion chérie. Il regrette son or, il pleure; mais l'or a coulé.




 CHAPITRE CCXXXIX.
*Courtisannes.*

On appelle de ce nom celles qui , toujours couvertes de diamants , mettent leurs faveurs à la plus haute enchere , sans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente qui se vend à bas prix. Mais le caprice , le fort , le manège , un peu d'art ou d'esprit mettent une énorme distance entre des femmes qui n'ont que le même but.

Depuis l'altiere Laïs qui vole à Longchamp dans un brillant équipage ( que sans sa présence licencieuse on attribuerait à une jeune duchesse ) , jusqu'à la raccrocheuse qui se morfond le soir au coin d'une borne , quelle hiérarchie dans le même métier ! Que de distinctions , de nuances , de noms divers , & ce pour exprimer néanmoins une seule & même chose ! Cent mille livres par an , ou une piece d'argent ou de monnoie pour un quart-d'heure , causent ces dénominations qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

On peut placer les courtisannes entre les femmes décoment entretenues & les filles publiques. Un auteur les a très-bien définies. On les prendroit , dit-il , pour les femmes

» des courtifans; elles ont effectivement tous  
 » les mêmes vices, emploient les mêmes  
 » ruses & les mêmes moyens, font un mé-  
 » tier auffi déagréable, ont autant de fati-  
 » gues, font auffi infatiables; en un mot,  
 » leur reffemblent beaucoup plus que les fe-  
 » melles de certaines especes ne reffemblent  
 » à leurs mâles «.



## C H A P I T R E C C X L .

### *Filles entretenues.*

**A**u-deffous des courtifannes par le rang, elles font moins dépravées. Elles ont un amant qui paie, dont elles fe moquent, qu'elles rongent & dévorent, & un autre à leur tour, qu'elles paient, & pour lequel elles font mille folies.

Ou ces femmes deviennent infensibles, ou elles aiment jusqu'à la fureur. Alors elles paient à l'amour le tribut d'un cœur délicat. Sur le retour elles ont la rage de fe marier. Ceux qui préfèrent la fortune à l'honneur, les époufent & s'aviliffent. Ces époufeurs font ordinairement un petit violon, un médiocre peintre, un mince architecte.

On ne dit point en Perfe ( felon le marquis d'Argens ) la *Zaïde*, la *Fatime*; mais  
 la



la cinquante tomans , la vingt tomans. ( Un toman vaut quinze écus de notre monnoie. ) De même , ajoute-t-il , aux noms de nos filles entretenues , on devrait substituer ceux de la cent louis , la cinquante louis , la dix louis , &c. le tout pour l'utilité publique & l'instruction des étrangers , qui paient fort souvent à un prix excessif ce qui est à très-bon marché pour tout le monde.



## CHAPITRE CCXLI.

*Le Paysan perverti.* Par M. Retif de la Bretonne.

J'ai renvoyé pour ce que je ne pouvois pas dire , à ce roman hardiment dessiné , qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait animé des désordres du vice & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu sont exposées dans une capitale dissolue. Cet ouvrage doit être salutaire , malgré ses peintures trop nues & trop expressives , parce qu'il n'est pas un pere en province , qui , d'après cette lecture , ne fixe constamment son fils auprès de lui : & c'est un très-grand mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfants à

*Tomé II.*

**B**

Paris , où ils viennent se perdre & se corrompre.

Les villes du second & du troisieme ordre se dépeuplent insensiblement , & le gouffre immense de la capitale dévore non-seulement l'or des parents , mais encore l'honnêteté & la vertu native de leurs fils , qui paient cher leur imprudente curiosité.

Le silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie & d'expression , & dont si peu d'entr'eux sont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution , a bien droit de nous étonner & nous engage à déposer ici nos plaintes sur l'injustice ou l'insensibilité de la plupart des gens de lettres , qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles , & ne savent plus reconnoître ou avouer les traits les plus frappants & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoresque.

Est-ce que le regne de l'imagination seroit totalement éteint parmi nous , & qu'on ne sauroit plus s'enfoncer dans ces compositions vastes , morales & attachantes , qui caractérisent les ouvrages de l'abbé Prévost & de son heureux rival , M. Retif de la Bretonne ? On se consume aujourd'hui sur des hémistiches , *nugæ canoræ* ; on pese des mots ; on écrit des puérités académiques : voilà donc ce qui remplace le nerf , la force , l'étendue des idées & la multiplicité des ta-

bleaux. Que nous devenons secs & étroits !

Il reste à une plume douée de cette énergie un tableau neuf à tracer : une mère malheureuse qui se trouve pressée entre la famine & le déshonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant sa fille qui combat longtemps, qui triomphe & qui expire au milieu des hommes cruels, calculateurs de ses souffrances, & qui attendoient d'elle ce sacrifice horrible & forcé. Elle meurt avec la conscience de la vertu, il est vrai ; mais sa mort est sans fruit. Le lendemain de son trépas, sa fille tombe dans les embûches du vice, ou plutôt elle cède au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il est du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre, il aura trouvé sans doute des mères faciles & criminelles, & à un tel point que je n'ose ici l'écrire ; mais il saura en même temps qu'un pareil tableau ne mériterait pas d'être relégué dans la classe des fixions imaginaires.





## C H A P I T R E C C X L I I .

*Bal de l'Opéra.*

**L** Le bal de l'opéra entretient cette licence, la consacre par une sorte de convention générale. Il invite les caracteres les plus réservés à se livrer au goût universellement avoué. Il est réputé très beau, quand on y est écrasé : plus il y a de cohue, & plus on se félicite le lendemain d'y avoir assisté.

Quand la presse est considérable, les femmes se jettent dans le flux & le reflux ; & leurs corps délicats supportent très-bien d'être comprimés en tout sens au milieu de la foule, qui tantôt est immobile, & tantôt flotte & roule.

Il faut avoir bien peu d'esprit, dit-on, pour n'en avoir pas sous le masque ; ce qu'on y entend est cependant beaucoup moins spirituel que ce qui se dit dans nos cercles. On n'y parle point des personnes ni des événements ; & tous les propos deviennent vagues, futiles, excepté ceux de galanterie. Si le gouvernement permettoit pour un seul bal un *franc parler absolu*, cela seroit très-piquant.

Les filles entretenues, les duchesses, les

bourgeoises sont cachées sous le même domino, & on les distingue : on distingue beaucoup moins les hommes ; ce qui prouve que les femmes ont en tout-général, des nuances plus fines & plus caractérisées.

Il regnoit autrefois dans les bals une grosse gaieté ; il n'y en a plus ; on s'observe sous le masque autant que dans la société.

J'ai vu à Paris un bal où cinquante\*\*\*\* avoient sous leurs dominos six coups à tirer. Il est vrai qu'on ne le sut que le lendemain ; mais il faut avouer que c'étoit un singulier bal que celui-là.

C'est au bal, vers le matin, que l'on peut dire qu'à Paris sur-tout on rencontre des laideurs aimables.

Je suis fâché qu'on y perde insensiblement cette tournure attentive & polie que l'on doit aux femmes dans toutes les circonstances ; & sur-tout dans une assemblée publique.

Quand un carme, un cordelier, un bénédictin s'échappant du cloître, a pu assister une fois au bal de l'opéra sans être vu ni reconnu, il s'estime le plus heureux des hommes ; il ne fait pas que l'ordre lévitique y abonde, & que les petits collets qui courent tout le jour en habit violet, sont blasés sur ce divertissement.

La seule chose que l'on exécute à Paris gravement, & comme s'il s'agissoit de l'affaire la plus importante, c'est *un* *qua-*

*drille.* J'ai été stupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

On fait que l'on envoie une poupée pour servir de modele chez l'étranger; mais fait-on que dans une lettre on envoie le plan d'un ballet, d'une contre-danse variée par mille figures, ou d'un quadrille nouveau, pour le faire exécuter avec justesse & précision à cinq cents lieues de distance ?

Le bal de l'opéra a donné lieu à un événement qui tiendra sa place dans l'histoire, en ce qu'il aura servi à prouver que, malgré les changements des siècles, les anciens usages reviennent rapidement sur leurs pas; lorsque quelques circonstances frappantes rappellent le génie national.

On donne six livres par tête, pour entendre une symphonie bruyante & monotone: Quand on n'a rien à demander aux femmes, on s'y ennuie; mais on y va pour dire le lendemain, j'ai été hier au bal, & j'ai manqué d'y étouffer.

On y danse quelquefois; mais celui qui a vu les danses vives & animées des jeunes beautés du pays célèbre par les soupirs de *Julie*, les pas gais & légers des vives Alsaciennes; les sauts des Provençales, l'expression de la joie sincère & ingénue parmi les Bretonnes, ne pourra plus souffrir les graces froides & l'afféterie de nos danses de bal; soit paré, soit *masqué*.



## CHAPITRE CXLIII.

*Sans Titre.*

**I**l est des vices sur lesquels la censure doit se taire, parce qu'elle risqueroit de les dévoiler sans les corriger. Que fera la morale contre ces vices déplorables & ces turpitudes destinées à mourir dans les ténèbres ? Comment les complices de ces abominations secrètes reviendroient-ils aux vertus dont ils sont incapables ? C'est une génération qui ne laisse plus d'espérance ; frappée de gangrene, elle doit tomber, pourrir & disparaître ; & l'indignation même peut se changer en pitié, quand on songe à l'avilissement où se plongent ces êtres si bassement corrompus.

La rigueur contre ces erreurs monstrueuses est un remède dangereux, & le plus souvent inutile. Il est désavantageux d'attaquer ce qu'on ne peut détruire ; & lorsqu'il s'agit de la correction des mœurs, il faut réussir, & ne point faire de vaines tentatives.

Le magistrat qui tient un registre secret des prévaricateurs des loix de la nature, peut s'effrayer de leur nombre : il doit réprimer les mœurs coupables qui vont jusqu'au scandale ; mais hors de là, quelle circonspec-

tion ! La recherche deviendroit aussi odieuse que le crime : quelle étonnante effronterie dans des vices nouveaux ! Ils n'avoient pas de noms parmi nous il y a cent ans ; aujourd'hui les détails de ces débordements entrent dans nos entretiens. Les vieillards forment de la gravité de leur caractère , pour parler de ces licences criminelles ; la sainteté des mœurs est offensée par des propos d'autant plus dangereux qu'on plaifante presque publiquement sur ces incroyables turpitudes.

D'où vient ce nouveau scandale qui a éclaté parmi nous ? Qui a fait à l'honnêteté publique ce cruel outrage ? Qui a livré à la dérision la sainte douleur de la vertu qui gémit sur ces infamies qui avilissent les femmes , en font un ordre à part dont on décrit les desirs & les étranges fureurs ? Etoit-ce là où devoit conduire le progrès de la civilisation & des arts ? Quelle dégradation ! Ce genre de corruption a été un phénomène même pour quelques esprits libertins ; & dans ses excès , il n'a pas choqué notre siècle autant qu'il l'auroit dû.

Il faut gémir , laisser ces vices honteux , qui punissent ceux qui s'y livrent , se fondre & disparaître devant les passions douces , honnêtes & vertueuses , qui par leur charme éternel doivent reprendre leur aimable empire. C'est l'idée de Montesquieu , & il l'avoit sûrement méditée , lorsqu'il la publia



dans un livre aussi grave que *l'Esprit des Loix*.



## CHAPITRE CCXLIV.

### *Les petits Chiens.*

**L**a folie des femmes est poussée au dernier période sur cet article. Elles sont devenues gouvernantes de roquets, & ont pour eux des soins inconcevables. Marchez sur la patte d'un petit chien, vous êtes perdu dans l'esprit d'une femme; elle pourra dissimuler, mais elle ne vous le pardonnera jamais: vous avez blessé son *manitou*.

Les mets les plus exquis leur sont prodigués: on les régale de poulets gras, & l'on ne donne pas un bouillon au malade qui gît dans le grenier.

Mais ce qu'on ne voit qu'à Paris, ce sont de grands imbécilles qui, pour faire leur cour à des femmes, portent leur chien publiquement sous le bras dans les promenades & dans les rues; ce qui leur donne un air finiais & si bête, qu'on est tenté de leur rite au nez, pour leur apprendre à être hommes.

Quand je vois une belle profaner sa bouche en couvrant de baisers un chien qui souvent est laid & hideux, & qui, fut-il beau,

ne mérite pas des affections si vives , je trouve ses yeux moins beaux ; ses bras , en recevant cet animal , paroissent avoir moins de graces. J'attache moins de prix à ses caresses ; elle perd à mes yeux une grande partie de sa beauté & de ses agréments. Quand la mort de son épagneul la met au désespoir, qu'il faut le partager , pleurer avec elle & attendre en silence que le temps amene l'oubli d'un si grand désastre , cette extravagance anéantit ce qui lui reste de charmes.

Jamais une femme ne sera Cartésienne : jamais elle ne consentira à croire que son petit chien n'est ni sensible ni raisonnable quand il la caresse. Elle dévisageroit Descartes en personne , s'il osoit lui tenir un pareil langage ; la seule fidélité de son chien vaut mieux , selon elle , que la raison de tous les hommes ensemble.

J'ai vu une jolie femme se fâcher sérieusement & fermer sa porte à un homme qui avoit adopté cette ridicule & impertinente opinion. Comment a-t-on pu refuser la sensibilité aux animaux ? Croyons-les très-sensibles ; & loin de justifier la barbarie des hommes à leur égard , ne leur faisons que le moindre mal possible : mais , en nous nourrissant de la chair des bœufs , des moutons & des dindons , n'accablons pas de folles caresses un petit chien que nous ne mangeons pas.

La femme d'un médecin avoit son petit

chien malade : son mari avoit promis de le guérir ; il n'en faisoit rien , ou n'en étoit pas venu à bout : impatientée , elle fit venir Lyonnais ( 1 ) , qui réussit parfaitement. Combien vous faut-il , dit le brave docteur de la faculté au conservateur de l'espece canine ? *Oh , Monsieur , entre confreres , reprit Lyonnais , il ne faut rien.*



## CHAPITRE CCXLV.

### *Suffisance.*

**E**lle est assez familiere au Parisien qui a de la fortune. La suffisance de l'officier n'est pas prononcée comme celle de l'homme de robe , ou celle du fade petit-collet. Elle dépasse un peu dans presque tous les états la politesse & le savoir-vivre ; mais comme c'est un défaut général , il devient presque insensible. L'extrême urbanité est le résultat d'une infinité de points délicats qu'il faut saisir : elle n'existe réellement que chez certains hommes dont le caractère est élevé & l'ame très-sensible. L'homme de cour possède parfaitement cette noble urbanité , quoiqu'il ne

---

(1) Fameux médecin de chiens.

fait pas dans le cœur ; c'est qu'il sent avec finesse , & qu'il est attentif aux convenances. L'attitude du militaire a toujours quelque chose de plus forcé que celle de l'homme de cour ; celui-ci s'arrête au véritable degré , l'autre le franchit.

Quand la nuance est un peu forte , elle n'a plus cette grace & cette aisance qui distingue les bons originaux en ce genre. Les copistes , en voulant en approcher , tombent dans une impertinence bien décidée : tels sont les commis de Versailles , plusieurs financiers , quelques officiers aux Gardes , quelques auteurs , & les voilà entachés de ridicule aux yeux du connoisseur.



## C H A P I T R E C C X L V I .

### *Vente de l'Eau.*

Quand on dit en Suisse , où les fontaines publiques abondantes & commodes sont multipliées jusques dans le moindre village , qu'on vend l'eau à Paris ; que le robinet des fontaines est à sec la moitié de l'année ; que les chevaux sont obligés , pour boire , d'aller à la rivière ; que l'on ne voit jaillir l'eau que dans les sales bassins de quelques promena-

des ; on se prend à rire , & l'on hausse les épaules d'étonnement & de pitié.

La vente de l'eau monte dans la capitale à une somme effrayante. Mettons neuf cents mille habitants, ( car c'est là mon compte ), & taxons-les à trois livres par an ; c'est-à-dire , trente voies d'eau l'une portant l'autre à deux sols ; voilà deux millions sept cents mille livres.

La ville de Londres , au moyen de neuf pompes à feu , se trouve arrosée & fournie d'eau abondamment. On vient d'en établir une près de la grille de Chaillot , & l'on nous fait espérer qu'on multipliera ces *machines à feu* dans tous les quartiers où le besoin l'exigera.

Voici donc une innovation qui porte un caractère de grandeur & d'utilité nationale. La prompte distribution de l'eau , indépendamment de ses nombreux avantages , a celui de procurer un air plus salubre à respirer. Et quel service à rendre aux habitants de la capitale !

Mais pourquoi prendre les eaux si bas ? N'étoit-il pas plus simple d'amener les eaux du Port-à-l'Anglois par une machine hydraulique , à la place de l'Estrapade , la plus élevée de Paris ? de-là , elles se répandroient plus facilement , & seroient plus pures : mais on a voulu commencer par le quartier le plus riche , le fauxbourg Saint-Honoré , comme

le plus en état de payer les avances de la compagnie qui a fait des fonds pour l'établissement des *machines à feu*. Ces avances montent à près de deux millions.

Il en coûtera cinquante livres par an pour un muid d'eau par jour : vingt muids coûteront donc mille livres, & ainsi à proportion les tuyaux conducteurs de différentes grosseurs, selon le besoin des particuliers, aboutiront à chaque maison, & l'eau s'élèvera d'elle-même à quinze pieds.

Plus de prétexte pour les boulangers qui font le pain avec l'eau des puits, infectée par la filtration des fosses d'aisance & de mille autres immondices ; ils auront une eau pure, ainsi que les brasseurs, les teinturiers, les limonnadiers, les dégraisseurs, les blanchisseuses, &c. Outre que ces pompes seront d'un grand secours contre les incendies, elles laveront encore à volonté le pavé de Paris, le plus infect & le plus immonde de toutes les villes du royaume.

C'est le feu qui élève l'eau dans ces deux curieuses machines situées au dessus de la porte de la Conférence. La simple vapeur de l'eau en ébullition est l'agent d'un mouvement prodigieux, & que nulle autre force connue ne pourroit produire ; elle élève l'eau à cent dix pieds au dessus des basses eaux de la Seine, & fait monter en vingt-quatre heures *quatre cents mille pieds cubes d'eau*,

*pesant vingt-huit millions huit cents mille livres.* Ainsi voilà de quoi abreuver, laver & inonder à souhait tous les quartiers de la ville ; il ne manque plus que des tuyaux, de l'argent & la bonne volonté des petits propriétaires, qui ne s'empressent pas, dit-on, à se ranger dans la classe des souscripteurs. Tant les vieilles & sottes habitudes prévalent sur les innovations les plus utiles ; ou plutôt tant le bourgeois, foulé de mille manières, devient mesquin pour les choses essentielles.

Mais quand toutes ces pompes à feu seront dressées, douze à quinze mille porteurs d'eau n'auront plus d'emploi ; peut-être seront-ils incapables de tout autre travail, car ils ont la sangle imprimée entre les deux épaules, & l'habitude de leur corps voué à l'équilibre se prêtera difficilement à porter des fardeaux d'une autre nature.

Les frères Perrier sont les entrepreneurs de ces machines ; l'un invente avec génie, & l'autre exécute de même.

Ils s'occupent en ce moment d'un travail curieux & utile, celui de réduire en petit tous les arts & métiers. Aucun instrument des professions mécaniques n'y manquera, joliment exécuté en relief dans la proportion d'un pouce pour un pied ; cette collection déjà commencée appartiendra à Mgr. le duc de Chartres. C'est immortaliser les arts que de

leur donner ainsi l'asyle respecté des palais : si les anciens avoient eu cette prévoyance , nous ne serions pas à gémir sur la perte d'une infinité de procédés qu'il a fallu reconquérir à travers la pénible lenteur des siècles , & dont plusieurs nous manquent sans doute encore ; nous aurions pu retrouver dans un petit coffre enseveli sous terre à Herculanium ou ailleurs , les découvertes de tous les peuples ingénieux qui nous ont précédés. L'Encyclopédie écrite sera toujours vague , bornée , insuffisante , en comparaison de l'objet même qui frappe à la fois l'œil & l'entendement ; l'objet ne leur dérobe alors aucune de ses proportions : il est vu sous toutes ses faces. Les rapports deviennent palpables , & il n'y a plus de langue morte à apprendre , ni de calculs incertains & longs à tracer , pour aboutir le plus souvent à une erreur ingénieusement profonde.



## C H A P I T R E C C X L V I I .

### *Les Demoiselles.*

**R**ien de plus faux dans le tableau de nos mœurs que *notre comédie* , où l'on fait l'amour à des *demoiselles*. Notre théâtre ment



on ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *demoiselles* ; elles sont enfermées dans des couvents jusqu'au jour de leurs nœces. Il est moralement impossible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais seules, & il est contre les mœurs d'employer tout ce qui ressembleroit à la séduction. Les filles de la haute bourgeoisie sont aussi dans des couvents ; celles du second étage ne quittent point leur mere, & les filles, en général, n'ont aucune espece de liberté & de communication familiere avant le mariage.

Il n'y a donc que les filles du petit bourgeois, du simple artisan & du peuple, qui aient toute liberté d'aller & de venir, & conséquemment de faire l'amour à leur guise. Les autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parents. Le contrat n'est jamais qu'un marché, & on ne les consulte point. On appelle *grisettes* les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingeres & de couturieres. Plusieurs d'entre elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'opéra.

Elles sont plus réservées & plus décentes ; elles sont susceptibles d'attachement : on les entretient à peu de frais, & on les entretient sans scandale. Elles ne sortent que les dimanches & fêtes ; & c'est pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami* qui dédommage

de l'ennui de la semaine ; car elle est bien longue , quand il faut tenir une aiguille du matin au soir. Celles qui sont sages amassent de quoi se marier , ou épousent leur ancien amant. Les autres vieillissent l'aiguille à la main , ou se mettent en maison.

Or un auteur comique devrait être fort attentif sur toutes ces convenances , & savoir qu'une déclaration d'amour ne se fait jamais à une demoiselle que lorsqu'on y est autorisé par le vœu des parents , & le mariage est alors ordinairement arrêté. Ainsi nos auteurs modernes , en faisant de toutes les *amoureuses* de théâtre des filles de qualité , n'ont peint que les amours des *grisettes*.

Ils doivent dorénavent n'admettre que de jeunes veuves , s'ils ne veulent pas aller directement contre les usages. Mais aussi pourquoi , dans toutes les comédies , des *filles de qualité* , ainsi que des *comtes* & des *marquis* , tandis qu'un étage plus bas la scène devient plus variée , plus plaisante , plus animée ? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie , de même on a créé un autre jargon pour la comédie : & ni les rois ni les gens de qualité ne reconnoissent là leur idiome. C'en est un que l'auteur s'est fait avec une étude infinie , & pour manquer péniblement toutes ses pièces.

## CHAPITRE CCXLVIII.

*Galanterie.*

Elle remplace l'amour qui regnoit encore à Paris, il n'y a pas plus d'un siècle. Du temps de Louis XIV, on mettoit dans ses goûts de la décence & de la délicatesse.

Les fortes passions sont rares aujourd'hui ; mais aussi n'ont-elles pas ce caractère farouche qui faisoit succéder la vengeance à la tendresse, & les crimes aux plaisirs les plus doux. On ne se bat plus pour les femmes ; leur conduite a rendu ces combats ridicules.

Ce que l'imagination ou exaltée ou trompée avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé ; & à considérer le changement d'un œil philosophique, l'amour que nous avons adopté convient à la foiblesse de notre caractère & au peu de besoin que nous avons de sentir notre ame s'élever & prendre un certain effort. Nous nous passons de force & de grandeur dans tout le reste : pourquoi en métrions-nous dans l'amour ?

On ne voit plus un amant délaissé, chercher dans le poison un remède à ses maux : il y en a de plus doux ; & l'inconstance ( que je ne prétends pas justifier ) vaut cependant

mieux que les mouvements frénétiques, qui tenoient encore plus à l'orgueil personnel qu'à la vraie tendresse.

Il seroit dangereux, dit-on, que l'amour dévorât toutes nos autres passions. La patrie & la société y perdroient. Ne voir, n'adorer qu'un seul objet, lui tout sacrifier, c'est perdre la liberté, c'est livrer à une sorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la logique reçue.

L'estime vraie & sentie, ajoute-t-on, quand elle est perpétuée, suppose bien plus de vertus dans l'objet aimé : & une femme qui sent avec délicatesse, est bien plus jalouse d'inspirer un tel sentiment, que d'attirer les hommages uniquement attribués à ses charmes, parce que ces hommages s'évaporent & ne sont pas dus à son ame. C'est ainsi que l'on prétend justifier nos mœurs : mais la patrie, dont on parle, y a tout perdu.

L'amour proprement dit n'est donc plus à Paris, si nous osons l'avouer, qu'un libertinage mitigé, qui ne soumet que nos sens, sans tyranniser la raison ni le devoir : aussi éloigné de la débauche que de la tendresse, décent dans ses vivacités quand il peut l'être, & délicat dans son inconstance, il n'exige point de sacrifice qui nous coûteroit trop cher. Loin de nous armer les uns contre les autres, il ne s'approprie point les

moments qui sont consacrés au devoir ; il respecte les nœuds de l'amitié, quelquefois même il les resserre : enfin, il fait passer l'honneur avant tout, & proscriit également toute foiblesse & toute lâcheté.

Le législateur pourroit effacer aujourd'hui de son code les loix contre la violence. Nos Lucreces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le séducteur ne l'est que pour celle qui veut bien être séduite, & la véritable vertu peut se conserver intacte au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-t-on honneur à mon siècle, de l'absence d'un tel vice ? Je ne crois pas, parce qu'il suppose l'anéantissement de plusieurs vertus. Le viol pouvoit, ainsi que le sacrilège, que les femmes & les autels étoient religieusement adorés.

L'amour ne fera donc point appelé parmi nous le bourreau des cœurs. Toujours content, toujours folâtre, il s'envole avant l'ennui : il attaque avec tant de légèreté, que ses atteintes ne blessent que les cœurs qui consentent à être blessés.

Je dis qu'en ôtant à cette passion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable, on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talents. A en juger par l'histoire, les forfaits sanglants étoient comme inséparables des affections profondes, jalouses & vindicatives, qui tyrannisoient nos aïeux : ainsi tout est compensé.

Les grandes passions, disent les apologistes du siècle, sont assez incompatibles avec le bonheur : il n'appartient qu'à elles, il est vrai ; mais le bonheur est si rare, qu'il vaut mieux prendre en légère monnaie la somme des plaisirs. N'ayant plus de grandes choses à faire, nous n'avons plus besoin de passions fortes.



## C H A P I T R E C C X L I X .

### *Des Femmes.*

**L**a remarque de Jean - Jacques Rousseau n'est que trop vraie, que les femmes à Paris, accoutumées à se répandre dans tous les lieux publics, à se mêler avec les hommes, ont leur fierté, leur audace, leur regard & presque leur démarche.

Ajoutons que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteuses d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les sollicitations, assiegent les ministres, fatiguent les commis. Elles ont leurs bureaux, leurs registres ; & à force d'agiter la roue de fortune, elles y placent leurs amants, leurs favoris, leurs maris, & enfin ceux qui les paient.

On voit beaucoup de femmes qui disent d'après Ninon , *je me suis faite homme*. Aussi une insultante galanterie ne rend plus aux belles qu'un culte ironique & offensant.

Jamais autrefois , en parlant du sexe , on ne disoit *les femmes* ; on auroit proféré une expression grossière.

Jean - Jacques Rousseau a dit des choses si dures aux femmes de Paris , que je n'ose même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je pense en effet qu'il s'y trouve beaucoup de femmes sensées , véritablement sensibles aux nobles procédés , & capables de la plus grande constance en amitié. Mais en amour ... Oh ! je n'ai pas le droit , comme Jean-Jacques , de leur dire de terribles vérités. Lui seul a su leur plaire en ne les flattant pas.

Mylord Chesterfield , après avoir encensé de son mieux notre nation , a fini par dire à l'oreille de son fils , que les femmes parmi nous sont de grands enfants qu'il faut amuser avec deux hochets , la vanité & la galanterie.

Nous avons des mines charmantes , des yeux vifs & malins , des physionomies gracieuses & fines , des têtes spirituelles ; mais on compte les belles têtes , & elles sont excessivement rares.

Pourquoi les femmes aiment-elles la ca-

très-respectables; c'est celle du second ordre de la bourgeoisie. Attachées à leurs maris & à leurs enfants, soigneuses, économes, attentives à leurs maisons, elles offrent le modèle de la sagesse & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amasser, sont peu brillantes, encore moins instruites. On ne les aperçoit pas, & cependant elles sont à Paris l'honneur de leur sexe.

La coutume de Paris a trop accordé aux femmes; ce qui les rend impérieuses & exigeantes. Un mari est ruiné, s'il perd sa femme. Elle aura été malade pendant dix années, elle lui aura coûté infiniment: il faut qu'il restitue tout à son décès. De-là la tristesse avec laquelle on serre des nœuds qui ailleurs sont si doux.

A un certain âge, la femme qui ne se fait pas bel-esprit, se constitue dévote. Elle en prend la contenance, assiste à tous les sermons, court toutes les bénédictions, visite son directeur, & s'imagine ensuite qu'il n'y a qu'elle au monde qui fasse de bonnes actions. Elle se le persuade si bien, qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre, & surtout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractère le plus touchant de leur sexe, la timidité, la simplicité, la pudeur naïve; elles ont remplacé cette perte immense par les agréments



de l'esprit, les graces du langage & des manieres, elles sont plus courues, moins respectées: on les aime sans croire à leur amour; elles ont des amants plutôt que des amis. Ceux-là disparaissent, & ceux-ci ont le malheur de les ennuyer. Elles se trouvent seules sur le retour de l'âge, après avoir passé au milieu de tant d'hommes dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'estime.

Elles ont fait trop de chemin pour pouvoir revenir à leur sexe; il faut qu'elles se fassent hommes tout-à-fait, au risque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne seront plus des êtres mixtes, & notre honnêteté alors sera plus sérieux.



## CHAPITRE CCL.

### *Cocarde.*

**C**es mêmes femmes qui présidoient aux tournois, qui enrichissoient de leurs mains les cottes-d'armes de leurs amants, qui leur présentoient leurs armures, qui les envoyoient au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire, en donnant une *cocarde*. C'est que l'amour pour la patrie est d'un poids tout aussi léger que le présent.

Les femmes aiment - elles les hommes

circorstances. où elle sembloit d'abord demeurer indécise.

Qu'il y ait une rixe entre mari & femme : le mari commence par avoir tort ; & au bout de trois jours , il est peint des plus affreuses couleurs. La ligue offensive & défensive se manifeste de tous côtés : enfin les avocats , les loix , le jugement sont pour le pauvre époux ; tout cela est cassé à un autre tribunal. Les femmes soutiennent leur parti , malgré les démonstrations les plus authentiques ; & après avoir ameuté les esprits , finissent par les entraîner.

Mais malheur à celle qui n'est pas mariée ! sien ne lui est permis , on lui fait un crime de tout. Les meres sont d'autant plus vigilantes qu'elles connoissent tous les tours que les passions peuvent inspirer. Ainsi le rôle de fille est le plus cruel rôle du monde. On la dresse à tous les riants atours de la mignardise & de la coquetterie ; on ne lui imprime que l'amour des arts qui servent & embellissent la volupté ; on ne lui impose d'autre devoir que la science de plaire : & l'on veut que , renonçant au but de tant d'instructions , elle soit froide , sourde à tous les propos qui circulent autour d'elle , & qu'elle demeure même insensible au plaisir qui naît de l'impression de ses charmes.

Il faut donc qu'elle dissimule avec un cœur neuf , & qui ne sembloit pas né pour sou-

tenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle sent si bien ; le monde devient injuste & absurde à son égard. Qu'elle soit mélancolique , elle est tourmentée , dit-on , du desir. & du besoin d'avoir un amant. Est-elle gaie, folâtre ? Cet enjouement touche à peu de réserve. Elle ne peut ni rire ni soupirer : on veut qu'elle soit fille , & qu'elle ne le soit pas.

Et voilà pourquoi les filles s'ennuient avec les femmes , & les femmes avec les filles. Aussi ne peuvent-elles pas causer ensemble ; & s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille , l'innocence de celle-ci touche à son terme.



## CHAPITRE CCLIII.

### *Les Vapeurs.*

*La mollesse est douce , & sa suite est cruelle.*

Ce vers de Voltaire est d'un physicien. En effet, la mollesse du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relâchement qui enlève aux fibres l'élasticité nécessaire pour que les sécrétions se fassent avec régularité.

De là les *vapeurs* qui naissent de ce défaut d'occupation qui a détérioré les facultés

de l'ame. L'imagination est d'autant plus active, qu'elle regne sur des organes délicats, qui incessamment flattés, ont perdu leur ressort, & se sont affaiblés dans une langueur qui foumet les nerfs aux plus terribles convulsions, parce que, détendus par trop de jouissances, ils se replient & agissent sur eux-mêmes.

C'est l'imagination qui ouvre le champ de la douleur, parce que cette puissance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoser en maux tout ce qui l'environne. L'oisiveté favorise les passions trop sensuelles; & celles-ci sont si tôt épuisées, que le principe de sensibilité qui survit ne fait plus où se prendre & s'attacher.

Ce principe fatigué, devient un tourment. Il n'y a plus de voluptés pour l'être misérable qui se sent exister, & qui voudroit des plaisirs à l'infini; tandis que ses organes sont oblitérés, & que les nerfs ne peuvent plus transmettre les sensations dont ils sont les véhicules.

Terrible état! c'est le supplice de toutes les ames efféminées, que l'inaction a précipitées dans des voluptés dangereuses, & qui, pour se dérober aux travaux imposés par la nature, ont embrassé tous les fantômes de l'opinion.

Nos docteurs accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connoissent plus que

les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *fort* de la halle est malade, ils disent qu'il a des vapeurs, & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

Une jolie femme qui a des vapeurs, ne fait plus autre chose que de se traîner de sa baignoire à sa toilette, & de sa toilette à son ottomane ; suivre dans un char commode une file ennuyeuse d'autres chars, cela s'appelle *se promener* ; & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci est même réputé trop violent, & elle n'en use que deux fois le mois.

Ainsi les riches sont punis du déplorable emploi de leur fortune. En voyant d'un œil sec la misère d'autrui, ils n'en sont pas plus heureux ; & ne sachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence, ils sont maudits, sans faire un pas de plus vers le bonheur.





## C H A P I T R E C C L I V .

*De l'Idole de Paris , le Joli (1).*

**J'**entreprends de prouver que le joli, dans tous les genres, est la perfection du beau & même du sublime; que l'avantage d'être aimable l'emporte sur tous les autres; & que le peuple qui peut se dire la plus jolie nation, doit passer sans contredit pour le premier peuple de la terre. J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

On a eu jusqu'ici une fausse opinion de ce qui méritoit l'hommage universel des hommes. La nature a besoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutilé, c'est comme on fait, pour la rendre plus gracieuse. L'agrément est le dernier trait que l'on puisse donner aux belles choses. Finit-on un édifice, un tableau, un instrument? on lui prête des ornements qui seuls le font valoir. Il en est de même des mœurs, on ne commence à jouir que lorsqu'on commence à raffiner.

Lorsqu'une nation est encore barbare, elle

---

(1) Ce chapitre ironique a déjà été imprimé; mais c'est ici sa véritable place.

peut facilement rencontrer le sublime. C'est ainsi que l'œil avide de l'Arabe découvre l'ombre d'un arbruste au milieu des déserts brûlants où il s'égare. On fait alors de grandes choses ; mais c'est sans le savoir : on n'agit que par instinct. Qu'est-ce en effet que le sublime , sinon une exagération perpétuelle , un colosse que l'ignorance conçoit & admire ? Le génie , dans ses bonds impétueux , extravague en nous étonnant. Les peuples mêmes les plus sauvages ont créé sans effort ce sublime tant admiré : la rudesse des passions suffit pour l'enfanter.

C'est une nature brute , qui n'a pas besoin de culture. Alors on peint les tableaux communs du lever & du coucher du soleil ; on s'extasie à la vue d'un ciel étoilé ; on se promène à pas lents sur le bord de la mer , & l'on admire ces flots mugissants , qui battent majestueusement les rives.

On idolâtre le fantôme de la liberté , & l'on a la sottise de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant esclavage qui n'en mérite pas le nom , & qui doit vous créer une foule de plaisirs enchanteurs : état délicieux , où des chaînes d'or & de soie ne vous captivent que pour vous faire parcourir un cercle d'amusements variés , où l'on vous ôte une force dangereuse , pour vous laisser une foiblesse fortunée. On refuse dans ces temps grossiers d'élever des rois sur

sa tête , & l'on se prive stupidement de l'aspect d'une cour brillante , qui réunit , & les chefs-d'œuvre heureux des arts & du goût. On vit sans peintres , sans statuaires , sans musiciens , sans coëffeurs , sans cuisiniers , sans confiseurs. Il regne dans les mœurs un courage gigantesque , une vertu sévère & pédante : tout est grand & ennuyeux. Les maisons sont vastes comme des cloîtres ; tous les divertissements publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractère mâle. Les femmes sont séquestrées de la société , & n'allument le feu de l'amour que dans le cœur de leurs époux. Elles ne se disputent point les hommes ; elles se bornent à donner des citoyens , à les élever , à gouverner un ménage. L'autorité paternelle , l'autorité maritale , nous si judicieusement devenus ridicules parmi nous , jouissent de tous leurs tristes droits. Les mariages sont féconds ; une manière de vivre uniforme & sérieuse est le caractère dominant de ce peuple , qui ne diffère guere des ours.

Mais , dès qu'un rayon vient l'éclairer , dès qu'il sort de cette gravité imposante & taciturne , il commence d'abord à entrevoir le beau ; il taille , il façonne , il se crée des regles : le goût & la délicatesse viennent & enfantent le *joli* , mille fois plus séduisant. On ne voit plus sur les tables le dos énorme d'un bœuf , d'un sanglier , ou d'un



cerf. On ne voit plus des héros grossiers dévorer des moutons, des princesses filer ou faire la lessive. On s'honore d'une noble oisiveté; & des mets délicats, remplis de succs quintessenciés, se succèdent pour réveiller un appétit sans cesse éteint & renouvelé.

Les guerriers (si toutefois ils mangent) effleurent l'aile d'un faisan ou celle d'une perdrix; quelques-uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de sucreries. On ne vuide plus des outres, on goûte des liqueurs fines, poison délectable & chéri. Les hommes au poignet de fer, à l'estomac d'autruche; aux muscles nerveux, ne se montrent qu'à la foire.

C'est l'heureux siècle où l'on répand plus d'aisance dans le commerce de la vie, où l'on brillante tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertissements pour chasser l'immortel ennui.

On voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la succession graduelle des choses; & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'amour n'est plus aussi cette flamme consumante qui faisoit pleurer les Achilles, qui pouvoit les Paladins à travers les monts & les forêts; c'est une affaire de vanité: & telle femme s'imagine l'emporter en mérite sur les autres femmes à proportion de ses

amants. Elles ont le cœur assez bon pour se croire obligées de faire beaucoup d'heureux. Tout change ; mais c'est pour le mieux. Fils ! vous ne dépendrez plus servilement d'un pere qui pensoit bonnement que la nature lui avoit donné quelque empire sur vous. Femme ! vous vous moquerez de votre époux ; plus de liens gênants ; chaque individu est libre , & n'est soumis qu'au joug politique . . .

O comme tout devient facile & naturel ! Ce qui enflammoit l'imagination de nos aïeux mélancoliques , est à peine un sujet de plaisanterie. Ces idées sublimes , qui avoient égaré des têtes ardentes , qui leur avoient inspiré ce fanatisme opiniâtre qui tient à de fortes pensées , & qui fait peut-être les grands hommes , ne paroissent plus que sur un stérile papier , où elles sont jugées , non sur leur degré d'élevation & de force , mais sur l'expression qui les habille & les décore. M. de la Harpe vous dira que Milton , Dante , Shakespear , &c. sont des écrivains *monstrueux*. Il est vrai que M. l'académicien est éloigné de cette *monstruosité*.

Ce beau même qui , comme une statue inanimée & polie , n'avoit parlé qu'à l'ame , ne semble plus qu'une image intellectuelle , faite pour les rêveries des philosophes. Mais le joli est revenu à son tour ; le joli a touché tous les sens ; le joli est toujours char-

nant, jusques dans ses caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté ; il est l'orateur des cercles ; il attache la curiosité ; il orne les talents de tous les avantages : toujours léger & différent de lui-même , il voit dans toutes ses attitudes le goût présider à sa structure délicate.

Il falloit toute l'étendue de nos lumieres pour donner une forme à cet enchanteur , qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la nature , qu'il imite , ou plutôt qu'il surpasse.

Qu'est-ce que la beauté ? Un rapport , une juste proportion , une harmonie très-souvent froide & dénuée de graces. Le joli n'a pas besoin d'être examiné ; il inspire l'ivresse dès qu'il est aperçu : un soupir involontaire rend hommage à sa perfection. Voyez ces petits chefs-d'œuvre gracieux , ces miniatures exquises , ces merveilles fragiles ; elles en sont plus précieuses , l'œil s'y fixe avec complaisance , l'œil admire , & l'imagination , tout active qu'elle est , se trouve satisfaite , & ne conçoit rien au delà.

Transportons en idée dans nos villes un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie , & qui reparoissent encore sur notre globe sous les noms de *Tartares* , de *Hongrois* , &c. Vous appercevrez une haute stature , une large & forte poitrine , un menton qui nourrit une barbe

rude & épaisse , des bras charnus , une jambe fortement tendue , qui à chaque pas fait jouer un faisceau de muscles élastiques & souples. Cet homme est aussi agile que robuste. Il supporte la faim , la soif ; il couche sur la terre ; il brave l'ennemi , les saïsons & la mort. Plaçons à ses côtés cet élégant que les graces ont semblé caresser en le formant ; il exhale au loin une odeur d'ambre ; son sourire est doux , & ses yeux sont vifs. A peine son menton porte l'empreinte de la virilité ; sa jambe est fine & légère ; ses mains semblent créées , non pour les travaux de Mars , mais pour piller les trésors de l'amour. La saillie étincelle en sortant de sa bouche de rose ; il voltige comme l'abeille , & ne paroît formé que pour reposer comme elle dans le calice des fleurs ; il gronde le zéphyr , pour peu qu'il dérange l'édifice de sa chevelure. Impatient , à peine s'arrête-t-il sur une idée ; son imagination est aussi prompte , aussi changeante que son être est semillant.

Eh bien ! prononcez , gentils François , lequel des deux mérite la préférence ? Avouez que le premier vous fera peur , autant que l'autre vous causera de plaisir à voir ou à entendre.

Passons aux arts. On s'est donné , je crois , le mot pour admirer ces productions dramatiques , où les personnages sont agités de mou-

vements convulsifs, où les passions sont peintes sous leurs vraies couleurs : cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majestueux qui regne dans nos grandes salles de spectacle. Mais, lorsqu'à table on veut appeler la gaieté, encore plus nécessaire au bien-être que les vins les plus délicieux, récitera-t-on alors, comme faisoient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Shakespeare ou de ce triste Sophocle ? O que le temps est bien mieux employé ! Le rimeur plaisant, le chansonnier aimable l'emportent même sur les maîtres du Parnasse. Un couplet de chanson, un vaudeville, un madrigal, un petit conte, tiennent tous les esprits attentifs ; bons ou mauvais, on rit toujours, parce que le *joli* est le pere de la joie, & qu'il mérite la couronne, lorsque l'homme, rendu à lui-même, & dépouillé de sa robe, ose avouer ses goûts, ses caprices, & paroître ce qu'il est.

Légers Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathyllé, aëcourez, aimables frivolistes, & faites disparoître le sublime Homère, le divin Platon & tous ceux qui leur ressemblent !

Oui, le *joli* est le dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un ressort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le su-

blime ne font point rares ; ils abondent dans la nature ; nos yeux en font fatigués. Le sublime est au fein de cette immense forêt , dans ce défert fans bornes , dans les augustes ténèbres de ce temple solitaire. Il se déploie sur la voûte radieuse du firmament ; il vole sur les ailes des tempêtes ; il s'éleve avec ce volcan dont la flamme rouge & sombre embrase la nue ; il accompagne la majesté de ces vastes débordements ; il regne sur cet Océan qui joint les deux mondes ; il descend dans ces cavernes profondes où la terre montre ses entrailles ouvertes & déchirées. Mais le joli, le joli, qu'il est rare ! Il se cache avec un soin égal à sa gentillesse ; il faut le découvrir ; c'est-à-dire , savoir le reconnoître. Où se trouvent les yeux fins & exercés , qui sont dans la confiance de ses graces ? C'est une fleur passagere , qu'un rayon va brûler , qu'un souffle va détruire ; c'est à la main de l'homme à la cueillir , sans flétrir son doux velouté ; c'est à elle seule qu'il appartient de composer le bouquet fait pour le fein de la beauté.

C'est peu : l'homme unit son industrie à l'ouvrage de la nature , & soudain le goût de l'un surpasse l'orgueilleuse création de l'autre. C'est alors qu'on voit naître ces parterres dessinés , ces bocages soumis à l'ingénieur ciseau , ces élégantes broderies , ces petits plats , ces estampes , ces ariettes & ces vers

étincelants qui mouffent comme les perles liquides du Champagne.

Heureuse nation, qui avez de jolis appartemens, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires, qui prizez avec fureur ces charmantes bagatelles, puissiez-vous prospérer long-temps dans vos jolies idées, perfectionner encore ce joli perfiffage qui vous concilie l'amour de l'Europe, & toujours merveilleusement coëffes, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légère existence !



## C H A P I T R E C C L V .

### *Les Convois.*

**R**embrunissons nos pinceaux, il en est temps. Tout change, tout passe avec une effrayante rapidité, le son des cloches funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt se fondre dans les cercueils ; ils sont tout ouverts, ils attendent leur proie. Le magasin est plein : on fait que le nombre des victimes ne diminuera jamais. On a l'expérience journaliere que la mort frappe des coups prompts & inattendus ; mais il n'y a point de ville où le spectacle du tré-

pas fasse moins d'impression. On est accoutumé aux enterrements ; & qui veut être pleuré après sa mort , ne doit pas mourir à Paris ; l'on y regarde passer un convoi avec une extrême indifférence.

Les prêtres & les fossoyeurs comptent sur des trépas périodiques ; ils connoissent les mois de l'année où la grosse sonnerie retentira plus fréquemment dans les airs, & savent quand les cierges du poids de deux livres sortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés crieurs reviennent exprès de la campagne, & développent d'avance la lugubre tenture. Les fosses sont creusées & béantes.

Le *layetier*, fabricant de notre dernier vêtement (*robe d'été, robe d'hiver*, a dit la Fontaine), a reçu ordre de l'église, d'apporter un plus grand nombre de bieres. Le curé & les fabriques calculent, chacun de son côté, l'argent que produira la mortalité.

Dans les sociétés, rien de si vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne, inséré depuis dans la comédie du Cercle. Monsieur un tel est mort. — Je coupe en cœur. — Cela est fâcheux assurément. — Vous jouez en trefle, Madame. — C'étoit un honnête homme ; de quoi est-il mort ? — Carreau. — Il s'est avisé de mourir subitement... Et la partie continue sans que la moindre altération se manifeste sur les



visages : on a froncé les sourcils par air ; mais le cœur est demeuré froid. La même indifférence attend ces ames indifférentes.

On devoit louer , comme les anciens , des pleureurs aux enterremens , puisque nous ne versons plus une seule larme à la mort de nos parents & de nos amis. Un homme apprend que sa femme vient de se noyer ; il frappe du pied & dit ; *Cela est bien désagréable !*

Dans l'espace de cent années , il faut que deux millions cinq cents mille individus déposent leurs ossements & leurs chairs alkalisées sur un point de six mille toises de circonférence ; & dans cet espace , trente cimetières suffisent pour recevoir ce grand nombre de cadavres. Chaque paroisse réclame les morts avec un soin jaloux , & il faut des dispenses pour aller pourrir un peu plus loin.

Certes il n'y a point de champ de bataille où la mort fasse entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante ces mots de la guerre : *soldats , serrez les rangs*. Les rangs sont éclaircis à chaque instant par des coups aussi rapides & aussi invisibles que ceux du boulet ; mais la fréquence des trépas répand une sorte d'insensibilité qui des esprits passe sur les fronts.

Un convoi n'est pas une cérémonie triste ; les riches ont un grand luminaire , toute l'argenterie de l'église , une tenture qui ceint les

colonnes du temple , un poêle richement brodé , un *de profundis* en faux bourdon : quatre-vingt prêtres en surplis blancs portent des cierges allumés , tandis que toutes les cloches en branle retentissent au loin dans les airs ; on chante posément les vêpres ; un maître des cérémonies guide & place l'assemblée ; un beau goupillon passe dans toutes les mains ; on se range sur une même ligne , on salue & l'on est salué avec presque autant de grace que dans un salon.

Pour le pauvre , on le congédie avec quelques versets des *laudes* ou des *matines* , à la pâle lueur de quatre cierges entamés , qui portent sur des chandeliers de cuivre ; on galoppe l'indispensable *de profundis* , & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois , courent d'un pas impatient & précipité le jeter dans la fosse. Un petit goupillon , dont les barbes sont rares & usées , trempe dans un sale bénitier où l'on a versé l'eau bénite d'une main encore avare ; le plus souvent il est à sec , & la main du fils ou de l'ami , s'il lui en reste un , ne peut arroser que de ses pleurs l'endroit où sont déposées des cendres chéries. Le prêtre est déjà loin quand le fils ôte de ses yeux le mouchoir humide ; il se trouve seul sur la tombe de son père ; & jusqu'au bedeau boiteux , tout a déserté le cimetière en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

Les billets d'enterremens ressembloit à des invitations; *vous êtes prié d'assister, &c.* On trouve au bas : *de la part de Mad. sa veuve; de la part de M. son gendre.* On devroit y marquer l'âge du décédé; mais il n'y a rien de si incivil à Paris, que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivants.

On paie toujours d'avance à l'église le convoi, le service & l'enterrement. On vous présente un tarif tout imprimé : vous choisissez combien vous voulez de prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez-vous la petite ou la grande sonnerie? vous paierez tant; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande; *vous en aurez :*

*Monsieur le mort, laissez-nous faire;*

*Il ne s'agit que du salaire.*

Tout cela se calcule : tant pour la présence de M. le curé, &c.

Celui de S. Eustache est beaucoup plus cher que celui de S. Pierre-aux-Bœufs, attendu qu'il est plus gros seigneur. Il n'enterre que les personnes de distinction : cinquante francs pour l'ouverture d'une fosse; *tant* pour les chaires qui glapiront quand on descendra le corps; *tant* pour la garniture & le parement du maître-autel; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur; *tant* pour le confesseur ou son simulacre; *tant* pour ses gants blancs.

On ne viendra chercher le défunt que lorsque vous aurez délivré votre argent : il ne vous seroit pas permis d'acheter une biere chez un layetier ; l'église en tient magasin & doit seule vous la vendre ; c'est un accaparement, elle gagne sur votre biere près de la moitié du prix intrinseque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier soupir, qu'on l'arrache encore chaud de son lit ; on ne cherche plus qu'à se débarrasser de son corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures, regne impérieusement dans cette dernière catastrophe de la vie humaine, comme dans les fictions théâtrales qu'adore la nation. Elle ne se départira jamais de ces deux mauvaises & cruelles règles.

On fuit ; on abandonne le corps à un *vieillard*. Ce *vieillard* est un prêtre indigent & subalterne, qui garde un mort la nuit, & à qui l'on donne *vingt sols & une bouteille de vin*. Il lit quelquefois à côté du cadavre ; au lieu de l'office des morts, *Tibulle* ou la *Pucelle* : familiarisé avec le trépas, il veille indifféremment sous son étole la beauté qui n'est plus & le *vieillard* qui a terminé sa carrière ; le cierge funéraire ne l'attriste pas : tandis que le bénitier est au pied du lit, il tire sa bouteille cachée sous un coin du linceul, & il abrege en la vidant, les longs heures de la nuit.

Avant

Avant les vingt - quatre heures le corps sera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la biere, & porté dans le trou.

Le lendemain on ne distinguera plus son cercueil ; quatre ou cinq nouveaux peseront sur le sien : c'est ce qu'on peut voir, puisqu'ils sont le plus souvent à découvert ; & l'œil, s'il en a le courage, a la permission de les compter. Le fossoyeur ne jettera de la terre dessus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion requise ; ils ne feront en terre proprement dit, que quand il y en aura un nombre suffisant, & que le gouffre avide sera entièrement rempli.

On s'est élevé contre cette précipitation, inhumaine ; mais les avertissements, ceux même des naturalistes, ne font rien sur les usages enracinés : plus ils sont mauvais, plus ils sont tenaces.



## C H A P I T R E C C L V I.

*D'un Pauvre.*

**M**ais peut-être n'y a-t-il pas aussi de ville où les mourants soient plus disposés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la société pollicée ne sont pas heureux, l'un par l'ennui, & l'autre par la misère. L'un a fatigué ses

*Tome .II.*

G

sens, & ne retrouve plus le ressort nécessaire pour ses jouissances. L'autre achete trop cher la courte & pénible satisfaction de ses besoins. Il est las de la vie dont le premier est dégoûté. A ce sujet, je veux vous donner la narration suivante.

Dans le fauxbourg Saint-Marcel, lieu où par excellence dominant la misere, le mauvais air, conséquemment le mauvais pain, l'huile empoisonnée, une sievre pourpreuse, *brochant sur le tout*, moissonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le temps de se faire traîner à l'Hôtel - Dieu. Les confesseurs ne sortoient pas d'une maison, & l'extrême-onction descendoit du grenier au septieme étage (1).

Les bras tomboient aux fossoyeurs. Le cercueil bannal, depuis quinze jours, rouloit de porte en porte, & ne s'étoit pas trouvé vuide un seul instant. On avoit demandé un renfort pour exhorter les mourants; car la communauté des prêtres de la paroisse ne pouvoit plus y suffire. Vint un capucin vénérable: il entre dans une espee d'écurie basse, où souffroit une victime de la contagion. Il y voit un vieillard mori-

---

(1) Parce que le grenier en formoit le huitieme. J'ai fait cette note pour les Etrangers, qui n'auroient pas conçu comment on pouvoit descendre au septieme étage.

bond, étendu sur des haillons dégoûtants. Il étoit seul : une botte de paille lui servoit de couverture & d'oreiller ; pas un meuble, pas une chaise ; il avoit tout vendu, dans les premiers jours de sa maladie, pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés pendoient seulement une hache & deux scies : c'étoit là toute sa fortune, avec ses bras, quand il pouvoit les mouvoir ; mais alors il n'avoit pas la force de les soulever. *Prenez courage, mon ami,* lui dit le confesseur ; *c'est une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui ; vous allez incessamment sortir de ce monde, où vous n'avez eu que des peines . . . . Que des peines ?* reprit le moribond d'une voix éteinte. *Vous vous trompez ; j'ai vécu assez content, & ne me suis jamais plaint de mon sort. Je n'ai connu ni la haine, ni l'envie : mon sommeil étoit tranquille ; je me fatiguois le jour, mais je reposois la nuit. Les outils que vous voyez me procuroient un pain que je mangeois avec délices, & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus sujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me suis assez bien porté jusqu'à ce jour. Si je reprends la santé, ce que je ne crois pas, j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui jusqu'à présent a pris soin de moi. Le con-*

solateur étonné ne savoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il se remit néanmoins, & lui dit : *Mon fils, quoique cette vie ne vous ait pas été fâcheuse, vous ne devez pas moins vous résoudre à la quitter; car il faut se soumettre à la volonté de Dieu. . . . Sans doute, reprit le moribond d'un ton de voix ferme & d'un œil assuré, tout le monde doit y passer à son tour. J'ai su vivre, je saurai mourir : je rends grâces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire passer par la mort, pour arriver à lui. Je sens le moment. . . . le voici. . . . Adieu, mon pere.*

Voilà le sage, je crois; & cet homme, pendant qu'il vivoit, fut peut-être méprisé du riche qui ne fait point usage de la vie, & qui se désole en lâche lorsqu'il s'agit de mourir.



## CHAPITRE CCLVII.

*Aux Riches.*

**U**sez, usez donc du moment qui vous reste pour faire le bien; tout va fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables, pour



ne point sentir l'inévitable remords qui vous attend, si vous endurez votre cœur. Entendez-vous les cris des nécessiteux ? Ils vous redemandent la portion que vous retenez sur leur subsistance, tandis que les excès vous tuent. Venez., approchez. Quel spectacle déplorable ! & si les maux vont toujours en croissant, quel sera donc le sort de cette ville ?

Ici, une malheureuse mère, impuissante à nourrir son fils à la mamelle, voit son sein épuisé tromper la bouche affamée de l'enfant chéri, dont la débile existence pèse à celle qui lui a donné le jour, & qui ne peut retarder que de quelques instants la mort prête à l'enlever. Là, l'homme vieilli à cinquante ans sous le faix des travaux publics, n'a d'autre perspective que la consolation d'être reçu dans un hôpital pour y mourir. O vous ! qui nagez dans l'opulence, qui foulez ce même peuple sous les pieds de vos chevaux, tandis que votre regard encore plus cruel plonge sur lui avec dédain & orgueil, ne croyez pas que les maux soient sans remèdes : ne vous persuadez pas que le malheur soit l'inévitable partage de la plus nombreuse portion d'hommes. Voyez dans le bien commence le bien qui reste à faire, & ne pensez pas que les moyens manquent pour secourir l'humanité souffrante.

Il est peu d'hommes qui, en donnant aux pauvres, n'ait réfléchi qu'il n'alloit pas assez loin, & que son superflu appartenoit de droit & en entier aux indigents. Mais on étouffe cette voix secrète, qui est autant le cri de la justice que celui de la pitié. On s'étourdit, on étend son nécessaire au-delà de ses vraies dimensions : on le sent, on cherche à se le cacher ; mais on s'avoue à foi-même qu'on n'a qu'une charité mesquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe à notre propre & secret aveu ; tant la conscience est un sentiment profond, durable, armé contre nous-mêmes ! On s'affoiblit, mais on ne l'éteint jamais.

Je laisse ceux qui me liront sur cette réflexion, persuadé que, s'ils la négligent, elle s'élevera un jour d'une manière terrible contre eux, & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien qu'il sera trop tard de vouloir faire. Je les préviens qu'il n'y aura plus alors que l'idée consolante d'avoir été humains, secourables, qui applanira pour eux ce passage si redoutable pour quiconque n'a pas obéi à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.





## C H A P I T R E C C L V I I I .

*Suicide.*

Ferai-je ici le tableau du sombre désespoir ? Dirai-je pourquoi l'on se tue à Paris depuis environ vingt cinq ans ? On a voulu mettre sur le compte de la philosophie moderne ce qui n'est au fond , je l'oserai dire , que l'ouvrage du gouvernement. La difficulté de vivre , & d'un autre côté le jeu & les loteries trop autorisées , voilà ce qui occasionne les nombreux suicides , dont on n'entendoit presque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent point ; les droits d'entrées sont toujours épouvantables. On a gêné le commerce intérieur , ou plutôt il n'existe pas , tant il est surchargé d'entraves. Les douanes le fatiguent & le repoussent ; on a desséché successivement toutes les branches nourricières ; on a tout fait passer dans la main du roi , argent , charges , privilèges , maîtrises , &c. Les agents de la finance moderne , calculateurs impitoyables , semblables aux vampires qui vont encore sucer les morts , donnent le dernier coup de cabestan sur un peuple déjà mis au pressoir. A la longue , tant de fardeaux accumulés

le font succomber. Les éternelles loix prohibitives enchaînent l'industrie; on lui a ôté son ressort.

Ceux qui se tuent, ne sachant plus comment exister, ne font rien moins que des philosophes : ce sont des indigents, las, excédés de la vie, parce que la subsistance est devenue pénible & difficileuse.

Quand rendra-t-on à la consommation des denrées un cours plus facile? Quand le ministre, semblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre, sans s'embarasser du fruit, cessera-t-il de taxer des denrées, c'est-à-dire, d'aller contre ses propres intérêts? car si le peuple n'est pas nourri avec une certaine abondance, comment pourra-t-on compter sur la force, sur la santé, sur l'attachement des citoyens? Les Parisiens seront énervés, & la plupart se refuseront à reproduire leurs semblables (1).

La police a soin de dérober au public la connoissance des suicides. Quand quelqu'un s'est homicidé, un commissaire vient sans robe, dresse un procès-verbal sans le moindre éclat, & oblige le curé de la paroisse à enterrer le mort sans bruit. On ne traîne plus sur la claie ceux que des loix ineptes

---

(1) De là le proverbe : *Enfant de Paris, mauvaise nourriture.*

pourfuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un spectacle horrible & dégoûtant, qui pouvoit avoir des suites dangereuses, dans une ville peuplée de femmes enceintes.

Le nombre des suicides peut monter, année commune, à cent cinquante personnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée; & de plus la consommation est chez les Anglois une véritable maladie, qui n'existe point à Paris. Cette comparaison nous dispense de toute autre réflexion.

A Londres, c'est donc le riche qui se tue; parce que la *consommation* attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent est le plus capricieux des hommes, conséquemment le plus ennuyé. A Paris, les suicides se trouvent dans les classes inférieures, & ce crime se commet le plus souvent dans des greniers, ou dans des chambres garnies.

Plusieurs suicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au lieutenant de police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompense cette attention, en ordonnant leur sépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort; & dans mille ans d'ici, ceux qui écrieroient l'histoire d'après ces papiers, pourroient révoquer en doute ce que j'avance ici: mais il n'est que trop vrai que le suicide

est plus commun aujourd'hui à Paris que dans toute autre ville du monde connu.



## CHAPITRE CCLIX.

### *Filets de Saint-Cloud.*

Les corps des malheureux qui se noient n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vaste & superbe Océan pour tombeau, ainsi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent, excepté pendant les temps de glaces, aux filets de Saint-Cloud; & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce monde sans laisser aucune trace, est reconnu: ses restes viennent attester à la merne son crime, son infortune & son erreur.

Dans une fête publique que l'on donna, il y a trente-deux ans environ, sur le bord de la Seine, gonflée par les grosses eaux, le désordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la rivière plusieurs personnes, le nombre s'en trouva si considérable, qu'on leva les filets de Saint-Cloud, afin que rien n'attestât la multitude des malheureuses victimes.

On trouve souvent dans ces filets les plus singuliers débris, que le hasard entasse pêle-mêle, & que la Seine a chariés de la capi-

tales. On dit que cela ne laisse pas que de former un revenu pour ceux qui en ont l'administration & le bénéfice.



## C H A P I T R E . C C L X .

### *Capitalistes.*

**L**e peuple n'a plus d'argent ; voilà le grand mal. On lui soutire ce qui lui en reste , par le jeu infernal d'une loterie meurtrière & par des emprunts d'une séduction dangereuse , qui se renouvellent incessamment. La poche des capitalistes & de leurs adhérents recèle au moins la somme de six cents millions. C'est avec cette masse qu'ils jouent éternellement contre les citoyens du royaume. Leurs porte-feuilles ont fait ligue , & cette somme ne rentre jamais dans la circulation.

Stagnante , pour ainsi dire , elle appelle encore les richesses , fait la loi , écrase , abyme tout concurrent , est étrangère à l'agriculture , à l'industrie , au commerce , même aux arts. Consacrée à l'agiotage , elle est funeste , & par le vuide qu'elle cause , & par le travail obscur & perpétuel dont elle foible la nation. Il faut que dans cinq ou six années l'argent passe tout entier , par une opération

violente & forcée , dans la main de ces capitalistes , qui s'entraident pour dévorer tout ce qui n'est pas eux.

Et néanmoins on taxe les arts , on met un impôt sur l'industrie , on fait payer le commerce , l'on demande de l'argent à un homme qui travaille. Puisque l'on n'entend plus que ce mot de *l'argent* , de *l'argent* , encore de *l'argent* , qu'on laisse donc les moyens d'amasser de *l'argent* ; que tous soient appelés à morceler , à couper , à dépecer la masse énorme des métaux monnoyés , qui résident dans un petit nombre de mains ; favorisez tout ce qui peut creuser les canaux par où ce métal si attendu doit se répandre , au lieu de faire des loix , des statuts , des réglemens bizarres , des prohibitions éternelles. Quand tout se fait avec de l'argent , n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent sur le sol de la misère & de l'indigence.



## C H A P I T R E C C L X I .

### *L'Hôtel des Fermes.*

Je ne passe point devant l'hôtel des fermes , sans pousser un profond soupir : je me dis , la s'engouffre l'argent arraché avec violence



de toutes les parties du royaume , pour qu'après ce long & pénible travail , il rentre altéré dans les coffres du roi. Quel marché ruineux , quel contrat funeste & illufoire a signé le souverain ! Il a consenti à la misère publique , pour être moins riche lui-même. Je voudrois pouvoir renverser cette immense & infernale machine , qui saisit à la gorge chaque citoyen , pompe son sang sans qu'il puisse résister , & le dispense à deux ou trois cents particuliers qui possèdent la masse entière des richesses. Chaque plume de commis est un tube meurtrier qui écrase le commerce , l'activité , l'industrie. La ferme est l'épouvantail qui comprime tous les desseins hardis & généreux. On ne songe plus , dans cette anarchie , qu'à se jeter du parti des voleurs ; & l'horrible finance se soutient par ses déprédations même. Là , enfin on tient école publique de pillages raffinés ; là on offre des plans plus oppressifs les uns que les autres.

La finance est le ver solitaire qui énerve le corps politique. Ce ver absorbe les principaux sucs , fait naître de fausses faims , & tue enfin le sein qui le renferme.

Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'on a voulu absoudre la finance , parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois ; mais il faut bien que ses gains soient encore immenses , puisqu'elle bataille si vigoureusement pour le maintien de ses opérations.

Puissent les assemblées provinciales, le plus bel établissement de notre siècle, le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus désiré, miner ce corps financier, auteur de tant de maux & de désordres ! C'est quand il sera tombé, que l'on s'étonnera qu'il ait pu subsister si long-temps au désavantage du souverain & de la nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait, peut être sûr que sa mémoire ne périra point, & qu'il obtiendra sa place parmi les noms que l'on prononce avec reconnoissance & respect. Il est incontestable que voilà ce qu'il a fait de mieux. Le reste ! Ah !



## C H A P I T R E C C L X I I .

### *Mont de Piété.*

**O**n vient enfin d'établir un *mont de piété*, qu'aillieurs on nomme *lombard* ; & l'administration, par ce sage établissement si long-temps désiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces usuriers, toujours acharnés à dépouiller les nécessiteux. Les agioteurs masqués, qui cachoient leurs opérations vexatoires, se sont vu forcés dans leurs invisibles retranchements. Il faut qu'ils

renoncent à un commerce illégitime , dont la trop puissante amorce étouffoit toute spéculation généreuse , toute entreprise magnanime ; car on ne savoit plus que tourmenter l'argent , pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

Rien ne prouve mieux le besoin que la capitale avoit de ce *lombard* , que l'affluence intarissable des demandeurs. On raconte des choses si singulieres , si incroyables , que je n'ose les exposer ici avant d'avoir pris des informations plus particulières , qui m'autorisent à les garantir. On parle de *quarante tonnes remplies de montres d'or* , pour exprimer sans doute la quantité prodigieuse qu'on y en a porté. Ce que je fais , c'est que j'ai vu sur les lieux soixante à quatre-vingts personnes qui , attendant leur tour , venoient faire chacune un emprunt qui n'excédoit pas *six livres*. L'un portoit ses chemises , celui-ci un meuble ; celui-là un débris d'armoire ; l'autre ses boucles de souliers , un vieux tableau , un mauvais habit , &c. On dit que cette foule se renouvelle presque tous les jours , &c. cela donne une idée non équivoque de la disette extrême où sont plongés le plus grand nombre des habitans.

Que donneroit-on à un auteur pauvre & ayant du génie , qui porteroit un manuscrit , par exemple , *l'Esprit des loix* , ou *l'Histoire du commerce des deux Indes* , ou *l'E-*

*mile*, non imprimés ? Qu'en diroit l'huissier-priseur ? A quel taux mettroit-il l'ouvrage ?

L'opulence emprunte de même que la pauvreté. Telle femme sort d'un équipage, enveloppée dans sa capote, & y dépose pour vingt-cinq mille francs de diamants, pour jouer le soir. Telle autre détache son upon, & y demande de quoi avoir du pain.

Le mont de piété a fait tomber les diamants, parce que c'est la première chose qu'on y a mise en gage, & insensiblement on a vu les personnes les plus riches ne plus figurer avec ce brillant superflu. Il y a eu ensuite dans cette privation des motifs très-respectables, & qui nous sont connus. Plus d'un service important a été rendu sur ces objets d'un luxe dont il est facile de se passer. Les femmes ont donné cet exemple : le sentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur ame sensible de cette frêle & petite jouissance. On assure que le tiers des effets ne sont pas retirés : nouvelle preuve de l'étrange disette de l'espèce monnoyée. Les ventes qui se font, offrent beaucoup d'objets de luxe à un bas prix ; ce qui peut faire un peu de tort aux petits marchands : mais d'ailleurs il n'est pas mauvais que ces objets-là, qui avoient une valeur démesurée, perdent aujourd'hui de leur taux insensé.

Il s'est déjà glissé, dit-on, des abus dans

cette administration : on rudoie un peu trop le pauvre peuple , on prise les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix ; ce qui rend le secours presqu'inutile. Il faudroit que le sentiment de la charité dominât entièrement , & l'emportât sur de futiles & vaines considérations. Il ne seroit pas difficile de faire de cet établissement le *temple de la miséricorde* , généreuse , active & compatissante. Le bien est commencé ; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de maniere à satisfaire sur-tout les plus infortunés ?



## C H A P I T R E. C C L X I I I.

*Monopole.*

U n homme s'empare d'une espec de denrée en entier : alors il fait la loi tyranniquement. Voilà où le commerce devient dangereux , oppressif. C'étoit originaiement un échange équitable ; il n'y a plus de proportion , elle est rompue ; une partie des contractants est écrasée ; ce n'est plus un commerce , c'est un monopole , je suis violenté.

Cet homme tyrannique me vend la chose plus qu'elle ne vaut , parce qu'il la possède seul : il doit être puni par les loix.

Mais si cette marchandise est de première nécessité ; si c'est du pain , du vin , des légumes , de l'huile , &c. il est mon véritable assassin. Qu'on entasse les sophismes , que les économistes viennent me prouver que le bled est à lui ; & qu'il est libre d'y mettre un prix arbitraire ; ce vendeur sera toujours un barbare : il me voit souffrir , & il augmente le marché suivant ; il fait la famine & il en rit.

Il sera puni , me dira-t-on , il se trompera tôt ou tard dans ses calculs. Mais ses spéculations erronées auront été bien plus dangereuses pour moi que pour lui ; car , s'il perd son argent , moi j'aurai perdu la vie.

Non : tant que les hommes seront avides , intéressés , insensibles , il ne faut pas que les denrées de première nécessité soient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il est ridicule & honteux de livrer à l'étranger pour trente sols de plus sur un setier , le bled que j'ai vu croître sous mes yeux ; le citoyen doit être nourri , & de préférence , des productions de son sol.

Les monopoles , tantôt sur les œufs , tantôt sur les légumes , tantôt sur les fruits , tantôt sur les épices , ne sont que trop fréquents dans la capitale , & l'on pourroit accuser les suppôts de la police de complicité ; car elle n'a pas toujours été assez vigilante à réprimer ces indignes abus , qui affament

la partie indigente du peuple & lui font détester l'existence.

Quelquefois les hommes en place ne rougissent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre, & qu'ils croient impénétrable, ils jouissent des fruits infames de leur avarice. Ce crime devenu commun; a flétri des noms jusqu'alors respectés; c'est un nouveau forfait de l'opulence, & presque inconnu avant ce siècle. J'ai vu arracher & accaparer les choux, les poires & même les laitues.

Voici quatre vers sur les monopoleurs; par M. Dorat, qui m'ont toujours beaucoup plu.

*Ils engloutissent tout par un trafic honteux ;  
Souvent même leurs mains , par de lâches adresses ,  
Détournent de Cérès les solides richesses ,  
Et la fertilité disparaît devant eux.*

CHAPITRE CCLXIV.

*Le Regrat.*

*Comme  
Second vers  
de la page*

Le regrat est encore ce qui tue la partie indigente des habitants de la capitale. Cette malheureuse portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des au-

êtres citoyens. N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ses provisions annuelles, elle paie le double de ce que valent les choses. Tout augmente d'un tiers au moins pour cette classe infortunée qui est obligée d'avoir recours à de petits marchands qui revendent en détail ce qu'ils ont déjà acheté en détail.

Ainsi le cordonnier, le maçon, le tailleur, le <sup>porteur</sup> porte-faix, le journalier, &c. paient le vin, le bois, le beurre, le charbon, les œufs, &c. à un bien plus haut prix que le duc d'Orléans & le prince de Condé. Ce n'est point là assurément le chef-d'œuvre de la société. On ne songe point à diminuer ces abus qui empêchent le peuple d'être nourri. L'homme qui a trois millions de revenu, a les comestibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit est excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple est obligé d'acheter au cabaret; car il faut apprendre à l'étranger qu'à chaque repas l'homme du peuple achete sa chétive ration de vin, n'ayant le plus souvent ni cave, ni carafon, ni argent pour en avoir une petite provision. *Au plus pauvre la besace.* Plus on est indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

Le sel, par exemple, que l'on vend par regrat au peuple *treize sols la livre* (1) est

(1) Treize sols une livre de sel! tandis que



non-seulement falsifié dans son origine, mais de plus rempli de mille ordures qui en composent près de la moitié. La ferme oblige, pour ainsi dire, ces *regratiers*, à empoisonner les malheureux consommateurs, en leur vendant à eux-mêmes ce sel treize sols : ils n'ont d'autre expédient que de le gâter pour y trouver leur compte ; ils y versent de l'eau, ils y mêlent du sable & des ordures. Un abus aussi intolérable est public.

La ferme est donc coupable d'empoisonnement ; car ce sel analysé offre des matières étrangères, & cette falsification dangereuse est l'œuvre de la cupidité financière.

Comment l'ame ne se souleveroit-elle pas d'horreur contre ces pitoyables ennemis des citoyens, qu'on rencontre à chaque pas, pervertissant tout, gênant tout, & voulant encore se dérober à la flétrissure qu'ils méritent ?

Le vin que l'on vend dans les cabarets en détail, est de même falsifié ; & l'on n'a pas encore vu pendre un marchand de vin pour avoir tué de cette manière ses compatriotes. On met aux galères le contrebandier qui ne corrompt pas les denrées qu'il vend.

Il n'est malheureusement que trop aisé

---

la nature le donne à notre royaume presque pour rien.

de falsifier des boissons telles que le vin , le cidre , l'eau-de-vie. Le marchand enfermé dans son cellier , compose secrètement ces mixtions , y coule la litharge , ou par avarice ou par ignorance. Ces procédés frauduleux & toujours criminels ne sont pas assez rigoureusement réprimés par la police , qui s'endort ou s'oublie sur un article aussi important.

Enfin , les farines gâtées ont été distribuées quelquefois de force aux boulangers des faubourgs , parce que l'administration qui avoit fait *magasin de farines* quand elles furent endommagées par plusieurs accidents , ne voulut pas perdre ses avances , & força le peuple à manger ce bled pourri (1).

Le commerce des bleds est donc bien dangereux dans les mains des hommes puissants : ils en font payer aux autres erreurs ou les revers. *Si je deviens marchand , qui fera le métier de roi ?* disoit un souverain à qui l'on proposoit un acaparement.

---

(1) Ceci s'est passé sous le regne précédent.





## C H A P I T R E C C L X V .

*Falsifications.*

O n devrait donc éclairer de plus près toutes les opérations des meuniers , boulangers , marchands de vin , épiciers , regratiers , &c. parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes qui pour la plupart nuisent à la santé des citoyens. L'invigilance de la police à cet égard mérite qu'on lui en fasse des reproches ; mais souvent aussi les présents que ces falsificateurs font aux subalternes préposés , leur assurent une impunité dangereuse. Quoi de plus important néanmoins à surveiller avec vigueur , que ce qui contribue à la santé publique ?

On poursuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs , & l'on ne poursuivroit pas de même celui qui m'empoisonne ? Quelle contradiction !





## C H A P I T R E C C L X V I .

*Mendiants.*

**E**t comment voulez-vous , à la suite de tant d'abus trop accredités , que cette ville , qu'on appelle *superbe* , ne pullule pas de mendiants ? L'œil de l'étranger est toujours désagréablement frappé de leur nombre , & il ne revient point de sa surprise. Autant de mendiants , autant de taches dans la législation d'un peuple. Il ne faut pas pour cela les étouffer comme on a fait dans ce qu'on nomme *dépôts*. C'est une cruauté abominable & gratuite.

On n'a pas assez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable désordre ; ce qui déshonorerait infailliblement nos magistrats , s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a proposé plusieurs plans également bons ; ils n'ont plus qu'à choisir.

Il paroît que chez les anciens il y avoit des pauvres , mais point d'indigents. On voit que les esclaves avoient leurs habits , leurs tables , leurs lits : il n'est point dit dans aucun auteur , qu'on rencontrât dans les villes de ces objets sales & dégoûtants , qui déterminent violemment la pitié , ou repoussent  
la

la main charitable. La mal-propreté, rongée de vermine, ne couroit pas les rues avec des gémissements qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

Ces abus sont incorporés avec la législation, plus occupée à conserver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoi qu'en disent les systèmes nouveaux, sont funestes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims : ils s'épuisent en jardins fleuristes, & l'oppression des riches va toujours écrasant la partie la plus malheureuse.

On a traité les pauvres, en 1769 & dans les trois années suivantes, avec une atrocité & une barbarie qui feront une tache ineffaçable à un siècle qu'on appelle *humain* & *éclairé*. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entière, tant on mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent presque tous dans les *dépôts*, espece de prisons où l'indigence est punie comme le crime.

On vit des enlevemens qui se faisoient de nuit par des ordres secrets. Des vieillards, des enfans, des femmes perdirent tout-à-coup leur liberté, & furent jetés dans des prisons infectes, sans qu'on sût leur imposer un travail consolateur. Ils expirèrent en invoquant en vain les loix protectrices & la miséricorde des hommes en place.

Le prétexte étoit, que l'indigence est

voisine du crime, que les séditions commencent par cette foule d'hommes qui n'ont rien à perdre; & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le défaut de cette foule de nécessiteux, parce qu'on sentoit bien que le pain devoit augmenter. On dit, *étouffons-les d'avance*; & ils furent étouffés: on n'imagina pas d'autres moyens.

Ces horreurs ont cessé en grande partie. On ne sauroit en accuser que des subalternes avides, qui outre-passent le pouvoir, & qui frappent sur le pauvre sans défense, croyant bien remplir leur emploi par les moyens les plus extrêmes & les plus sévères.

En général, ceux qui travaillent de leurs bras, ne sont pas assez payés, vu la difficulté de vivre dans la capitale: ce qui précipite dans la honteuse mendicité des hommes las de tourmenter leur existence presque inutilement.

Le voyageur, dont le premier coup-d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre corrompu par l'habitude, nous répétera que le peuple de Paris est le peuple de la terre qui travaille le plus, qui est le plus mal nourri, & qui paroît le plus triste. L'Espagnol se procure à bon marché la nourriture & le vêtement: enveloppé dans son manteau & couché au pied d'un arbre, il dort & végete paisiblement. L'Italien s'abandonne à un doux re-

pos, qu'interrupt un léger travail, & ouvre son ame aux délices journalières de la musique. L'Anglois bien nourri, fort & robuste, heureux & libre dans les tavernes, reçoit tout les fruits de son active industrie, & en jouit personnellement. L'Allemand boit, fume & s'engraisse sans soucis. Le Suédois humie l'eau-de-vie de grains. Le Russe, sans prévoyance fâcheuse, trouve une sorte d'abondance dans l'esclavage. Mais le Parisien pauvre, courbé sous le poids éternel des fatigues & des travaux, élevant, hâtissant, forgeant, plongé dans les carrières, perché sur les toits, voiturant des fardeaux énormes, abandonné à la merci de tous les hommes puissants, & écrasé comme un insecte dès qu'il veut élever la voix, ne gagne qu'avec peine & à la sueur de son front une chétive subsistance qui ne fait que prolonger ses jours, sans lui assurer un sort paisible pour la vieillesse.



## CHAPITRE CCLXVII

### *Mendiants valides.*

**M**ais s'il est plusieurs mendiants que la misere force à tendre la main, & qui, affaiblis sous le poids du malheur, ont dans

le geste l'abattement de la vraie douleur , & dans les yeux le feu sombre du désespoir , il est aussi un grand nombre de gueux hypocrites , qui par des gémissements imposteurs & des infirmités factices , surprennent votre libéralité , & trompent votre compassion.

D'une voix artificielle , plaintive & monotone , ils articulent en traînant le nom de Dieu , & vous poursuivent dans les rues avec ce nom sacré ; mais ces misérables ne craignent ni sa justice ni sa présence. Ils mentent à chaque passant : entretenus par les aumônes , ils font semblant d'être souffrants , mutilés , pour se dérober au travail qu'ils détestent.

On a vu jadis des poltrons se couper le pouce , pour se dispenser d'aller à la guerre. Eux , ils se couvrent de plaies hideuses , pour attendrir le peuple ; mais quand la nuit vient , suivez ces vagabonds dans le cabaret reculé de quelque fauxbourg , lieu du rendez-vous : vous verrez tous ces estropiés , droits & dispos , se rassembler pour leurs bruyantes orgies. Le boiteux a jetté sa béquille , l'aveugle son emplâtre , le bossu sa bosse de crin ; le manchot prend un violon ; le muet donne le signal de l'intempérance effrénée. Ils boivent , ils chantent , ils hurlent , ils s'énivrent ; la licence la plus débordée regne dans ces assemblées. Ils se vantent des impôts préle-



vés sur la sensibilité publique , de la violence qu'ils font aux ames compâtissantes & crédules. Ils se communiquent leurs secrets ; ils répètent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La communauté de femmes est en usage , comme à Lacédémone , parmi ces misérables qui , dans une égalité scandaleuse , ne reconnoissent aucun principe , & ont dépouillé ces sentiments de pudeur qui semblent innés dans tous les hommes policés.

Ils se félicitent de subsister sans rien faire , de partager tous les plaisirs de la société , sans en connoître les charges. Les enfants qui proviennent de ces commerces infames & illécites , sont adoptés par les premiers d'entre eux , qui ont besoin d'un objet innocent pour exciter la pitié publique. Ils dressent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité ; & à mesure que l'enfant grandit , il transforme en métier la funeste éducation qu'on lui a donnée.

Lorsqu'ils manquent d'enfants , ces misérables enlèvent ceux d'autrui : alors ils contournent & disloquent leurs membres pour leur donner ce qu'ils appellent *des jambes & des bras de Dieu*.

Cet infame & criminel métier enrichissoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui , vu la sévérité de la police sur cet article. On a vu des mendiants donner trente & qua-

rante mille francs en mariage à leurs filles , & vivre chez eux très-commodément , après avoir *ralé* une journée entière pour attirer des aumônes abondantes.

... Mais comment ose-t-on punir la mendicité , lorsqu'on voit celle des ordres religieux , revêtue d'une apparence légale , & , pour ainsi dire , consacrée ? Ces ordres sont riches , & ne mendient , dit-on , que par humilité ; mais l'exemple n'est-il pas dangereux ? & comment peut-on établir une différence entre des fainéants vêtus d'un froc , & des fainéants de profession , qui subsistent de la charité publique ?

Toutes ces filles qui , le soir , vous offrent leurs appas pour une légère rétribution , peuvent être considérées comme de jeunes mendiannes ; car elles sont encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos caresses.



## C H A P I T R E C C L X V I I I .

### *Nécessiteux.*

**I**l n'est presque pas possible , dans la situation actuelle de notre gouvernement , qu'il ne se trouve un grand nombre de coupables , parce qu'il y a une foule de *nécessiteux* qui

n'ont qu'une existence précaire , & que la première loi est qu'il faut vivre. L'horrible inégalité des fortunes , qui va toujours en augmentant , un petit nombre ayant tout & la multitude rien ; les peres de famille dépouillés de leur argent par la voie trop séduisante des loteries & rentes viagères , fléau moderne , & ne laissant presque plus à leurs enfants que des contrats en parchemin annullés à leur décès ; le fardeau de la misère , la dureté insolente du riche qui marchande la sueur & la vie du manouvrier , les entraves mises à l'industrie , les impôts multipliés , le déplacement & l'incertitude des états , le défaut de circulation , le haussément prodigieux des denrées , les routes du commerce obstruées , tout précipite l'infortune dans un inévitable désordre.

Arrivent les loix pénales , entourées de bourreaux ; mais on corrige rarement le mal qu'on n'a point su prévoir. Les potences , les échafauds , les roues , les galères , inutiles vengeances ! Les mêmes délits recommencent , parce que la source n'en a pas été fermée : il en est de même de ces plaies qui versent toujours un sang corrompu , parce qu'on n'attaque point la masse infectée.

Plusieurs riches ne sont pas devenus plus humains. L'injuste distribution de la propriété a été maintenue par les loix même & par les supplices. Les coupables ont eu la tenta-

tion qui naissoit de leur situation : leurs besoins n'ont point changé. Ils auroient été fideles observateurs des loix, si les loix les eussent protégés en quelque chose : mais leurs mains étant vuides, la loi les repouffoit. La faim d'un côté, de l'autre des peines atroces les tenoient en suspens. Jugez de l'impérieuse & cruelle nécessité, puisqu'ils ont hasardé leur vie. Je ne parle point ici de ces crimes atroces & réfléchis qu'enfantent la vengeance & la trahison, mais de ces crimes hardis qui exigent le partage des biens. C'est la société qui a commencé le mal, parce qu'elle n'a pas assez travaillé pour la subsistance commune, que tous ont droit d'attendre ; & le malheureux qui monte sur l'échafaud, me paroît toujours accuser un riche.



## C H A P I T R E C C L X I X.

### *L'Hôtel - Dieu.*

*J'irai à l'hôpital, s'écrie le pauvre Parisien ; mon pere y est mort, j'y mourrai aussi ; & le voilà à moitié consolé. Quelle abnégation ! Quelle profonde insensibilité !*

Cruelle charité que celle de nos hôpitaux ! Fatal secours, appât trompeur & funeste !

Mort cent fois plus triste & plus affreuse que celle que l'indigent recevrait sous son toit, abandonné à lui-même & à la nature ! La maison de Dieu ! & on ose l'appeler ainsi ! Le mépris de l'humanité semble ajouter aux maux qu'on y souffre. Le médecin, le chirurgien sont payés ; d'accord : les remèdes ne coûtent rien ; je le fais : mais on couchera le malade à côté d'un moribond & d'un cadavre ; on lui mettra le spectacle de la mort sous les yeux, lorsque les angoisses de la terreur pénétreront déjà son ame épouvantée... La maison de Dieu ! On le plongera dans un air rempli de miasmes putrides ; on le soumettra à un despotisme qui n'écouterait ni le cri de sa douleur, ni ses représentations, ni ses plaintes ; on ne lui donnera personne pour le consoler, pour l'affermir ; on sera indifférent à l'enlever comme mort ou comme convalescent : la pitié même sera aveugle & meurtrière ; car elle n'aura plus ce qui la caractérise, la compassion profonde, l'attention secourable, les larmes de la sensibilité... La maison de Dieu ! Tout est dur & farouche dans ces lieux où tout souffre. Les maladies les plus contraires seront sous la même couverture, & une simple indisposition se convertira en un mal cruel.

Qui ne feroit ces hospices sanglants & dénaturés ? Qui osera mettre le pied dans cette maison, où le lit de la miséricorde est

cent fois plus affreux que le grabat nu de l'indigent ; & tandis que ces horreurs révoltantes affligent les regards de l'étranger & oppressent les cœurs irrités , on apprend avec une surprise mêlée d'effroi & d'indignation , que les hommes auxquels cette administration importante est confiée , n'ont rien fait encore pour éviter du moins la honte des reproches ; que le grand scandale subsiste ; que , tandis que tous les biens du clergé appartiennent de droit aux pauvres , disent les saints canons , le clergé n'a point secouru puissamment l'humanité souffrante , & que son zèle a paru tiède sur le devoir le plus sacré que ses obligations lui imposent.

Que seroit-ce , si le vol sacrilège des biens destinés au soulagement des misérables , si ces richesses détournées faisoient sortir la cruauté des établissemens même fondés par la bienfaisance ? Est-il sous le ciel un crime qui méritât plus l'exécration de tous les hommes ? Et cependant la voix publique accuse hautement ces régisseurs , dont le nom ne devrait être cité qu'avec attendrissement & respect.

L'Hôtel-Dieu a été fondé en 660 par Saint Landry & le comte Archambaud , pour y recevoir les malades de l'un & de l'autre sexe sans exception de personnes. Le juif , le turc , le protestant , l'idolâtre , le

chrétien y entrent également. Il y a douze cents lits, & le nombre des malades se monte à cinq ou six mille. Comptez pour l'Hôpital-général dix à douze mille personnes, pour Bicêtre quatre à cinq mille; vous aurez le dénombrement des infortunés qui ne savent où poser leur tête; car dans nos gouvernements modernes l'on reçoit l'existence sans obtenir le point où doit reposer cette même existence.

Il est presque impossible de savoir quels sont les revenus de l'Hôtel - Dieu. Ils sont immenses; & ce qui le feroit croire, c'est l'attention que l'on a d'en dérober la connoissance au public. Les abus paroîtroient beaucoup plus révoltants à côté de cette opulence. Rapprochez la *maison de Charité* de Lyon, & l'*hôpital de Versailles* de l'Hôtel-Dieu de Paris; d'un côté, vous appercevrez un ordre admirable, une régie digne d'éloges, & qui attendrit le contemplateur; de l'autre, vous verrez tous les vices qui affligent l'ame, qui la soulèvent, & qui ne lui permettent pas de passer sur cet objet sans exhaler sa profonde indignation.

On espéroit que le dernier incendie tourneroit à l'avantage des malades; qu'on bâtiroit sur un nouvel emplacement un édifice plus spacieux, plus sain; mais on a laissé subsister presque tous les anciens abus.

L'Hôtel-Dieu de Paris a tout ce qu'il faut

pour être pestilentiel, à cause de son atmosphère humide & peu aérée ; les plaies s'y gangrenent plus facilement, & le scorbut & la gale n'y font pas moins de ravages, pour peu que les malades y séjournent.

Les maladies les plus simples dans leur principe, acquièrent des complications graves par une suite inévitable de la contagion de l'air ; c'est par la même raison que les plaies simples à la tête & aux jambes sont mortelles dans cet hôpital.

Rien ne confirme mieux ce que j'avance que le dénombrement des misérables qui périssent tous les ans à l'Hôtel-Dieu de Paris & à Bicêtre : il meurt le cinquième des malades ; calcul effrayant, & qu'on envisage avec la plus parfaite indifférence !

Il est prouvé par l'expérience & par les observations des physiciens, qu'un hôpital qui contient plus de cent lits, est une vraie peste : on peut ajouter que, toutes les fois que l'on traitera deux malades dans la même chambre, on les exposera évidemment à se nuire beaucoup, & que par conséquent l'on agira contre toutes les loix de l'humanité.

Puisse-t-il se rencontrer des hommes assez courageux pour remédier à ce qui dégrade aux yeux de l'étranger cette partie de l'administration publique ! Puissent-ils braver les adversaires qui frémissent du moindre changement ! Puisse enfin le génie du



bien l'emporter sur le génie du mal, toujours fort, toujours opiniâtre, & faisant la plus vigoureuse défense contre tous les plans généraux qui intéressent l'humanité!

On croit pouvoir assurer ici que le revenu de l'Hôtel-Dieu est tel, qu'il suffiroit pour nourrir presque la dixième partie de la capitale; & le patrimoine sacré des pauvres se trouve livré aux vices d'une administration insuffisante, pour ne pas dire plus, puisqu'elle se trompe depuis si long-temps, & dans le choix des moyens, & dans l'exécution.



## C H A P I T R E C C L X X .

*Clamart.*

**L**es corps que l'Hôtel-Dieu vomit journellement, sont portés à Clamart: c'est un vaste cimetièrè, dont le gouffre est toujours ouvert. Ces corps n'ont point de bière; ils sont cousus dans une serpillière. On se dépêche de les enlever de leur lit; & plus d'un malade réputé mort, s'est réveillé sous la main hâtive qui l'enfermoit dans ce grossier linceul; d'autres ont crié qu'ils étoient vivants, dans le charriot même qui les conduisoit à la sépulture.

Ce charriot est traîné par douze hommes : un prêtre sale & crotté, une cloche, une croix, voilà tout l'appareil qui attend le pauvre : mais alors tout est égal.

Ce charriot lugubre part tous les jours de l'Hôtel-Dieu à quatre heures du matin ; il roule dans le silence de la nuit. La cloche qui le précède, éveille à son passage ceux qui dorment ; il faut se trouver sur la route pour bien sentir tout ce qu'inspire le bruit de ce charriot, & toute l'impression qu'il répand dans l'âme.

On l'a vu, dans certains temps de mortalité, passer jusqu'à quatre fois en vingt-quatre heures : il peut contenir jusqu'à cinquante corps. On met les enfants entre les jambes des adultes. On verse ces cadavres dans une fosse large & profonde ; on y jette ensuite de la chaux vive ; & ce creuset qui ne se ferme point, dit à l'œil épouventé, qu'il dévoreroit sans peine tous les habitants que renferme la capitale.

L'arrêt du parlement, du 7 Juin 1765, qui supprime tous les cimetières dans l'enclos de la ville de Paris, est demeuré sans effet.

La populace ne manque pas, le jour de la fête des morts, d'aller visiter ce vaste cimetière, où elle pressent devoir se rendre bientôt à la suite de ses pères. Elle prie & s'agenouille, puis se relève pour aller boire.

Il n'y a là ni pyramides, ni tombeaux, ni inscriptions, ni mausolées : la place est nue. Cette terre grasse de funérailles est le champ où les jeunes chirurgiens vont la nuit, franchissant les murs, enlever des cadavres pour les soumettre à leur scalpel inexpérimenté : ainsi après le trépas du pauvre, on lui vole encore son corps ; & l'empire étrange que l'on exerce sur lui, ne cesse enfin que quand il a perdu les derniers traits de la ressemblance humaine.



## CHAPITRE CCLXXI.

### *Les Enfants trouvés.*

L'hôpital des enfants trouvés est un autre gouffre, qui ne rend pas la dixième partie de l'espèce humaine qu'on lui confie. Dans la province de Normandie on a calculé, d'après l'expérience de dix ans, qu'il mourroit cent quatre enfants sur cent huit. Voyez la Gazette des Deux - Ponts, du 9 Avril 1771 ; le résultat s'est trouvé à peu près pareil dans plusieurs provinces du royaume.

Sept à huit mille enfants légitimes ou illégitimes arrivent tous les ans à l'hôpital de Paris, & leur nombre augmente chaque année. Il y a donc sept mille peres malheu-

reux, qui renoncent au sentiment le plus cher au cœur de l'homme. Ce cruel abandon que combat la nature, annonce une foule de nécessiteux ; & ce fut de tout temps l'indigence qui causa la plupart des défordres trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes.

Dans les pays où le peuple jouit d'une certaine aisance, les citoyens même des dernières classes sont fideles à la loi de la nature ; la misère ne fit & ne fera jamais que de mauvais citoyens.

A ne considérer que les causes ordinaires qui précipitent les enfants dans ce malheureux gouffre, mille raisons pressantes excusent une grande partie de ceux qui ont eu le malheur de se trouver réduits à cette cruelle nécessité. Les calamités nationales ont épuisé peu-à-peu les forces & les ressources du corps politique ; mais il est une foule de causes secondes qu'il sera très-aisé de démêler, pour peu qu'on veuille réfléchir sur la constitution politique de la capitale.

La difficulté de vivre s'y fait sentir de plus en plus. Quelque envie qu'aient tous les individus de se procurer de quoi subsister honnêtement, il ne leur est plus également possible d'y parvenir. Et comment songer à la subsistance des enfants, quand celle qui accouche est elle-même dans la misère, & ne voit de son lit que des murailles dépouillées ?

Le quart de Paris ne fait pas bien sûrement la veille si ses travaux lui fourniront de quoi subsister le lendemain. Faut-il être étonné qu'on se porte au mal moral, quand on ne connoît que le mal physique ?

En tout temps, à toutes les heures du jour & de la nuit, sans question & sans formalité, on reçoit tous les enfans nouveaux-nés qu'on présente à cet hôpital.

Ce sage établissement a prévenu & empêché mille crimes secrets : l'infanticide est aussi rare qu'il étoit commun autrefois ; ce qui prouve que la législation change totalement les mœurs d'un peuple.

Une fille qui a eu une foiblesse, la dérobe à tous les regards ; elle n'en porte point la peine. Je crois qu'on a mis le libertinage un peu plus à son aise ; d'accord : mais outre qu'il est des inconvénients inséparables de toute grande société, & qu'il seroit inutile de vouloir anéantir, on a paré à une multitude de malheurs, de scandales & de forfaits.

On avoit proposé de faire de tous ces enfans trouvés autant de soldats. Projet barbare ! Parce qu'on a nourri un enfant, a-t-on le droit de le dévouer à la guerre ? Ce seroit une charité bien inhumaine que celle qui l'éleveroit pour lui redemander son sang & lui ôter la liberté malgré lui. Nul ne doit naître soldat, que tous les citoyens ne le soient indistinctement.

La tendresse maternelle s'éteignoit devant le fatal point-d'honneur, lorsque le généreux saint Vincent de Paule ( qui mériteroit un éloge de la main du panégyriste de Descartes & de Marc - Aurele ) offrit un asyle à ces innocentes victimes, qui doivent le jour à la foiblesse, à la séduction, ou au libertinage.

J'ai dit que le nombre des enfants trouvés montoit à sept mille par année; mais il faut observer qu'un grand nombre de ces enfants viennent de la province. Là, quand une fille devient mere, elle fait partir secrètement l'enfant qu'elle craint de conserver, & que dans toute autre circonstance elle eût idolâtré.

Ce malheureux enfant, qui perdrait celle qui lui a donné le jour, exilé par le préjugé, au moment de sa naissance, est recueilli, de lieue en lieue, par des mains mercenaires. Hélas! c'est peut-être un *Corneille*, un *Fontenelle*, un *le Sueur*, qui dans ce transport va succomber à l'intempérie des saisons, aux fatigues du voyage; l'oserai-je dire, au défaut de la nourriture; & ce qu'il y a d'incroyable, c'est que ce même enfant, venu de Normandie ou de Picardie à travers mille dangers, y retournera le soir même de son arrivée à Paris, parce que le sort lui aura donné à la *crèche* une nourrice Normande ou Picarde.

C'est un homme qui apporte sur son dos les enfants nouveaux-nés, dans une boîte matelassée, qui peut en contenir trois. Ils sont debout dans leur maillot, respirant l'air par en haut. L'homme ne s'arrête que pour prendre ses repas & leur faire sucer un peu de lait. Quand il ouvre sa boîte, il en trouve souvent un de mort; il acheve le voyage avec les deux autres, impatient de se débarrasser du dépôt. Quand il l'a déposé à l'hôpital, il repart sur le champ pour recommencer le même emploi, qui est son *gagne-pain*.

Presque tous les enfants qu'on transporte de Lorraine par Vitry, périssent dans cette ville. Metz a vu dans une seule année neuf cents enfants exposés. Quelle matière à réflexion!

Il seroit temps de chercher un remède à ce mal. Ou il faudroit cesser de mésestimer la fille honnête & courageuse qui nourrit de son lait son enfant, & racheteroit ainsi sa faute par tous les soins maternels; ou il faudroit épargner à ces enfants ce transport pénible qui en moissonne le tiers, tandis qu'un autre tiers périt avant l'âge de cinq ans.

En Prusse, toutes les filles nourrissent leurs enfants, & publiquement. Il seroit puni, celui qui les offenseroit de paroles dans cette auguste fonction de la nature. On s'accou-

tume à ne voir plus en elles que des mères ; voilà ce qu'a fait un roi philosophe ; voilà comme il a donné des idées saines à sa nation.

On avoit proposé de substituer au lait de femme , celui de chevre & de vache : le Nord se trouve très - bien de ce système. Pourquoi ne profiterions - nous pas de l'idée que nous avons donnée aux nations étrangères ? Elles savent mettre en pratique ce que nous imaginons infructueusement.



## C H A P I T R E C C L X X I I .

### *Loterie royale de France.*

**A**utre source de grands maux , & nouvellement ouverte. C'est un fléau qui ne se renouvelle pas moins de deux fois par mois. Cette loterie , fatale dans tous les sens possibles , est une véritable contagion qui nous est arrivée d'Italie. Elle fut condamnée d'abord à Rome , sous peine de bannissement : pourquoi faut - il qu'elle se soit répandue dans presque toutes les grandes villes de l'Europe ? Paris avoit assez de maux intestins à combattre , sans celui - là.

Les entrepreneurs savent très - bien que leur gain est immense & infaillible ; que le



nombre des perdants doit surpasser de beaucoup ceux qui gagnent ; que presque toutes les chances sont à leur avantage ; qu'il n'y a aucune proportion entre la mise & le lot ; & ils font jouer au pauvre peuple , deux fois par mois , le jeu le plus insensé & le plus dévorant. Le stupide vulgaire se flatte d'attraper un *quaterne* ou un *quine*.

Les suites funestes de cette cruelle loterie sont incalculables. L'illusion fait porter aux cent douze bureaux l'argent réservé à des devoirs essentiels. Les domestiques , inéités par un appât dangereux , trompent & volent leurs maîtres. Les parents aveuglés par leur tendresse , croient doubler leur fortune , & la perdent entièrement. Les commis , les caissiers hasardent leur dépôt , & se donnent ensuite la mort par désespoir. Plusieurs maisons sont tombées par ce jeu ruineux. Une certaine ivresse s'empare de tous les infortunés , & ils perdent le dernier soutien de leur vie défaillante. On est pleinement instruit de toutes ces scènes tragiques , désastreuses & presque journalières ; & malgré toute l'évidence du danger & toute la force du sentiment , qui fait voir cette loterie comme vexatoire , on en laisse subsister les funestes opérations , tant on a soif d'argent , tant on fait peu de cas des mœurs & de la tranquillité des familles !

« Ces conquêtes odieuses de l'état sur les

citoyens , & des citoyens sur leurs freres , sont-elles dignes de la mere-patrie , & la societe devoit-elle immoler ainsi ses enfans , leur tendre des pièges , & appeller d'inévitables défords , en agitant périodiquement toutes ces roues de fortune ?

On parle de décorer la ville , de bâtir des édifices ; *l'aisance & les mœurs en sont le plus bel ornement* , disoit Zénon. La Divinité ne manque ni de temples ni d'autels ; mais ce qui doit sur-tout réjouir les regards , c'est la subsistance aisée & journaliere d'un peuple heureux & content. La prudence en politique est l'œil des autres vertus.

*Extrait , ambe , terne , quaterne , quine.* mots ci-devant inconnus au peuple , quels défâtres ne lui avez-vous pas déjà causés ! Quel argent ne lui avez-vous pas enlevé furtivement ! Helas ! il ignore que cette loterie est toute a l'avantage des banquiers , & il passe sa vie à *combinaison des numéros*. La crainte & l'espérance le rendent superstitieux & hébété , & ne sachant pas même *calculer* , il reste dans la plus grossiere illusion. Son ignorance à cet égard devoit être sa sauve-garde.

Le roi de Prusse , sage législateur , a banni les loteries de Berlin & de ses états : ce grand exemple , donné par une tête forte & habile à gouverner , dit plus que tous les raisonnemens ; & sa longue expérience dépose contre ces jeux qui dessèchent les forces vitales d'un

empire, en ôtant au peuple une partie de sa subsistance.



## CHAPITRE CCLXXIII.

### *Le Chapitre équivoque.*

Comment préserver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ses habitants, insensiblement ruinés par les séductions les plus perfides & les plus multipliées ? Parlons à une ville dépravée, & dans une ville corrompue. Depuis que la société a admis & consacré par ses loix même une prodigieuse inégalité de fortunes, le grand forfait a été commis, & depuis chacun a & a dû avoir sa manière d'exister. C'est un combat perpétuel, où tout fait effort sur la masse des richesses, pour en détacher quelque partie. Il ne s'agit plus ici des loix platoniques ; il faut considérer aujourd'hui le renversement de la société naturelle, les effets monstrueux du luxe, & la dépravation générale qu'il a entraînée. L'état est un corps malade, gangréné ; il ne s'agit pas de lui imposer les devoirs d'un corps sain & vigoureux, mais de le traiter conformément à ses plaies presqu'incurables.

Le luxe seul peut guérir les plaies du luxe :

c'est un poison devenu nécessaire à l'ensemble. La première loi est de vivre. Le spectacle le plus hideux est le visage de la misère oisive, & qui attend la mort, les bras croisés, en poussant quelques gémissements inarticulés ; & comme la capitale est un amas confus & incohérent d'hommes qui n'ont ni terres à cultiver, ni manufactures à diriger, ni charges à remplir, qui sont écrasés du fardeau journalier de l'indigence, & qui ne peuvent vivre que d'une industrie prompte & particulière, il faut, puisque le mal est fait, & qu'on a toléré tant de sortes d'abus, il faut donner des moyens de subsistance à cette foule d'hommes qui pourroient faire pis.

L'état autorise publiquement une loterie, qui n'est qu'un jeu de hasard, toujours favorable au banquier, & dont le gain est pour lui seul. Et pourquoi interdire les mêmes jeux aux particuliers, tandis qu'on les ruine d'une manière toujours infructueuse pour chacun d'eux ? C'est l'état qui joue, mais qui joue à coup sûr. Qu'il restitue donc aux particuliers les avantages & les bénéfices : il vaut mieux qu'un homme soit joueur que d'être un usurier, un escroc, un voleur. Dès que l'oisiveté regne dans une grande ville, le seul moyen de parer à sa destruction inévitable, est de faire en sorte que les moyens de subsistance ne soient refusés à personne ;  
car

car la loi voulant être raisonnable , devient aveugle & inhumaine.

Le jeu est un commerce momentané , rapide , susceptible d'un nombre infini de chances , propre à diviser merveilleusement les trop grosses fortunes. Il forme une circulation d'argent , & cette circulation abreuve , vivifie , & de plus favorise les consommations. Ceux qui ne jouent pas , se ressentent du bénéfice de ceux qui gagnent. Dans l'ivresse du gain , l'argent coule , échappe , & se répand sur tous les pas de l'heureux joueur. L'avarice devient généreuse , & tous les fronts sont déployés par le mouvement actif de l'espérance & de la joie.

Une circulation très-rapide est imprimée à l'argent ; tous les marchands s'en ressentent , & de proche en proche tous les plus petits canaux du corps politique reçoivent des germes de fécondité.

J'aimerais toujours mieux voir dans Paris des ~~maisons de jeu~~ , que des maisons de prostitution. Les premières peuvent causer quelque bien , les secondes ne peuvent qu'être funestes en tous sens. Le système de Laws fut un jeu public. Jamais on ne vit tant d'activité en France ; le mouvement du commerce étoit rapide , les affaires multipliées , & tous les petits états jouissoient. Ce jeu moins désordonné , moins violent , contenu

dans les limites qui appartiennent à chaque objet, eût été très-utile.

Ne nous abusons donc pas aujourd'hui, & voyons les choses telles qu'elles sont. Depuis que l'or est l'esprit vital des empires, & que les rois eux-mêmes ne regnent que par l'or, on ne compte plus que ses heureux possesseurs. Dans les rangs les plus élevés, tout comme ailleurs, on se baïsse pour ramasser l'or, & sans lui tout est vaine décoration.

Les dignités stériles ne sont plus des dignités. La science du blason est reléguée dans les dictionnaires, & nous demandons, comme l'Anglois, non plus *quel homme est-ce?* mais *combien a-t-il?* L'égalité des individus, qui le croiroit! semble, devant des fermentations même du luxe : en attendant qu'il nous tue, il nous suspend, égaux, sur les bords de l'abyme. Plus de maîtres dans nos cités que ceux qu'on se donne, plus d'esclaves que ceux qui n'ont point d'or : qui a de l'or, peut regarder tout homme en face ; qui a payé l'impôt au souverain, est absolument quitte envers lui.

On se l'arrache, on se le partage, cet or si nécessaire ; & dans ce combat, le vainqueur d'aujourd'hui sera demain vaincu. Qui ne sent que dans un tel choc politique, & sujet à tant de balancements, les différentes places que chacun occupe, n'admettent point

de différences légitimes aux yeux de la raison; qu'il n'y a d'autre distinction réelle & permanente que l'or; qu'il faut donc le lancer en tout sens, afin qu'il passe de main en main, & que chacun ait le droit d'en obtenir des parcelles? Ne sent-on pas que, consacrer d'un côté les monstrueux héritages, & empêcher de l'autre que tel homme n'hérite d'un autre à une table de jeu, c'est la contradiction la plus absurde, la plus dangereuse, même au gouvernement actuel, qui s'étant fait banquier, a distrait sciemment le bien qui pouvoit résulter de ce jeu effroyable, où tous les désavantages sont nécessairement pour ceux qui *font*?

Si ce remède paroît opposé à des réflexions plus sages, je ne l'indique que comme un remède momentané, & qui donne le temps au législateur de recourir à des moyens plus conformes à la vertu. C'est Colbert qui a commencé le mal, & je suis pleinement justifié par ses institutions & celles de ses imitateurs. Colbert à la tête du commerce & des manufactures, leur a sacrifié l'agriculture. Il a porté dans le sein des villes cette foule d'hommes qui fertilisoient les campagnes; il a créé la classe innombrable des rentiers. On avoit des ouvrages d'un travail précieux, & l'on manquoit de pain. On lit avec étonnement que, durant les troubles de France qui précéderent le règne de Henri IV,

le royaume produisoit des subsistances deux fois au-delà de la consommation des habitants, & que, pendant les opérations brillantes de Louis XIV, au milieu des miracles de la peinture & de la sculpture, la nation souffroit de la disette; disette qui depuis s'est fréquemment renouvelée: ce qui prouve un vice dans le ministère de ce Colbert si vanté, qui a procuré à Louis XIV de nouveaux moyens de prodigalité, qui a fondu le peuple dans le service de la cour, qui a augmenté la puissance royale au-delà de ses bornes naturelles.

Et ce qu'il faut remarquer, c'est que, malgré Colbert, le manufacturier & le marchand n'ont jamais pu jouir d'un degré d'estime égal à leurs travaux. Pourquoi celui qui achete se croiroit-il au-dessus de celui qui vend? Les besoins ne sont-ils pas réciproques? & de quelle chose dans le monde l'argent n'est-il pas le signe? On fonde le trône, on paie les autels. Le monarque & le pontife ont des revenus qu'ils touchent de leurs mains en monnoie. Les récompenses les plus illustres ont, dans tous les états modernes, l'argent pour base. Je vois les grands seigneurs aussi après à l'obtenir, que ceux qui en sont totalement privés. Tous les grands comédiens de ce monde, depuis ceux qui jouent sur les tréteaux jusqu'à ceux qui représentent dans les cours, sont payés, &



d'avance : conformité assez remarquable. Le commerce , dit-on , est fondé sur le gain : voilà ce qui l'avilit, Mais tout respire le gain. Celui qui se trouve au lever du roi , fait une espece de trafic de son temps , de ses cour- ses , de ses assiduités , de ses courbettes. Il ne voyage cependant que de Paris à Ver- failles. Le négociant visite tous les ports de l'Europe ; il est utile à tous les hommes. Tel a rapporté de ses voyages une multitude de connoissances ; & tel gentilhomme qui ne veut vendre que son sang , marchande des années entières un régiment qui lui échappe ; & le voilà pauvre , lui & ses descendants , pour deux cents années.

Ai-je plaisanté , ai-je raisonné ? C'est ce que je vous laisse à deviner , lecteur.



## C H A P I T R E C C L X X I V .

*Mes Regrets , & bien superflus.*

**E**n voyant tout ce qui déshonore à ce point un peuple riche & policé , quel écrivain n'a point regretté de ne pas trouver dans cette ville une *tribune aux harangues* , où l'on parleroit au public assemblé ? On y tonneroit contre de cruels abus , qui ne cessent en tous pays , que quand on les a dénoncés à l'ani-

madversion publique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous restent de l'antiquité, sont émanés de la tribune ; & aujourd'hui, que les lumières politiques deviennent plus saines, on y proposeroit ce qui pourroit être utile au public.

Qui oseroit y monter sans se sentir échauffé des nobles flammes du patriotisme ? Aujourd'hui, dans les gouvernements les plus libres, les peuples ne connoissent les débats des administrateurs que par les papiers publics ; moyen toujours précieux, mais bien inférieur à la parole qui tonne au milieu d'une immense assemblée.



## C H A P I T R E C C L X X V .

### *Souhait.*

Cette population qui s'accroît, s'accroîtra encore ; car depuis que les routes sont ouvertes, tout vient, tout fond des provinces sur la capitale ; des colonies de jeunes gens y accourent, abandonnent les toits paternels, soit pour y faire fortune, soit pour y vivre avec plus de liberté ; & de là ce nombre infini de gens qui cherchent de l'emploi & de l'occupation. La masse d'argent s'y précipite, & d'autant plus qu'il ne reflue pas

vers les provinces, & que les provinces y versent incessamment le leur. Mais cette masse se concentre en un petit nombre de mains.

Ces considérations ont fait desirer à plusieurs que Paris devînt port, comme il l'a été autrefois, à ce qu'il semble. Il est sûr que le commerce maritime conviendrait très-bien à la capitale d'un royaume aussi peuplé que la France, sur-tout si l'on considère presque tout l'argent est dans Paris. Ce commerce ne nuirait en rien aux autres villes du royaume, parce que les relations nouvelles, ouvertes avec l'Amérique, pourroient occuper le double & le triple des vaisseaux qui courent les mers; parce que le propre du commerce est de vivifier toutes les parties qu'il arrose; parce qu'avec le temps & quelques efforts, l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire presque exclusif qu'elles s'attribuent.

Quelle incroyable activité, & quel surcroît d'industrie naîtroient de ce nouveau point de vue! Il agrandiroit & ennoblirait les spéculations de nos financiers, transformés en agioteurs, faute de plus grands moyens. Il fournirait une multitude de ressources à tant d'hommes qui languissent avec du courage & du talent.

Le projet de faire aborder les vaisseaux-marchands au pied du superbe palais des

Tuileries, n'est pas jugé impraticable. On prétend même que, pour vaincre toutes les difficultés, la dépense totale n'excéderoit pas quarante-fix millions. J'ai vu un plan qui me semble devoir être vainqueur de tous les obstacles, & qui rendroit la riviere navigable en tout temps.

Eh quoi ! est-ce au peuple qui a joint la Méditerranée à l'Océan, est-ce au pays qui a enfanté Riquet & Laurent à redouter une entreprise beaucoup plus facile ? Et quand il fallut ordonner aux eaux du canal de Languedoc de passer sur un pont & de traverser une riviere, de couler à travers une montagne percée à sa crête, de monter, de descendre une autre montagne sans s'égarer, c'étoient d'autres travaux, d'autres difficultés à dompter ; difficultés regardées comme infurmontables. On en vint à bout néanmoins, sur plus de quarante lieues d'étendue ; & la science des machines n'étoit point alors perfectionnée au point où elle est aujourd'hui.

Quelle entreprise plus utile & plus nécessaire ! On a dépensé bien davantage pour des bosquets peuplés de marbres stériles, & qui n'attestent que l'orgueil des rois, & non leur magnificence. Mes vœux hâtent le moment où cette ville aura un débouché pour ses nombreux enfants, obligés le plus souvent de s'expatrier, ou de ramper dans des occupations qui dégradent l'ame. Je lui vois

alors un gage de subsistance assurée, un gage de félicité, & je ne tremblerai plus sur les futurs destins ; elle aura un rang égal aux capitales du monde. Mais je ne la considérerai vraiment comme florissante, que quand elle se fera fait jour au sein des mers, pour appeler en ligne directe l'abondance dans ses murs : sans ce moyen, le revers le plus inattendu peut tout-à-coup la dessécher, la flétrir, & donner la mort à ses citoyens.



## C H A P I T R E C C L X X V I .

### *Paris-Port.*

Tandis qu'on a dépensé trois ou quatre millions pour des guerres folles, inutiles, inconséquentes, comment n'a-t-on pas réalisé le projet de faire venir les vaisseaux à Paris ? Rendre *Paris-port*, comme il l'a été autrefois ; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville ; y faire aborder les vaisseaux qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde ; ne seroit-ce pas donner tout-à-coup au commerce de la France la plus vigoureuse de toutes les impulsions ? L'opulence de la capitale, sa population, l'activité de ses habitants, tout garantirait les fonds, les matelots & le succès.

Le projet est praticable ; il ne faudroit que creuser le lit de la riviere , pour qu'elle fût navigable ; & les frais devroient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération ?

Alors peut-être , sans la marine royale ( cette coûteuse & inutile décoration ) les armateurs sortiroient en foule , & se rendroient redoutables , parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée , industrielle & riche. Le sort de la capitale ne seroit plus incertain : des ressources promptes seroient assurées à tous les régnicoles. La France comporte par ses richesses territoriales , cinq à six villes maritimes du premier ordre , & nous en avons à peine trois.

Tout ce qui est dépensé à Paris en luxe frivole , en jouissances futiles , prendroit naturellement son cours vers un commerce grand & généreux , qui élèveroit les ames & les esprits. L'agiotage disparoîtroit pour faire place au négoce : l'usure rougiroit quand elle appercevroit des moyens plus grands , plus lucratifs & légitimes. Enfin , si les succès sont proportionnés à la masse de pouvoir qu'on met en action , de quels avantages ne pourroit-on pas se flatter !

La tête d'un pareil royaume figureroit avec plus de splendeur , environné de mille vaisseaux ; & l'abondance qui ne vient à

elle qu'en épuisant les environs & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, vien- droit flotter sans peine & sans efforts au pied de ses magnifiques remparts. L'industrie aiguillonnée en tout sens, ne seroit plus, timide ni obscure; elle s'agrandiroit avec le projet; & la réaction de tous les esprits opéreroit, quelque chose de grand, c'est-à-dire, de relatif à la puissance réelle du royaume.

Cette nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques isles éloignées, sur la possession desquelles s'égaré la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'histoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Danemarck & de la Norwege, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête Sigefroi, vinrent en l'année 885, faire le siege de Paris avec sept cents voiles, sans compter les barques; en sorte qu'au rapport d'Abbon, religieux de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, contemporain & témoin oculaire, qui a écrit l'histoire de cette guerre en deux volumes en vers latins, la riviere étoit couverte de leurs bâtimens l'espace de deux lieues. Il ajoute qu'ils étoient déjà venus deux fois dans le même siecle.

Jules-César rapporte dans le troisieme livre de ses Commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un

hiver six cents vaisseaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printemps il fit monter sur ces vaisseaux son armée, avec armes, bagages, chevaux & provisions, & qu'il descendit la Seine, passa à Dieppe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, le premier Août 1766, le capitaine Berthelot arriver au Pont-Royal, vis-à-vis des Tuileries, sur son vaisseau de cent soixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingt pieds de hauteur? Lorsqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandises, l'eau de la Seine étoit à peu près à la même hauteur, c'est-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaisseau est arrivé de Rouen à Paris en sept jours, de Rouen à Poissi en quatre, & une autre fois du Havre à Paris en dix jours.

L'académie des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, annonça dans sa séance publique, tenue le premier Août 1759, qu'elle proposoit pour sujet du prix de l'année suivante, cette question : *La Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaisseaux plus considérables que ceux qu'elle porte, & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre, ou de lui procurer cet avantage?* En 1760, le prix fut remis, l'académie n'ayant pas été satisfaite des mémoires qu'



lui furent envoyés. En 1761, les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle se décida à changer la matière du prix.

Le projet n'a jamais été jugé impraticable par les ingénieurs, & le devis estimatif des ouvrages, signé par plusieurs architectes, a été mis sous les yeux du ministère.

On a de l'argent pour des guerres destructives & incertaines, pour les vieux rébus du radotage ministériel; on n'en a point pour féconder une ville immense, & soulager les provinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.



## C H A P I T R E C C L X X V I I .

### *Les Prisons.*

**R**etombons de ces sublimes projets à ce qui existe. Abandonnons nos beaux rêves, pour contempler notre indigence & notre pauvreté réelle. Voyons notre extrême indifférence pour tout ce qui intéresse de si près l'humanité. Des images consolantes ont erré autour de moi : les cashots, les chaînes, le bruit des clefs dissipent le songe !

La loi arrête l'innocent comme le coupable, lorsqu'il s'agit de constater un délit; mais la prison étant déjà une peine très-

grave, elle doit être adoucie autant qu'il est possible qu'elle le soit. Or, pour s'assurer de ma personne, il ne faut pas pour cela attaquer ma santé, me priver des regards du soleil & de l'air, me jeter dans une demeure infecte, me faire languir au milieu d'une troupe de brigands, dont la seule vue est un supplice.

Si le soupçon exige que je sois totalement privé de ma liberté, que je ne sois point à la merci de l'avarice d'un geolier; qu'en m'arrachant à mes foyers, on ne me confonde point avec ceux qu'on va conduire au gibet; car je puis être innocent.

La loi ne me devra aucun dédommagement, quand elle aura reconnu mon innocence; d'accord: parce qu'elle aura agi au nom de l'intérêt général, auquel tout est & doit être subordonné. Mais que je n'emporte pas une affreuse maladie de ma captivité, tandis qu'il est si facile de m'épargner ces horreurs, en m'accordant un peu d'air au milieu de ma solitude.

Les prisons sont resserrées, mal-saines, infectes: on les a justement comparées à de hauts & larges puits, aux parois desquels seroient adossées des masures étroites & hideuses. Si le prisonnier veut y être séparé, il paiera *soixante francs par mois* un petit emplacement de *dix pieds quarrés*. Tout s'y vend le double, & l'on diroit qu'il y a

au *guichet* une taxe particulière pour rendre la misère des prisonniers encore plus profonde.

D'énormes chiens font la garde, & même la police avec les geoliers. Rien n'est plus frappant que l'analogie qui les caractérise. Ces élèves sont dressés à saisir un prisonnier au collet, & à le mener au cachot; ils obéissent au moindre signe.

Une petite porte épaisse s'ouvre trente fois par quart-d'heure; il faut que tout ce qui sert à l'entretien & à la nourriture passe par-là: il n'y a point d'autre entrée.

Les cachots sont les réceptacles de toutes les horreurs & de toutes les misères humaines: les vices les plus monstrueux y sont naturalisés, & le criminel oisif s'enfonce là dans de nouveaux crimes.

On nomme *pailleux* les misérables qui respirent encore dans ces fouterreins. L'humanité est réellement effrayante & hideuse sous ce déplorable point-de-vue: tirons le rideau.

Il y a à la porte de la prison un *cercueil bannal* pour les prisonniers & *pailleux* qui décèdent; ils n'obtiennent point de bière de la charité publique; on ne leur accorde qu'un linceul. Ce cercueil très-épais & très-solide reçoit chaque jour tous les morts, & indistinctement; quelquefois il en contient deux, quand les trépassés sont des adolescents:

Le cercueil bannal de la prison du Châte-  
lat sert depuis plus de quatre-vingt ans. Les  
*pailleux* l'appellent *la croûte de pâté*. O Sau-  
vages errants dans les forêts de l'Améri-  
que septentrionale ! vous mangez vos enne-  
mis, vous faites un trophée sanglant de leur  
chevelure ; mais vous n'avez jamais du  
moins offert à la main tremblante de l'his-  
torien les tableaux que j'aurois ici à tracer....  
Non, laissons les monstrueuses turpitudes de  
l'humanité dégradée sous les voiles épais qui  
la couvrent. Les gardiens féroces de ces cri-  
minels ne s'attendrissent jamais, & ils ajou-  
tent d'eux-même à la dureté de leur mi-  
nistère.

Un édit bienfaisant & paternel va faire  
cesser une grande partie de ces abus ; & le  
bien qui se fait, devient le gage du bien  
qui se fera. Qu'il se fait lentement !



## C H A P I T R E C C L X X V I I I .

### *Sentence de mort.*

Quelle voix sinistre & retentissante, em-  
plissant les rues & les carrefours, se fait  
entendre jusqu'au sommet des maisons, &  
crie qu'un homme plein de jeunesse va pé-  
rir, égorgé de sang-froid par un autre hom-

me, au nom de la société ? Le colporteur, en courant & hurlant, vend la sentence encore humide ; on l'achete pour savoir le nom du coupable, & apprendre quel est son crime : on a bientôt oublié l'un & l'autre. C'est une condamnation subite qui vient épouvanter les esprits au moment où l'on ne s'y attendoit pas.

La populace quitte les ateliers & les boutiques, & s'attroupe autour de l'échafaud, pour examiner de quelle manière le patient accomplira le grand acte de mourir en public au milieu des tourments.

Le philosophe qui, du fond de son asyle, entend crier la sentence, gémit ; & se remettant à son bureau, le cœur gonflé, l'œil attendri, il écrit sur les loix pénales & sur ce qui nécessite le supplice ; il examine si le gouvernement, la loi n'ont rien à se reprocher ; & tandis qu'il plaide la cause de l'humanité dans son cabinet solitaire, & qu'il songe à remporter le prix de Berne, le bourreau frappe avec une large barre de fer, écrase le malheureux sous onze coups, le replie sur une roue, non la face tournée vers le ciel, comme le dit l'arrêt, mais horriblement pendante ; les os brisés traversent les chairs. Les cheveux hérissés par la douleur, distillent une sueur sanglante. Le patient, dans ce long supplice, demande tout-à-tour de l'eau & la mort. Le peuple re-

garde au cadran de l'Hôtel de - ville , & compte les heures qui sonnent ; il frémit consterné , contemple & se tait.

Mais le lendemain un autre criminel fait relever l'échafaud , & le spectacle affreux de la veille n'a point empêché un nouveau forfait. La populace revient contempler le même spectacle ; le bourreau lave ses mains sanglantes , & va se confondre dans la foule des citoyens.

L'assassin meurt ; & l'homme qui a fait éprouver à une armée entière les horreurs de la famine , qui a été plus terrible aux soldats de la patrie que le fer & le feu de l'ennemi ; qui a fait disparaître des voitures de farines , & peuplé les hôpitaux ; cet homme vient bâtir un palais devant l'effigie du monarque qu'il a trompé & volé ! Il devoit y entendre le murmure de l'état , les cris plaintifs des soldats qu'il a fait mourir d'inanition : il devoit se réveiller , agité par la frayeur , & voir des spectres menaçants errer autour de lui. Cependant il dort avec sécurité ; des registres signés par des hommes de loi , vendus à ses rapines , ont légitimé ses vols. A l'aide de calculs faux , il paroît innocent : son vil & infame métier l'accrédite pour ainsi dire , & lui donne un rang parmi cette race affamée d'or. Dans ses moments de bonne humeur , il raconte jusqu'à ses exploits meurtriers , & comment ,

mettant le feu lui-même à des magasins , il a revendu à l'état ce qui lui avoit été payé. Incendiaire & assassin en Allemagne , il en plaisante à Paris.

Et le millionnaire qui médite , invente des plans *extendeurs* d'impositions ingénieuses & calculées sur la partie indigente du peuple , lorsqu'il a bien dîné , calcule ce qui doit lui revenir de tel forfait politique , au moment où il est travaillé d'une digestion laborieuse.

Je ne lui pardonnerai jamais ; je le citerai incessamment au tribunal de l'humanité ; je pardonnerai plutôt au malheureux qui , n'ayant qu'un pistolet & du courage , m'attaquera au détour d'une rue , pour m'ôter le signe représentatif des aliments dont il a besoin.

Où , l'homme qui m'assassinerait , me paroîtroit moins odieux que tous ces oppresseurs de la patrie. Je lui pardonne d'avance si ce malheur doit m'arriver ; partie offensée , je lui rends mon affection , je le justifie même , & je garde le sentiment de la haine pour l'être monstrueux qui égorge dans le sein du luxe & des richesses , & le sentiment du mépris pour des loix qui n'ont pas la force d'arrêter ou de punir ces détestables attentats.





## C H A P I T R E C C L X X I X .

*Le Bourreau.*

L'exécuteur de la haute - justice a pour gages dix - huit mille livres par an. Il n'en touchoit, que seize mille il y a six ans. Il avoit le droit de porter ses mains immondes sur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

Il n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris depuis quarante ans environ. Aussi le bourreau est - il inexpérimenté dans cette fonction.

La dernière classe du peuple connoît parfaitement sa figure ; c'est le grand acteur tragique , pour la populace grossière, qui court en foule à ces affreux spectacles, par le sentiment de cette inexplicable curiosité, qui entraîne jusqu'à la foule polie, quand le crime ou le criminel sont distingués.

Les femmes se sont portées en foule au supplice de Damiens ; elles ont été les dernières à détourner leurs regards de cette horrible scene.

Le petit peuple s'entretient fréquemment de l'exécuteur, dit qu'il a table ouverte pour les pauvres chevaliers de Saint-Louis, & va



chercher chez lui de la graisse de pendu ; car il vend les cadavres aux chirurgiens , ou les garde pour lui , à son choix : le criminel ne peut pas se vendre de son vivant , ainsi qu'il fait à Londres.

Rien ne distingue cet homme des autres citoyens , même lorsqu'il exerce ses épouvantables fonctions ; ce qui est très-mal vu. Il est frisé , poudré , galonné , en bas de soie blancs , en escarpins , pour monter au fatal poteau : ce qui me paroît révoltant , puisqu'il devoit porter , en ces moments terribles , l'empreinte d'une loi de mort. Ne saura-t-on jamais parler à l'imagination , & puisqu'il s'agit d'effrayer la multitude , ne connoitra-t-on jamais l'empire des formes éloquentes ? L'extérieur de cet homme devoit l'annoncer.

Il est sans contredit le dernier citoyen de la ville , & lui seul est frappé par son emploi d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui exercent , pour cent écus , le métier qu'il fait pour six mille. Et il trouve des valets !

Il y auroit beaucoup de réflexions à faire sur cet agent de notre législation criminelle , pour savoir à qui il appartient spécialement ; mais cet examen nous jeteroit dans une dissertation étrangère à la nature de cet ouvrage.

Il marie ses filles , quand il en a , à des

bourreaux de province. Entre eux ils s'appellent ( à l'instar des évêques ) *Monfieur de Paris*, *Monfieur de Chartres*, *Monfieur d'Orléans*, &c ; & *Charlot* & *Berger* fournissent aux entretiens du peuple une matiere inépuisable. Tels savetiers savent l'histoire des pendus & des bourreaux, ainfi qu'un homme de bonne société fait l'histoire des rois de l'Europe & de leurs ministres.



## C H A P I T R E C C L X X X .

*Place de Greve.*

**L**à font venus tous ceux qui se flattoient de l'impunité ( & l'on ne sauroit imaginer comment ils s'abusoient à ce point extrême ) : un *Cartouche* ; un *Kavaiillac*, un *Nivet*, un *Damiens*, & plus scélérat qu'eux encore, un *Desfrues*. Il y montra la froide intrépidité & le courage tranquille de l'hypocrisie. Je l'ai vu & entendu au Châtelet ; car il se trouvoit alors dans la même prison avec l'auteur de la *Philosophie de la nature* ; & j'allois visiter l'écrivain.

¶ *Desfrues* n'avoit à la bouche que les noms sacrés de Dieu, de religion. Le génie du crime n'a guere été plus loin ; & par la médi-

tation & par la complication de ses faits , il a offert un exemple effrayant de ce que pouvoit receler & imaginer l'abîme noir & impénétrable du cœur humain , quand la perversité y regne.

Cette place est encore étroite , quoique nouvellement élargie. Les exécutions devroient se faire ailleurs ; car on oblige une foule de rentiers qui ont prêté leur argent au roi , à voir tous les apprêts révoltants d'une exécution ; & rien de si hideux , de si indigne de la majesté des loix. Mais tout ce qui concerne la jurisprudence criminelle est parmi nous dans un si déplorable cahos , qu'il y a bien d'autres réformes à faire , avant que de donner aux exécutions une couleur qui les distingue d'un meurtre sanglant , ou d'une vengeance atroce.

L'assassin au fond des bois a-t-il jamais couché un homme sur une croix de Saint-André , pour lui casser les os de onze coups ? puis l'a-t-il ployé sur une roue de carrosse , un confesseur à ses côtés , qui ne peut délier le patient , & qui l'exhorte à souffrir ? Certes la justice est plus effrayante que le crime. L'assassin donne son coup de poignard , craint d'envisager la victime , fuit avec le remords , tandis que la justice compte pendant vingt-quatre heures les cris désespérés d'un malheureux qu'environne un peuple immense.

On reproche à la populace de courir en

foule à ces odieux spectacles ; mais quand il y a une exécution remarquable , ou un criminel fameux , renommé , le beau monde y court comme la plus vile canaille.

Nos femmes , dont l'ame est si sensible , le genre nerveux si délicat , qui s'évanouissent devant une araignée , ont assisté à l'exécution de Damiens ! je le répète , & n'ont détaché que les dernières leurs regards du supplice le plus horrible & le plus dégoûtant que la justice ait jamais osé imaginer , pour venger les rois.

On avoit fait venir tous les bourreaux des villes circonvoisines , pour prêter la main à ces révoltantes opérations qui ont attiré des amateurs & des curieux.

L'auteur d'un ouvrage moderne sur la passion du jeu , affirme que ce jour-là même on joua à la Greve , qu'on y joua de l'argent , en attendant l'huile bouillante , le plomb fondu , les tenailles rougies au feu & les quatre chevaux qui devoient écarteler l'assassin ; & nous nous croyons civilisés , policés ; & nous osons parler de nos loix , de nos mœurs ; tandis que , sans le cri éloquent des écrivains , nous n'aurions pas appris à rougir de ces atroces turpitudes. Que nous avons encore besoin d'être conduits à la sensibilité & à la raison !

Le patient , tant la coutume a d'empire , ne harangue jamais le public ; ce qu'il fait si souvent

souvent en Angleterre : il n'en obtiendrait pas la permission. Le général Lally paroissant vouloir parler au peuple , on lui mit un *baillon*. Ainsi la forme du gouvernement se caractérise par-tout , & ne permet à personne d'élever la voix ; même à sa dernière heure , & de haranguer un instant avant d'expirer.

Les colporteurs qui crient les sentences de mort, la médaille de cuivre sur l'estomac , font quelquefois retentir l'arrêt fatal jusqu'aux oreilles du supplicé ; cruauté impardonnable ! Ils appuient sur-tout fortement sur ces mots , *qui condamne un assassin*. Cet horrible barbarisme est de leur invention ; mais il frappe plus vivement les organes du peuple que le mot *assassin*, & le peuple dit & dira toujours *assassin* : cela lui semble plus énergique.

Il y a quelques années qu'un fils ayant fait assassiner son pere , fut rompu à la place Dauphine avec son complice , exécuteur du meurtre. Le parricide , qui avoit entraîné dans le crime un homme foible , par l'appât du plus mince intérêt , se montra sur l'échafaud , si dur , si hautain , si peu repentant , tandis que son compagnon prioit & se résignoit , qu'au premier cri qu'il jetta sous le premier coup de barre , un battement universel partit de toutes les mains.

J'ai cru que ce trait , peut-être unique ,

devoit appartenir au tableau des-mœurs du peuple de la capitale.

On ne coupe plus de têtes ; ce qui prouve que les *grands* ne prévariquent point. Le sabre qui coupe les têtes nobles, est rouillé dans le fourneau, & l'exécuteur a oublié cette partie de son métier. Il ne fait plus que pendre & rouer : son bras inexpérimenté a manqué le général Lally.

Chaque année offre une race nouvelle de voleurs & de scélérats qui ont un caractère différent. L'an passé, c'étoient des empoisonneurs connus sous le nom d'*endormeurs*, qui méloient dans le tabac & dans les boissons un venin assoupissant, dangereux & mortel : cette année ; ce sont des voleurs d'églises, des sacrileges, qui pendant les nuits enfoncent, pillent les sacristies, emportent ciboires, calices, croix, chandeliers, &c. On a dépouillé, tant sur la route de Flandres qu'aux environs de Paris, près de quarante églises.


On a vu, dit-on, de ces sacrileges qui avoient volé un ciboire, en renvoyer les hosties au curé du lieu dans une lettre, après avoir employé une de ces mêmes hosties, comme pain à cacheter.

On a révoqué en doute les exécutions nocturnes, faites aux flambeaux. Il paroît constaté que rien n'est moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi se plait à un

meurtre clandestin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner cet horrible caractère. La peine de mort ne sauroit être considérée que comme un exemple, & jamais comme une punition ; or , qu'est-ce que d'étrangler un homme dans les ténèbres , à l'insu des citoyens qui dorment ? Si vous lui faites grace de la publicité , faites-lui grace de la vie. Ce n'est qu'au nom de la société qu'il doit la perdre ; & votre arrêt est un crime , si elle ignore tout à la fois le délit & le supplice.

Les Anglois & les Suisses ont une jurisprudence criminelle que la justice , la raison & l'humanité peuvent avouer ; & nous avons encore à rougir de nos formes lamentables & barbares : nous n'avons pas encore appris à garantir notre liberté , notre vie & notre honneur des invasions du pouvoir aveugle & de la scélératesse réfléchie. La loi reste indécise entre le crime audacieux & l'innocence timide : elle a peine à les distinguer ; & tandis que l'instruction s'est passée dans l'ombre loin de l'œil & de l'oreille des citoyens , le supplice vient épouvanter leurs regards ; & en voyant ses abominables instruments dressés dans la place publique , il faut qu'ils demandent quel est le coupable & qu'elle est son délit.




 C H A P I T R E C C L X X X I .
*Servante mal pendue.*

Il y a dix-sept ans environ qu'une jeune paysanne, d'une figure très-agréable, s'étoit mise en service chez un homme qui avoit tous les vices qu'entraîne la corruption des grandes villes. Epris de ses charmes, il tenta tous les moyens de la séduire. Elle étoit honnête ; elle résista. La sagesse de cette fille ne fit qu'irriter la passion du maître qui, ne pouvant la soumettre à ses desirs, imagina la vengeance la plus noire & la plus abominable. Il enferma furtivement, dans la cassette où cette fille mettoit ses hardes, plusieurs effets à lui appartenants & marqués à son nom ; puis il cria qu'il étoit volé, appella un commissaire, & fit sa déposition en justice : à l'ouverture de la cassette, on reconrut les effets qu'il avoit réclamés.

La pauvre servante emprisonnée, n'avoit que ses pleurs pour défense ; & pour toute réponse aux interrogatoires, elle disoit qu'elle étoit innocente. On ne sauroit trop accuser notre jurisprudence criminelle, quand on songe que les juges n'eurent aucun soupçon de la scélératesse de l'accusateur, & qu'ils



fuirent la loi dans toute la rigueur ; rigueur excessive , & qui devoit disparaître de notre code , pour faire place à un simple châtiment , qui laisseroit moins de vols impunis.

La fille innocente fut condamnée à être pendue. Elle le fut mal , parce que c'étoit le coup d'essai du fils de l'exécuteur des hautes œuvres. Un chirurgien avoit acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le soir même y porter le scalpel , il sentit un reste de chaleur ; l'acier tranchant lui tomba des mains , & il mit dans son lit celle qu'il alloit disséquer.

Ses soins pour la rappeler à la vie ne furent pas inutiles ; il manda en même temps un ecclésiastique , dont il connoissoit la discrétion & l'expérience , tant pour le consulter sur cet étrange événement , que pour être témoin de sa conduite.

Au moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux , elle se crut dans l'autre monde ; & appercevant la figure du prêtre , qui avoit une grosse tête & une physionomie fortement prononcée , ( car je l'ai connu , & c'est de lui que je tiens ce fait ) elle joignit les mains avec tremblement , & s'écria : *Pere éternel , vous savez mon innocence , ayez pitié de moi.* Elle ne cessa d'invoquer cet ecclésiastique , croyant voir Dieu même. On fut long-temps à lui persuader qu'elle n'étoit

pas déçédée , tant l'idée du supplice & de la mort avoit frappé son imagination ! Rien n'étoit plus touchant & plus expressif que ce cri d'une ame innocente , qui s'élevoit vers celui qu'elle regardoit comme son juge suprême ; & au défaut de sa beauté attendrissante , ce spectacle unique étoit fait pour intéresser vivement l'homme sensible & l'homme observateur. Quel tableau pour un peintre ! Quel récit pour un philosophe ! Quelle instruction pour un homme de loi !

Le procès ne fut pas soumis à une nouvelle révision , ainsi qu'on l'a imprimé dans le *Journal de Paris*. La servante , guérie de son effroi , revenue à la vie , ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adoroit , & qui lui fit reporter ses prières vers le seul Etre adorable , quitta pendant la nuit la maison du chirurgien , doublement inquiet pour cette fille & pour lui. Elle alla se cacher dans un village élcigné , tremblant de rencontrer les juges , les satellites & l'affreux poteaux qui poursuivoient ses regards.

L'horrible calomniateur demeura impuni , parce que son crime manifeste aux yeux des témoins particuliers , ne l'étoit pas de même aux yeux des magistrats & des loix.

Le peuple eut connoissance de la résurrection de cette fille ; il accabla d'injures le scélérat auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immense ce forfait fut bientôt ou-

blîe, & le monstre respire peut-être encore : du moins il n'a pas porté devant les hommes la peine qu'il méritoit.

Un livre à faire seroit le *Récueil de tous les Innocents condamnés*, pour voir les causes de l'erreur, & l'éviter dans la suite. Ne se trouvera-t-il point enfin un magistrat qui s'occupera de cet ouvrage important?



## C H A P I T R E C C L X X X I I.

*Bastille.*

**P**rison d'état : c'est assez la qualifier. *C'est un château*, dit Saint-Foix, *qui, sans être fort, est le plus redoutable de l'Europe.*

Qui fait ce qui s'est fait à la Bastille, ce qu'elle renferme ; ce qu'elle a renfermé ? Mais comment écrira-t-on l'histoire de Louis XIII, de Louis XIV & de Louis XV, si l'on ne fait pas l'histoire de la Bastille ? Ce qu'il y a de plus intéressant, de plus curieux, de plus singulier ; s'est passé dans ses murailles. La partie la plus intéressante de notre histoire nous sera donc à jamais cachée : rien ne transpire de ce gouffre, non plus que de l'abîme muet des tombeaux.

Henri IV fit garder le trésor royal à la Bastille, Louis XV y fit enfermer le Diction-

naire Encyclopédique, qui y pourrit encore.

Le duc de Guise, maître de Paris en 1588, le fut aussi de la Bastille & de l' Arsenal. Il en fit gouverneur Bussi le Clerc, procureur au parlement. Bussi le Clerc ayant investi le parlement, qui refusoit de délier les François du serment de fidélité & d'obéissance, conduisit à la Bastille présidents & conseillers, tous en robe & en bonnet quarré; là il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la Bastille, qui avez reçu sous les trois derniers regnes les soupirs & les gémissements de tant de victimes, si vous pouvez parler, que vos récits terribles & fideles démentiroient le langage timide & adulateur de l'histoire.

Auprès de la Bastille se trouve l' Arsenal, qui recele le magasin à poudre, voisinage tout aussi terrible que la demeure.

La tour de Vincennes renferme encore des prisonniers d'état, qui paroissent devoir y finir leurs tristes jours. Qui a pu calculer au juste les lettres de cachet délivrées sous les trois derniers regnes.

On a une histoire de la Bastille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulieres & bizarres; mais rien de ce qu'on fouhaiteroit tant d'apprendre, rien, en un mot, qui puisse porter quelque jour sur certains secrets d'état, couverts d'un voile impenétrable. Si l'on en croit l'historien, on

y traitoit sous un d'Argenson avec une rigueur inouïe & une violence tyrannique les prisonniers déjà trop punis de la perte de leur liberté.

Le gouvernement, aujourd'hui plus doux & plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la mort de Henri IV, s'est beaucoup relâché sans doute de cette cruelle sévérité, & l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuses & inutiles.

Quand un prisonnier décede à la Bastille, on l'enterre à S. Paul, pendant la nuit à trois heures du matin. Au lieu de prêtres, des guichetiers portent le cercueil, & les membres de l'état-major assistent à la sépulture. Ainsi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

Dès qu'on parle de la Bastille à Paris, on récite soudain l'histoire du *masque de fer* : chacun la fabrique à son gré, & y mêle des réflexions non moins imaginaires.

Au reste, le peuple craint plus le Châtelet que la Bastille : il ne redoute pas cette dernière prison, parce qu'elle lui est comme étrangère, n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conséquent il ne plaint guere ceux qui y sont détenus, & le plus souvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnoissance aux généreux défenseurs de sa cause. Les Parisiens aiment mieux acheter du pain pour vivre,

naire Encyclopédique, qui y pourrit encore.

Le duc de Guise, maître de Paris en 1588, le fut aussi de la Bastille & de l'Arsenal. Il en fit gouverneur Buffi le Clerc, procureur au parlement. Buffi le Clerc ayant investi le parlement, qui refusoit de délier les François du serment de fidélité & d'obéissance, conduisit à la Bastille présidents & conseillers, tous en robe & en bonnet carré; là il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la Bastille, qui avez reçu, sous les trois derniers regnes les soupirs & les gémissements de tant de victimes, si vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles démentiroient le langage timide & adulateur de l'histoire.

Auprès de la Bastille se trouve l'Arsenal, qui recele le magasin à poudre, voisinage tout aussi terrible que la demeure.

La tour de Vincennes renferme encore des prisonniers d'état, qui paroissent devoir y finir leurs tristes jours. Qui a pu calculer au juste les lettres de cachet délivrées sous les trois derniers regnes.

On a une histoire de la Bastille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulieres & bizarres; mais rien de ce qu'on souhaiteroit tant d'apprendre, rien, en un mot, qui puisse porter quelque jour sur certains secrets d'état, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'historien, on

me quand elle ne le tue pas , il avoit supporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une constance mâle & courageuse. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis presque la rigidité du fer , & son corps plongé si long-temps dans un cercueil de pierre , en avoit contracté , pour ainsi dire , la fermeté compacte.

La porte basse de son tombeau tourne sur ses gonds effrayants , s'ouvre , non à-demi , comme de coutume , & une voix inconnue lui dit qu'il peut sortir.

Il croit que c'est un rêve : il hésite , il se leve , s'achemine d'un pas tremblant , & s'étonne de l'espace qu'il parcourt. L'escalier de la prison , la salle , la cour , tout lui paroît vaste , immense , presque sans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu ; ses yeux ont peine à supporter la clarté du grand jour ; il regarde le ciel comme un objet nouveau ; son œil est fixe : il ne peut pas pleurer : stupefait de pouvoir changer de place , ses jambes , malgré lui , demeurent aussi immobiles que sa langue. Il franchit enfin le redoutable gaichet.

Quand il se sentit rouler dans la voiture qui devoit le ramener à son ancienne habitation , il poussa des cris inarticulés ; il ne put en supporter le mouvement extraordinaire , il fallut le faire descendre.

Conduit par un bras charitable , il de-

que le plus beau discours où l'on prouveroit qu'ils ont droit à une vie aisée. On y mettoit autrefois les écrivains pour bien peu de chose ; on a reconnu que l'auteur , le livre & ses opinions en acquéroient plus de célébrité ; on a laissé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain ; & l'on a compris que , lorsqu'on avoit la force physique , il falloit peu s'inquiéter des idées politiques & morales , versatiles & changeantes par leur nature.

Là gémit ou ne gémit plus le célèbre Linguet. Quel est son délit ? On l'ignore.

*L'effet en est affreux , la cause est inconnue.*

VOLTAIRE.



## C H A P I T R E C C L X X X I I I .

### *Anecdote.*

**A** l'avènement de Louis XVI au trône , des ministres nouveaux & humains firent un acte de justice & de clémence , en revifant les registres de la Bastille , & en élargissant beaucoup de prisonniers.

Dans leur nombre étoit un vieillard qui depuis quarante-sept années gémissoit , détenu entre quatre épaissees & froides murailles. Durci par l'adversité , qui fortifie l'hom-



me quand elle ne le tue pas , il avoit supporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une constance mâle & courageuse. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis presque la rigidité du fer , & son corps plongé si long-temps dans un cercueil de pierre , en avoit contracté , pour ainsi dire , la fermeté compacte.

La porte basse de son tombeau tourne sur ses gonds effrayants , s'ouvre , non à demi , comme de coutume , & une voix inconnue lui dit qu'il peut sortir.

Il croit que c'est un rêve : il hésite , il se leve , s'achemine d'un pas tremblant , & s'étonne de l'espace qu'il parcourt. L'escalier de la prison , la salle , la cour , tout lui paroît vaste , immense , presque sans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu ; ses yeux ont peine à supporter la clarté du grand jour ; il regarde le ciel comme un objet nouveau ; son œil est fixe : il ne peut pas pleurer : stupefait de pouvoir changer de place , ses jambes , malgré lui , demeurent aussi immobiles que sa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

Quand il se sentit rouler dans la voiture qui devoit le ramener à son ancienne habitation , il poussa des cris inarticulés ; il ne put en supporter le mouvement extraordinaire , il fallut le faire descendre.

Conduit par un bras charitable , il de-

mande la rue où il logeoit ; il arrive ; sa maison n'y est plus , un édifice public la remplace. Il ne reconnoît ni le quartier , ni la ville , ni les objets qu'il y avoit vus autrefois. Les demeures de ses voisins , empreintes dans sa mémoire , ont pris de nouvelles formes. En vain ses regards interrogerent toutes les figures , il n'en vit pas une seule dont il eût le moindre souvenir.

Effrayé , il s'arrête , & pousse un profond soupir : cette ville a beau être peuplée d'êtres vivants , c'est pour lui un peuple mort ; aucun ne le connoît , il n'en connoît aucun ; il pleure , & regrette son cachot.

Au nom de la Bastille qu'il invoque & qu'il réclame comme un asyle , à la vue de ses habillemens qui attestent un autre siècle , on l'environne. La curiosité , la pitié s'empresstent autour de lui : les plus vieux l'interrogent , & n'ont aucune idée des faits qu'il rappelle. On lui amène par hasard un vieux domestique , ancien portier , tremblant sur ses genoux , qui , confiné dans sa loge depuis quinze ans , n'avoit plus que la force suffisante pour tirer le cordon de la porte. Il ne reconnoît pas le maître qu'il a servi ; mais il lui apprend que sa femme est morte , il y a trente ans , de chagrin & de misère ; que ses enfans sont allés dans des climats inconnus ; que tous ses amis ne sont plus. Il fait ce récit cruel avec cette indif-

férence que l'on témoigne pour les événements passés & presque effacés.

Le malheureux gémit , & gémit seul. Cette foule nombreuse , qui ne lui offre que des visages étrangers , lui fait sentir l'excès de sa misère plus que la solitude effroyable dans laquelle il vivoit.

Accablé de douleur , il va trouver le ministre , dont la compassion généreuse lui fit présent d'une liberté qui lui pese. Il s'incline , & dit : Faites - moi reconduire dans la prison d'où vous m'avez retiré. Qui peut survivre à ses parents , à ses amis , à une génération entière ? qui peut apprendre le trépas universel des siens sans desirer le tombeau ? Toutes ces morts , qui pour les autres hommes n'arrivent qu'en détail & par gradation , m'ont frappé dans un même instant. Séparé de la société , je vivois avec moi-même. Ici , je ne puis vivre ni avec moi , ni avec les hommes nouveaux , pour qui mon désespoir n'est qu'un rêve. Ce n'est pas mourir qui est terrible , c'est mourir le dernier.

Le ministre s'attendrit. On attachà à cet infortuné le vieux portier qui pouvoit lui parler encore de sa femme & de ses enfants. Il n'eut d'autre consolation que de s'en entretenir. Il ne voulut point communiquer avec la race nouvelle qu'il n'avoit pas vu naître : il se fit au milieu de la ville une espece de

retraite non moins folitaire que le cachot qu'il avoit habité près d'un demi-siècle ; & le chagrin de ne rencontrer personne qui pût lui dire , *nous nous sommes vus jadis* , ne tarda point à terminer les jours.



## C H A P I T R E C C L X X X I V .

### *Maisons de force.*

**I**ndépendamment du château de la Bastille & du château de Vincennes , affectés aux prisonniers d'état , les ministres avec des lettres de cachet , ou par des formules particulières , vous envoient à Bicêtre & à Charenton. Ce dernier endroit est pour les insensés & pour les maniaques. Mais sous ce nom sont encore quelques prisonniers d'état ; ce sont des religieux de la Charité qui sont les geoliers de ces prisons.

Sur les plaintes d'une famille , les jeunes libertins sont enfermés à Saint-Lazare. Les femmes ( car on les enferme aussi ) sont conduites aux filles de la Madeleine , à Sainte-Pélagie & à la Salpêtrière.

Ces différents emprisonnements sont nécessités quelquefois par des circonstances impérieuses ; mais il seroit toujours à désirer que la détention d'un citoyen ne dépendit pas

d'un seul magistrat , & qu'il y eût une sorte de tribunal pour examiner quand ce grand acte d'autorité , soustrait à l'œil des loix , cesse d'être illicite.

Quelques avantages réels compensent ces formes irrégulières , & il y a en effet une infinité de désordres que la marche lente & grave de nos tribunaux ne sauroit ni connoître , ni arrêter , ni prévoir , ni punir. Le criminel audacieux ou subtil triompheroit dans le dédale tortueux de nos loix civiles. Les loix de police plus directes le surveillent , le pressent , & l'environnent de plus près. L'abus est à côté du bienfait , j'en conviens ; mais beaucoup de violences particulières & de délits bas & honteux sont réprimés par cette force vigilante & active qui devoit néanmoins publier son code , & le soumettre à l'inspection des citoyens éclairés.

Les inspecteurs de police , hommes nouveaux dans notre législation , sont beaucoup écoutés du lieutenant de police , sur-tout dans les cas particuliers & obscurs. Mais leurs rapports peuvent être fautifs , exagérés , passionnés. La première impression demeure dans l'esprit du magistrat qui , vu ses occupations trop étendues , ne sauroit donner à chaque objet qu'un coup-d'œil rapide.

Les inspecteurs de police , qui occasionnent un grand nombre de détentions ( car ils y sont intéressés ) ne devoient être qu'in-

*vestigateurs* des délits & *captateurs* : mais, faite d'une procédure exacte, ils deviennent juges pour ainsi dire, puisque c'est sur leur simple déposition que l'on établit la preuve & la punition du délit. Or, comme ces inspecteurs frappent le plus souvent sur la portion du peuple qui n'a ni voix, ni défense, ni réclamation, & qu'ils sont intéressés à trouver des coupables, il est aisé d'imaginer ce que l'erreur & le zèle même sans parler des autres passions, peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur & la précipitation ont leur danger.

Les évêques dans les provinces, il y a trente ans, faisoient encore enlever les filles de protestants par lettres de cachet, pour les confiner dans un couvent, & là les détacher de la communion de leurs peres. Cette violence a toujours été fort rare dans la capitale.



## CHAPITRE CCLXXXV.

### *Dépôts ou Renfermeries.*

**P**risons de nouvelle institution, imaginées pour débarrasser promptement les rues & les chemins de mendiants, afin que l'on ne voie plus la misère suppliante à côté du faste insolent.

On les plonge avec la dernière inhumanité dans des demeures fétides & ténébreuses , où on les laisse livrés à eux-mêmes. L'inaction , la mauvaise nourriture , l'abandon où ils sont , l'entassement des compagnons de leur misère ne tardent pas à les faire disparaître l'un après l'autre.

Ces *dépôts* ( de quelque prétexte que l'on veuille les colorer ) offensent à la fois l'équité naturelle , les loix civiles , la saine politique , la religion & l'humanité. Il faut que l'on soit bien peu fécond en ressources & en moyens , pour dévouer à une mort lente tant d'infortunés , au lieu de savoir les employer , après leur avoir ôté leur liberté. Aucun pouvoir humain n'a le droit d'enfermer un mendiant , s'il ne lui offre sur le champ un genre d'occupation qui exerce ses bras , sans l'atrouter.

Ces oppressions condamnables & qui n'admettent aucune excuse , contristent l'ame la moins sensible , & l'on pourroit rapporter ici des faits capables d'affliger les cœurs les plus indifférents : mais il nous suffit d'avoir dénoncé ces horreurs trop bien constatées aux hommes équitables & puissants. Il est même impossible qu'elles ne prennent pas fin sous un gouvernement fort distrait , il est vrai , mais d'ailleurs doux & humain. Il sentira qu'on ne doit pas traiter ainsi les pauvres qui n'ont commis aucun crime ; & que ce né-

toit pas la peine de les ravir à une oisiveté volontaire ou forcée, pour leur imposer cette même oisiveté devenue un supplice, & le désespoir & la mort qui s'ensuivent.

Quand un ministre fait arrêter un homme avec une lettre de cachet ou par un ordre verbal, & que pour des raisons à lui connues il ne le fait pas conduire à la Bastille, on l'enferme au Châtelet; & là, l'homme-victime reste *en dépôt*. C'est une expression toute nouvelle, qui s'applique à une vexation aussi nouvelle. Il faut bien apprendre aux étrangers toute la richesse de notre langue. Ainsi le mot *dépôt* a plusieurs significations : c. q. f. d.

Une lettre de cachet enlève, transporte un homme dans un cachot, & l'y laisse pourrir le reste de ses jours; mais cette même lettre de cachet est impuissante à saisir ses biens & à l'en priver. Les biens de l'emprisonné reviendront à ses héritiers naturels; ainsi l'argent parmi nous est beaucoup plus sacré que la liberté personnelle.







## C H A P I T R E C C L X X X V I .

*Vie d'un Homme en place.*

U n ministre se leve, son antichambre est déjà pleine de gens qui l'attendent : il paroît ; des milliers de placets passent dans les mains embarrassées de ses deux secrétaires , qui , froids & immobiles , représentent à ses côtés. Il sort ; des sollicitateurs se trouvent sur son passage , & le poursuivent jusqu'à sa voiture. Il dîne ; des recommandations à droite & à gauche l'investissent pendant le repas , & des femmes lui parlent à l'oreille pendant le dessert. Il rentre dans son cabinet ; il voit sur son bureau cent lettres qu'il faut lire ; des audiences particulieres le tyrannisent encore.

Comment existe-t-il , dira-t-on ? Comment ? Il est distrait pendant qu'on lui parle , & il oublie tout ce qu'on lui dit ; il laisse à des commis le soin de répondre à tout le monde & d'expédier son immense besogne ; il signe les lettres , voilà à peu près toutes ses fonctions. Mais il se réserve quelque intrigue de cour , qu'il ourdit avec adresse , qu'il suit avec constance , & dont il prépare le dénouement. Il songe toute sa vie , non au devoir de sa place , mais à rester en place.

Les gens en place font d'un sérieux à glacer. Leur conversation est la sécheresse même : ils ne s'expriment que par monosyllabes ; mais toute cette démonstration extérieure est pour le public : en particulier , comme ils n'ont plus la crainte de se compromettre , ils abjurent une morgue qui nuirait à leurs plaisirs , & l'on voit l'homme qui pour un instant n'est plus dupe de sa vanité.

Le valet-de-chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rentes ; il a lui-même un valet-de-chambre , lequel en a un autre sous ses ordres. C'est le subalterne qui nettoie l'habit , qui apprête la perruque artifice de monseigneur ; le valet en chef la reçoit de la quatrième main , & ne fait que la poser sur la tête ministérielle , où reposent les grandes destinées de l'état. Après cette fonction auguste , c'est à son tour de se faire habiller par ses gens ; il les appelle à haute voix , il les gronde ; il reçoit son monde , protège & commande qu'on mette les chevaux à sa voiture. Le valet-de-chambre du valet-de-chambre n'a pas tout-à-fait un équipage , mais il est très-bien servi.

Tandis que le serviteur du roi va représenter utilement à Versailles , le serviteur de monseigneur représente à Paris , & promet des grâces à ceux qu'il rencontre , comme se trouvant lui à la principale source.

Monseigneur est tout puissant à onze heures du matin ; il donne audience , & son salon est rempli. D'un coup-d'œil il distribue la faveur. Heureux ceux qu'il a regardés ! Leur cœur bondit d'espérance & de joie. L'homme puissant invite ses créatures à sa table ; elles se prosternent , & leur visage devient rouge de plaisir & de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver monseigneur , le fait passer dans son cabinet & lui redemande *le porte-feuille*. Monseigneur n'est plus rien. Il fait mettre à voix basse deux chevaux à sa plus humble voiture , quitte Versailles sans revoir le visage du maître qui le chasse , & va dîner seul à Paris avec son chagrin , & loin de la cohue brillante qui lui prodiguoit les révérences & les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle , se disperse pour aller dîner ailleurs , & chacun dit à part soi : *demain j'irai voir le successeur & le féliciter.*

Comment cette portion de royauté que l'homme puissant tenoit entre ses mains lui échappe-t-elle tout à-coup ? Cela a l'air d'un songe , d'un acte de féerie. Les hommes en place ne sont-ils que des pantins , ainsi que l'a dit Diderot ? Coupez le fil qui le faisoit mouvoir , le pantin reste immobile.

Et que fait le pantin réduit à lui-même ? Il cherche à culbuter à son tour celui qui l'a fait choir ; il compose de nouveaux rêves

de grandeur ; il ne peut se résoudre à n'être plus rien ; il abhorre la tranquillité & le loisir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquise à régir la foule des humains , à leur inspirer tour-à-tour la crainte & l'espérance , & à recevoir , en qualité d'homme puissant , leurs louanges intéressées , leurs respects simulés & leurs courbettes mensongeres.

Quelle vie , par exemple , que celle d'un lieutenant de police ! Il n'a pas un instant à lui ; il est obligé tous les jours de punir ; il tremble de se livrer à l'indulgence , parce qu'il ne fait pas s'il ne se la reprochera point un jour. Il a besoin d'être sévère , & d'aller contre le penchant de son cœur ; il ne se commet pas un crime dont il ne reçoive l'image honteuse ou cruelle. On ne lui parle que d'hommes vicieux & de vices ; à chaque instant on vient lui dire , voilà un *meurtre* , un *suicide* , une *violence* ! Il n'arrive pas un accident , qu'il ne lui faille ordonner le remède , & précipitamment ; il n'a qu'un instant pour délibérer & agir , & il faut qu'il craigne également , & d'abuser du pouvoir qui lui est confié , & de n'en pas user à propos. Les rumeurs populaires , les propos extravagants , les factions théâtrales , les fausses alarmes , tout le regarde.

Repose-t-il ? un incendie le tire brusquement de son lit. N'y a-t-il pas d'incendie ?

des jeunes gens de qualité font tapage la nuit, infirment le prononcé du commissaire du quartier. On réveille le magistrat pour juger ces étourdis. La cour, la ville, la province lui font des interrogations multipliées : il faut qu'il réponde à tout, il faut qu'il suive à la piste le brigand, l'assassin obscur qui a commis un crime ; car le magistrat paroit blâmable, s'il n'apas su le livrer de bonne heure à la justice ; on calculera le temps que ses préposés auront mis à cette capture ; & son honneur exige que l'intervalle entre le délit & l'emprisonnement soit le plus court possible. Quelles fonctions redoutables ! Quelle vie pénible ! Et cette place est convoitée !

On ne s'intrigue aujourd'hui, disoit *Du-clos*, que pour l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne se flatte pas même de se maintenir ; mais l'opulence qu'elles auront procurée, consolera de la disgrâce. Nos aïeux aspireroient à la gloire toute nue : ce n'étoit pas, si l'on veut, le siècle des lumieres ; mais c'étoit celui de l'honneur.

Un courtisan de nos jours disoit : *il faut tenir le pot-de-chambre aux ministres tant qu'ils sont en place, & le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus.* Or, les courtisans agissent comme ils parlent.

de grandeur ; il ne peut se résoudre à n'être plus rien ; il abhorre la tranquillité & le loisir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquise à régir la foule des humains, à leur inspirer tour-à-tour la crainte & l'espérance, & à recevoir, en qualité d'homme puissant, leurs louanges intéressées, leurs respects simulés & leurs courbettes mensongères.

Quelle vie, par exemple, que celle d'un lieutenant de police ! Il n'a pas un instant à lui ; il est obligé tous les jours de punir ; il tremble de se livrer à l'indulgence, parce qu'il ne fait pas s'il ne se la reprochera point un jour. Il a besoin d'être sévère, & d'aller contre le penchant de son cœur ; il ne se commet pas un crime dont il ne reçoive l'image honteuse ou cruelle. On ne lui parle que d'hommes vicieux & de vices ; à chaque instant on vient lui dire, voilà un *meurtre*, un *suicide*, une *violence* ! Il n'arrive pas un accident, qu'il ne lui faille ordonner le remède, & précipitamment ; il n'a qu'un instant pour délibérer & agir, & il faut qu'il craigne également, & d'abuser du pouvoir qui lui est confié, & de n'en pas user à propos. Les rumeurs populaires, les propos extravagants, les factions théâtrales, les fausses alarmes, tout le regarde.

Repose-t-il ? un incendie le tire brusquement de son lit. N'y a-t-il pas d'incendie ?

des jeunes gens de qualité font tapage la nuit, informent le prononcé du commissaire du quartier. On réveille le magistrat pour juger ces étourdis. La cour, la ville, la province lui font des interrogations multipliées : il faut qu'il réponde à tout, il faut qu'il suive à la piste le brigand, l'assassin obscur qui a commis un crime ; car le magistrat paroit blâmable, s'il n'apas su le livrer de bonne heure à la justice ; on calculera le temps que ses préposés auront mis à cette capture ; & son honneur exige que l'intervalle entre le délit & l'emprisonnement soit le plus court possible. Quelles fonctions redoutables ! Quelle vie pénible ! Et cette place est convoitée !

On ne s'intrigue aujourd'hui, disoit *Du-clos*, que pour l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne se flatte pas même de se maintenir ; mais l'opulence qu'elles auront procurée, consolera de la disgrâce. Nos aïeux aspireroient à la gloire toute nue : ce n'étoit pas, si l'on veut, le siecle des lumieres ; mais c'étoit celui de l'honneur.

Un courtisan de nos jours disoit : *il faut tenir le pot-de-chambre aux ministres tant qu'ils sont en place, & le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus.* Or, les courtisans agissent comme ils parlent.



## CHAPITRE CCLXXXVII.

### *Orateurs sacrés.*

Les prédicateurs jouissent seuls à Paris du beau droit de parler au peuple assemblé. Il seroit à désirer qu'ils en sentissent toute l'étendue. Nourris des lumières de la philosophie, quelques-uns ont exposé des vérités fortes. Au lieu de ridiculiser bêtement un emploi aussi noble, ne vaudroit-il pas mieux consacrer ce rare privilège par les devoirs qu'on leur imposeroit ? devoirs d'hommes & de citoyens. Voici le moment pour eux de se montrer tels & de mériter la vénération générale.

Professeurs publics de morale, sous l'étendard sacré de la religion, ils pourroient réellement combattre par la parole les abus les plus dominants, &, développant les maximes de l'évangile, étendre jusqu'à la plus grande circonférence le précepte divin de la charité, en attaquant de toutes parts les malversations les plus criantes.

Tout crime, depuis le plus grand jusqu'au moindre, dérive de l'avarice & de la dureté des cœurs. Les prédicateurs pourroient soumettre à leur tribunal tous les forfaits politiques



tiques qui causent les malheurs du peuple. Rien ne sauroit arrêter ce cri de l'ame. La vérité nue & simple a une force qui terrasse; d'ailleurs jamais l'autorité n'a osé frapper directement la sainte vérité.

Sous ce point de vue, les prédicateurs; sans offenser le ministère, pourroient le servir. Qu'ils s'emparent des idées saines, universellement répandues. Toutes les idées utiles à l'humanité sont dans l'évangile, qui ne recommande qu'amour & charité; la philosophie de nos jours est une branche du christianisme. Quelques-uns, je le répète, ont déjà rempli ce généreux devoir en présence du monarque: & quelle sublime fonction, que de porter à l'oreille du prince les gémissements qu'il ne peut entendre, & les pensées augustes qu'on voudroit interdire à la royauté!

Je chéris beaucoup l'éloquence de la chaire; j'ambitionnerois fortement de pouvoir prendre la place de ces orateurs qui peuvent apporter des consolations aux calamités regnantes, parler au peuple d'un ton apostolique & répandre la parole divine, telle qu'elle est empreinte dans l'auguste morale du livre qui la contient. C'est en ce moment que la dignité du sacerdoce paroît dans tout son éclat. Persuader, convaincre, consoler, développer tous les trésors de la morale la plus sublime, la plus pro-

pre à donner aux hommes l'amour de la paix & de la charité, quel respectable emploi !

Quant à ces abbés beaux-esprits, qui courent des bénéfices, en faisant de belles phrases pour prêcher, s'il se peut, *un avent à la cour*, qui ne veulent que faire fortune, qui pillent dans le fonds d'autrui quelques lambeaux, quelques tournures oratoires, & qui ne disent rien à la foule qui souffre ; quant à ces énergumènes sous le froc, qui vomissent de plates grossièretés contre des philosophes qu'ils ne savent ni lire, ni entendre, ni apprécier ; qui ont fait divorce avec la raison, qui transforment le talent de la chaire en celui d'inventer des imputations calomnieuses : je les plains de profaner un aussi auguste ministère, de ne pas sentir quelle est leur véritable force, & l'empire qu'ils pourroient prendre sur les esprits, s'ils s'effudioient à parler aux hommes sur leurs véritables intérêts.

On dit qu'un ex-jésuite nommé Beauregard, qui affecte la véhémence, a cru atteindre le sublime de son art, en s'écriant dans ses transports risibles & frénétiques : *On nous accuse d'intolérance. Eh! ne fait-on pas que la charité a ses fureurs, & que le zèle a ses vengeances ?* Une autre fois il commença ainsi un discours : *Approchez, acolyte, tirez les rideaux, voilez le sanctuaire...*

*je vais parler des philosophes....* Cela est fort plaisant.

Tel autre prédicateur prêche dans un faux-bourg de Paris, ou dans un misérable village, un sermon qu'il a composé contre le luxe. *Mes freres*, dit-il en apostrophant un auditoire déguenillé, *la sensualité de vos tables, ces mets recherchés, ces délicatesses voluptueuses qui réveillent vos sens engourdis & fatigués de plaisir...* Et il débite cela à de pauvres malheureux qui ne mangent le dimanche que du pain, du lard, des choux à l'eau & au sel.

Que fait-il? La répétition d'un discours qu'il prononcera le lendemain à Saint-Roch, dans le quartier opulent de la finance. Le peuple dort au sermon, parce qu'il est rarement adapté à son élocution & à ses connoissances. M. Oulier de Befançon dit avoir vu, en 1739, dans l'église Sainte-Claire à Stockholm, un bedeau qui portoit une longue canne & frappoit sur la tête de ceux qui dorment pendant la prédication. Si l'on adoptoit cette fonction en France, la main du préposé ne seroit pas oisive dans nos temples, & il en faudroit plus d'un.





## CHAPITRE CCLXXXVIII.

*Anti - Anglois.*

On rencontre dans les sociétés quelques détracteurs de la France ; mais les détracteurs des nations étrangères & sur-tout des Anglois abondent , & n'ont pas plus de raison sans doute. Il est très-utile qu'il y ait une espece de rivalité entre elles , qu'elles se reprochent leurs fautes , leurs erreurs & leurs sottises ; qu'elles s'opposent mutuellement le progrès de leurs arts ; qu'elles se surveillent enfin. C'est par ce moyen qu'elles se mettront à portée de profiter de leurs découvertes & de mêler leurs lumieres respectives,

La France , par sa position , par l'industrie & le caractere de ses habitants, paroît avoir de grands avantages sur l'étranger ; & les injures qu'on lui dit, sont de vrais reproches d'amants, qui voudroient la voir aussi belle , aussi florissante qu'elle pourroit l'être.

Vingt millions d'habitants , cent cinquante millions d'arpents de terre en quarré ou environ : quelle puissante monarchie ! à qui , d'ailleurs , le physique fournit abondamment toutes les denrées de premier besoin & de luxe. Ne devoit-elle pas avoir l'avantage

sur tous les gouvernements de l'Europe ? La nature lui a donné la supériorité, & sa position a décidé sa puissance. Pourquoi donc ce même état ne voit-il pas sa félicité égaler sa grandeur ? Pourquoi la nation Angloise a-t-elle cette fierté, cette énergie, ces ressources, ce courage intrépide & calme qui la fait résister à une guerre civile, à trois grandes puissances unies, à ses factions particulières ? Eh ! qui ne voit que sa constitution politique en a fait des hommes qui figurent avec dignité, & qui ont mérité par leur génie, leur fermeté, leurs lumières & leurs loix, d'enchaîner la tyrannie, & de commander à l'Océan ?

•••••  
C H A P I T R E C C L X X X I X .

*L'Académie Française.*

L'Académie française, si célèbre entre nos majestueuses barrières de sapin, & n'ayant plus d'existence au-delà, se déroberoit-elle à nos pinceaux ? Non : elle appartient spécialement au caquet de la grande ville.

Richelieu ne pouvoit former un établissement, même par instinct, qui ne tendît au despotisme. L'institution de l'Académie est visiblement une institution monarchique. On

an corps, au défaut de la source critique, on emploiera un silence perfide & prémédité. Plus d'annonceurs, plus de prôneurs. Il faut que le livre s'éleve par ses propres forces. Et quel livre dans son origine a été apprécié ce qu'il vaut ? Les pensions & les récompenses qui vont chercher de préférence les académiciens placés à la source des graces, achevent de jeter au milieu de la littérature un sujet de plainte & de discorde.

Les services que l'académie françoise a rendus à la langue sont foibles, pour ne pas dire nuls. La langue, sans ce corps, eût fait sans doute des progrès plus rapides & plus audacieux. Quoi de plus fatal que de l'avoir fixée au milieu de tant d'arts féconds en conceptions neuves ? Quoi de plus ridicule que ce ton dogmatique qu'elle prend quelquefois ? Tout en se moquant de la Sorbonne, ne va-t-elle pas citant de *vieux mots* & de *vieilles autorités*, comme des théologiens qui ergotent sur les bancs ?

Ce corps, composé d'ailleurs des bons écrivains de la nation, mais qui est loin de les renfermer tous, vaut beaucoup, mais individuellement ; rassemblés, ils subissent la fatale loi des corps : ils deviennent petits, n'ont plus que de petites idées, emploient de petits moyens, & sont conduits par de petits motifs. Ce corps deviendroit utile, s'il secouoit jamais les misérables préjugés

qui l'investissent, & s'il oloit adopter un goût diamétralement opposé à celui qui l'anime; c'est-à-dire, si au lieu d'un ton & d'une manière locale, qui ressemble à la couleur d'une école de peinture, il appercevoit enfin l'immenfité de l'art qui exprime la pensée, s'il invitoit; s'il admettoit tous les tons, tous les styles, toutes les manières, & qu'il fût qu'il n'y a point de *regles fixes*, pour cet art inconnu, qui rend sur le papier, la force de nos idées & la chaleur de nos sentiments.

Les gens de lettres formant le plus petit nombre dans ce corps littéraire, il se dénature, s'oppose à lui-même, & recueille malgré lui ses ennemis dans son propre sein. Il n'a pas eu le courage de renoncer à une décoration étrangère; & le crédit, l'intrigue y ayant fait breche tant de fois, le littérateur pauvre, fier & modeste, perdra bientôt la seule place que la patrie lui offroit, & la plus propre à récompenser ses travaux. C'est pour un grand une jouissance de plus que de déposséder un homme de lettres qui n'a pour lui que la voix publique. Le bon Patru, qui étoit franc du collier, récita à l'académie cet apologue, lorsqu'elle voulut nommer un grand seigneur ignorant, au lieu d'admettre un écrivain connu: *Un ancien Grec avoit une lyre admirable, à laquelle se rompit une corde; au lieu d'en*

*remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.*

Je crois que les gens de lettres feroient beaucoup mieux s'ils prenoient le parti de renoncer de bonne heure à cette récompense infidieuse. Leurs talents en auroient certainement plus de vigueur & de liberté. Ils ne troqueroient plus follement la gloire qui les attend loin des murs de la capitale ; pour obtenir la renommée de Paris, toujours orageuse, & qui ne s'y concentre que pour bientôt mourir.

Dans les académies, les gens de lettres se voient de trop près ; les défauts de chacun paroissent davantage ; l'amour-propre se tourne en aigreur ; les intérêts se divisent ; plus de concorde ; l'harmonie est détruite.

J'aime la réponse du poëte Lainez. Un membre de l'académie françoise lui proposoit de faire des démarches pour entrer dans ce corps. Il répondit fièrement : *Eh ! qui vous jugeroit ?*

L'académie, mue par des intérêts particuliers, ne sent pas assez que le peuple lecteur surveille, juge ses choix, & trouve très-ridicule la réception qui ne lui amene pas un nom connu. Quand il faut analyser un mérite qui sort des ténèbres, le public se révolte, & rit aux dépens de l'obscur récipiendaire.

Quelques académiciens voudroient re-



présenter comme *hommes de génie*. Mais le génie est comme la pudeur ; il est impossible de le jouer.

L'académie françoise ne propose plus pour sujet des prix qu'elle distribue annuellement, *quelle est la plus grande de toutes les vertus du roi*, ainsi qu'elle faisoit sous le regne de Louis XIV. Aujourd'hui les gens de lettres qui la composent ( nous leur devons cette justice ) ne se bornent pas à épurer le style, ils se regardent encore comme appelés à former les mœurs de la nation, & jamais ils ne s'aviseront de traiter une aussi lâche & déshonorante question.

Echappés à l'adulation, ils n'ont pu échapper de même à une certaine pédanterie : elle est plus fine, plus adroite, plus ingénieuse chez les uns que chez les autres, il faut l'avouer ; mais tous croient, ou voudroient faire croire que l'académie est un tribunal réel, qui commande au goût, & est fait pour le régler ; que le titre d'académicien emporte avec soi l'idée d'un juge absolu des arts : ce qui n'est pas, vu leur extrême prévention pour leur propre manière, leur dédain affecté pour tout ce qui ne se soumet pas au ton de leur école, & l'ignorance où ils sont sur beaucoup d'ouvrages étrangers & nationaux, que leur paresse ou leurs travaux les empêchent de lire & d'examiner.



## C H A P I T R E C C X C.

*Sur le mot Goût.*

U n théologien s'échauffe, devient fanatique, & déraisonne au mot *grace*, & tel académicien au mot *goût*. Le dernier voudra vous subjuguier, tout comme le premier prendra le ton dogmatique, & ils ne demeureront pas inférieurs l'un à l'autre en invectives. Comment après cela ne pas convenir que chacun a sa marotte ? Et l'académicien se moquera du théologien, quand il a, comme celui-ci, la prétention bizarre de se croire infallible.

Comme on détruit tout le mérite de l'action la plus excellente & la plus pure, en lui prêtant de vicieuses intentions, de même on anéantit un bel ouvrage avec une critique froide & minutieuse. Ceci est encore le passe-temps d'un académicien, ou jaloux, ou chagrin, ou voulant trancher du docteur.

Tel académicien dit, *j'ai du goût*, parce qu'il n'ose pas dire, *j'ai du génie*. Il sent bien que tout le monde fait ce que c'est que le génie, parce qu'il est aisé de le reconnoître ; il voit donc qu'il ne peut en impo-

fer là-dessus, & il se renfermé dans le titre d'*homme de goût*, parce qu'il est aussi difficile de le lui contester, que peu importants de le lui accorder.

Quand il a obtenu ce titre, il s'imagine alors que ses ouvrages sont pénétrés de *goût* : ce qui n'est pas ; car tel a du *goût* pour apprécier les productions d'autrui, & n'en a pas pour ce qu'il fait.



## CHAPITRE CCXCI.

*L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

Là l'antiquaire sourit d'un *poète moderne* qui ne s'appelle pas *Homere* ou *Euripide*. Aristote l'emporte encore sur Descartes & Newton : plus les idées sont anciennes, mieux elles valent : le siècle des Medicis n'y a pas encore droit de bourgeoisie.

Tel érudit ne daigne pas appercevoir la colonnade du Louvre, pour parler d'un vieux temple de Cérés, dont il restitue l'entablement, l'architrave, &c. Si l'on perd une bataille, c'est que l'on a oublié la force de la phalange Macédonienne.

Apelle & Zeuxis étoient les premiers peintres de l'univers ; car leurs tableaux, à force de vétusté, n'existent plus.

Si nous faisons quelque chose de passable, c'est par pure réminiscence : les anciens avoient tout dit, tout vu, tout deviné ; nous les répétons à notre insu, & par un effet de la métempychose ; car nous sommes une race abâtardie, dégénérée pour les arts : *Vivent les Grecs.*

Notre langue ne vaut pas l'Hébreu, qui est une langue sacrée : nous ne commencerons à valoir quelque chose que dans quatre mille ans.

Tous ces contempteurs des temps modernes écrivent des in-4 sur les anciens ; c'est aux anciens à les lire. Ils traduisent les anciens, & ces anciens-là, sous leur plume, paroissent bien sots & bien vuides. Ils mettent tout Homere en rimes plates, pour en rendre la lecture à jamais impossible, & pour l'admirer sans doute tout seuls. D'autres font de mauvaise prose, pour nous faire détester notre idiome, & pouvoir crier plus haut encore : *Vivent les Grecs !* Cela est adroit.

Spanheim s'extasioit de volupté sur une médaille antique : il est bon de regarder une médaille une fois, mais c'est assez. Si c'est à raison d'antiquité, tel rocher est plus vieux que l'alphabet Phénicien, transmis ou non transmis aux Grecs. Tel homme de lettres est curieux, c'est bien fait à lui, si cela l'amuse : mais tel autre ne voit pas sur une

médaille la raison d'une excessive volupté (1).

Les membres de ce corps se nomment académiciens ; mais ce titre est une très-foible distinction à Paris , & l'on ne fait trop pouqui : c'est qu'il faut être de l'académie françoise pour être un véritable académicien.

D'où vient cette différence entre voisins qui ne sont séparés au Louvre que par une cloison ? Il y a bien autant de préjugés , autant de prétentions d'un côté que de l'autre : plusieurs membres passent même d'une chambre pour aller dans la chambre voisine ; ils devroient donc être rangés sur la même ligne ; on fait des vers & de la prose d'un côté & de l'autre.

Le public, ou plutôt l'opinion, a mis entre ces deux corps un grand intervalle. Il seroit facile néanmoins d'opposer l'académie des belles-lettres à l'académie françoise, si la première vouloit s'humaniser un peu avec les belles-lettres, puisqu'elle en porte le nom, goûter de la littérature moderne, réciter quelques vers françois, & ne point faire de

(1) Le facétieux Piron a fait une épithaphe assez plaisante d'un de ces investigateurs du temps passé. Elle est peu connue :

*Ci gît un antiquaire opiniâtre & brusque.  
Il est esprit & corps dans une cruche brusque.*

divorce avec le bel-esprit. Alors tous ces antiquaires passeroient pour des gens de lettres, & l'on s'accoutumeroit à dire d'eux qu'ils ont de l'esprit; le goût prendroit peut-être ensuite, & les Quarante seroient déposés du privilege exclusif à la réputation & à l'immortalité.

Que cela arrive ou non, je dirai toujours à l'académie françoise :

*Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.*

Cette académie ne veut plus, dit-on, que ses membres passent désormais à l'académie françoise, parce que c'est trop de gloire pour un simple mortel, que de réunir sur la tête les titres opposés de *savant* & de *bel-esprit* : il faudra opter, & l'on ne pourra plus servir à la fois les deux maîtresses jalouses & rivales. Point d'accord entre *l'érudition* & *les grâces*.

## CHAPITRE CCXCII.

### *Communautés.*

Un premier édit avoit supprimé, sous le ministère de M. Turgot, les jurandes & communautés de commerce, *ces parties honteuses* de notre gouvernement; & tout rouloit assez bien. Dix-huit mois après, un

second édit créa six corps de marchands , & quarante - quatre communautés d'arts & métiers.

Les entraves bizarres furent supprimées. Une plus grande liberté est rendue au commerce ; on a réuni des professions qui ont de l'analogie entr'elles , & qui autrefois livrées à des procès interminables , fatiguoient les tribunaux de leurs débats aussi coûteux que ridicules.

La porte de l'industrie est ouverte à quiconque veut travailler ; mais il en coûte encore de l'argent. Cet argent ne se donne plus aux communautés ; à qui se donne-t-il ? Aux coffres royaux : tout rentre insensiblement dans ce bassin unique.

Les bouquetières , les coëffes de femmes , les jardiniers , les maîtres de danse , les lavetiers , les vidangeurs ont été déclarés par le même édit , *libres dans leur profession* , & exempts de payer.

Avant cet édit on poursuivoit une malheureuse femme qui , la veille de la fête d'un patron bannal , portoit des fleurs sur son éventaire : on écrasoit les fleurs , & on lui faisoit payer une amende. On saisissoit de *par le roi & justice* , des souliers à demi-resselés , & enfin l'on incarcéroit le téméraire qui mettoit des papillottes sur la tête d'une femme , sans avoir la *patente* qui l'autorisoit à friser & pommader les cheveux.

Nous sortons de l'époque de toutes ces belles institutions, & nous en avons encore plusieurs à peu près de cette dignité-là : & voilà l'ouvrage des anciens administrateurs de notre grand état.



## C H A P I T R E C C X C I I I .

### *Agrémentistes.*

**L**es belles dames, dont la fantaisie commande ces ouvrages momentanés, susceptibles de variations infinies, ignorent sans doute que les ouvriers qui façonnent les agréments dont elles ornent leurs robes, se nomment *agrémentistes*.

- L'ouvrier donne à la soie toutes les formes possibles ; c'est de son goût & de son génie que naissent la variété des dessins, la diversité des couleurs artistiquement unies, l'imitation des fleurs naturelles.

On admire une jolie femme, & son habillement qui fait partie de son existence : mais à la vue des effets très-galants qui résultent de ses aigrettes, de ses pompons, de ses franges, le poète chansonnier ne s'est jamais avisé de célébrer un peu le fuseau, la navette & la main industrieuse du pauvre *agrémentiste* : tout est pour celle qui porte.



la robe élégante , & rien pour l'ouvrier qui lui a imprimé cet éclat , cette fraîcheur , cette légèreté aérienne.



## CHAPITRE CCXCIV.

### *Epingliers. Cloutiers.*

Un Sauvage admire un clou , & il a raison. C'est à Paris que l'homme observateur voit combien l'art a demandé de combinaisons , d'expériences & de soins. Il faut trente mains & trente outils pour la formation d'une épingle ; vous en aurez mille pour douze sols.

Les aiguilliers-épingliers regardent leur profession comme l'une des plus anciennes , puisqu'ils soutiennent qu'Hénoch en fut l'inventeur.

L'aiguille est nécessaire à presque tous les métiers : pour que l'aiguille ne soit ni molle ni cassante , pour qu'elle reçoive la perfection dont elle est susceptible , il faut plus de vingt opérations , toutes également essentielles & extrêmement délicates. Les cloutiers ont pris S. Cloud pour patron , & les épingliers St. Sébastien , parce que celui-ci fut martyrisé à coups de fleches.



## C H A P I T R E C C X C V .

*Gêne de la Presse.*

Les ennemis des livres le font des lumières, & par conséquent des hommes. Les entraves dont on surcharge la presse invitent à les braver : si l'on jouissoit d'une liberté honnête, on n'auroit plus recours à la licence. Il est des maux politiques que prévient la liberté de la presse, & c'est déjà un très-grand bienfait. La police intérieure des états a besoin d'être éclairée par des écrits desintéressés. Il n'y a que le philosophe satisfait de la seule estime de ses concitoyens, qui puisse s'élever au-dessus des nuages que forme l'intérêt personnel, & offrir les abus d'une coutume insidieuse. Enfin la liberté de la presse sera toujours la mesure de la liberté civile, & c'est une espece de thermometre pour connoître d'un coup-d'œil ce qu'un peuple a perdu ou gagné.

Si l'on adopte cet axiome, chaque jour nous perdons ; car chaque jour la presse est plus gênée.

Aussi les livres que l'on imprime aujourd'hui à Paris sont-ils pitoyables, lorsqu'ils roulent sur l'histoire, sur la politique, ou sur la morale des nations.

Laissez penser & parler; le public jugera, il saura même corriger les auteurs. Le plus sûr moyen pour épurer l'imprimerie, c'est de la rendre libre : l'obstacle irrite; ce sont les prohibitions, les difficultés, qui enfantent les brochures dont on se plaint.

Si le despotisme pouvoit tuer la pensée dans son sanctuaire, & nous empêcher de faire voler le trait de nos idées dans l'annee de nos semblables, il le feroit. Mais ne pouvant tout-à-fait arracher la langue au philosophe & lui couper les mains, il établit l'inquisition sur les routes, peuple les frontieres de commis, répand les satellites, ouvre toutes les caisses, pour intercepter la progression infaillible de la morale & de la vérité : vain & puérile effort ! attentat superflu au droit naturel de la société générale & aux droits patriotiques d'une société particulière ! La raison de jour en jour frappe les nations d'un plus grand éclat ; elle luira sans nuages. On a beau craindre ou persécuter le génie, rien n'éteindra dans ses mains le flambeau de la vérité ; l'arrêt que sa bouche prononce sera répété dans toute la postérité contre l'homme injuste. Il a voulu ravir à ses semblables le plus noble de tous les droits, celui de penser, inséparable de celui d'être : il aura manifesté sa foiblesse & son extravagance, & il méritera le double reproche de tyrannie & d'impuissance,

O braves Anglois ! peuple généreux , étranger à notre servitude honteuse , conservez avec soin parmi vous la liberté de la presse ; elle est le gage de votre liberté. Vous représentez aujourd'hui presque seuls pour le genre humain ; vous soutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'insolence du pouvoir arbitraire , partent du noble sein de votre isle fortunée. La raison humaine a trouvé chez vous un asyle d'où elle peut instruire l'univers.

Quand les oppresseurs croiront imposer silence à la terre , & la dévorer sans qu'elle ose gémir , leurs perfides projets seront éclairés dans toutes leurs profondeurs , leurs fronts seront cicatrises des foudres sacrés de la vérité : l'opprobre les saisira pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race présente & future.

O braves Anglois ! vos livres ne sont pas soumis au *mandat de M. Le Camus de Néville* ; & il faudroit un long commentaire pour vous expliquer de quelle maniere monseigneur le garde des sceaux , ou monseigneur le chancelier de France , quand il a les sceaux , ou monseigneur le vice-chancelier , permet enfin à une mince brochure qu'on ne lira pas , d'être étalée & invendue sur le quai de Gèvres.

Nous sommes si ridicules & si petits devant vous , que vous auriez peine à com-

prendre l'excès de notre foiblesse & de notre humiliation (1).

Au reste , cette gêne fait un tort considérable à la capitale , & l'étranger en profite. La *graphomanie* a un côté ridicule , mais elle fait subsister diverses professions. La montagne Sainte-Genevieve est peuplée de col-porteurs , de brêcheurs , de relieurs , &c. qui mourroient de faim sans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudiciable à la société. Les anciens écrivains autant que nous , & avoient la même démangeaison de publier leurs écrits. C'est un besoin que nous satisferons toujours en donnant notre argent aux presses hollandoises , allemandes , flamandes & genevoises.



## CH A P I T R E C C X C V I .

### *La petite Poste.*

Son auteur , Chamouffet , avoit conçu deux cents projets de différentes especes , tous relatifs au bien public : celui-là seul a pu être exécuté , mais très-tard ; car les hommes en

---

(1) Il y eut jadis un édit du roi qui défendoit au professeur Ramus de lire ses propres ouvrages.

place combattent toutes les nouveautés, & ne cedent au bien public que lorsqu'on les y force, ou par une entiere conviction, ou par une forte de violence. Le premier mot d'un ministre est toujours, *je défends*, jamais *j'accorde*.

Cette poste roule du matin au soir, portant lettres & paquets. Comme Paris est un monde, on auroit plutôt fait souvent de se transporter à trente lieues, que de déterrer un homme dans tel quartier : on lui écrit ; les billets économisent le temps, remplacent les visites, & font qu'on ne se déplace pas pour des riens.

C'étoient autrefois en Italie les vendeurs de poulets qui portoient les billets doux aux femmes ; ils glissoient le billet sous l'aile du plus gros, & la dame avertie n'en manquoit pas de le prendre. Ce manège ayant été découvert, le premier messager d'amour qui fut pris, fut puni par l'*estrapade*, avec des poulets vivants attachés aux pieds. Depuis ce temps, *poulet* est synonyme à *billet doux*. Les commis ambulants de la petite poste en portent & rapportent sans cesse ; mais une cire fragile & respectée tient sous le voile ces secrets amoureux ; le mari prudent n'ouvre jamais les billets adressés à sa femme.

Les amis s'avertissent pour les jours qu'ils veulent passer ensemble ; le commerce de la vie s'embellit de cette facilité. Mais on écrit  
pour

pour les affaires ou pour les plaisirs , parce que ce seroit une grande imprudence d'écrire autrement ; le tout étant entre les mains de la police , qui veut savoir jusqu'aux choses indifférentes.

L'inconvénient est , que les anonymes qui vous écrivent des injures , sont plus à leur aise. Mais toute lettre anonyme est d'un lâche , & dès-lors méprisable. Cet abus ne sauroit contrebalancer l'utilité générale.

Les gens en place ou célèbres reçoivent une foule de lettres oiseuses ; cette affluence ne peut manquer de les distraire , & à la longue de les fatiguer. Le fardeau d'une vaste correspondance est un malheur attaché à la renommée ; on perd des heures précieuses à répondre à des futilités , & à tracer sur le papier des compliments stériles ou des choses extrêmement vagues.

On ne doit qu'à ses intimes amis le tableau de ses véritables idées : on est obligé de dissimuler avec les autres , parce qu'ils sont toujours prêts à montrer vos lettres , à les faire circuler , & même à les imprimer. Il faut être très-circonspect avec la multitude ; car combien de gens vous tendent des pièges sous l'apparence du zèle , & ne sont qu'à l'affût des ridicules qu'ils peuvent saisir , contents d'avoir pu tromper ou votre confiance ou votre crédulité !

On a publié une mince brochure , intitulée  
*Toime II.* M

*le. , la petite-Poste dévalisée.* Ces lettres sont fictives ; mais s'il étoit permis de lever par simple curiosité les cachets , & de parcourir toute la correspondance d'un seul jour , Dieu ! que de choses curieuses & intéressantes à lire ! La certitude que ces lettres n'ont été écrites que pour une seule personne , que l'ame s'est épanchée en liberté , formeroit des contrastes singuliers & une lecture unique ; jamais l'imagination d'un auteur ne produira rien qui en approche ; la détresse , l'infortuné , la misère , l'amour , la jalousie , l'orgueil donneroient des tableaux variés , piquants ; & comme on ne pourroit douter de la réalité , l'intérêt deviendroit plus *vis*. Quel plaisir de voir à nu le style de l'homme d'affaires , du marquis , de la courtisane , de la jeune fille amoureuse , de l'habitué de paroisse , de l'emprunteur , du tartuffe dans toutes les classes ! Que ne donneroit-on pas pour les lettres originales d'un Desfrues , pour tenir tel billet de tel homme célèbre , dans telle circonstance de sa vie ! Les gens de lettres en trouveroient de très-bien écrites ; les philosophes feroient de nouvelles découvertes sur le cœur humain , & les gramairiens verroient que , sur cent lettres , quatre-vingt n'ont pas l'ombre d'orthographe ; mais qu'en général , celles qui pèchent par ce défaut , ont plus d'esprit & de naturel que les autres : aussi sont-elles écrites pour la plupart



par des femmes. Et parmi les hommes, pour ne pas dire parmi les auteurs, ceux qui ignorent certaines règles grammaticales, s'expriment avec plus de grace, de liberté & de force. Or, réfléchissez donc là-dessus, froids, pesants & manières écrivains, qui savez ou ne savez pas la grammaire.

L'impression fidelle de toutes ces lettres seroit un monument bien curieux; mais il n'est pas licite de le desirer, car rien n'autorise à léser de cette manière la confiance publique.

Cette petite-poste a été réunie à la grande, parce qu'il est dit que tous les établissemens en France appartiendront successivement à des régies ou à des fermiers exclusifs.



## C H A P I T R E C C X C V I I .

### *Débiteurs.*

Qu'il est doux, qu'il est agréable de payer ses créanciers! a dit Littleton, auteur Anglois.

Il paroît que la satisfaction que donne le paiement de ses dettes, touche moins nos jeunes seigneurs, jamais ils ne prennent de soucis sur le chapitre de leurs obligations; ils en font un sujet de plaisanterie; ils disent

très - sérieusement à leur homme d'affaires ces mots de la comédie : *Dites à mes créanciers que je m'exécute incessamment , que je me marie , & que si ils me fâchent je resterai garçon.*

On devroit presser davantage le débiteur ; il y en auroit moins ; car ce n'est pas le véritable nécessaire qui emprunte , c'est le prodigue , le fou , l'insensé , le libertin , le dissipateur.

Le créancier est toujours maltraité par la loi : ce qui rend hardi le frippon , & ruine l'honnête homme. Il n'y a point assez de sévérité ; on élude si facilement la prison , les loix civiles sont si lâches , qu'elles n'inspirent plus le moindre effroi : la propriété en est blessée , & le commerce gêné. On voit naître une foule d'acheteurs intrépides , qui , prévoyant la mollesse des loix , s'affurent d'avance de ce qu'elles n'ont pas su conserver aux prêteurs.

Il faudroit imprimer une sorte d'infamie à tout débiteur infidèle. N'est-il pas honteux de ne pas payer son tailleur , son traicteur , son tapissier & son boucher ? On paie bien les dettes du jeu ; pourquoi ? Parce qu'on ne seroit plus admis dans la société. Il seroit facile à des loix plus pressantes , plus positives , de forcer les débiteurs à l'acquiescement de leurs obligations ; c'est plutôt la mauvaise volonté que l'impuissance , qui recule devant les engagements les plus solennels.

Plus un débiteur est riche , moins il paie ; il défend avec une partie de son or l'autre portion de son opulence ; il enveloppe son créancier de tous les embarras de la procédure , il le jette dans les détours de la chicane ; & à force de reculer l'époque du paiement , il lasse & fatigue son adversaire , qui lui abandonne enfin la moitié ou les trois quarts de sa créance .

J'ai dit , je crois , que les jeunes gens , il y a quarante ans , aimoient le fracas & le carillon , & que presque toutes les nuits ils se faisoient une gloire misérable de casser des lanternes , ou d'attaquer les soldats du guet . J'ai dit que ces abus avoient été sévèrement réprimés comme ils devoient l'être . Aujourd'hui nos élégans , moins bruyans & plus perfides se vantent d'avoir des dettes , parlent du bijoutier , du marchand de chevaux , du carrossier , du marchand de foie , qui les poursuivent à toute outrance , les appellent des *impertinents* & des *drolés* ; ils plaisantent enfin sur la visite des huissiers ; & tirant de leur poche un amas d'exploits , ils les brûlent lentement à la cheminée tout en se contemplant au miroir .

Et que dirions-nous , si nous le voulions , du débiteur simulé qui fait banque-rote pour un grand seigneur à la face du public ? Mais nous sommes-nous engagés à tout dire ? non :



## C H A P I T R E C C X C V I I I .

*Objections.*

Que veut dire cet *exagérateur*, ce *peintre outré*, cet *homme chagrin*, qui voit tout *en noir*, qui a déjà fait trois volumes pour médire de Paris, centre des voluptés les plus exquises ? Je soutiens moi, contre lui, que l'art d'exister librement ne se trouve que dans cette ville. Ce sera, si l'on veut, l'ancienne Ninive, l'ancienne Babylone : eh bien, le grand mal ! J'aime cette corruption moi. Ne faut-il pas que les riches jouissent de leur opulence ? Ne faut-il pas des plaisirs variés à l'homme ? Y en a-t-il déjà trop ? Ne lui faut-il pas des vices ? N'entrent-ils pas dans la composition intime de son être ? Ne font-ils pas..... Je m'entends. Quelles couleurs donnez-vous donc, *mauvais sermonneur*, à cette cité superbe & riante, où l'on vit à son gré ? Tout vous effarouche, vous épouvante en elle, jusqu'à son immense population qui me réjouit fort ; & ne faut-il pas que la capitale d'un grand royaume soit extrêmement peuplée ? Les pauvres travaillent : il le faut bien, puisqu'ils sont pauvres ; & je jouis moi, parce que je

suis riche. Si j'étois né pauvre, je ferois alors pour le riche ce que le pauvre fait pour moi. Les billets de la loterie humaine ne fauroient être égaux; il y a des perdants & des gagnants.

*Hors de Paris point de salut !* Que me parlez-vous de liberté ? C'est un mot vuide de sens, comme tant d'autres que les enthousiastes prononcent. N'ai-je pas la liberté de me livrer à toutes mes fantaisies ? Que faut-il de plus ?

Paris est un pays délicieux pour quiconque cherche à jouir, & non à penser ; & quoi de plus triste que de penser ? que sont les plus sublimes pensées ? Je vous le demande. Quand j'ai payé ma *capitation*, tout le *pavé du roi* m'appartient ; je le broie à mon gré, pour voler précipitamment à mes plaisirs.

Si j'ai une rixe avec un homme du peuple qui retarde ma course, & que je le rossé un peu vivement pour lui apprendre à respecter un riche de ma qualité ; si sa fille m'a plu, puis m'a déplu huit jours après, je me tire d'affaires avec un peu d'argent. Je ne me mêle point des affaires d'état ; & que m'importe la manœuvre ? Je suis passager dans le vaisseau, je ne veux pas gouverner le gouvernement. Oh, Dieu m'en garde ! Qu'ils s'en tirent ceux qui en ont pris les rênes ; j'admire leur intrépidité. J'aurois

O braves Anglois ! peuple généreux , étranger à notre servitude honteuse , conservez avec soin parmi vous la liberté de la presse ; elle est le gage de votre liberté. Vous représentez aujourd'hui presque seuls pour le genre humain ; vous soutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'insolence du pouvoir arbitraire , partent du noble sein de votre isle fortunée. La raison humaine a trouvé chez vous un asyle d'où elle peut instruire l'univers.

Quand les oppresseurs croiront imposer silence à la terre , & la dévorer sans qu'elle ose gémir , leurs perfides projets seront éclairés dans toutes leurs profondeurs , leurs fronts seront cicatrifés des foudres sacrés de la vérité : l'opprobre les fera pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race présente & future.

O braves Anglois ! vos livres ne sont pas soumis au *mandat de M. Le Camus de Neville* ; & il faudroit un long commentaire pour vous expliquer de quelle manière monseigneur le garde des sceaux , ou monseigneur le chancelier de France , quand il a des sceaux , ou monseigneur le vice-chancelier , permet enfin à une mince brochure qu'on ne lira pas , d'être étalée & invendue sur le quai de Gèvres.

Nous sommes si ridicules & si petits devant vous , que vous auriez peine à com-

prendre l'excès de notre foiblesse & de notre humiliation (1).

Au reste, cette gêne fait un tort considérable à la capitale, & l'étranger en profite. La *graphomanie* a un côté ridicule, mais elle fait subsister diverses professions. La montagne Sainte-Genevieve est peuplée de colporteurs, de brâcheurs, de relieurs, &c. qui mourroient de faim sans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudiciable à la société. Les anciens écrivains autant que nous, & avoient la même démangeaison de publier leurs écrits. C'est un besoin que nous satisferons toujours en donnant notre argent aux presses hollandoises, allemandes, flamandes & genevoises.



## CHAPITRE CCXCVI.

### *La petite Poste.*

Son auteur, Chamouffet, avoit conçu deux cents projets de différentes especes, tous relatifs au bien public : celui-là seul a pu être exécuté, mais très-tard ; car les hommes en

---

(1) Il y eut jadis un édit du roi qui défendoit au professeur Ramus de lire ses propres ouvrages.

roit vainement le tour du globe pour rencontrer des aventures aussi plaisantes , aussi rares , aussi singulieres ; des beautés très-aufertes dans un quartier , vous les trouverez voluptueusement faciles dans un autre.

Aussi ne vous étonnez pas de notre esprit , *M. l'humoriste*. Que de goûts , de sentiments , d'appercevances fines , de vues neuves , distinguent un homme de la capitale d'un gros campagnard qui ne vit qu'à trente lieues de nous ! Il est d'une autre espece assurément : ce n'est plus notre compatriote ; peut-il nous suivre , nous entendre ? Voyez-le bouche béante , œil étonné ! Il croit au bonheur , tandis qu'il n'y a de réel au monde que le plaisir ; c'est la monnoie courante de la félicité humaine , & les grosses pieces n'appartiennent à personne ici-bas. Je ne veux point du bonheur monotone des champs : c'est le *premier des plaisirs insipides* , disoit Voltaire ; je veux friser les superficies , & je m'arrête aux voluptés , toujours exquisés quand elles sont variées. Or , où trouverai-je mieux que dans Paris ?

Je suis à tout sans peine & sans gêne. Si je fais couper un habit chez mon tailleur , eh bien , autant vaut-il prendre la couleur du jour , *caca-dauphin* que *prune-monsieur*. C'est une suprême folie , vous écrierez-vous ; mais tout le monde à la cour est ainsi , il n'y a point de réponse à cela. Il ne faut jamais



disputer des goûts ni des couleurs. Je quitte mon habit *opéra-brûlé*, mon frac *tison*, & je m'habille ce soir en *caca-dauphin*, d'après l'échantillon véritable & reconnu. Je saurai bien distinguer les nuances, & je dirai alors tout comme un grand seigneur, *c'en est, ce n'en est pas*.

Allez, monsieur le misanthrope ; il y a des choses très-profondes sous l'habit *caca-dauphin*. Je le porte en triomphe aux trois spectacles, & je m'en ferai gloire ; car apprenez que je ne veux point m'écarter de la plus légère nuance des modes regnantes, ni de la capitale & de Versailles, d'une lieue seulement. Hors de là, Hottentots, Caffres, Esquimaux, peuplades barbares & sans goût, je vous le certifie.

Que répondre à ces admirables objections ? Rien. Continuons.



## C H A P I T R E C C X C I X .

### *Almanach Royal.*

**I**l a près d'un siècle. Il indique l'existence des dieux de la terre, des ministres, des hommes en place, des maréchaux de France, des premiers magistrats, &c. Il marque leur demeure, le jour & l'heure où il est permis.

de les aborder & de brûler l'encens dans leur anti-chambre. Tous les favoris de la fortune sont inscrits dans ce livre, & les moindres oscillations de sa roue y sont marquées. Ceux qui se sont jetés dans les routes de l'ambition, étudient l'almanach royal avec une attention sérieuse.

On y lit depuis le nom des princes jusqu'à ceux des huissiers audienciers du Châtelet. Malheur à qui n'est pas dans ce livre ! Il n'a ni rang, ni charge, ni titre, ni emploi. Heureux les gros décimateurs ; ils sont encore plus riches que ne le dit l'almanach.

Que de noms divers sont renfermés sous la même couverture ! Le greffier ne tient pas plus de place que le président, ni l'exempt de robe courte que le gentilhomme de la chambre. C'est presque l'image de ce qu'ils feront un jour dans le tombeau.

On y voit la liste des conseillers du roi, qui n'ont jamais conseillé le monarque, & qui ne lui parleront jamais ; la liste des secrétaires du roi, qui n'ont jamais écrit une *panse* d'à sous la dictée.

Plus d'une belle consulte l'almanach royal, pour voir si son amant est lieutenant ou brigadier, conseiller ou président, agent de change ou banquier. Le nom d'un secrétaire de ministre se grave bien plus avant dans la mémoire que celui d'un académicien, & tout le monde achete cet almanach pour

favoir au juste à quoi s'en tenir. L'un tombe, & l'autre s'éleve; les noms culbutés sont comme des noms décédés : plus de considération pour ceux que Plutus ou Thémis ont chassés de leurs temples.

Une fameuse courtisane avoit chez elle un almanach royal. Quand il arrivoit quelqu'un, il falloit qu'il lui montrât son nom; s'il n'y étoit pas, elle jugeoit ce vulgaire mortel indigne de ses faveurs, & dès-lors sa porte lui étoit fermée.

Fontenelle disoit que c'étoit le livre qui contenoit le plus de vérités.

Que de réflexions on fait en parcourant cet almanach ! On frémit, quand on voit seize colonnes en petit caractère, chargées de noms de procureurs, lorsqu'on suit la liste de deux cents médecins, de cent cinquante apothicaires, sans compter les huissiers exploitants. On se perd dans le nombreux domestique de la maison des princes. Quelle valetaille sous tant de noms divers, & qui cherchent à parer leur servitude !

Plus bas vous verrez combien le public entretient de notaires, d'avocats, de greffiers, & autres gens de plume. Il faut que tout cela vive. Quel régiment dévorateur !

Calculez ensuite combien de *mille livres* chaque évêché enleve tous les ans à la terre & aux pauvres cultivateurs, les sommes immenses que coûtent les successeurs des hum-

bles apôtres ; vous serez vraiment effrayé ; on ne l'est pas moins lorsqu'on monte aux classes supérieures : ces personnages n'ont que des titres qui annoncent l'oïfiveté, & tout l'or de la nation les couvre. Que de bouches sucent & rongent le corps politique ! C'est le *catalogue* des vampires.

Ceux qu'on voit sur cet almanach ne sont ni cultivateurs, ni commerçants, ni artisans, ni artistes, & c'est néanmoins la partie de la nation qui régit entièrement l'autre. Anéantissez en idée tous ces noms, la nation ne subsisteroit-elle pas encore ? . . . . Oh ! très-bien, je vous l'affure.

Cet almanach rapporte près de quarante mille francs par année. Jamais l'*Illiade* ni l'*Esprit des loix* n'ont rapporté autant à leurs imprimeurs. Homere eût-il imaginé qu'on imprimeroit tant de noms dévoués à mourir dans la plus profonde obscurité, malgré le titre qui sembloit devoir les protéger contre le néant ? . . . Que je crains que l'almanach présent & tout entier n'y descende avant la révolution du siècle ! Voyez les almanachs précédents depuis 1699, & comptez les noms qui survivent ; comptez, vous dis-je, par curiosité, ou par spéculation.





## CHAPITRE CCC.

*Mercur de France.*

Qui fait les énigmes, les logogryphes, qui abondent au Mercure de France? Les oisifs qui s'ennuient dans les châteaux solitaires de province. Qui fait cette foule de vers innocents? Des contemplatifs amoureux, qui se croient obligés en conscience de célébrer les charmes de leur maîtresse, & de faire enregistrer leurs soupirs au Mercure de France. Mais *les mauvais vers*, a dit Voltaire, *font les beaux jours des amants*. Heureux les mauvais poètes! Ainsi la rimaillerie & l'amour marcheront souvent de front, & le Mercure sera le constant dépositaire de toutes les tendresses provinciales qui s'exprimeront en stances langoureuses, ou en galants madrigaux.

Ces vers sont envoyés par la poste; les paquets sont affranchis: bonne précaution! Voilà déjà la poste qui y gagne quelque chose; & certes tous les vers qu'elle colporte ne valent pas l'argent qu'elle en reçoit; le régisseur & tous les commis seront de mon avis. Tout rimeur estime qu'en versifiant il se fera un nom dans ce livret bleu. L'un

cherche à louer sa petite ville, & l'autre sa personne; chacun s'empresse à donner ses titres, à les annoncer à l'univers. L'un nous apprend qu'il est avocat ou procureur fiscal; l'autre, qu'il est gendarme ou officier.

Le commis, d'une main indifférente, ouvre les paquets qui à chaque courier tombent sur son bureau & s'y amoncellent. A la naissance d'un prince, la grêle redouble, les cartons débordent. Chançons, madrigaux, épîtres, stances, &c. pleuvent, & le commis lassé ne se donne plus la peine de briser les cachets. C'est l'homme le plus fatigué de vers qui existe; & qui doit le plus les détester. Il entasse & ensevelit toutes ces pièces dans d'énormes cartons, où elles dorment, en attendant qu'on en pêche une au besoin. Malheur à celle qui est trop longue ou trop courte pour la page qu'on veut remplir! Fût-elle excellente, on la rejette pour choisir celle qui s'ajuste précisément à l'espace vuide.

Le poète de province s'imagine qu'on admire sa production, qu'on s'empresse à l'imprimer, & elle est encore au fond de la boîte du commis. Il attend avec impatience le Mercure, il l'ouvre d'une main précipitée & tremblante, il cherche; & ne la voyant pas, il croit plutôt à l'infidélité de la poste qu'au dédain de ses juges.

Il faut lire cent pièces pour en trouver

une passable; c'est-à-dire, qui ne contiennent pas des fautes grossières. On n'imagine pas à quel degré de ridicule & de platitude certains rimeurs de je ne fais. quel pays ont fait descendre la versification. Paix & repos aux bonnes ames qui composent ce déluge de vers & de prose fastidieuse! Mais rien ne prouve mieux combien l'ennui ou l'amour regnent en France, puisqu'on y versifie si prodigieusement pour des beautés plus belles sans doute que les écrits qu'on fait en leur honneur.

Quand le provincial voit par hasard ses vers imprimés & signés de son nom, alors il tressaille de joie, & dans un transport extatique, il se dit: en ce moment, Paris, le roi, la cour lisent mon madrigal; & mon nom devenu célèbre à jamais, passe sous leurs regards. Qui fait si le roi ou le ministre ne rêve pas sur un de mes vers, & si, frappé de surprise & d'étonnement, il ne me destine pas quelque emploi! Il assemble sa famille, lui montre la page immortalisante qui le distinguera du vulgaire; le volume circule dans toutes les mains, depuis le président d'élection jusqu'au notaire; tous admirent en silence l'ouvrage & le nom burinés, & sont intérieurement jaloux.

Anciennement le Mercure distribuoit des fadeurs; il devint tout-à-coup incivil & dur entre les mains d'un pédant. Ensuite la sa-

chereffe & la sottise le défigurerent, & l'art du *sousligneur* fut pris pour l'art du critique. On est étonné de voir des écrivains imberbes ou sans nom, jugeant les arts avec une emphase ridicule ou monotone, & Don-Quichottes du *bon goût*, s'escrimer pour sa cause sans le connoître. Quelques futiles remarques, quelques chicanes minutieuses, voilà tout ce qu'on y trouve. Oh, combien de petits auteurs à Paris sont habiles à différer sur des riens !

Comme c'est une entreprise mercantille, & que *plusieurs* sont intéressés à ce qu'elle soit lucrative à cause des *pensions* (car, qui le croiroit ? d'honnêtes gens vivent de ces mauvais vers & de cette sottise prose), on en a remis le brevet au sieur *Pankouke*, non imprimeur, mais libraire. Il soudoie des gagistes à tant la feuille, & cette misérable rapsodie va toujours son train. Par une incroyable & vieille habitude, la province souscrit & souscrita pour le *Mercur*.

On fait d'avance, d'après le nom des auteurs, les productions qui doivent être portées aux nues, & celles qui seront pulvérisées sans miséricorde. Quelques académiciens, par un manège adroit & clandestin, se font désirer dans le *Mercur*; on a vu des auteurs ne point rougir de faire *leurs propres extraits*, & se donner des louanges sans pudeur; d'autres se font louer par la main de leurs amis.



*Guillaume-Thomas Raynal*, depuis si justement célèbre par l'Histoire philosophique & politique des deux Indes, étoit auteur du *Mercur* en 1751. Il y a loin de la platitude de cet insipide journal aux idées de cette admirable histoire.

M. Pankouke ( car ici il est auteur & n'est plus libraire ) a fait dans le *Mercur* un *discours sur le beau*. Savez-vous ce que c'est que le beau ? Ecoutez M. Pankouke. Il établit d'abord que *le beau est immuable & le même pour toutes les nations*. Cela vous étonne un peu, lecteur : vous verrez où il en veut venir. Il proscriit de sa pleine autorité *le beau relatif, le beau arbitraire, comme n'existant pas*. M. Pankouke a ses raisons particulières : attendez. Après avoir décidé que le beau est *fixe & immuable*, il se demande *qui en seront les juges*. Il répond : *Ceux qui vivent dans une nation éclairée, ceux qui dans cette nation sont nés avec un goût sûr, qui se rapprochent le plus du centre du goût* : or quel est ce centre où l'auteur vouloit nous conduire ? *La société qui a le droit de prononcer sur le beau dans tous les genres*. Et quelle est cette société ? *Celle qui renferme les gens qui travaillent pour le premier journal de l'univers, avoués des gens de goût & des pensionnaires ; les gagistes, les collaborateurs faits pour parler du beau fixe, & qui en ont le thermomètre*.

D'où il résulte évidemment que ce qui est *beau-immuablement*, c'est ce qui s'imprime quatre fois par mois dans le *Mercur-Pan-kouke* : *quod erat demonstrandum*.

Voilà ce qu'on imprime à Paris, & ce qu'on distribue à l'hôtel de Thou. O Suber ! & ton nom est ignoré de cette tourbe mercantille & profane qui écrit intrépidement sur les arts, & dont la plume sèche & foible les rabaisse au plus étroit horizon. Qu'il est mesquin ce livret bleu dédié au roi, & qu'on nous annonçoit comme devant être l'ouvrage des hommes de lettres les plus distingués ! Rien de plus aride que l'esprit en corps de ces Mercuriens.

Au reste, on n'a voulu parler dans ce chapitre que de la partie littéraire ; la partie politique étant sous la main absolue du ministère, les faits, les idées & les expressions sont déterminés d'avance : c'est néanmoins cette partie politique qui soutient encore la malheureuse partie littéraire.



## CHAPITRE CCCL

*Auteurs nés à Paris.*

Paris a fourni à la littérature presque autant de grands hommes que tout le reste du royaume.

Je vais les dénombrer autant que ma mémoire le permettra, & par ordre alphabétique ; car je ne donne pas ici les rangs ni les places, à l'instar des régens de college, ou de MM. les journalistes, *tarifeurs* du mérite des vivants. Voici ma liste. *MM. d'Alibert*, célèbre géometre & littérateur distingué. *Amontons*, habile machiniste. *Amyot*, grand-aumônier de France & célèbre traducteur. *Anquetil*, l'historien de la ligue & l'auteur de l'Intrigue du cabinet ; & son frere, qui a voyagé dans les Indes orientales. *Anséaume*, auteur de plusieurs piéces de théâtre. *Arnaud d'Andilly*, fameux par sa plaidoierie contre les Jésuites, & par son excellente traduction de Joseph. *Antoine Arnaud*, un de nos grands, féconds & inutiles écrivains. *Baculard d'Arnaud*, auteur de *Comminges* & d'*Euphémie*, dont *Mélanie* n'est qu'une copie. *Bailli*, qui a écrit sur l'astronomie & rêvé sur le peuple

inconnu. *Le Beau*, secrétaire de l'académie des belles-lettres, auteur de l'Histoire du bas-Empire. *Caron de Beaumarchais*, fameux par ses mémoires si supérieurs à ses autres écrits. *Bellin*, ingénieur de la marine, auteur de l'Hydrographie françoise. Madame *Belot*, qui a traduit de l'anglois avec quelque succès, aujourd'hui Madame la présidente *Meyniere*. *Du Belloy*, auteur du *Siege de Calais*, tragédie que, dès son origine, le vent de la cour a fait voguer à pleines voiles. *Le Blond*, qui a fait l'article *Art militaire* dans l'Encyclopédie. *Boileau*, le premier de nos versificateurs. *Boindin*. *Boucher d'Argis*, jurisconsulte. *Bougainville*, de l'académie françoise, & qui a traduit l'Anti-Lucrece. *De Bury*, qui a écrit l'histoire. Le célèbre *Bou langer*, auteur de l'Antiquité dévoilée, & à qui l'on a pris beaucoup d'idées. *De Caylus*, antiquaire. *Carraccioli*, auteur des Lettres fictives du pape Ganganelli. *Cassini de Thuri*. *Jacques Cassini*, astronome. *Chamouffet*, écrivain patriotique. *Le Camus*, médecin, auteur doué d'imagination. *La Chaussée*, poète dramatique. *Clairaut*, de l'académie des sciences. *Cochin*, garde des dessins du cabinet du roi. *Collé*, auteur de chansons, vaudevilles, pieces & parades singulieres, qui ont un ton vraiment original. *La Condamine*, fameux par son voyage. *Contant d'Orville*, auteur fécond & utile. *Crébillon*

fils , si connu par ses romans pleins d'esprit. *Crevier* , ancien professeur. *Daquin* , fils du célèbre organiste. *Dionis du Séjour* , de l'académie royale des sciences. *Dezallier d'Argenville* , maître des comptes. *Ducis* , de l'académie françoise. *Dorneval* , auteur du théâtre de la foire , recueilli avec le Sage. *Dorat* , poète agréable. *Butel Dumont* , auteur du *Traité sur le luxe*. *Dupré de Saint-Maur* , de l'académie françoise. *Duhamel du Monceau* , de l'académie des sciences. *Le Dran* , chirurgien , de la société royale de Londres. *Fagan*. *Favart* , auteur de pieces à ariettes. *De Fouchi* , secrétaire perpétuel de l'académie des sciences. *Fuselier*. *Floncel*. *Fougeroux de Bondaroi* , de l'académie des sciences. Le docte *Fourmont*. *Fournier* , graveur & fondateur de caracteres. *Gallimart* , géometre. *Goguet* , auteur de l'Origine des loix , des arts & des sciences. *Mad. de Gomez* , auteur des Cent nouvelles & des Journées amusantes. Le savant *Goujet*. *Guyot de Merville*. *Helvetius* pere , médecin. *Helvetius* fils , auteur du trop fameux livre de l'Esprit. Le président *Henaut*. *Lattaignant* ; chanoine de Reims , chansonnier fécond. Le comte de *Lauragais* , auteur de deux tragédies rares. *Laus de Boissy*. *Lemiere* , de l'académie françoise. *Langlois Dufresnoy*. *De l'Isle* , de l'académie des sciences. *Lorry* , avocat. *Lorry* , médecin. *Lorry* , professeur en droit. *Dom*

*Lieble*, bénédictin. *De Machi*, démonstrateur de chymie. *Maquer*, de l'académie des sciences. *Marchand*, écrivain enjoué. *Mariette*, amateur de dessins, auteur du *Traité des pierres gravées*. *Marivaux*, auteur fin & plein de détails ingénieux. Le fameux *Mallebranche*, doué d'une si puissante imagination. *Moliere*. *Moissy*, auteur de quelques pieces de théâtre. *Moreau*, évêque de Vence. *Moreau*, procureur du roi au Châtelet. *Mignot*, neveu de Voltaire, abbé de Scellieres, où il a donné un tombeau à son oncle. *Moncrif* qu'on a appelé le dernier des François. Les deux *le Monnier* freres, de l'académie des sciences. *Maréchal*, poète anacréontique. *Blin de Saint-More*, qui a fait quatre héroïdes & une tragédie encore. *Morand* pere & fils. *Patte*, architecte. *Pesselier*. *Petit de la Croix*, professeur en arabe. *Pingré*, astronome. *Parfaict*, auteur de l'Histoire du théâtre françois. *Poinfinet*, auteur de la comédie du Cercle. *Poinfinet de Sivry*, traducteur de Plin. *Poncet de la Riviere*, ancien évêque de Troyes. *Philippe de Pretot*, auteur du Spectacle de l'histoire Romaine. *Dupont*, rédacteur des Ephémérides du citoyen. Mad. *le Paute*, auteur de divers mémoires d'astronomie. *Prémonval*, de l'académie de Berlin. M. & Mad. *de Puisieux*. *Quinaut*. Le docteur *Quesnay*, chef de la secte économique. *Racine* le fils. *Roussseau*

le poëte. Le savant *Rollin*. *Raymon de Saint-Marc*. *Rémond de Sainte-Albine*, auteur du livre intitulé *le Comédien*. *Mad. Riccobonni*. *Robert de Vaugondy*, géographe. *Roy*, auteur du beau Prologue des éléments. *Du Rasoy*, auteur du poëme des sens. *Sage*, fameux chymiste. *Saurin*, de l'académie françoise. *Secouffe*, avocat. *Sedaine*, auteur de quelques opéras-comiques. *Soret*, qui a tantôt remporté & tantôt disputé le prix à l'académie françoise. La marquise *de Saint-Chamond*. Le comte *de Seneçterre*. *Thibout*, fameux imprimeur. *Titon du Tillet*, auteur du Parnasse françois. *Toussaint*, auteur du livre des mœurs. *Villaret*, continuateur de l'Histoire de France. Madame *Villeneuve*, auteur de plusieurs romans. Le marquis *de Vilette*. *Voltaire*. *Watelet*, de l'académie françoise. *Willemain d'Abancour*, versificateur. Le marquis *de Ximenes*, qui a fait *Amalafonte* & *Epicaris*, tragédies.

J'aurai sans doute oublié quelques noms ; mais je souhaite qu'on dise d'eux : *præfulgebant Cassius & Brutus, eo ipso quod eorum effigies non visebantur.*

Si l'on compte qu'il n'y a point eu d'homme célèbre né en province, qui ne soit venu à Paris pour se former, qui n'y ait vécu par choix, & qui n'y soit mort, ne pouvant quitter cette grande ville, malgré l'amour de la patrie : cette race d'hommes éclairés, tous

concentrés sur le même point, tandis que les autres villes du royaume offrent des landes d'une incroyable stérilité, devient un profond objet de méditation sur les causes réelles & subsistantes qui précipitent tous les gens de lettres dans la capitale, & les y retiennent comme par enchantement.

Tandis que la nature a prodigué ses dons précieux à ces hommes distingués du vulgaire, la fortune, comme pour s'en venger; leur a refusé ses faveurs, & sa malice à cet égard est bien ancienne. Démosthenes étoit fils d'un forgeron, Virgile d'un boulanger, Horace d'un affranchi, Théophraste d'un fripier, Amyot d'un corroyeur, la Mothe d'un chapelier, Rousseau le poète d'un cordonnier, Moliere d'un tapissier, Quinaut d'un mitron, Fléchier d'un chandelier, Rollin d'un coutelier, Massillon d'un tanneur. Un horloger de Geneve fut le pere de J. J. Rousseau, & MM. Caron de Beaumarchais & Dupont l'économiste sont aussi fils d'horlogers.

Presque tous les hommes qui se sont fait connoître dans les arts & dans les sciences, & qui ont formé de leurs travaux accumulés le véritable trésor de l'esprit humain, ont connu dans leur jeunesse le besoin, & ont recueilli, comme dit Merope, *ce mépris qui suit la pauvreté.*

Homere a mendié. Le Tasse, Milton & Pétrarque ont connu la misere. Corneille est



décédé pauvre. Boulanger a erré sur les grandes routes. Jean-Jacques Rousseau est mort..... je n'ose ici le dire.

Les pensions que distribuent les souverains ne sont pas attribuées de nos jours aux gens de lettres , ou qui en sont les plus dignes par leurs travaux , ou qui en auroient le plus besoin par leur situation. Enfin , jusqu'aux dignités littéraires , tout est enlevé par la faveur , le crédit ou l'intrigue.



## C H A P I T R E   C C C I I .

*Porte-faix.* :

**N**ous avons au coin des rues des *Hercules* & des *Milons de Crotoné*, pour emménager ou déménager nos meubles , & porter les fardeaux du commerce. Vous les appelez d'un signe , & ils sont à vous avec leurs crochets ; appuyés sur des bornes , ils attendent qu'on leur donne de l'emploi. Vous croiriez que ces hommes ont une taille au-dessus de la commune , des couleurs vermeilles , des jambes fortes & de l'embonpoint ; non , ils sont pâles , trapus , plutôt maigres que gras ; ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent.

A toute heure , vous les trouvez prêts à

charger leur dos des poids les plus lourds. Légèrement courbés, soutenus sur un bâton ambulateur, ils portent des fardeaux qui tueroient un cheval ; ils les portent avec souplesse & dextérité, au milieu des embarras des voitures, & dans des rues étranglées ; tantôt c'est une glace qui en occupe toute la largeur ; & fait danser toutes les maisons pour qui la suit & la regarde ; tantôt c'est un marbre fragile & précieux ; chef-d'œuvre de l'art. Ces hommes deviennent comme insensibles dans toute leur charge ; & à force de virer, de s'esquiver & de marcher de biais, ils évitent le choc roulant de la foule impétueuse ; ils s'arrêtent à propos, trottent de même, jurent pour avertir les passants, les menacent, tout chargés qu'ils sont, de leurs bâtons courts ; & à travers tant d'écueils, arrivent au port sans avoir rien cassé ; le pavé sec, fangeux ou glissant leur devient égal.

On transporte des porcelaines d'un bout de la ville à l'autre sur un long brancard ; & si rien ne tombe des fenêtres pendant la traversée, il n'y aura pas à une soucoupe la moindre fracture.

Savez-vous les muscles qui travaillent le plus dans le corps des porte-faix. Les extenseurs des jambes. Voyez-les, elles font dans un tremblement insensible, mais néanmoins visibles.

Lorsque, dans le temps des gelées, les roues des voitures glissent sur le pavé, tombent dans la pente du ruisseau, & s'engrenent l'une dans l'autre, les fiacres descendent de dessus leur siège, soulevent leurs voitures avec le dos, la dégagent sans le secours de qui que ce soit, quoiqu'ils aient quatre personnes dans leur carrosse, & quelquefois le train chargé de deux ou trois coffres. Quelle force dans les vertèbres de l'homme !

Une voiture chargée d'une énorme pierre de taille a-t-elle perdu de son équilibre ? soixante mains officieuses le rétablissent ; il faudroit ailleurs six heures pour cette opération, elle se fait en un clin-d'œil.

Qu'une soupente rompe, qu'une roue se casse, l'équipage est enlevé avec une rapidité presque égale à sa chute. On vous dit : *Il est arrivé là un accident*, & il n'y paroît déjà plus ; tous les porte-faix des carrefours voisins ont prêté la main avec un zèle gratuit ; ils accourent, dès que la voie publique est obstruée, & la débarrassent sur-le-champ. Ces services journaliers devoient leur être comptés.

On dit que les porte-faix en Turquie portent jusqu'à sept ou huit cents livres pesant ; les nôtres ne vont pas jusques-là, il s'en faut. Les porteurs de farine à la Nouvelle-Halle sont les plus vigoureux de tous ; ils ont la

tête comme enfoncée dans les épaules , & les pieds aplatis ; les vertebres , en se roidissant , ont assujetti l'épine du dos à une courbure constante.

Ces hommes ne sont pas doués d'une force extraordinaire ; ils seroient foibles au pugilar , à la lutte , inhabiles à ramer ou à scier ; ils ont contracté l'habitude de porter des charges sur le dos ou sur la nuque du col , & ils savent accomplir merveilleusement les loix de l'équilibre : l'adresse fait plus que la force ; ne craignez point pour eux une luxation occasionnée par ces poids énormes ; il n'y a rien de si rare dans les annales de la chirurgie.

Mais ce qui fait peine à voir , ce sont de malheureuses femmes qui , la hotte pesante sur le dos , le visage rouge , l'œil presque sanglant , devancent l'aurore dans des rues fangeuses , ou sur un pavé dont la glace crie sous les premiers pas qui la pressent ; c'est un verglas qui met leur vie en danger : on souffre pour elles , quoique leur sexe soit étrangement défiguré. L'on ne voit point le travail de leurs muscles comme chez les hommes , il est plus caché ; mais on le devine à leur gorge enflée , à leur respiration pénible , & la compassion vous pénètre jusqu'au fond de l'ame , lorsque vous les entendez , dans leur marche fatigante , proférer un jurement d'une voix altérée & gla-

piſſante. On ſent que leur organe n'étoit pas fait pour ces mots énergiques & groſſiers ; que leur corps n'étoit pas créé pour ſupporter ces charges démeſurées ; on le ſent , puis-que le hâle , le travail journalier , l'endurciſſement des bras , le calus des mains , n'ont pu les métamorphoſer en hommes. Sous leur vêtement épais , groſſier & ſale , ſous la cratte , ſous leur peau endurcie , elles conſervent encore les formes originelles qui vous font diſtinguer au bal de l'opéra une duchefſe ſous le maſque & le domino ; leur ſexe n'eſt point anéanti pour l'œil ſenſible ; & ces malheureuſes créatures lui commandent la pitié la plus profonde. Comment les femmes ſont-elles réduites parmi nous à un labeur ſi diſproportionné aux forces qu'elles ont reçues de la nature ? Le peuple chez qui on les enferme eſt-il plus cruel que celui qui les livre à ces travaux impitoyables & renaiffants ?

Quel contraſte ! l'une ſuccombe en nage ſous une double charge de citrouilles , de potirons , en criant , *gare , place !* L'autre , dans un leſte équipage dont la roue volante rafe la hotte large & comblée , ſous ſon rouge & l'éventail à la main , périt de molleſſe. Ces deux femmes ſont-elles du même ſexe ? Oui.

Quelquefois un de ces porte-faix met ſur ſes crochets exactement tout le ménage d'un

pauvre individu ; lit , paillasse , chaïses , table , armoire , ustenciles de cuisine ; il descend toute sa propriété d'un cinquieme étage , & la remonte à un sixieme. Un seul voyage lui suffit pour transporter les meubles & immeubles du misérable ; le portefaix est plus riche que lui : car le malheureux , pour le simple transport , paiera peut-être le dixieme de la valeur intrinseque de ses effets. Hélas ! il est obligé de changer de logement tous les trois mois , parce qu'il n'a pu payer que la moitié de son terme ; & c'est à qui le chassera plus loin.

Mais comment avoir de la pitié , dira le locataire ? N'ai-je pas à payer le *propriétaire* ? Et le propriétaire dira , n'ai-je pas à donner au roi les *deux vingtiemes* & les huit sols pour livre , qu'on vient d'augmenter encore ? C'est toujours le motif dont on use pour ne faire aucune grace aux malheureux.

A la naissance d'un fils de France , ces portefaix , crocheteurs , porteurs de chaïses , ramonneurs de cheminées , porteurs d'eau , forment des corporations , ayant des musiciens , c'est-à-dire des violons , à leur tête. Ils vont à Versailles pour avoir audience , & s'arrêtent dans la *cour de marbre* : c'est de là qu'ils complimentent le roi sur son balcon ; ils tiennent en main les symboles de leur industrie ; & on les a vus imaginer ,

dans ces occasions, des facéties divertissantes.

Tantôt c'est un ramonneur caché dans une cheminée à la prussienne, que quatre de ses camarades portent sur un brancard, & qui mettant tout-à-coup la tête hors du tuyau, harangue de cette manière le roi de France. Il lui dit qu'il préserve des incendies les maisons de sa bonne ville de Paris. Tantôt les porteurs de chaise promènent une figure colossale, dont la robe est parsemée de fleurs de lys, & qui tient & caresse entre ses bras robustes un nourisson à qui elle applique de très-gros baisers.

Mais les poissardes ont le privilège d'être introduites jusques dans la galerie, & de complimenter le roi particulièrement; ce qu'elles font néanmoins à genoux. On leur donne ensuite à dîner au grand-commun, & c'est un des premiers officiers du chef de la maison du roi qui en fait les honneurs. Le repas est splendide.

De retour à Paris, ces poissardes se promènent triomphantes, & rendent compte à la Halle de la bonne réception qui leur a été faite. La Halle pendant six mois est fort contente de la cour. Que le roi vienne à Paris dans cet intervalle, les fortes voix de ce canton, qui donnent le signal à la place Maubert & aux autres marchés, hurleront *le vive le roi* d'une manière haute, énergique, presque effrayante.

Toutes ces harangues ou compliments ont été faits par des gens de lettres qui s'en amusent derrière le rideau, & qui réussissent mieux que s'il avoit fallu se nommer. J'en ai lu d'assez piquants ; mais tous ne sont pas connus, ou n'ont pas été prononcés. Jamais la fête ancienne, philosophique & plaisante des *Saturnales* ne se reproduira de bonne grace parmi nous ; je crois cependant que tout le monde y gagneroit, même du côté de l'amusement, si l'on vouloit en essayer seulement une petite fois.



## C H A P I T R E   C C C I I I .

### *Melons.*

**L**es melons qui croissent aux environs de Paris n'en ont que la figure. Ceux qui ont goûté les excellents melons de la Lombardie, les bons melons *cantaloupes* de la Hollande, ne peuvent toucher à cette mauvaise drogue qui usurpe le nom d'un des meilleurs fruits de l'univers. Il est tellement dégénééré, qu'il devient fiévreux, mal-sain, au point que la police est obligée de l'interdire, & de le faire jeter à la rivière vers le 25 Septembre.

Les serres nouvellement établies, avec



des vitrages exhaussés & qui concentrent les rayons du soleil , leur donneront sans doute une maturité qui les rendra moins insalubres.

Il n'y a rien de plus pernicieux que les citrouilles , après les premières huîtres , que l'on amène de Dieppe ou de Cancale à la fin d'Octobre. Je ne conseille à personne de manger des huîtres dans cette saison qu'après les premiers froids. Il faut que la police veille à cet égard sur les gourmands Parisiens , à peu près comme une bonne veille sur des enfants.



## CHAPITRE CCCIV.

### *Filles nubiles.*

Le nombre des filles qui ont passé l'âge du mariage est innombrable. Rien de si difficile qu'un mariage ; non pas tant parce que ce nœud est éternel , que parce qu'il faut aller configner une dot pardevant notaires. Les filles laides & nubiles abondent ; les jolies ont encore beaucoup de peine à passer. Il faudroit peut-être renouveler à Paris ce qui étoit en usage chez les Babyloniens. On rassembloit toutes les filles nubiles dans un marché public : les jeunes gens venoient ,

& comme de raison, achetoient les plus belles ; mais l'argent qui en provenoit, ser-voit à doter les laides délaissées.

On voit que le mariage est devenu un joug pesant, auquel on se soustrait de tout son pouvoir : on voit qu'on a raisonné depuis peu le célibat, comme une situation plus douce, plus sûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix, n'est point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen : des sœurs ou des amies s'arrangent pour vivre ensemble, & doubler leurs revenus en les plaçant en rentes viagères. Ce renoncement volontaire a un lien constamment chéri des femmes, ce système anti-conjugal n'est-il pas bien remarquable dans nos mœurs ?

Chez les Lacédémoniens, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Que diroit Licurgue, s'il voyoit aujourd'hui nos demoiselles dédaigner l'autel de l'hyménée, embrasser le célibat, s'en montrer les apologistes, & vivre dans une espèce de liberté masculine ? liberté qui, chez aucun peuple de la terre, ne fut le partage de leur sexe.

Qu'arrive-t-il de cet étrange désordre ? Les gens aisés, qui ne se marient point, ou qui se marient tard, ne font presque pas d'enfants : les gueux qui se marient intérieurement, & qui se marient trop tôt, en font beaucoup ; de sorte que les richesses se con-

entrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains ; & l'ordre de la société à qui elles seroient le plus nécessaires , en a le moins.

Dans toutes les compagnies on ne rencontre que de ces vieilles filles qui ont fui les devoirs d'épouse & de mere , & qui trottent de maisons en maisons. Affranchies des peines & des plaisirs du mariage , elles ne doivent pas usurper la considération & le respect qui sont dus à la mere de famille environnée de ses rejetons ; & l'on devoit les regarder comme ces vignes infertiles , qui au lieu de porter des raisins , n'ont poussé sous les rayons du soleil que des feuilles jaunes & rares.

Ces filles décrépites sont ordinairement plus malicieuses , plus méchantes , plus tracassières & plus durement avares que les femmes qui ont eu un époux & des enfants.

Il faudroit assujettir les vieux garçons & les vieilles filles à une contribution , reculer encore également pour les deux sexes l'époque des vœux forcés ou indiscrets , abolir le célibat des soldats , qui occasionne le célibat des filles ; d'autant plus que des soldats mariés seroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin , que le législateur fit revivre *les anciens mariages de la main gauche* , afin de diminuer les

difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non mal-honnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme , on l'a précipité dans de nouveaux écarts ; & c'est bien le cas de répéter ici , que *c'est souvent la loi qui fait le péché.*



## C H A P I T R E · C C C V ·

### *Les Visites.*

**L**es visites emportent beaucoup de temps. Vainement se fait-on écrire chez les portiers : on est condamné, à certaines époques , à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence , s'asseoir , dire quelques mots insignifiants ; puis on s'échappe pour faire la même chose dans la maison voisine. C'est un travail & une occupation que de sortir ainsi d'un hôtel pour entrer dans un autre.

Ceux qui ont besoin de protection , ne visitent les grands qu'à leur corps défendant. Le devoir , l'orgueil , ou la cupidité les traîne à travers les anti-chambres ; ils souffrent , murmurent tout bas & subissent la loi commune. Un valet qui doit avoir bonne mémoire , annonce à haute voix ceux qui entrent ; coutume prudente. On ouvre les deux battants pour les femmes ; c'est

alors que les qualités sonnent agréablement à l'oreille de l'individu qui se présente dans le cercle : un nom tout nu a quelque chose de honteux.

On a beaucoup abrégé les formules des premiers compliments. On s'affied, si l'on veut, sans presque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maîtresse de la maison, le cède à son tour, & ainsi successivement. Les femmes s'examinent des pieds à la tête, tout en se faisant des mines. C'est le moment où les nouvelles circulent ; de sorte qu'un fait arrivé à huit heures du soir est su de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots qui font arrêt, l'accompagnent déjà, & il ne fera plus permis d'en parler le lendemain.

Après les nouvelles, vient l'étalage de chaque doctrine particulière ; mais le récit est court, excepté dans la bouche des officiers de marine (1) qui abusent des circonstances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes dissimulent leur ennui, & font

(1) Tous les officiers de terre & de mer ont-ils la connoissance du style de Turenne ? Le voici après le gain d'une bataille importante : *Les ennemis sont venus nous attaquer, nous les avons battus ; Dieu en soit loué ! J'ai eu un peu de peine. Je vous souhaite le bon soir : je me mets dans mon lit.*

glisser adroitement la conversation sur le nouvel opéra ; on descend de la vergue du grand mât aux bassons de l'orchestre , & l'on parle d'une tempête harmonique. Au moment que j'écris , les disputes sur la musique & sur la marine sont éternelles. Et pourquoi durent-elles si long-temps ? C'est qu'on ne s'entend pas.

Les parleurs de profession ont un répertoire tout formé , qui compose tout leur esprit. Ils n'ont pas l'attention de le varier ; & il y a beaucoup de gens qui vous étonnent , mais pour une seule fois. J'y ai été pris comme bien d'autres.



## C H A P I T R E C C C V I .

### *Retraite.*

**O**n ferme sa porte à Paris , quand on veut ; ce qui est impossible dans les autres villes. On se dit à la campagne pour un mois , & vous pouvez être assuré que pendant un mois personne ne viendra vous importuner. Les portiers sont d'un merveilleux secours pour vous faire voyager , tandis que vous boudez tout seul dans un coin. Ils vous servent de chevaux de poste.

J'ai lu jadis une pièce de vers intitulée :

*Épître à mon verrouil.* L'idée étoit plaisante. Un philosophe avoit mis en grosses lettres dans son cabinet ces trois mots, *épargnez mon temps.* Avec cela faisoit-il fuir les importuns? J'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre les visites incommodes qu'un verrouil : il ne faut donc point faire une *épître à son verrouil*, mais le tirer.

Combien d'amitiés, combien de liaisons inutiles ! Il est un temps dans la vie, où un homme raisonnable devroit savoir à quoi se fixer, éprouver ceux qu'il fréquente, & se débarrasser ainsi de mille soins que tous ces amis de noms usurpent aux véritables. La sagesse, la philosophie, s'en trouveroient mieux, & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le temps, à prévenir le regret de sa perte.

Certains gens sont si fatigués d'eux-mêmes qu'ils n'existent que quand ils ont quatre ou cinq personnes dans leur chambre pour assister à leur lever & à leur toilette.





## CHAPITRE CCCVII.

### *Les Affiches.*

On affiche tous les jours de grand matin les piéces que l'on donnera le loir aux trois grands spectacles : les théâtres du Boulevard & de la foire en font de même. On voit sur la même ligne, *Athalie* & *Jeannot chez le dégraisseur* ; *Castor & Pollux*, & *la Danse du petit diable* ; il y a de quoi satisfaire tous les goûts. Or, en fait de plaisirs, je soutiens que personne n'a tort, pourvu que les piéces ne soient pas indécentes ; & elles cesseront de l'être, quand on (1) n'aura

---

(1) Ils le font bien, puisqu'ils décident si la piéce foraine sera ou ne sera pas représentée. Jugement qui ne devoit appartenir qu'à la police. Faut-il redire ici à quel point les spectacles sont capables d'influer sur les opinions d'un peuple, combien ce ressort est puissant pour émuouvoir ses affections, combien il importe au gouvernement de regler, de protéger les représentations théatrales, & de tourner à l'utilité des mœurs ce qui ne paroissoit devoir être qu'un simple amusement ? Comment des fonctions aussi graves ont-elles pu être du ressort de deux comédiens !



plus des *comédiens pour censeurs moraux.*

Qui croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres , qui lisent les affiches sans aller au spectacle , & qui se consolent de n'y point aller , en sachant quelle piece sera représentée ? Ils l'empruntent , la lisent en se couchant , & rêvent l'avoir vu jouer.

On ne peut rien afficher sans l'attache du lieutenant de police ; & si vous avez perdu un chien ou un bracelet , il faut aller demander la signature du magistrat.

Il est vrai qu'elle est toute prête , & qu'il y a un bureau de blancs-seings , pour favoriser la retrouvaille des épagneuls , des perroquets , des manchons & des cannes perdues.

Il n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris sans *permission* , les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage*. Mais une pareille licence ne fauroit durer long-temps dans un gouvernement bien policé , & bientôt le *bon ordre* les foumettra sans doute à la révision d'un censeur & à l'approbation de monseigneur le chancelier ou de monseigneur le garde des sceaux ; car un époufeur & un mort ne doivent pas imprimer *librement* , quelque pressés qu'ils soient. C'est une témérité scandaleuse & attentatoire à l'*autorité*.

Des particuliers ( je les dénonce ) s'éman-  
cipent aussi de faire imprimer , sans *mandat* ,

fans *privilege*, leurs noms sur des *cartes*, & se donnent le titre d'*écuyer*, de *comte*, de *marquis*, de *baron*, de *chevalier*, d'*avocat* enfin. Ce sont peut-être des usurpateurs. Eh! vite un censeur royal pour *approuver*, *examiner* toutes les *cartes de visites* qu'on glissera chez un portier ou dans la *serure*. Quelle différence y a-t-il d'imprimer sur des *cartes* ou sur du *papier*? Les *caractères d'imprimerie* ne doivent jamais mordre le chiffon sans la *signature* & le *paraphe*: que ne peut-on pas mettre sur cette *carte*! On s'endort là-dessus, & bien mal à propos. Le commis du sceau s'en scandalise étrangement.

Il faut que l'afficheur ait sa médaille de cuivre sur l'estomac, pour plaquer & coller contre les murailles l'annonce des *pièces de théâtre*, des *livres*, des *terres à vendre*. Ces mêmes afficheurs (1) crient & vendent les *sentences des criminels*, & se réjouissent des *exécutions* qui leur font gagner quelque argent, ainsi qu'à l'imprimeur.

Ces affiches sont arrachées le lendemain, pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues à la longue seroient obstruées par une espèce de carton, grossier résultat du sacré & du pro-

---

(1) Ils sont quarante, ainsi qu'à l'académie françoise.

fane mêlés ensemble : comme *commandements ; annonces de charbatans ; arrêts de la cour de parlement ; arrêts du conseil qui les cassent ; biens en décret , ventes après décès & au dernier enchérisseur , monitoires , chiens perdus ; sentences du Châtelet , avis aux ames dévotes , marionnettes , prédicateurs , exposition du Saint-Sacrement , régiment de dragons , traité de l'ame , bandages élastiques , &c.* bref , de tous ces différents papiers que le public a sous les yeux , qu'il ne lit pas , & qui ne servent qu'à déguiser la nudité des murailles.

Si le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches , il apprendroit peut-être à moins défigurer l'orthographe françoise ; mais il ne s'embarasse ni de l'orthographe , ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards.

On voit quelquefois des arrêts de la cour , qui ont six pieds de haut sur trois de large , & le caractère en est menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles ! On regarde l'affiche avec étonnement ; personne ne la lit. Il s'agit d'un procès obscur entre deux particuliers qui se sont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un pan de muraille : cette prose gothique coûte quelquefois soixante mille francs. Les greffiers & les receveurs d'épices trouvent ce style-là admirable & nécessaire.

Les noms des notaires , des procureurs ,

des huissiers-priseurs, &c. sont imprimés en gros caractères au coin de toutes les rues ; & ces messieurs n'en sont pas pour cela plus célèbres. Ils sont toujours affichés & toujours obscurs. Au défaut de renommée, ils empochent l'argent : un *inventaire* grossoyé rapporte beaucoup plus qu'un bon livre.

Les affiches des spectacles sont en couleur, mais un peu trop exhaussées ; on en voit six ou sept qui forment une véritable échelle, le *grand opéra* en tête, & les *danseurs de corde* au dernier rang. Mais le plus souvent par respect, les affiches des spectacles des Boulevards s'éloignent des affiches des trois théâtres. Ce que c'est que l'ordre & la subordination !



## C H A P I T R E   C C C V I I I .

*Tableaux , Dessins , Estampes , &c.*

**L**a manie coûteuse & insensée des tableaux & des dessins que l'on achete à des prix foux, est bien inconcevable. Il n'y a point de luxe, après celui des diamants & des porcelaines, plus petit & plus déraisonnable : non qu'un tableau ne vaille son prix ; mais parce qu'il est bizarre, ridicule, indécent de couvrir d'or, des peintures dont l'utilité & la jouissance sont également bornées.

Que des princes forment des cabinets, ils se doivent à tous les arts. Mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplète, ces dépenses énormes l'empêcheront, à coup sûr, d'être un bon parent, un bon ami, un obligeant citoyen : il n'aura plus d'argent que pour des toiles peintes. Plus il possédera, plus il voudra encore posséder : sa maison, sa famille, tout ce qui l'environne, se sentira des prodigieux sacrifices qu'il offrira sans cesse à une manie dont la nature est de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

Les méprises étant faciles & les erreurs ordinaires, nouvelle source de chagrins & de contrariétés : l'entêtement prend la place du goût, & la fureur de la possession empêche la paisible jouissance.

Je n'ai jamais pu concevoir comment on ne se contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé hésite entre les deux peintures ; & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux pour le prix qu'on met à un seul, comment se ruine-t-on pour un tableau unique ?

Tel homme a vendu ses maisons & ses terres, pour faire une collection d'estampes renfermées dans des porte-feuilles invisibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il se traîne encore aux ventes ; crie à l'huissier,

d'une voix éteinte , *un fol* ; dit tout haut qu'il est fou , emporte l'objet ; & il lui fait de fortes lunettes pour contempler son acquisition. A la mort , tout cela sera dispersé en différentes mains , & l'œuvre tant poursuivie ne sera jamais complète.

Un vieux tableau à moitié peint & effacé , dont on ne distingue plus rien , sera préféré , parce qu'il est original , à un tableau moderne & intéressant , dont la couleur est fraîche & agréable. Quel est donc le défaut de ce dernier ? Le peintre est vivant.

Il faut que les particuliers laissent aux princes ou aux grands , dont l'opulence est excessive , le privilège de mettre de grosses sommes en tableaux & en statues. C'est une folie de consumer son patrimoine en curiosités ; c'est un vice d'oublier ses parents & ses amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts sont faits pour figurer dans des salons publics , & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'est qu'un maniaque.

On n'a point encore ridiculisé sur notre scène cette folie ruineuse : elle mériteroit bien les pinceaux d'un auteur comique.





## CHAPITRE CCCIX.

*Encan.*

**M**ais nos seigneurs, sous le nom de *curieux*, sont le plus souvent des brocanteurs magnifiques, qui achètent sans besoin, sans passion, & seulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, estampes antiques, &c. Ils font des haras ou des cabinets, qui sont bientôt des magasins : on les croiroit passionnés pour les beaux arts ; ils aiment l'argent.

Ces vases, ces bronzes, ces chefs-d'œuvre, auxquels ils semblent tenir, & dont ils se montrent idolâtres, appartiendront à qui voudra les en débarrasser pour de l'or. La médaille la plus antique ne restera pas au médaillier, malgré tout l'étalage du propriétaire ; on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés usurpent ainsi les profits des classes commerçantes, & ils vous diront néanmoins qu'ils n'achètent que pour les artistes : ils en sont les véritables tyrans.

Au reste, c'est aux ventes que le prix réel des tableaux se manifeste, & qu'ils n'en imposent plus, comme dans le fallon de l'orgueilleux possesseur. Là finit le rôle avan-

rageux de l'homme usurpateur & médiocre : là , les prétendus connoisseurs voient leur prononcé chimérique réduit à zéro : là , la superbe école Françoisé apprend à rabattre de sa fastueuse présomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du roi , on donne pour dix écus ( c'est-à-dire pour la toile ) une de ses compositions de quatre pieds de hauteur. L'huissier-priseur ne lui fait pas grace , & le livre impitoyablement à l'acheteur qui va en décorer une anti-chambre enfumée , ou une salle à manger.

Philippe duc d'Orléans , régent du royaume , s'amusoit à peindre ; mais la main de son altesse , habile à mouvoir l'Europe , ne surpassoit pas en peinture celle du plus misérable barbouilleur. Qu'est-il arrivé ? Son principal tableau , quoique décoré de son nom , successivement chassé de tous les cabinets , se trouve actuellement exposé dans un passage public des Thuilleries , sollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un asyle. On le regarde , on lit le nom auguste , on sourit , & personne ne veut en donner trente-six livres ; ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie , on ne paie point le public avec des titres.







## CHAPITRE CCCX.

*Chapeaux.*

Le Parisien change avec la même facilité de système, de ridicules & de modes. La figure de nos chapeaux, comme toutes les choses humaines, a subi le sort de la variation. Les coëffures dans les boutiques des marchands se succèdent comme les nouvelles méthodes dans l'empire des lettres. Le *chapeau haut & pointu* a prévalu quelque temps, ainsi que le *style académique*, qui tombe enfin, & que l'on n'imité plus.

Ce penchant pour tout ce qui varie, cette passion qui nous pousse à créer de nouvelles modes, nous fait adopter ce que les princes imaginent en se jouant, ou par fantaisie; tantôt c'est l'invention d'une *énorme paire de boucles*, tantôt c'est celle d'un *frac*. Ainsi Alcibiade donna son nom à une sorte de fouliers; & sa vanité étoit flattée, lorsqu'il entendoit dire qu'elle étoit de sa création.

Quelquefois des intérêts particuliers font naître une mode; l'origine des *paniers* fut inventée pour dérober aux yeux du public des grossesses illégitimes, & les masquer jusqu'au dernier instant; les grandes man-

chettes furent introduites par des frippons qui vouloient filouter au jeu & escamoter des cartes.

Nous avons rogné insensiblement le haut bord de nos larges feutres ; nous les avons ensuite rendu petits ; & enfin nous avons fait disparaître ces *trois cornes* si incommodes. Aujourd'hui nos chapeaux sont ronds ; & voilà les chapeaux à la mode.

On ne les porte plus le matin sous le bras. Ils couvrent la plus noble partie du corps , & pour laquelle ils sont faits. A-t-on vu le Turc mettre le *turban* sous son bras , les évêques tenir leurs *mitres* à la main ? Mettons donc constamment notre *chapeau* sur notre tête pour garantir nos foibles cerveaux des rayons du soleil , & que ce précieux dôme s'oppose aux évaporations de notre cervelle. N'étoit-il pas ridicule de l'employer incessamment à la main à des exercices de civilité & de minauderie ?

Je ne ferai point ici l'histoire des chapeaux ; je ne remonterai point aux chapeaux gras de Louis XI , qui les portoit tels par faleté & par avarice ; je ne parlerai point de la vertu magique concentrée dans tels chapeaux ; les uns sont d'un mauvais prêtre un grand seigneur , & les autres un docteur d'un idiot. On fait l'effet que produit tel chapeau fourré mis sur la tête d'un grenadier ; & le diadème enfin , n'est-il pas un

chapeau qui produit une certaine ivresse ?

J'ai vu des chapeaux dans ma jeunesse qui avoient de très-grands bords ; & quand ils étoient rabattus , ils ressembloient à des parapluies : tantôt on releva , tantôt on rabassa ses bords par le moyen des gances. On leur a donné depuis la forme d'un *bateau*. Aujourd'hui la forme ronde & nue paroît la dominante ; car le chapeau est un Protée qui prend toutes les figures qu'on veut lui donner.

Demandez - le à nos femmes , qui , après tant d'essais multipliés , ont définitivement adopté le *chapeau Anglois* , malgré leur antipathie pour l'Angleterre ; je leur conseille de s'y tenir ; qu'elles l'ornent de perles , de diamants , de plumes , de cordons , de rubans , de houppes , de boutons , de fleurs ; que les poètes dans leur langage y attachent des astres & des comètes ; qu'elles les portent rouges , verts , noirs , gris , jaunes : mais qu'elles gardent constamment le *chapeau Anglois* ; les laides y gagnent , & les belles aussi.

Nous n'avons donc plus ni chapeau pigmée , ni chapeau colossal ; les dames avoient élevé ridiculement leurs coëffures , au moment que les hommes avoient arboré les petits chapeaux ; aujourd'hui que les hommes en ont augmenté & arrondi le vo-

lume, les coëffures ont prodigieusement baiffé.

Un poëte difoit alors :

*J'ai vu Chloris, j'ai vu la jeune Helene ;  
Des rubans de Beau'ard leurs fronts étoient ornés :  
Le moule étroit de la balaine  
Faisoit gémir leurs corps emprisonnés.  
Leurs cheveux hériffés fuyoient loin de leur tête ;  
Un panache orgueilleux en furmontoit le faite.  
Près de là j'apperçus la Vénus Médicis ;  
Sa taille libre & naturelle  
Déployoit aifément fes contours arrondis.  
Toute en elle étoit fimple & toute charmoit en elle.  
J'admirai tant de graces, & tout bas je me dis :  
L'art enfeigne à Chloris à devenir moins belle.*

Hommes & femmes fe coëffent beaucoup mieux. Si nous fommes dans une voiture, il nous eft permis du moins d'enfoncer la tête dans le coin du carroffe, & nous ne risquons pas d'éborgner notre voifin avec les pointes de notre ancien triangle.

C'est toujours celui-là qu'on porte fous le bras, lorsqu'on eft habillé ; mais on ne s'habille plus qu'une ou deux fois la femaine, les jours de grandes vifites. On voit les gens comme il faut, à l'heure même du fpectacle, le chapeau fur la tête.

Le dernier caprice, je crois, eft le meilleur ; il a influé fur la couleur. Les chapeaux ne font plus noirs ; on les porte blancs,

comme font les carmes & les feuillants depuis plus d'un siècle ; & sur-tout en été , le soleil échauffe moins la tête. L'œil qui s'étonne d'abord , s'accoutume à tout : on porteroit des chapeaux rouges & bleus, verd-pomme & lilas , qu'on s'y feroit ; chacun arboreroit sa couleur favorite. Ce seroit un nouveau coup-d'œil.

On commence par condamner les nouvelles modes ; chacun se récrie sur la folie changeante : au bout d'un mois elle est adoptée par ses plus violents contradicteurs ; & tel qui la fronde aujourd'hui , prendra demain les idées qu'il avoit combattues.

Puisque c'est à nous à inonder la terre de nouveaux bonnets , jouissons de notre génie inventif , plaçons nos chapeaux d'hommes sur les têtes Suisses & Hollandoises. Continuons de donner toujours la loi prédominante de coëffures. Toutes les femmes ont pris nos chapeaux : il s'agit de les faire adopter définitivement à Vienne , à Berlin & à Pétersbourg. Et qui sait si nous n'entendrons pas encore plus loin , en triomphateurs heureux , nos illustres conquêtes ?





## C H A P I T R E   C C C X I .

*Noces.*

Que celui qui a vu une n<sup>o</sup>ce champêtre, le couple du hameau qui s'avance vers l'église, les doigts amoureux-ment entrelacés, portant dans leurs regards le desir ingénu ; les parents qui les suivent au même autel où ils se sont mariés ; les garçons de la fête en *habits du dimanche*, les rubans au chapeau, le bouquet au côté ; les filles en blanc corset, regardant ce jour-là leur amant avec plus d'assurance ; & le violon un peu aigre, mais qui conduit gaiement la marche & ferme le cortège, ne s'attende point à trouver sous le superbe portique de nos temples, ni la gaieté vive & franche, ni le riant tableau de cette joie naïve, ouverte & abandonnée.

L'hymen ici se célèbre à grands frais ; on ne marche point sur la pelouse le long des haies fleuries, pour arriver à l'autel du bonheur. On s'enferme dans des carrosses à glaces ; on est chargé d'atours : les coiffeurs ont occupé toute la matinée ; on s'observe tristement ; le cérémonial regle tous les pas, & le couple opulent, sous des habits d'or,

porte déjà sur son front l'ennui qui doit les accompagner le reste de leurs jours. La villageoise aimoit de bonne foi avant de sceller la foi promise devant le curé rustique ; & la Parisienne , recevant le riche anneau , jure , avant d'aimer , quelle aimera toujours.

Le festin du village offre la même différence. Où est le rire ingénu , la table dressée sur l'herbe , la joie de la parenté , le broc de vin toujours rempli , le veau entier dépecé & rôti ? Où sont les danses vives & les mouvements vrais de l'alégresse ? Où les vieillards paroissent-ils en cheveux blancs , essuyant leurs yeux humides de larmes de tendresse ? Où lit-on l'attente du plaisir dans les regards furtifs de la jeune mariée ? Où l'époux paroît-il pétulant & impatient de voir luire l'étoile du soir ? Où le lendemain l'épouse un peu pâle paroît-elle confuse & heureuse , étonnée & triomphante ? Ce n'est point à la ville.

Une assemblée de parents à moitié divisés , qui ne se sont pas vus depuis longtemps , qui ne se reverront guere passé ce jour cérémonieux ; des vieillards qui dissimulent leur caducité ; l'étalage des étoffes , des révérences compassées , des saluts mesurés , une observation maligne , des compliments froids , un maintien composé , une dignité morne & imposante : voilà comme on s'unit dans la capitale.

Il faut descendre parmi la classe des bourgeois du second ordre pour revoir quelques images des anciennes noces, elles sont moins brillantes; mais il y a du mouvement & du bruit. Là on voit des assemblées de quatre-vingt à cent personnes; & les invités, chacun à leur tour, rendent le festin aux jeunes mariés: c'est un enchaînement de repas pendant onze semaines.

Les traiteurs se plaignent tous hautement que les festins de noces deviennent de jour en jour moins fréquents, qu'on s'enfuit à la campagne pour ne point faire de banquet; ils disent que la joie tombe, que la mélancolie domine la nation, puisqu'on renonce à la bonne chère & à l'intempérance dans le jour le plus solennel de la vie, que nos aïeux célébroient tous par la plus complète ivresse que leur franchise ne redoutoit pas. Les ménétriers se plaignent aussi qu'on ne danse plus comme on faisoit jadis.

Vous voyez chez ces traiteurs plaignants des salles immenses & vuides qui n'attendent que des convives & des danseurs. Il y a place pour la table immensément longue & pour les contre-danses en rond.

Le petit peuple danse encore fort & longtemps; car il est le dernier à abandonner les coutumes joyeuses, quoique l'on cherche de toutes parts à avilir ses divertissements.

La licence des paroles regne dans toutes



les noces bourgeoises. Si l'on faisoit un recueil de tout ce qui s'y dit de jovial, ces plaisanteries ne seroient pas fort délicates; mais elles offriroient de l'originalité, ce que le beau monde n'a pas. Le bourgeois rit ces jours-là, de maniere à avertir tous les passants qu'il est de férie.

Un homme peu fortuné, gourmand de son naturel, & qui aimoit conséquemment à faire bonne chere (ce qu'on ne fait pas sans de bonnes rentes) avoit trouvé un singulier expédient pour être de noce tous les jours de sa vie: habillé en noir & fort proprement, il étoit assidu toute la matinée à Saint-Eustache; à Saint-Paul, à Saint-Sulpice, à Saint Roch, enfin dans toutes les grandes paroisses; & quand il voyoit un mariage dont le cortège étoit un peu nombreux, il se méloit parmi la foule. Certains jours il avoit à choisir; car à la même heure on voit souvent trois ou quatre mariages de différentes classes, & dans la même église.

A l'issue de la messe commence l'indispensable festin, toujours commandé d'avance, & qui se fait ordinairement chez le traicteur. Il est d'usage que les parents de chaque conjoints se réunissent à la même table, & le plus souvent ils se voient pour la premiere fois. Or, les parents du mari, qui l'avoient vu à la messe, croyoient notre étranger du côté de la femme; tandis qu'il

les parents de la femme le croyoient du côté du mari. Il faisoit donc grande chere dans son rôle équivoque , distribuant de part & d'autre quelques légers compliments ; & vous pensez bien qu'il possédoit à fond le style & les propos du jour.

Il y avoit quatre ou cinq ans que ce manège duroit , lorsqu'un parent qui rencontroit notre *habit noir* pour la troisième fois depuis huit jours , s'avisa de lui demander de quel côté il étoit. *Du côté de la porte* , reprit-il en se levant & posant sa serviette sur la table. On en étoit au dessert.

Si l'hymen n'est pas cher au village , s'il en coûte peu à l'habitant de la campagne pour sanctifier ses plaisirs , il n'en est pas de même à Paris. L'épouseur se jette dans toutes les dépenses du luxe & de la représentation , pour complaire à la future & à la sottise vanité de ses parents. Huit jours après les noces viennent le regret & les lamentations. Ce sont des mémoires de fournisseurs qui se succèdent chaque jour ; c'est le vendeur de diamants , le marchand d'étoffes , le bijoutier , le tailleur , le traiteur , la lingère , la marchande de modes , le tapissier , le miroitier , le coiffeur : & paie , pauvre mari , paie ! on ne t'a pris que pour cela : as-tu cru que ta jouissance seroit purement gratuite ?

Aussi a-t-on fait une estampe parlante , où l'on voit la dot de l'épousée s'envoler en dif-

férents jets , & tomber dans les mains & le tablier d'une multitude de gros & de petits marchands. Le mari , qui suit d'un œil triste & étonné le vol irrésistible de ses espèces , porte douloureusement la main sur des sacs vuides ; & pour tout dédommagement , il a à ses côtés une femme éternelle , brillante de clinquans & de colifichets.

Le premier enfant acheve la confection entière de la dot ; l'époux abusé prend de l'aigreur ; les reproches mutuels s'élevent , & chacun maudit au fond de son ame le mariage trompeur , & les noces dispendieuses que la vanité a commandées.



## CHAPITRE CCCXII.

### *Mariage. Adultère.*

L'indissolubilité du mariage fait les adultères : on ne peut délier le nœud , on le rompt. Faut-il s'en étonner ? On a bâti le même contrat pour des êtres d'ailleurs si différens dans leur physique , dans leur fortune , dans leurs emplois , dans leurs idées ! Ici la chaîne a été lâche ; là , trop tendue ; ici , tyrannique ; là , servant de voile à la cupidité. Le soldat , le matelot , le juge , le militaire , l'écrivain , le négociant , le cul-

ivateur , le postillon sont asservis aux mêmes usages.

Après cela , un homme qui veille sur sa femme , passe pour jaloux , & on le blâme. Est-elle infidelle ? on ridiculise le mari. La loi qui empêche le divorce , sans avoir égard à l'antipathie des caracteres , est une loi bizarre. Elle regne à Paris ; mais qu'en arrive-t-il ? Vous le savez !

Le lendemain des noces bourgeoises , ou tout au plus huit jours après , quel changement s'opere dans l'esprit de l'amoureux mari ! De quelle hauteur tombent les espérances de tel honnête artisan ! Il croyoit avoir épousé une femme économe , rangée , attentive à ses devoirs. Il lui trouve tout-à-coup l'humeur dissipatrice ; elle ne peut plus rester à la maison ; elle joint la dépense à la paresse. L'inconséquence , la légèreté , la folie remplacent les occupations utiles où elle avoit été élevée dès l'enfance. Loin de fixer dans son ménage l'aisance & la paix par un sage travail , elle se livre à la frénésie des paries.

Qui l'eût dit , que le mariage altérerait à ce point ses premières dispositions ? Cette fille timide , craintive , occupée dans la maison paternelle , est devenue une femme exigeante , altière , qui ne songe qu'à ses propres jouissances , parce qu'elle a mis dans sa tête que tout l'entretien d'une maison de-

voit rouler sur le mari , tandis que le rôle de la femme étoit de se livrer à une vie dissipée.

Cet artisan aura beau être laborieux & économe ; l'insouciance journaliere de son épouse mine une maison qui s'abyme insensiblement , parce que la mere de famille a manqué de vigilance , de tendresse & d'économie. Tous les désordres sont nés du premier désordre ; les enfants héritent de la misere de leurs parents , & voilà l'histoire de la moitié des mariages qui se font à Paris dans le second ordre de la bourgeoisie.

Autrefois l'adultere étoit puni de mort : aujourd'hui , celui qui parleroit de ces loix austeres & antiques seroit prodigieusement sifflé.

Voyez dans toutes nos comédies , si l'on ne rit pas toujours aux dépens des maris ; voyez les petits vers de nos poètes légers ; ils plaisantent incessamment sur le mariage , avec un sel qui réjouit tout le monde. Ces gentilleses ne sont qu'une apologie perpétuelle de l'adultere : on ditoit qu'on a peur que les femmes ne comprennent assez tôt que leurs charmes ne sont pas faits pour n'appartenir qu'à un seul.

Tous les arts deviennent complices de ces exhortations à l'infidélité , tous s'empres- sent à les confirmer dans cette idée , à ache- ver d'éteindre tout scrupule dans leurs ames.

Nos tableaux , nos statues & nos estampes ; qu'offrent - ils ? Tous les tours heureux & triomphants joués au pauvre dieu d'Hymen. Nos peintures ne sont pas plus chastes que nos vers.

Mais de nos jours , ô raffinement criminel ! on a été encore plus loin que l'adultère ; on a corrompu l'institution la plus auguste ; on s'est servi des loix mêmes pour consacrer le libertinage , & en produire les fruits avec audace. Cette dépravation , ce nouveau scandale date de notre siècle : c'est encore un crime du luxe.

Un homme opulent est attaché à une *fille* , en a des enfans dont la loi feroit des bâtards. Il imagine de leur donner un nom & un rang ; il ordonne qu'on lui cherche quelqu'un de noble , mais dont les adverstés ont dénaturé l'ame : on le trouve , on le marchande ; il est sorti d'une famille qui a un nom , mais indigente ; il a été élevé dans une fierté oisive , & il n'a pas de pain. Réduit à une pareille extrémité , l'honneur n'est pour lui qu'un vain nom. On lui propose d'épouser cette *fille* , & d'en reconnoître les enfans : il aura une pension qu'il ira manger dans le coin d'une province éloignée.

Le noble d'abord a quelque répugnance ; mais l'or , ce puissant mobile des actions iniques , l'or le décide. On le mene chez un notaire , où il signe un contrat qui lui assure

véritablement une pension , mais qui porte une séparation de biens préliminaire.

Figurez-vous cet homme qui , le lendemain , trouve dans une chapelle obscure , quatre témoins , & devant l'autel , une fille jeune & charmante qu'il n'a jamais vue : voilà sa femme , mais sous la condition expresse qu'elle ne sera jamais à lui.

Elle sort en ce moment des bras de la volupté , pour y rentrer après la cérémonie ; l'époux lui touchera une fois la main , pendant que le prêtre prononcera les paroles sacrées. Passé cet instant , à jamais séparé d'elle , il ne reconnoîtra peut-être pas le visage de celle avec qui il aura contracté. L'anneau se donne , le *oui* se prononce de part & d'autre , ou , pour mieux dire , le parjure & le sacrilège s'accomplissent.

En sortant de la chapelle , l'épouse , sans saluer son mari , monte dans un équipage , & se retrouve dans le lit qu'elle avoit quitté. L'époux fuit vers la province , on lui paie une année d'avance , & il a une femme dont il ne peut pas visiter l'appartement , ni même habiter la ville. Il a & il aura des enfants qu'il n'a point vus , qu'il ne verra point , & ils porteront son nom.

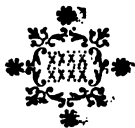
Il se bannit , & va manger sa honteuse pension dans une petite ville , lorsque sa femme déployant son contrat de mariage & l'acte de célébration , se pare publiquement

du nom qu'elle a acheté. Un marbre offre ce nom en lettres d'or au frontispice d'un superbe hôtel, tandis que le mari n'ose articuler le sien dans sa profonde retraite.

Voilà ce qui se pratique sous l'œil de la législation : & la loi outragée est réduite au silence ; car on a tourné contre elle ses propres formes avec une coupable adresse : l'homme a paru se venger à son tour d'une loi inflexible & extrême.

N'auroit-il pas mieux valu ne pas abolir ces anciens mariages mixtes & faciles, où la femme n'étoit pas déshonorée, où les enfants innocents n'étoit pas pressés entre l'abnégation & la honte ?

Quelqu'un dira qu'il faudroit le style de Juvénal pour tonner contre cette licence ; mais que feroit le plus véhément satyrique ? à quoi remédieroit-il ? La perte des mœurs vient le plus souvent de l'insuffisance des loix, de leurs erreurs & de leurs contradictions.







## CHAPITRE CCCXIII.

*Petits Formats.*

La manie des *petits formats* a succédé à celle des marges immenses, dont on faisoit le plus grand cas il y quinze ans. Il falloit alors tourner le feuillet à chaque instant; on n'achetoit que du papier blanc: mais cela plaïsoit aux amateurs.

Quelques auteurs vendent encore des estampes ou des portraits d'hommes dits célèbres, illustres & vivants par dessus le marché; mais ils n'ont point encore eu la vogue de M. Dorat, qui le premier s'est fait marchand d'estampes, & qui s'y est ruiné; c'est lui qui a mis en train toutes ces gravures qui font le principal mérite de certains livres, & qui coûtent plus que tous les bons auteurs ensemble de l'antiquité.

La mode a changé: on ne recherche plus que les *petits formats*; on a réimprimé ainsi tous nos jolis poètes. Ces livrets ont l'avantage de pouvoir être mis en poche, de fournir au délassement de la promenade, & de parer à l'ennui des voyages: mais il faut en même temps porter une loupe avec soi; car le caractère en est si fin qu'il exige de bons yeux.

Didot a imprimé une collection d'auteurs choisis, en petits formats, pour l'usage de Monseigneur comte d'Artois. C'est un chef-d'œuvre de typographique ; mais cette collection est excessivement rare , & ne se vend point.

Ne pourroit-on pas tromper l'inquisition littéraire , si ardente & si inquiète , qui s'oppose à l'introduction des livres philosophiques les plus estimés , en les réduisant à de très-petits formats , en assujettissant à la précision la plus stricte & le papier & les caractères ? La pensée , par ce procédé nouveau , se rapprocheroit , pour ainsi dire , de son invisibilité ; on mettroit une édition entière dans un sac à poudre. Si l'auteur joignoit un style laconique à cette ingénieuse typographique , un exemplaire éloquent pourroit circuler dans une tabatière , dans une boîte à mouches , dans une bonbonnière. Les commis à *la phrase* , qui attendent les ballots matériels où se fixe la pensée , pour les saisir de leurs mains profanes & grossières , seroient tous en déroute. L'œuvre du génie devenant inpalpable , se moqueroit de tous ces vils adversaires qui lui font une guerre constante. Les brochures visibles porteroient dès-lors une physionomie de réprobation , & la stupidité se manifesterait par sa grosseur. La philosophie , au contraire , occuperait , comme le sage , la plus petite place dans le monde.

On s'adresseroit ensuite aux opticiens, pour posséder le verre qui grossiroit à souhait ces menus caracteres sans fatiguer l'œil. L'imprimerie & l'optique se donnant la main, deviendroient des sœurs inséparables. C'est ainsi qu'en mariant les arts, ils acquierent une force prodigieuse & presque illimitée.

Nous invitons les fondeurs de caracteres à travailler cette idée qui n'est qu'ébauchée; nous exhortons les manufactures à rendre le papier fin, léger au possible, afin que nos pensées ne soient plus la proie facile de ces implacables dévastateurs de l'empire des lettres & de la philosophie. Regagnons par l'adresse ce que la force veut nous ôter; que la matière, subtilisée par nos soins, réponde au volatile de ces idées, qui par leur nature sont faites pour braver qui les persécute, ou par crainte, ou par ignorance.

Nous savons que l'on pourroit s'adresser à la chymie, de préférence à l'optique, pour faire paroître en un clin-d'œil sur un papier blanc les *lettres parlantes, tonnantes, fulminantes*, qui s'effaceroient ensuite d'elles-mêmes au bout d'un certain temps. Mais, toute réflexion faite, comme le secret pourroit être facilement découvert, & que la *matérialité* ne seroit pas détruite, tenons-nous-en au premier projet. Que dis-je! on n'aura peut-être pas besoin de son exécution, vu les lumières nouvelles que les gouvernements

ont acquises. Nos pensées, loin de leur nuire, ne peuvent que leur être très-favorables, quand, semblables aux pilotes habiles, les hommes en place sauront *prendre le vent*. Et voilà tout l'art de l'homme d'état.



## C H A P I T R E   C C C X I V .

### *Maîtres Ecrivains.*

**I**l ne s'agit point ici de Corneille, de Pascal, de La Fontaine, de la Bruyère, de Fénelon, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Buffon, de Raynal, de de Paw; il s'agit de Paillafon, Dautrepe, Rolan, Liverloz. Ils figurent le corps des lettres à main posée, taillent merveilleusement une plume, font le *trait* & déterminent ce qui caractérise la *ronde*, la *bâtarde* & la *coulée*. Ils sont maître en l'art de l'écriture, & non en l'art d'écrire.

Il est nécessaire de savoir bien figurer ses lettres; car une mauvaise écriture ressemble au bredouillement de la parole; mais un caractère lisible suffit. Les grands seigneurs, les jolies femmes; les auteurs se piquent de savoir mal peindre; ils ont tort. D'un autre côté, l'importance que les maîtres écrivains mettent à une belle écriture, est plaisante.

Un peu de netteté, voilà tout ce qui convient ; c'est perdre son temps que de vouloir émuler Rossignol. Si ces maîtres ont une belle main, ils n'ont pas en général une main rapide : tel clerk de notaire, tel scribe du palais, fait des *expéditions* qui ont une grace & une légèreté dont ces experts, avec leur peinture exacte, compassée & froide, n'ont jamais approché.

On vient d'ériger en *académie* cette communauté ; mais Louis XIV a bien établi une *académie de danse* après l'*académie d'armes* ; il n'y a que l'*académie de coëffure* qui n'a pas encore pu prendre racine : mais cela viendra dans le siècle des beaux-arts.

Il y a toutes sortes d'*académies* établies par lettres-patentes ; on voit à Toulouse celle des *lanternistes*. Les anciens avoient aussi une foule d'*académies* ; Ælien rapporte, qu'il étoit expressément défendu d'y rire, afin que l'*académie* fût à l'abri de toutes sortes de ridicules. Gardons-nous donc bien de rire sous les voûtes de l'*académie royale d'écriture*, qui dessine si parfaitement des O, des M, des F, & qui chiffre par dessus le marché.

La fonction la plus importante de ces *maîtres-jurés écrivains*, c'est qu'ils sont *vérificateurs d'écritures contestées en justice* ; ceci devient sérieux : l'Encyclopédie soutient que cette *vérification* n'est qu'une science

conjecturale; les experts disent qu'il y a des regles fixes & certaines pour convaincre les fauffaires. Les experts ufent de fortes loupes dans l'examen : mais ne faut-il pas autre chofe qu'une loupe pour décider dans des cas femblables ? Voyez dans le dernier procès du maréchal de Richelieu , la confufion & l'ambiguïté des rapports.

La vie d'un homme dépend donc quelquefois de ces experts vérificateurs : ce feroit donner un champ trop vaste aux fauffaires , que de déclarer qu'il n'y a point de moyens fûrs pour les reconnoître ; mais il faut avouer que l'Encyclopédie offre de terribles objections à réfoudre , & qu'il feroit à defirer que l'on consultât tout à la fois & le maître écrivain , & l'écrivain philofophe.



## C H A P I T R E   C C C X V .

*Del'ancienne Compagnie des Œuvres fortes.*

**J'**abhorre les cyniques encore plus que les pédants : mais je voudrois voir au milieu de Paris un Diogene dans fon tonneau ( l'indécence toutefois fupprimée ). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe d'apoftropher fes concitoyens , & de leur reprocher

reprocher leurs vices. Paris en auroit bien autrement besoin qu'Athènes.

Du moins des censeurs du scandale public, des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, seroient très-nécessaires parmi nous ; car nos loix si imparfaites préviennent-elles la confusion des rangs ? répriment-elles les extravagances du luxe, qui ruine les fortunes médiocres ? empêchent-elles les banqueroutes ? arrêtent-elles la débauche qui va le front levé ?

On a créé des censeurs pour les livres : ces censeurs proscrivent tout ce qui pèche contre la décence, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des censeurs qui demanderoient compte à cette foule de désœuvrés de l'emploi de leur temps, qui iroient au devant des grands scandales, qui préviendroient les délits ? Nous ne savons que punir : un acte public de dépravation est-il donc moins dangereux qu'une phrase imprimée ?

*S'amuser*, terme à Paris synonyme à celui de se *ruiner*. Nos danseuses sont entretenues par de jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui sortent de l'adolescence. On n'oppose aucune barrière à ces désordres qui sont la perte des familles. La police attend que le mal soit fait, & ne songe pas à l'anéantir dans son origine. D'un côté, de dangereuses Circés, de l'au-

tre des intrigants audacieux corrompent tous les ordres de la société. N'est-il pas déplorable que le mot de Molière, *n'ayez de probité que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu*, soit devenu un axiome réduit en pratique.

En 1661, il s'éleva en France une espèce de compagnie qui, éprise d'un zèle ardent pour le rétablissement des bonnes mœurs, se mit à censurer toutes les actions mal-honnêtes que les loix ne punissent pas. Ils faisoient des perquisitions secrètes sur les mœurs & les personnes, en établissoient le rapport dans leurs assemblées, & d'après une délibération motivée & unanime, ils exposoient au public les *délits* & la honte des coupables.

Ces redoutables écrivains avoient pris le nom de *compagnies des œuvres fortes* : mais comme ils n'avoient pas ménagé des personnes puissantes, & qu'ils n'avoient pas plus épargné la conduite des rois que celle des particuliers, Louis XIV se courrouça, & ordonna qu'on eût à sévir contre tous les *membres de la compagnie*. Ils ne purent tenir contre l'autorité royale ; & les *œuvres fortes*, qui de jour en jour s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la capitale.

De grands noms appartenoient à cette espèce de ligne offensive contre le vice & les mauvaises mœurs ; mais on fit entendre à Louis XIV (ombrageux à l'excès sur tout



ce qui avoit un caractère d'union ), que ces écrivains courageux & véhéments étoient un reste de la ligue & de la fronde. Il le crut sans examen, & menaça de les envoyer tous en Canada.

Or, comme l'a dit M. Thomas, *on n'est guere tenté de répondre à ceux qui exilent* : la compagnie se tut, & ne censura plus personne. Cependant quelques membres échappés se crurent, loin de la capitale & au sein de la Bourgogne, plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les poursuivit encore, & la chambre du conseil de la ville de Dijon lança contre leur assemblée un arrêt de proscription, en les menaçant des peines les plus graves. Ces auteurs des *œuvres fortes* abandonnerent alors leur vocation, & se turent pour jamais..... Je les regrette.

En 1742, on vit à Paris un hardi mendiant qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans les idées & dans l'expression. Il demandoit publiquement l'aumône, en apostrophant ceux qui passaient, & faisant de vives forties sur les différents états, dont il dévoiloit les ruses & les friponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau, ni lanterne : il en vouloit sur-tout aux prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella son audace *effronterie*, & ses reproches des *insolences*. Il s'avisa un jour d'entrer chez un fermier-général avec son habillement déchiré

& crasseux , & de s'asseoir à sa table , disant qu'il venoit lui faire la leçon , & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ses incartades ; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans , il fut arrêté & mis en prison.

Le mendiant auroit dû favoir , puisqu'il avoit de l'esprit , qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris , ce qu'on eût admiré dans Athenes. On souffre parmi nous le plus vil , le plus bas ; le plus lâche coquin ; mais tout frémit & se souleve à la moindre approche de ce qu'on nomme un *cynique* , ou de ce qui lui ressemble : ce caractère-là n'existe pas même à Paris , parce qu'il est le plus diamétralement opposé à la forme de notre gouvernement & de notre esprit de société.

Nous avons des discours moraux & politiques à foison , des sermons par milliers : peut-être , pour nous corriger , nous faudroit-il des plaisanteries sanglantes , des satyres vives , des bourades à bout touchant. Mais qui se chargera de fronder tout ce qui est vicieux , de mépriser tout ce qui est vil , de faire tonner la vérité , & d'épouvanter les ennemis ? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchants , on le nommera un *fanatique* , une *bête féroce* , un *chien enragé* ; tandis que les flatteurs , les adulateurs ,

les menteurs seront les hommes polis, les hommes *comme il faut*.



## CHAPITRE CCCXVI

### *Portes Cocheres.*

Les gens qualifiés font jeter, pendant leurs maladies, du fumier devant leurs portes cocheres & aux environs, pour que le bruit des carrosses les incommode moins. Ce privilege abusif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plut, & fait marcher cent mille hommes, en douze heures, dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voitures plus dangereuses, en ce qu'on ne les entend pas.

Pour épargner quelque cahot bruyant à une tête malade ou vaporeuse, on expose la vie de trente mille fantassins, dont la cavalerie se moque, il est vrai, mais qui ne doivent pas expirer sous les roues silencieuses d'un carrosse, parce que M. le marquis a eu un accès de fièvre ou une indigestion.

Socrate alloit à pied; Horace alloit à pied. (*Ibam forte via sacra, sicut meus est mos.*) Jean - Jaques Rousseau alloit à pied. Qu'un Jourdain moderne, qu'un faquin ait une ber-

line Angloise & une porte cochere ; à la bonne heure ; qu'il éclabousse les passants ; eh bien ! l'on s'essuie : mais qu'il ne nous écrase pas dans la fange , parce que ce n'est point un crime digne de la roue , que de savoir se servir de ses jambes , ou de rêver un peu dans son chemin.

Souvent les portes cocheres vomissent des voitures qui sortent à l'improviste , & qui coupent la rue rapidement & transversalement ; de sorte qu'il est impossible de se garantir de ce brusque danger : on se jette dans le péril , ne sachant si elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les passants , & à siffler d'une certaine maniere : ce qui seroit un signal conservateur. Il y a moins de danger quand les voitures rentrent , parce que le laquais fait sonner le marteau à coups précipités ; & l'on est averti.

Il est presque ignoble de ne pas demeurer en porte cochere. Fût-elle bâtarde , elle a un air de décence que n'obtient jamais une allée. Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode , qu'elle seroit proscrire , fût-elle encore large , propre & bien éclairée. Il y a des portes cocheres obscures , embarrassées par des équipages , où l'on risque de donner de l'estomac dans le timon & dans l'esfieu. Eh bien ! l'on préfere ce passage étroit à cette voie roturiere qu'on appelle allée. Les

femmes du bon ton ne vont point visiter ceux qui sont logés ainsi.

Les portes cochères sont fort-utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier ; les huissiers ne vont pas plus loin ; & quand ils en viennent à une faïsse, l'exécution n'a lieu que sur les misérables effets qui garnissent la loge. L'huissier pénètre l'allée jusqu'au septième étage, & il ne franchit jamais le seuil de la porte cochère. Voilà de singuliers usages, & qui n'en regnent pas moins : que l'on s'étonne encore après cela de la défaveur des allées bourgeoises.

Ce qu'elles ont vraiment d'incommode, c'est que tous les passans y lâchent leurs eaux, & qu'en rentrant chez soi l'on trouve au bas de son escalier un pisseur qui vous regarde, & ne se dérange pas. Ailleurs, on le chasseroit ; ici, le public est maître des allées, pour les besoins de nécessité. Cette coutume est fort sale, & fort embarrassante pour les femmes.





## C H A P I T R E C C C X V I I .

*Le Suisse de la rue aux Ours.*

On brûle tous les ans, le 3 Juillet, l'effigie de ce Suisse ivre, qui donna, dit-on, un coup de sabre à une statue de la vierge Marie: ce qui en fit couler du sang, ajoute la même histoire. Rien n'est plus ridicule; mais cet usage déjà ancien ne s'en observe pas moins.

L'effigie portoit jadis l'habit suisse; mais les Suisses se fâchèrent, il fallut l'habiller d'une souquenille. Ne dit-on pas que l'on ajoute foi à ce miracle, d'après ce bûcher qui se renouvelle chaque année? Tout le monde rit en voyant ce colosse d'osier, qu'un homme porte sur ses épaules, & auquel il fait faire des révérences & des courbettes devant toutes les vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce; & dès qu'on met la tête à la fenêtre, ce colosse se trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes, une longue perruque à bourse, un poignard de bois, teint en rouge, dans sa *dextre*; & les soubresauts qu'on imprime au mannequin sont tout-à-fait plaisants, si l'on considère que c'est un *sacrilege* que l'on fait danser ainsi.

Les usages les plus constants ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple : c'est le plus souvent un spectacle pour la populace, & rien de plus.

Nos plus majestueuses cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainsi l'on se sert encore de la sainte-ampoule pour oindre nos rois. Personne dans l'assemblée ne croit assurément qu'elle soit descendue du ciel au bec d'une colombe. Personne ne croit à la guérison miraculeuse des écrouelles par l'imposition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on se servira toujours de la petite fiole, & les monarques toucheront toujours les écrouelleux sans les guérir.

Que de faits pareils, chez les voyageurs, ont donné lieu parmi nous aux assertions les plus fausses ! Rien de plus trompeur que les cérémonies publiques, lorsqu'on ne rapproche pas de l'esprit de leur institution l'esprit qui regne quelques siècles après.

On promènera donc encore *le Suisse de la rue aux Ours*, pour le plaisir & la récréation des petits Savoyards que cela amuse beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues, en riant & dansant ; & dans la joie de leur cœur, ils attendront pour le soir les fusées & les pétards qui doivent créver avec explosion dans les flammes du bûcher.

- Autrefois ce même peuple a vu brûler le

Suisse iconoclaste en réalité, & s'en est réjoui de même. Cette jurisprudence de nos aïeux est un peu changée & adoucie : ce qui prouve qu'il vaut mieux voir jetter au feu le mannequin que l'homme ; mais quand ne brûlera-t-on plus le mannequin ? . . . . Je n'en fais rien.



## C H A P I T R E   C C C X V I I I .

### *Savoyards.*

. . . . . *Ces honnêtes enfants ;*

*Qui de Savoye arrivent tous les ans ,*

*Et dont la main légèrement effuit*

*Ces longs canaux engorgés par la suite.*

VOLTAIRE.

**I**ls sont ramonneurs, commissionnaires, & forment dans Paris une espèce de confédération qui a ses loix. Les plus âgés ont droit d'inspection sur les plus jeunes : il y a des punitions contre ceux qui se dérangent : on les a vus faire justice de l'un d'entr'eux qui avoit volé ; ils lui firent son procès & le pendirent.

Ils épargnent sur le simple nécessaire , pour envoyer chaque année à leurs pauvres parents. Ces modeles de l'amour filial se trouvent sous les haillons , tandis que les habits dorés couvrent les enfants dénaturés.



Ils parcourent les rues depuis le matin jusqu'au soir, le visage barbouillé de suie, les dents blanches, l'air naïf & gai : leur cri est long, plaintif & lugubre.

La rage de mettre tout en *régie* en a formé une du *ramonnage des cheminées*. Les régisseurs ont classé ces petits Savoyards ; & l'on a vu dans des maisons neuves & blanches, tous ces visages basannés & noircis, qui étoient aux fenêtres, en attendant de l'ouvrage.

L'établissement de la petite poste a fait tort aux Savoyards. Ils sont moins nombreux aujourd'hui, & l'on dit que leur fidélité, si long-temps éprouvée, commence à n'être plus la même ; mais ils se distinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parents.

Il est bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans, les yeux bandés & la tête couverte d'un sac, monter des genoux & du dos dans une cheminée étroite & haute de cinquante pieds, ne pouvoir respirer qu'au sommet périlleux ; redescendre comme il est monté, au risque de se rompre le col, pour peu que la vétusté du plâtre forme un vuide sous son frêle point-d'appui ; & la bouche remplie de suie, étouffant presque, les paupières chargées, vous demander *cinq sols*, pour prix de son danger & de ses peines. C'est ainsi que se ramonnent toutes les

les cheminées de Paris ; & des régisseurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux , que pour gagner encore sur leur médiocre salaire. Puissent ces ineptes & barbares entrepreneurs se ruiner de fond en comble , ainsi que tous ceux qui ont sollicité des *privileges exclusifs* !

Ces Allobroges de tout sexe & de tout âge ne se bornent pas à être commissionnaires ou ramonneurs. Les uns portent une vieille entre leurs bras , & l'accompagnent d'une voix nasale. D'autres ont une boîte à marmotte pour tout trésor. Ceux-ci promènent la lanterne magique sur leur dos , & l'annoncent le soir au moyen d'une orgue nocturne , dont les sons deviennent plus agréables & plus touchants parmi le silence & les ténèbres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité sous le masque de la laideur , vous montrent des enfants , & dans leur hotte , & pendus à leurs mamelles , & sous leurs bras , sans compter ceux qu'elles chassent devant elles ; le tout pour attirer les aumônes : dégoûtantes , maigres , noires , & paroissant âgées , elles sont toujours grosses à pleine ceinture.

Les vieilles des Boulevards portent sur une gorge souillée un large cordon bleu , qui quelquefois a servi à une majesté. Ce cordon déchu leur sert de bandoulière. Ainsi les marques de dignité périssent ou retournent à leur véritable emploi.

Mais sortons des Boulevards , où une foule de travailleurs vient , comme l'a dit un poète ,

*De cette belle route à grands coups de massue ,  
En cailloux incrustés parqueter l'étendue.*



CHAPITRE CCCXIX.

*Enfants devant leur pere.*

Rien n'étonne plus un étranger que la manière leste & peu respectueuse avec laquelle un fils parle ici à son pere. Il le plaïsante , le raille , se permet des propos indécents sur l'âge de l'auteur de ses jours ; & le pere a la molle complaisance d'en rire le premier : la grand'-mere applaudit aux prétendues gentilleses de son petit-fils.

On ne sauroit distinguer le pere de famille dans son propre logis : on le cherche ; il est dans un coin , causant avec le plus humble & le plus modeste de la société. S'il ouvre la bouche , son gendre le contredit , ses enfants lui disent qu'il radote ; & le bon homme , qui auroit envie quelquefois de se fâcher , ne l'ose pas devant sa femme. Elle semble approuver les impertinences de ses enfants.

Un pere appelle son fils *Monsieur* , ne le

tutoie point , & le petit bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand seigneur.

Ce singulier & déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce que le droit Romain leur attribuoit : les femmes , en vertu de la loi , deviennent presque maîtresses. La source de tout le mal , si l'on y prend garde , est donc dans nos loix civiles , & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

Qu'un homme se marie , qu'il perde son épouse , le voilà ruiné : les enfants viendront demander le bien de leur mere , poursuivront leur pere en justice , le réduiront à la mendicité. Les loix consacreront les indignes poursuites des enfants , & personne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuler à ce point le pouvoir du chef de la famille ?

Souvent donc la vie d'un bourgeois se passe à être tyrannisé par sa femme , dédaigné par ses filles , basoué par son fils , désobéi par ses domestiques , nul dans sa maison , il est un modele de patience stoïque , ou d'insensibilité.





## C H A P I T R E   C C C X X .

*De la Langue du Monde.*

**L**a langue du monde est la langue des compliments ; mais on y oublie celle qui exprime quelque sentiment. Les mots y sont bien, on les prodigue même ; mais ils n'ont point de sens. On parle enfin comme on s'habille , avec un certain luxe agréable , mais vuide & superflu.

Les indifférents s'épuisent tellement en protestations , en assurances de services , que l'ami se trouve réduit à ne dire qu'un mot , pour n'être pas confondu avec eux.

Le monde polit plus qu'il n'instruit. Il ne faut point être dans son tourbillon , pour bien le connoître & sur - tout pour l'apprécier. Voulez - vous être spectateur ? Placez - vous à une certaine distance. C'est ainsi que , pour bien voir la marche d'un régiment , il ne faut point porter le fusil , mais être sur la ligne où il défile.

Dans le monde il n'y a que deux classes d'hommes. Les uns songent à leurs affaires , & les autres à leurs plaisirs : les uns se tuent à travailler , les autres à jouir.

Les gens du monde , quand ils voient

qu'ils ne peuvent avoir de l'esprit, témoignent hautement que c'est par leur propre choix qu'ils n'en ont point.



## CHAPITRE CCCXXI.

### *Ton du Monde.*

**L**a société à Paris a ses loix particulières ; indépendantes de toute autre , & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la composent. La sagesse & la vertu sont respectables ; mais elles ne suffisent pas toujours pour anéantir certains défauts destructeurs de la noble & décente familiarité qui doit regner entre les honnêtes gens.

Quelquefois on pousse son avis trop loin , & d'autant plus à tort que l'on a raison. Quoiqu'on ait droit de dédaigner , on dédaigne avec trop d'appareil. On veut subjuguier l'opinion de son voisin , parce qu'on est rempli de son idée ; & comme l'homme vertueux néglige ses petits devoirs , d'autant plus que sa conscience ne lui en fait aucun reproche & qu'il fonde sa conduite sur les grands principes qui dirigent sa vie , il est bon d'instituer ces règles fines & fixes , qui , comme des entraves salutaires , arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

Ainsi l'air, le ton, le geste, l'accent, le regard sont asservis à des usages que l'on doit respecter, & ces formalités reçues enrichissent le plaisir d'être ensemble au lieu de le détruire.

On a fort bien dit, que l'homme sensible est toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'asseoir mal, se moucher de travers, renverser des sièges; danser comme un philosophe, & blesser même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle se distingueront toujours à travers l'ignorance du costume & des coutumes: & c'est cette affabilité qui constitue par-tout & même à Paris la vraie politesse.

Mais on s'imagine en même temps que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manières n'aient rien que de gracieux; l'esprit, rien que d'ingénieux; les raisonnements, rien que de captieux. Sous un certain masque de bienfaisance on justifie en d'autres termes l'art de ramper & de s'enrichir basement: on donne à plusieurs sortes d'avilissement des noms pompeux: on appelleroit volontiers servir l'état, la servitude auprès des grands; & bientôt on voudra nous persuader que le métier cupide de courtisan est le métier le plus glorieux.

Déjà même on fait entendre qu'il est une

fourberie nécessaire ; qu'un honnête homme n'est bon à rien ; que la probité est une nuance de bêtise ; & que dans un siècle corrompu , il n'y a que l'or qui puisse dédommager de l'absence des vertus. Enfin on commence à faire entendre... Mais je ne dois pas tout dire.



## CHAPITRE CCCXXII.

*Ton d'un grand Monde.*

**D**ans le grand monde , on ne rencontre point de caractères outrés. Les ridicules y sont adoucis , & les préjugés , quoique subsistants , semblent se dissiper pour tout le temps que l'on est ensemble.

Une noble familiarité y déguise avec adresse l'amour-propre , & l'homme de robe , l'évêque , le militaire , le financier , l'homme de cour semblent avoir pris quelque chose les uns des autres : il n'y a que des nuances , & jamais de couleur dominante. On distingue les professions , mais elles sont fondues & ne se montrent point opposées.

C'est là que la société est par excellence un véritable concert. Les instruments sont d'accord ; les dissonances y sont excessivement rares , & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.



La confiance, l'amitié n'y regnent pas; les épanchemens de cœur y sont étrangers: mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits services qui rapprochent la manière de voir & de sentir, & qui mettent les hommes à l'unisson: avantage remarquable dans une société où les prétentions sont extrêmes, & où l'orgueil est terrible, dès qu'il n'est plus voilé.

Ce sont les idées qui soutiennent l'esprit; & pour avoir des idées, il faut avoir assemblé plusieurs faits. L'esprit naturel ne suffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être instruit, & traiter souvent des grands objets sur le ton de l'agrément & de la légèreté.

Plusieurs femmes ayant perfectionné leur esprit par le commerce des hommes éclairés, réunissent en elles les avantages des deux sexes, valent mieux à la lettre que les hommes célèbres dont elles ont emprunté une partie des connoissances qui les distinguent. Ce n'est point un savoir pédantesque, capable de décréditer toute connoissance; c'est une manière propre d'oser penser & parler juste, fondé sur-tout sur l'étude des hommes.

Molière, qui dans *les Femmes savantes*, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le desir de s'instruire, Molière regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoissances,

s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raison des graces du sentiment.

En général , à Paris , les femmes qui ont de l'esprit , en ont plus que les hommes les plus spirituels ; mais ces femmes-là ne se rencontrent que dans le grand monde.

L'usage du monde dépend beaucoup de l'habitude : l'habitude seule vous fait discerner au premier coup-d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du savoir-vivre ne vous apprendront pas ; le sot même par l'habitude a beaucoup d'avantage sur l'homme d'esprit. Celui-ci paroîtra décontenancé ; lorsque l'autre sera sûr de son geste , de son accent , de ses expressions : il saisira avec justesse & précision tout ce qui forme le commerce de la société.

Lorsque M. de Voltaire est venu à Paris en 1778 , les hommes du grand monde , experts sur ces matieres , ont remarqué qu'après une si longue absence de la capitale , l'écrivain renommé avoit perdu ce point juste qui détermine l'empressement ou la retenue , l'enjouement ou la réflexion , le silence ou la parole , la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord , il montoit trop haut , ou descendoit trop bas ; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaison de paroître ingénieux. A chaque phrase on voyoit l'effort , & cet effort dégénéroit en manie.

Quelques hommes dans le grand monde se mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur insuffisance; ils se dérobent derrière leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il soit plus aisé de se faire pardonner la nullité d'esprit; tant les formes, les manières, le ton & la langue qu'on y a adoptés sont venus au secours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.



## CHAPITRE CCCXXIII

*Sats Usages abolis.*

Ce n'est plus que chez le petit bourgeois que l'on emploie ces cérémonies fastidieuses, & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'usage du monde.

On ne vous fait plus mille excuses de vous avoir donné *un si mauvais repas*; on ne vous presse plus de *boire*; on ne tourmente plus ses convives pour leur prouver *qu'on fait recevoir son monde*; on ne vous prie plus de *chanter*; on a renoncé à ces usages ridicules, si familiers à nos ancêtres, malheureux profélytes d'une coutume gênante & contrariante qu'ils appelloient *honnêteté*.

La table étoit pour eux une arene, où les assiettes renvoyées faisoient sans cesse le tour, jusqu'à ce que, venant à se rencontrer dans un choc impétueux, elles se brisoient sous les mains civiles qui s'efforçoient de les passer à leurs voisins. Pas un moment de repos; on se battoit avant le repas & pendant le repas avec une opiniâtreté pédantesque, & les experts en cérémonies applaudissoient à ces puérides combats.

Les demoiselles, droites, filencieuses, immobiles, corsées, busquées, les yeux éternellement baissés, ne touchoient à rien sur leurs assiettes; & plus on les pressoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance & de modestie en ne mangeant pas.

Au dessert elles étoient obligées de chanter; & le grand embarras étoit de pouvoir chanter sans pleurer, & de répondre aux louanges qui pleuvoient, sans regarder ceux qui les leur adressoient.

Aujourd'hui les demoiselles mangent, & ne chantent plus, jouissent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & sourient seulement au lieu de rire: elles n'ont que la contrainte qui sied à leur âge, & qui rehausse l'innocence de leurs charmes.

La vraie civilité a banni ces impertinentes politesses, si cheres à nos aïeux. Fondée sur le bon sens, elle n'embrasse point & ne paroît point gênée; elle obéit aux circonstances, se plie sans effort à tous les caracteres, ne s'appesantit sur rien, dissimule ce qu'il faut dissimuler, met à son aise autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle suit, non des regles absurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raisonnée.

Cette civilité peut même aujourd'hui se passer d'expérience, parce qu'on n'offense presque jamais lorsqu'on ne veut pas offenser, & sur-tout lorsqu'on ne montre ni orgueil suffisant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices ne sont pas détruits; il s'en faut; mais ils ne se montrent que rarement dans la société, ou bien l'on en fait justice sur le champ; ce qui corrige & remet l'homme impoli au ton général.





## CHAPITRE CCCXXIV.

*Légeres Observations.*

**L**es Parisiens sont fort sujets à *grasseyer*. Il y a plus, ils ne s'aperçoivent point de ce défaut dans leurs acteurs; & quand ceux-ci ne sont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquierent au plus vite, afin de plaire davantage.

Un Parisien a une peine infinie à mouil-  
ler deux LL, & ne peut jamais prononcer  
comme il faut, *bouillon, paille, Versailles*.

Les Parisiennes sont maigres, & à trente  
ans n'ont plus de gorge: elles sont au dé-  
sespoir quand elles commencent à grossir,  
& boivent du vinaigre pour se conserver la  
taille.

On criaille dans les sociétés de province;  
à Paris, on parle bas. On appelle *Madame*  
toutes les femmes, depuis la duchesse jus-  
qu'à la vendeuse de bouquets; & bientôt on  
n'appellera plus les demoiselles que *Mada-  
me*, tant il y a de vieilles filles qui sont  
équivoque.

L'étranger a peine à concevoir comment  
il y a dans le royaume un *prince* & une  
*princesse* qui n'ont pas d'autre nom que  
celui

celui de *Monsieur* & de *Madame*, lorsque tout le monde l'appelle ainsi. Tous les autres individus sont donc des usurpateurs de ces deux augustes titres ! Un poète, fort embarrassé du protocole, a mis à la fin d'une épître dédicatoire : *Je suis, Monseigneur, de Monsieur le très-humble, &c.*

On donne le nom de *demoiselle* à toutes les filles qu'on ne tutoie pas. Les demoiselles commencent à aller dans le monde sans leur mère.

L'art & le goût paroissent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

Les hommes à Paris commencent à se faner à quarante ans.

Tout se prend à crédit, sans quoi le marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'exposer à quelques pertes, que de ne pas vider son magasin ; il vend un peu plus cher, & passe en compte tout ce qu'il a perdu.

On n'est point humilié à Paris par un *Monsieur l'Intendant*, par son subdélégué, par le gouverneur, par le commandant de la province, &c. On ne rencontre point Monsieur le président, Monsieur le procureur du roi à la mine rogue & fière ; les hommes y sont plus égaux qu'ailleurs.

Quatre hommes sont toujours en fîmarre, mais on ne les rencontre nulle part ; le

chancelier, le premier président, le lieutenant civil, & le lieutenant criminel.

Quand on se rencontre face à face avec un prince du sang, on le regarde fixement sans le saluer, & on lui fait place par politesse : c'est un plus grand seigneur que les seigneurs ordinaires; voilà tout. Il n'est pas fâché qu'on le regarde; cela veut dire qu'on le connoît.

Les événements les plus extraordinaires n'occupent la capitale que pendant huit jours. Les gens à talents, qui abondent, ne sont fêtés que dans un moment d'effervescence: le lendemain on passe à un autre heureux, qui met à profit l'éclair de cet enthousiasme. Et quel est le suprême talent? Celui d'amuser.

Quiconque a un *Suisse*, refuse le paiement à qui bon lui semble: on publie avec ostentation que l'on est ruiné.

Il y a des amis de table qui enlèvent leurs promesses avec la nappe; quand ils vous ont régale, ils se croient dispensés d'acquiescer leurs paroles.

Les femmes ne tiennent plus en main, ni l'aiguille à coudre, ni l'aiguille à tricoter; elles font du filet, ou brodent au tambour.

Tout l'argent des provinces reflue dans la capitale, & presque tout l'argent de la capitale passe par les mains des courtisannes.

Les jolies femmes s'associent à quelques



personnes laides, afin qu'elles leur servent d'ombre.

Les meubles sont devenus le plus grand objet du luxe ou de dépense : tous les six ans on change son ameublement pour se procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits soient superbes, que tous les appartements soient boisés avec un vernis précieux, & des baguettes en or ; & le stuc est venu pour imiter les colonnes de marbre à s'y méprendre.

On foule des tapis de trente mille livres, dont l'usage n'étoit autrefois que pour le marche-pied des autels.

On ne voit plus de poutres dans les maisons ; ce seroit une indécence affreuse. Tous les appartements sont percés pour le conduit des sonnettes ; c'est une science à part. Telle femme sonne quand son mouchoir est tombé, afin qu'on le ramasse.

Un salon n'est pas habitable s'il n'a seize ou vingt pieds de hauteur : les bourgeois sont mieux logés que n'étoient les monarques, il y a deux cents ans. Il n'y a plus de *tabourets* que chez le roi & la reine, les metteurs-en-œuvre & les cordonniers.

Le laquais d'un seigneur porte la montre d'or ciselée, des dentelles, des boucles à brillants, & entretient une petite marchande de modes.

Que de gens ne narrent si facilement,

que parce qu'ils disent sans peine ce qui ne leur coûte rien à penser !

Je crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fort un ancien s'il revenoit au monde. La langue des huissiers-priseurs, qui savent le nom de cette foule immense de superfluités, est une langue très-détaillée, très-riche, & très-inconnue au pauvre.

Les femmes ne se mêlent plus du ménage, à moins qu'elles ne soient femmes d'artisans.

L'honneur d'une fille est à elle; elle y regarde à deux fois : l'honneur d'une femme est à son mari; elle y regarde moins.

Le ton du siècle a fort abrégé les cérémonies, & il n'y a plus guere qu'un provincial qui soit un homme cérémonieux.

De toutes les coutumes antiques & triviales, celle de saluer lorsqu'on éternue est la seule qui subsiste encore de nos jours.

On ose presque se vanter d'avoir un bon estomac, ce qu'on n'auroit pas osé faire il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au dessert, & restent jusqu'à la fin du repas. On ne l'alonge plus, il est plus court; & ce n'est plus à table que l'on discourt en liberté, ni que l'on fait des contes amusants.

Le public prononce deux sentences : la première est précipitée & précède l'examen; la seconde ne vient que quelque temps après ;

mais celle-là est motivée, & ordinairement il n'y a plus d'appel.

Je ne conseille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller dîner dans une grande maison. Là on ne boit qu'à la discrétion des domestiques. A votre modeste commandement, ils feront une pirouette sur le talon, & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la sécheresse du gosier vous empêchera d'élever la voix : on n'interprétera pas mieux vos regards suppliants que vos demandes. Vous sentirez le feu prendre à votre palais, & vous ne pourrez plus goûter aucun des mets qui seront sur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une sorte d'exclusion aux personnes qui n'ont pas de domestiques. C'est ainsi que les riches préservent leur table d'une trop grande affluence.

La plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entre-mets,

Etre malade à Paris est un état ; les femmes le choisissent de préférence, comme le plus intéressant.

L'air de cour est d'avoir, comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

Les hommes portent maintenant un très-gros diamant au col, & n'en ont plus à leur montre.

Il n'y a qu'un homme absolument délaissé qui doit passer tout l'été à Paris. Il est du bon ton de dire sur le Pont - Royal : *J'abhorre la ville, je vis à la campagne.*

Il n'y a plus d'hommes rustiques ; mais le fat est encore commun.

Les femmes du rang le plus distingué trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même temps l'effronterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent sur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des princes, on ne peut se venger d'elles qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font semblant d'ignorer le bruit qui court.

Le ton des femmes de qualité est devenu extrêmement fier, tandis que le ton des seigneurs est honnête.

Les Parisiennes achètent quatre ajustements contre une chemise. On a de la toite en province, & des blondes dans la capitale.

Un ouvrage en plusieurs tomes n'est jamais lu à Paris que quand la province & l'étranger ont décidé son mérite.

Il n'y a rien de si rare que de trouver parmi nos moines un visage de pénitent ; & les jeunes gens ont un air pâle & livide, qui ne vient pas toujours de la débauche, mais du peu d'exercice.

Nos pensées deviennent si subtiles, qu'elles

s'exhalent de manière qu'il ne reste rien : la chimie est la science que l'on étudie le plus.

Tel journaliste est quelquefois, conformément à ses intérêts différents, le plus vil des flatteurs, & le plus insolent des critiques.

Les grands en général ont aujourd'hui l'esprit aussi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne sentent pas, & ne s'occupent que de rapports puériles & misérables.

Il est impossible à Paris d'avoir justice d'un grand : il obtient sur le champ un arrêt du conseil, & toute instruction cesse.

Un traitant ayant lu sur une colonne l'affiche d'un livre qui portoit pour titre : *Traité de l'ame*, demanda quel pourroit être ce traité, le seul auquel il ne fût point intéressé ; le seul dont il ne connût point la nature ni le produit.

On appelloit autrefois les évêques *révérends*, *révérendissimes* ; aujourd'hui on les appelle *Monsieur*, & personne ne leur refuse ce titre, quoiqu'on sourie un peu tout bas en le leur appliquant. Rien de plus curieux que de voir deux évêques se *monseigneuriser* avec une gravité soutenue.

Les princesses, les duchesses sont d'un caractère plus uni, plus rond, plus facile que les marquises, les comtesses, & autres femmes de qualité, en général assez impertinentes :

*Ramper avec bassesse en affectant l'audace,*

*S'engraïsser de rapine en attestant les loix,*

*Etouffer en secret son ami qu'on embrasse,*

*Voilà l'honneur qui regne à la suite des rois.*

Ces vers de Voltaire sont peu connus,  
& méritent de l'être.

C'est en province que l'on affecte de prendre les manières & le ton de Paris; mais celui-ci est aisé, facile, sans gêne; & celui qu'on affecte ailleurs est lourd, pesant, uniforme.

Cléon appelle Darnis son ami : c'est un homme dont il a fait la connoissance il y a vingt-quatre heures; aussi quelqu'un disoit : j'ai fait cette année trois cents soixante-quatre amis. Il étoit au trente-un Décembre.

Toutes les villes du royaume s'inquiètent de Paris autant par jalousie que par curiosité. Paris ne s'embarrasse d'aucune ville du globe, & ne songe qu'à ce qui se passe dans son sein, & à ce qui se fait à Versailles.

On entend parler de Lyen, de Bordeaux, de Marseille, de Nantes; on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amusements, à leurs plaisirs, encore moins à leur goût. Le titre d'académicien de province est un titre qui fait rire; & tel versificateur qui ne fréquente que les cafés, haussera les épaules au nom d'un homme de mérite qui lui paroîtra ridicule, uniquement parce qu'il écrit en province.

Paris veut être le centre unique des arts , des idées , des sentimens , & des ouvrages de littérature ; & cependant il n'est plus permis qu'aux fots auteurs d'imprimer en France.

La plupart des opulents Parisiens , enfoncés dans leur salion & se mirant dans leurs glaces , ne communiquent point avec le firmament , ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le soleil sans reconnoissance , sans admiration , & à-peu près comme le laquais qui les éclaire.



## C H A P I T R E   C C C X X V .

### *Pain de Pommes de terre.*

**A**ttentif à l'aliment des pauvres , dont le nombre doit effrayer , je ne passerai pas sous silence la méthode d'un ami de l'humanité , qui , tandis que tant d'autres artisans du luxe travaillent pour la table des riches , a songé à celle des indigents.

Graces soient rendues à M. Parmentier ! Qu'importe que sa méthode ne soit pas nouvelle , qu'elle soit usitée ailleurs ? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avons besoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre ; & si le succès ,

comme il s'en flatte , parvenoit à substituer en partie ce végétal d'une culture facile & assurée , au froment que les travaux & les sueurs de l'homme paient si cher , ce physicien auroit fait une découverte infiniment utile , & donné un présent inappréciable à la nombreuse classe des nécessiteux .

C'est à Paris sur-tout que l'on sentiroit de quel prix seroit la ressource d'une racine qui , se développant avec sûreté & bravant les accidents qui ravagent les moissons , deviendrait un remède à la disette accidentelle du bled , & aux horreurs du monopole encore plus funeste .

La subsistance du peuple , pour qui mon cœur s'intéresse spécialement , ne seroit plus livrée à la disposition des éléments & à la spéculation de l'avarice . La pomme de terre qui ne craint ni les gelées , ni les grêles , ni les orages , ni les vents , ni la pluie , s'offre également dans tous les terrains , pour se convertir en pain nourrissant & savoureux .

Puisse la manipulation en devenir aussi aisée que la culture ! Cette substance farineuse , qui se propage sans peine & sans effort au dessus de la surface du sol , l'emportera sur le bled , qui si souvent trompe l'attente de l'homme , & échappe ensuite aux mains qui l'ont fait croître , pour servir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtrière .



J'attends donc avec empressement le succès d'une méthode qui , simplifiée & rendue générale , donnera une perfection nouvelle à la *panification* de ces précieuses racines : Ma reconnoissance particulière éclatera envers ce nouveau Triptoleme , qui aura mis la subsistance de la multitude à l'abri de l'ardent monopoleur , & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante qui caractérise le siècle ou j'écris :

Pour moi , je la regarde comme devant avoir la plus grande influence sur l'homme , sur sa liberté & sur son bonheur. Je suis , sur cet article , de l'avis de M. Linguet , si éloquent quand il a raison ; je pense , comme lui , que le bled qui nourrit l'homme , a été en même temps son bourreau ; je crois que la chymie , la plus utile des sciences , pourroit nous donner un pain moins chèrement acheté , moins à la disposition des grands propriétaires , de ces tyrans de la société , lesquels protegent toujours les avides calculateurs , parce qu'ils partagent avec eux .

L'expérience a prouvé qu'il étoit possible de fabriquer un pain d'une autre substance que de fleur de froment : c'est déjà un grand point. Eh ! qui pourroit demeurer indifférent sur une pareille découverte , & ne pas voir

les avantages immenses qui en résulteroient pour la félicité publique ?

Depuis la première impression de cet article , on a fait du biscuit de pommes de terre : mais on a encore mieux fait ; on a converti la patate en pain & en biscuit. Quel trésor pour les colonies affligées par ces violentes convulsions de la nature , par ces ouragans qui détruisent toute récolte , & exposées d'ailleurs aux ravages de la guerre & aux cruels hasards de l'Océan !

Le biscuit de pommes de terre l'emporte sur le biscuit de froment ; mais le pain de patate a beaucoup d'avantages sur la pomme de terre , en ce que la patate est plus farineuse , moins aqueuse , & qu'elle contient sur-tout un principe sucré & nutritif qui la rend plus propre à être convertie en pain , & à s'assimiler à notre substance.

Je ne fais si je me trompe dans mes vœux ardents ; mais je pense que la chymie pourra tirer un jour de tous les corps un principe nourrissant , & qu'il sera alors aussi facile à l'homme de pourvoir à sa subsistance , que de puiser l'eau dans les lacs & les fontaines.

Et que deviendroient tous ces combats de l'orgueil , de l'ambition , de l'avarice , toutes ces cruelles institutions des grands empires ? Une nourriture aisée , facile , abondante , à la disposition de l'homme ,

seroit le gage de sa tranquillité & de ses vertus. Nos malheureux systêmes politiques seroient tous renversés. Travaillez , travaillez , bons chymistes !



## C H A P I T R E   C C C X X V I .

### *Aumônes.*

O n faisoit , dans le fauxbourg Saint-Germain , une collecte pour de pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes , entrèrent chez un particulier qu'on savoit fort riche : il les reçut au mois de Décembre , dans une chambre froide ; & tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourse , le maître grondoit fort sa servante de ce qu'elle avoit employé une allumette entiere pour allumer un fagot qui attendoit la flamme , lui montrant dans un recoin de la cheminée des allumettes à demi-brûlées , & réservées pour cet usage.

Les collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faisoit une telle semonce , lorsque celui-ci courant à une armoire secrete , en tira une somme telle qu'on n'en donne guere en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur surprise , sur-tout après les paroles

qu'ils venoient d'entendre. *Messieurs*, leur dit l'homme bienfaisant, *apprenez que c'est par de telles épargnes que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres* (1):

Les aumônes qui se font à Paris sont abondantes; que Dieu, auteur de tout bien, en soit loué! Ces ames charitables font plus pour l'ordre & la tranquillité publique, que toutes les loix sévères & réprimantes de la police. Sans ces bienfaiteurs, le frein politique seroit brisé à chaque instant par la rage & le désespoir. Si la masse des calamités particulières est diminuée, nous le devons à une foule d'ames célestes qui se cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil se montrent en triomphe: la tendre commiseration, la générosité, la vertu se dérobent à l'œil du vulgaire, pour servir l'humanité en silence, sans faste & sans ostentation, satisfaites du regard de l'Éternel (2).

(1) Cette anecdote pourroit fort bien être *Angloise*; mais on m'a certifié qu'elle s'étoit renouvelée à Paris. Rien de meilleur que l'exemple pour la propagation du bien.

(2) Citons le médecin *Brayer*. Chaque premier jour du mois il portoit en cachette à son curé, pour les pauvres honteux de sa paroisse, un sac de mille francs; pendant quinze années consécutives il fit le même voyage: somme totale, cent quatre-vingt mille livres. Faire le bien, c'est déjà beaucoup; mais la constance dans le bien!

Sans l'active charité qui multiplie les remèdes , qui va porter les secours dans les greniers , qui surprend le malheureux sur son grabat , qui le console , le fortifie , & lui apprend qu'il n'est pas oublié dans son infortune solitaire , on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim : le sommet des maisons regorgeroit de cadavres ; les crimes seroient cent fois plus communs. La plus grande partie du repos de la ville est due à des cœurs sensibles , qui , tandis que les ordonnances punissent les délits , s'occupent à les prévenir , & servent l'état & les rois , en soulageant la douleur & en apaisant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'administration , qui perdrait peut-être sa force coercitive , s'ils interrompoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les , rendons-leur tout le respect qu'ils méritent. On ne dispute point le mépris ou l'indignation à un scélérat vil ou cruel : pourquoi refuser l'estime & la gloire aux bonnes & grandes actions ? Pourquoi vouloir anéantir & contester à l'homme la bonté naturelle ? Ce ne sera pas en la niant , que l'on entretiendra cette vertu innée. Les sophistes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme est une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres , est un être mal organisé ; & j'aime à croire qu'il est peu commun. La méchanceté naît

d'une contradiction violente & la compassion est une chose ordinaire. Si nous aimons notre intérêt, nous chérifions souvent aussi l'intérêt de nos semblables, c'est même une passion dans la jeunesse; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchants. On comptera plus d'actions généreuses de la part d'un brigand, que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

Les âmes sensibles voient avec attendrissement que les actes d'humanité se multiplient de nos jours; qu'il ne faut qu'annoncer un désastre, un accident, pour éveiller la compassion & la charité; que les bienfaits s'efforcent à combler l'abîme de la misère. Il est profond, mais il n'est pas inariffable.

Le *Journal de Paris* est devenu le héraut des calamités particulières, & le véhicule des prompts secours donnés aux infortunés. Aucune plainte jusqu'ici n'a été dédaignée. Cet emploi rend cette feuille infiniment précieuse & respectable. On envie souvent la fonction de ses rédacteurs.

La naissance du Dauphin en 1781, a été dans la capitale & dans les provinces, le signal d'une foule d'actions généreuses & patriotiques; on a délivré des prisonniers, on a doté des filles; on a adopté des orphelins: le bien se fait donc au milieu de tant de légèreté & d'inconséquence, & la bienfaisance

regne parmi la dissolution des mœurs ; c'est qu'on a senti que la bonté de l'ame étoit la vertu première , que le plaisir d'obliger avoit quelque chose de céleste & de divin , que le grand crime & le seul peut-être étoit la dureté de cœur , que l'avarice enfin devoit être considérée comme le vice le plus méprisable & le plus funeste.

Nul homme n'est dispensé de faire le bien ; le plus pauvre doit encore payer son tribut à l'infortuné : un rien lui rend quelquefois la vie ; ce n'est point toujours de la monnoie qu'il faut , ce sont des soins , des avis , une visite , une simple démarche , un placet présenté à propos.

Que les écrivains fideles à leur plus noble emploi , nourrissent & entretiennent donc constamment cette pente salutaire à la bienfaisance ! *Dixi.*



## C H A P I T R E C C C X X V I I .

### *La Paroisse Saint-Sulpice.*

**J**e suis dans une bonne veine , j'ai trouvé un filon heureux que je veux suivre. Je ne peins les vices & le malheur , que parce que la peinture en peut devenir le remede devant des hommes que je ne crois pas ab-

sollement dépravés, mais inattentifs, dissipant ou trop livrés à leurs plaisirs. On ne sauroit donner trop d'éloges à l'ordre établi sur la paroisse Saint-Sulpice, pour le soulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrices, les écoles gratuites, les apprentissages, les habillemens, on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui sont en état de travailler, & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en savoient point.

C'est un bel exemple proposé aux autres paroisses de cette grande capitale : car il ne suffit pas de supprimer la mendicité, il faut y substituer le travail. Rien de plus intéressant que ce qu'on voit s'exécuter journellement sur cette paroisse. Si ces fondations utiles pouvoient se multiplier, on tireroit avec le temps les larmes de tous les infortunés ; on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart sont réduits, & à la nécessité où plusieurs se trouvent de s'avilir par des bassesses, toujours voisines des crimes.

Ces établissemens n'ont point les vices physiques des hôpitaux ; & par une charité beaucoup mieux entendue, ils préviennent le désespoir du pauvre, l'oisiveté de l'enfance, les infirmités de la vieillesse.

Nous osons offrir ce bel ordre d'administration, comme le plus propre à servir l'humanité sans la dégrader, à la conduire sans



la révolter, & à la diriger avec douceur vers l'honnêteté, la droiture & le travail. Le culte religieux devient souverainement respectable, quand le lieu où l'on invoque l'Éternel est le refuge des indigents, l'asyle des foibles, la retraite des infirmes, & devient pour tous un temple hospitalier.



## C H A P I T R E C C C X X V I I I .

### *L'Enfant-Jésus.*

**E**tablishement utile, modele d'humanité & de saine politique dû au célèbre Languet, curé de Saint-Sulpice. Plus de huit cents pauvres femmes & filles y trouvent une retraite & la nourriture, en filant du coton & du lin. Elles gagnent leur vie par le travail, & on leur donne l'instruction; on les établit ensuite.

On nourrit dans une basse-cour des bestiaux qui donnent du lait à plus de deux mille enfants de la paroisse de Saint-Sulpice. On y entretient une boulangerie qui fournit par mois plus de cent mille livres de pain aux pauvres de la paroisse. On tire parti des volailles, de plusieurs bœufs de sangliers, dont on vend les carcasses; d'une apothicairerie où l'on fait des distilla-

tions d'un grand produit. L'ordre qui regne dans cette maison est bien fait pour servir de modele aux communautés religieuses qui possèdent de vastes terrains.

Cet établissement, moins pompeux que le bâtiment de Saint-Sulpice aux yeux de l'observateur sensible, est cent fois préférable. L'édifice somptueux a coûté immensément, sans un avantage réel à l'humanité, c'est une décoration, & voilà tout. *L'Enfant-Jésus*, dans ses humbles murailles, renferme la pratique assidue & journalière de la première des vertus, la charité. *L'Enfant-Jésus* enfin fait pardonner la magnificence inutile du vaste temple.

Ah ! qu'il m'est agréable, sur ma route pénible, de rencontrer de pareils établissements ! Mais je ne vois de tous côtés que des monasteres stériles, des *Sacré Cœur de Jésus*, des *Affomption*, des *Capucines*, des *Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, des *Couture Sainte-Catherine*, des *Sainte-Agathe* ou *Filles du silence*, &c. On demande à quoi bon tous ces couvents & toutes ces religieuses, dont la plupart prient très-sérieusement pour le rétablissement de la religion romaine en Angleterre ; ce dont les fiers amiraux de cette valeureuse république ne se doutent seulement pas.





## C H A P I T R E    C C C X X I X .

*Bureau des Nourrices & des Recommandareffes.*

**L**es meres de Paris ne nourrissent pas leurs enfans, & nous ofons dire qu'elles font bien. Ce n'est point dans l'air épais & fétide de la capitale, ce n'est point au milieu du tumulte des affaires, ce n'est point au milieu de la vie trop active ou trop dissipée qu'on y mene, que l'on peut accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne, il faut une vie égale & champêtre, pour ne point se détruire en donnant son lait à ses enfans.

On voit donc arriver une grande quantité de nourrices qui viennent toutes offrir leurs seins mercenaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus qui résultoient du trafic qui s'établissoit entre les parents & la mere pauvre qui se vendoit; c'est ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de sagesse, de prévoyance & de douceur.

Les bureaux des nourrices & recommandareffes sont le modele d'une direction éclairée, active, vigilante. Cet établissement ne mérite que des louanges; & le mal que fait à la population une trop nombreuse so-

ciété a été réparé, pour ainsi dire, par la police : tant l'ordre modifie cette étrange espèce humaine, & supplée à la nature!

On a vu le jardinier, c'est-à-dire, le gouvernement avoir soin de la graine, & s'occuper des générations futures.



## C H A P I T R E   C C C X X X .

### *Les Heures du Jour.*

**L**es différentes heures du jour offrent tour-à-tour, au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide, la tranquillité & le mouvement. Ce sont des scènes mouvantes & périodiques, séparées par des temps à peu près égaux.

A sept heures du matin, tous les jardiniers, paniers vuides, regagnent leurs marais, affourchés sur leurs haridelles. On ne voit guere rouler de carrosses. On ne rencontre que des commis de bureaux qui soient habillés & frisés à cette heure-là.

Sur les neuf heures on voit courir les perruquiers saupoudrés des pieds à la tête (ce qui les a fait appeller *merlans*) tenant d'une main le fer à toupet, & de l'autre la perruque. Les garçons limonnadiers, toujours en veste, portent du café & des bavarroises dans

les chambres garnies. On voit en même temps des apprentifs écuyers, suivis d'un laquais, qui, montés sur des chevaux, courent battre les Boulevards, & font payer quelquefois aux passants leur malheureuse expérience.

Sur les dix heures, une nuée noire des suppôts de la justice s'achemine vers le Châtelet & vers le Palais : vous ne voyez que des rabats, des robes, des sacs (1), & des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agents de change & les agioteurs se rendent en foule à la Bourse, & les oisifs au Palais-Royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des financiers & des hommes en place, est très-battu, & le pavé n'est rien moins que libre. C'est l'heure des sollicitations & des demandes de toute espece.

A deux heures les dîneurs en ville, coëffés, poudrés, arrangés, marchant sur la pointe du pied de peur de salir leurs bas blancs, se rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus sur la place; on se les dispute, & il arrive quelquefois que deux personnes ouvrent en même temps la portiere, montent & se placent. Il faut aller

---

(1) On dit qu'il faut porter trois sacs à ce palais; sac de papier, sac d'argent, sac de patience.

chez le commissaire , pour qu'il décide à qui il restera.

A trois heures , on voit peu de monde dans les rues , parce que chacun dîne : c'est un temps de calme , mais qui ne doit pas durer long-temps.

A cinq heures & un quart , c'est un tapage affreux , infernal. Toutes les rues sont embarrassées , toutes les voitures roulent en tous sens , volent aux différens spectacles ou se rendent aux promenades. Les cafés se remplissent.

A sept heures le calme recommence : calme profond & presque universel. Tous les chevaux frappent en vain du pied le pavé. La ville est silencieuse , & le tumulte paroît enchaîné par une main invifible. C'est en même temps l'heure la plus dangereuse , vers le milieu de l'automne , parce que le guet n'est pas encore à son poste ; & plusieurs violences se sont commises à l'entrée de la nuit (1).

Le jour tombe ; & tandis que les décorations de l'opéra sont en mouvement , la foule des manoeuvres , des charpentiers , des tailleurs de pierre regagnent en bandes épaif-

---

(1) Un assassin , en 1769 , armé d'une fronde courte , avoit déjà , à la mi-*Octobre* , tué trois hommes dans l'espace de six jours , lorsqu'il fut arrêté.

ses les fauxbourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs souliers blanchit le pavé, & on les reconnoît à leurs traces. Ils vont se coucher lorsque les marquises & les comtesses se mettent à leur toilette.

A neuf heures du soir le bruit recommence : c'est le défilé des spectacles. Les maisons sont ébranlées par le roulis des voitures ; mais ce bruit est passager. Le beau monde fait de courtes visites en attendant le souper.

C'est l'heure aussi où toutes les prostituées, la gorge découverte, la tête haute, le visage enluminé, l'œil aussi hardi que le bras, malgré la lumière des boutiques & des réverbères, vous poursuivent dans les boues en bas de soie & en souliers plats : leurs propos répondent à leurs gestes. On dit que l'incontinence sert à préserver la chasteté ; que ces femmes *vulgivagues* empêchent le viol ; que, sans les filles de joie, on se feroit moins de scrupule de séduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il est vrai que le rapt & le viol sont devenus très-rares.

Quoi qu'il en soit, ce scandale incroyable pour la province, se passe à la porte de l'honnête bourgeois qui a des filles, spectatrices de cet étrange désordre. Il leur est impossible de ne pas voir & de ne pas entendre ce que ces femmes licencieuses se permettent de dire. Et que deviendra le traité du philosophe sur la pudeur ?

A onze heures, nouveau silence. C'est l'heure où l'on acheve de souper. C'est l'heure aussi où les cafés renvoient les oisifs, les désœuvrés & les rimailleurs dans leurs mairies. Les filles publiques qui vagoient, n'osent plus se montrer que sur le bord de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, à cette heure indue, les ramasse. C'est le terme usité.

A minuit & un quart, on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui se retirent. La ville alors ne paroît pas déserte : le petit bourgeois qui dort déjà est réveillé dans son lit, & sa moitié ne s'en plaint pas. Plus d'un petit Parisien doit sa naissance à la brusque commotion des équipages. Le tonnerre est encore, mais comme par-tout ailleurs, un grand populateur.

A une heure du matin, six mille payfans arrivent, portant la provision des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la Halle : leurs montures sont lassées & fatiguées ; ils viennent de sept à huit lieues.

La Halle est l'endroit où jamais Morphée n'a secoué ses pavots. Là, point de silence, point de repos, point d'entr'acte. Aux maraîchers succèdent les poissonniers, & aux poissonniers les coquetiers, & à ceux-ci les détailliers ; car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la Halle : c'est l'entrepôt universel. La hotte qui s'élève en



pyramide, transporte tout ce qui se mange d'un bout de la ville à l'autre. Des millions d'œufs sont dans des paniers qui montent, qui descendent, qui circulent, & , ô miracle ! il ne s'en casse pas un seul.

L'eau-de-vie alors coule à grands flots dans les tavernes. Cette eau-de-vie est mêlée d'eau, mais fortement aiguillée par du poivre-long. Les forts de la Halle & les payfans s'abreuvent de cette liqueur ; les plus sobres boivent du vin. C'est un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes se passent dans les ténèbres. On croiroit voir un peuple qui fuit les rayons du soleil, & qui l'a en horreur.

Les commis de la marée ne voient jamais, pour ainsi dire, l'astre du jour, & ne se retirent que quand les réverbères pâlisent : mais si l'on ne se voit pas, on s'entend ; car l'on crie à tue-tête ; & dans la confusion de ces clameurs universelles, il faut bien posséder l'idiome du lieu, pour savoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes scènes se passent à la même heure au quai de la Vallée. Il s'agit là de lieyres, de pigeons, au lieu de saumons & de harengs.

Ce tumulte non interrompu forme un contraste avec le sommeil qui occupe le reste de la ville ; car à quatre heures du ma-

tin il n'y a plus que le brigand & le poëte qui veillent.

A fix heures , les boulangers de Gonesse , nourriciers de Paris , apportent deux fois la semaine une très-grande quantité de pains : il faut qu'ils se consomment dans la ville ; car il ne leur est pas permis de les remporter.

Bientôt les ouvriers s'arrachent de leurs grabats , prennent les instruments de leur profession , & vont aux ateliers.

Le café au lait ( qui le croiroit ? ) a pris faveur parmi ces hommes robustes.

Au coin des rues , à la lueur d'une pâle lanterne , des femmes portant sur leur dos des fontaines de fer-blanc , en servent dans des pots de terre pour *deux sols*. Le sucre n'y domine pas , mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagineroit-on que la communauté des limonnadiers , déployant des statuts , a tout fait pour interdire ce trafic légitime ? Ils prétendoient vendré la même tasse *cinq sols* dans leurs boutiques de glaces. Mais ces ouvriers n'ont pas besoin de se mirer en prenant leur déjeuner.

Au reste , l'usage du café au lait a prévalu , & est si répandu parmi le peuple , qu'il est devenu l'éternel déjeuner de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'économie , de ressources , de faveur , dans cet aliment que dans tout autre. En con-

sequence, ils en boivent une prodigieuse quantité; ils disent que cela les soutient le plus souvent jusqu'au soir. Ainsi ils ne font plus que deux repas, le grand déjeuner & la *perfillade* du soir, dont j'ai parlé ailleurs.

Le matin, les libertins sortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plutôt que le remords; & ils gémissent tout le jour de l'emploi de la nuit: mais la débauche ou l'habitude est un tyran qui les saisira le lendemain, & qui les traînera à pas lents vers le tombeau.

Les joueurs plus pâles encore sortent des tripots obscurs ou renommés; les uns se frappant la tête & l'estomac, jettant au ciel des regards désespérés; les autres se promettant de revenir à la table qui les a favorisés, mais qui doit les trahir le lendemain.

Les loix prohibitives ne feront rien contre cette malheureuse passion mise en activité par cette soif de l'or, qui s'est manifesté dans tous les rangs, & que les gouvernements autorisent eux-mêmes sous le nom de *loteries*, mais qu'ils proscrivent sous une autre dénomination.

Le marteau du forgeron & du maréchal-ferrant trouble quelquefois le sommeil du matin, pour les paresseux qui sont encore au lit. Si l'on en croyoit nos Sybarites, on relègueroit hors des villes tous les artisans qui

font frémir la lime mordante ; il ne seroit plus permis au chauderonnier de battre sa marmite , au charron de cercler la roue d'un fer durable , aux différentes professions qui courent les rues , d'élever ces voix aigres & retentissantes qui se font entendre au sommet & jusques sur le derrière des maisons. Il faudroit que le bruit de la cité fût enchaîné de toute part , pour protéger leur oisive mollesse , & que , le calme du silence environnant leur paisible alcove , tous ces voluptueux pussent presser la plume oiseuse jusqu'à la douzième heure , lorsque le soleil est au haut de sa carrière.

Par une suite du même esprit, ils ne voudroient pas sentir la boutique du chapelier , à cause de l'odeur de sa *foule* ; ni celle du corroyeur , à cause des huiles ; ni celle du vernisseur ; ni celle du parfumeur , quoiqu'ils fassent usage de ses cosmétiques ; ni celle du rapeur de tabac , qui les fait éternuer involontairement lorsqu'ils passent. Si l'on écou-toit toutes les prétentions de ces riches , il n'y auroit que des portes cochères dans la capitale , & l'on *matelasseroit* les rues jusqu'à une heure , c'est-à-dire , jusqu'au temps où ils quittent l'édredon ou la chaise longue ; les cloches ne devoient plus retentir dans les airs ; & le tambour des Gardes , en passant sous leurs fenêtres , devoit être muet : car il n'appartient qu'à leurs équipages de faire

du bruit en roulant sur le pavé , & de réveiller à deux heures du matin ceux qui dorment.

Les *dix* , les *vingt* , les *trente* du mois , on rencontre , depuis dix heures jusqu'à midi , des porteurs avec des *sacoches* pleines d'argent , & qui plient sous le fardeau : ils courent comme si une armée ennemie alloit surprendre la ville ; ce qui prouve qu'on n'a point su créer parmi nous le signe politique & heureux qui remplaceroit ces métaux , lesquels , au lieu de voyager de caisse en caisse , ne devroient être que des signes immobiles.

Malheur à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là , & qui n'a point de fonds ! Heureux encore celui qui l'a payée & qui reste avec un écu de six livres !

A peu près tous les ans , vers le milieu de Novembre , surviennent des indispositions catarrhales , occasionnées par la présence subite d'une atmosphère humide & froide , & des brouillards qui suppriment la transpiration. Plusieurs en meurent ; mais le Parisien , qui rit de tout , appelle ces rhumes dangereux *la grippe* , *la coquette* ; & le rieur , trois jours après , est *grippé* lui-même & descend au tombeau.

Le passage des appartemens chauds & des salles de spectacles au grand air , rend cette suppression de transpiration presque inévitable. La méthode nouvelle de porter

de grands manteaux est excellente ; on se met , de cette maniere , à l'abri de l'impression du froid ; un prompt exercice en seroit encore le plus sur préservatif. Les femmes qui sont obligées d'attendre quelque temps leurs voitures , ces femmes charmantes & délicates , que je vois frissonner le long des escaliers & sous les portiques , devroient penser que leurs pelisses ne sont pas suffisantes pour les garantir de tout accident.



## C H A P I T R E   C C C X X X I :

### *Des Dimanches & Fêtes.*

**I**l n'y a plus que les ouvriers qui connoissent les fêtes & dimanches. La Courtille, les Porcherons , la Nouvelle-France se remplissent ces jours-là de buveurs. Le peuple y va chercher des boissons à meilleur marché que dans la ville. Plusieurs désordres en résultent ; mais le peuple s'égaie , ou plutôt s'étourdit sur son sort ; & ordinairement l'ouvrier *fait le lundi* , c'est-à-dire , s'enivre encore pour peu qu'il soit en train.

Le bourgeois qui a besoin d'économie , ne sort pas des barrières. Il va se promener , assez ennuyeusement aux Thuilleries , au

Luxembourg , à l'Arſenal , aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une ſeule robe retrouſſée , pariez que c'eſt une femme de province qui la porte.

Le peuple va encore à la meſſe , mais il commence à ſe paſſer des vêpres , que le beau monde appelle *l'opéra des grœux*. Il faut qu'il reſte debout dans les églifes , ou qu'il paie une chaiſe. Cela eſt très-mal vu ; on lui demandera *ſix ſols* pour entendre un ſermon aſſis. Les temples ſont donc déſerts , excepté dans les grandes ſolemni- tés , où les cérémonies le rappellent. Quoi , de l'argent encore pour entendre l'office divin !

Pendant l'octave de la Fête-Dieu ; il y a toujours beaucoup d'affluence au ſalut & à l'expoſition du Saint-Sacrement : il eſt vrai que c'eſt pour la petite bourgeoisie un pré- texte de ſortir & de ſe promener à la tom- bée du jour , dans une belle ſaiſon. Les jeunes filles ſur-tout ſont fort dévotes au ſalut & à la bénédiction du ſoir ; en gé- néral le dimanche eſt précieux pour elles. L'amour fait ſon profit des vacances or- données par l'églife.

Le magnifique jardin des Thuileries eſt abandonné aujourd'hui , pour les allées des Champs-Elifées. On admire les belles proportions & le deſſin des Thuileries ; mais aux Champs-Elifées , tous les âges & tous

les états sont rassemblés : le champêtre du lieu , les maisons ornées de terrasses , les cafés , un terrain plus vaste & moins symétrique , tout invite à s'y rendre.

Il est singulier que , dans les états catholiques , le dimanche soit presque par-tout un jour de désordres. On a supprimé enfin à Paris *quatorze jours de fêtes par an* ; on s'est arrêté en beau chemin ; il en reste encore trop ; autant d'enlevé du moins à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuse.

Un savetier voyant un jeudi , au coin d'une borne , un sergent ivre qu'on tâchoit de relever & qui retomboit lourdement sur la pierre , quitta son tire - pied , se posta devant l'homme chancelant , & après l'avoir contemplé , dit en soupirant : *Voilà cependant l'état où je serai dimanche !*

Ce trait qui ne doit pas être dédaigné du philosophe , appartient , à ce qu'il me semble , à la connoissance du peuple , & même à celle du cœur humain ; car il est très-applicable à la logique des passions.

Au reste , les dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit sortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés* , qui se hâtent d'aller à la grand'messe pour avoir le reste du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Passy , à Auteuil , à Vincennes , ou au bois de Boulogne.



Les gens du bon ton ne sortent pas ces jours-là, fuient les promenades, les spectacles, & les abandonnent au peuple. Les spectacles donnent ce qu'ils ont de plus usé; les acteurs médiocres s'emparent de la scène: tout cela est bon pour des parterres moins difficiles; & pour qui les pièces les plus anciennes sont toujours des pièces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudissements.

Les bourgeois aisés sont partis dès la veille pour leur petite maison de campagne, voisine de la barrière. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille & leur garçon de boutique, quand on est content de lui, ou quand il a su plaire à madame.

On a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la provision, & un pâté de *Le Sage*. C'est le jour des *gaudrioles*. Le père fera des contes, la mère rira aux larmes; la grande fille s'émancipera un peu, & se tiendra moins droite; le garçon de boutique, qui aura acheté des bas de soie blancs & des boucles toutes neuves, honoré du titre de *joli garçon*, fera des gentillesses & déploiera tous les moyens de plaire, attendu qu'il aspire de loin à la main de Mademoiselle; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs, malgré ses deux petits frères qui sont en pension,

& qui ne participent pas encore aux jouissances de la maison de campagne, jusqu'à ce qu'ils aient remporté un prix au college. Il ne faut pas les distraire du soin de devenir un jour de grands hommes, lorsqu'ils sauront la langue latine; c'est ce qu'eroient pieusement le pere, la mere & toute la maison.



## C H A P I T R E . C C C X X X I I .

### *Carnaval.*

**L**e peuple fête la *Saint-Martin*, les *Rois* & le *Mardi-Gras* : il vend la veille ses chemises plutôt que de ne pas acheter un dindon ou un oie à la Vallée. Elle est couverte d'acheteurs : & vu l'affluence, la volaille est hors de prix. Les cabarets se remplissent dès le matin. Les commissaires ne doivent pas sortir de chez eux ces jours-là ; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquants. Plusieurs sortiront de la *guinguette* que pour aller coucher en prison.

On voit peu de *masques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années ; soit que le peuple se soit dégoûté de ce plaisir, qui veut une liberté entière, soit plutôt qu'il

ait trop peu d'aisance pour figurer sous un élégant *domino*. Mais vers les trois derniers jours, la police attentive à la représentation extérieure de la félicité publique, d'autant plus que la misère regne, paie à ses frais de nombreuses mascarades. Tous ses espions & autres *garnements* se rendent à un magasin où il y a de quoi habiller deux ou trois mille *chianlits*. Ils se répandent ensuite dans les quartiers, & vont par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là, ils figurent une allégresse publique, fausse & menfongere.

Plus les années sont désastreuses, plus on a recours à une imposture plus fortement caractérisée; mais elle perce à travers les guenilles sales & usées dont le peuple est couvert : car on a beau vouloir représenter les scènes riantes & animées de la folie; on n'y parvient pas quand le cœur est mécontent; sa marotte est sans énergie & sans grâces, ses grelots sonnent mal dans ces froides orgies; ils ne font qu'une discordance plaintive à l'oreille qui fait entendre. Rien n'est plus attristant que de voir un peuple à qui on commande de rire tel jour, & qui se prête bassement à cette avilissante ordonnance.

Tandis que la police soudoie ces masques, les prêtres exposent le *Saint-Sacrement* dans les églises, parce qu'ils regardent com-

me une profanation ce que le gouvernement autorise. Mais ce n'est là qu'une des moindres contradictions qui se trouvent entre nos loix, nos mœurs & nos usages.

Pendant le carnaval, la vie des femmes de Paris n'est pas indolente ; elle est tout-à-coup réveillée par la voix du plaisir : voilà une occasion de briller dans les assemblées. Ces êtres qui, dans de certains moments, semblent ne vivre qu'à demi, reçoivent tout-à-coup une prodigieuse activité qui leur fait supporter les fatigues du bal : c'est-là qu'elles se montrent infatigables. Les veilles ne leur coûtent rien, & les nuits entières sont consacrées à ces exercices violents. Le lendemain les hommes se relevent fatigués, les femmes en reviennent plus fraîches & plus brillantes.

A cette même époque, les amants qui veulent s'épouser hâtent le mariage, parce que l'archevêque de Paris, pendant tout le carême, se montre très-difficile sur les unions conjugales.

Un peu de poussière, comme dit l'espion Turc, que l'on répand le lendemain sur la tête de ces hommes travestis, apaise leur frénésie. De foux & d'insensés qu'ils étoient, ils redeviennent raisonnables & calmes.

Les piéces de théâtre les plus licencieuses se donnent dans les derniers jours du carnaval ; mais une fois apprises, elles se prolongent pendant tout le carême, dans un

temps de sainteté & de mortification : de sorte que jamais le spectacle n'est moins honnête que lorsqu'il devoit l'être le plus.

La loi de l'église, qui ordonne l'abstinence de la viande, est si gênante, si incommode, si peu praticable au milieu d'une immense population, que la police a fait ouvrir les boucheries pendant tout le carême. Elle a fait très-sagement, parce que la subsistance générale & aisée est la première loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la santé & la liberté du citoyen.

Cette vieille loi, plus bizarre qu'utile, tombe donc en désuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers siècles de l'église, où la volaille en général étoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuse opinion étoit fondée sur le récit de la Genèse, qui dit que *les oiseaux & les poissons furent créés le même jour* : ce qui nous autorise à les assimiler sur nos tables ; & qui ne goûteroit pas cette excellente logique ? Les évêques & abbés commendataires sont les premiers à en donner l'exemple, & ils font gras publiquement devant la valetaille.



## G H A P I T R E . C C C X X X I I I .

*Tragédies modernes.*

**L**es spectateurs du théâtre françois commencent enfin à sentir l'uniformité & la ressemblance de ces plans étroits, de ces caractères répétés qui laissent un vuide & impriment une langueur sensible à nos tragédies modernes. L'immuable *patron* de la Melpomene Françoise endort ou révolte les esprits les plus attachés par l'habitude aux vieilles opinions littéraires. On est presque d'accord que cette Melpomene Françoise, si excessivement vantée, n'a vécu que d'imitations; qu'elle n'offre que quelques portraits au lieu de ces tableaux larges & animés par la multitude des caractères qui appartiennent à un sujet historique.

On a dit tout haut que notre petite scène n'étoit qu'un *parloir*, que nos vingt-quatre heures n'avoient servi qu'à accumuler grossièrement les invraisemblances les plus inétes & les plus bizarres. On est convenu qu'un *seul & même patron dramatique*, pour tous les peuples, pour tous les gouvernements, pour tous les événements terribles ou touchants, simples ou compliqués, étoit une

adoption puérile qui n'avoit pu être consacrée que par les copistes d'un art qu'ils n'ont point eu le génie de modifier, tous adorateurs serviles de ce qui avoit été fait avant eux, & absolument dépourvus d'invention.

On ridiculise donc avec justice cette gêne continuelle dans le choix des sujets & dans la disposition de la fable, cette foule d'entrées & de sorties vagues & forcées, qui resserrent une action étendue, dont la marche libre eût paru conforme aux faits, & pour tout dire, raisonnable.

Le poëte assujetti a coupé le tableau historique pour le faire entrer dans le cadre des règles. Quelle inconcevable mal-adresse!

On rit quand on voit un auteur tragique prendre sans façon deux ou trois piéces grecques pour en composer *une* à sa fantaisie; abattre une tête qui lui déplaît pour en coller une autre sur le trône de tel personnage; confondre les parentés des descendants d'Atrée & d'Edipe, sans craindre l'anémadversion de ces princes décédés; traiter indifféremment un sujet Anglois, Allemand, Russe, Turc, ou Tartaro-Chinois; ne daigner jamais lire son original, ni l'histoire du temps, ne vouloir que *le titre*, & débiter hardiment sa composition étrange sous l'enseigne de *tragédie*. On affiche le *monstre* sous cette dénomination, & le *monstre* a son

passé-port ; mais les gens sensés vont voir par curiosité de quelle manière un poète françois défigure l'histoire , l'idiome , le génie , le caractère de tous les peuples du monde à l'aide de quelques vers ronflants.

Il est vraiment plaisant de voir ces conspirations d'écoliers , de prêter l'oreille à ces conjurés qui appréhendent le *poignard* ou la *coupe empoisonnée* ; de voir un acteur en instruire un autre , en rimes très-sonores , de sa *généalogie* , de sa *naissance* ; de l'histoire de ses parents ; d'examiner ces rois tous agissant & parlant de même , n'ayant aucune physionomie distincte , dont , pour plus grande commodité , le poète a fait des despotes altiers environnés de gardes , comme s'il n'y avoit au monde que cette forme africaine. Et voilà le fantôme que la nation , par une sottise habituelle , adore sous le nom de *goût*. Elle affecte du mépris pour tout ce qui n'est pas de son crû littéraire ; & dans ces foibles linéaments , où le François seul a reconnu la figure humaine , il a défié néanmoins ses voisins , & semblable au moucheurôn de la fable , il a sonné la charge & la victoire , en publiant que lui seul avoit un théâtre tragique.

Tout philosophe , c'est-à-dire , celui qui consulte la nature & les hommes au lieu des journalistes & des académiciens , sourit de pitié en démêlant le faux , le bizarre , & le ton mensonger de notre tragédie.



Quoi, se dit-il, nous sommes au milieu de l'Europe, scene vaste & importante des événements les plus variés & les plus étonnans, & nous n'avons pas encore un art dramatique à nous ? Nous ne pouvons composer sans le secours des Grecs, des Romains, des Babyloniens, des Thraces ? Nous allons chercher un Agamemnon, un Œdipe, un Thésée, un Oreste, &c ? Nous avons découvert l'Amérique, & cette découverte subite a fondu deux mondes en un, a créé mille nouveaux rapports ? Nous avons l'imprimerie, la poudre à canon, les postes, la boussole, & avec les idées nouvelles & fécondes qui en résultent, nous n'avons pas encore un art dramatique à nous ? Nous sommes environnés de toutes les sciences, de tous les arts, des miracles multipliés de l'industrie humaine ; nous habitons une capitale peuplée de neuf cents mille âmes, où la prodigieuse inégalité des fortunes, la variété des états, des opinions, des caractères, forment les contrastes les plus énergiques & les plus piquants ; & tandis que mille personnages divers nous environnent avec leurs traits caractéristiques, appellent la chaleur de nos pinceaux, & nous commandent la vérité, nous quitterions aveuglément une nature vivante, où tous les muscles sont enflés ; saillants, pleins de vie & d'expression, pour aller dessiner un *cadavre grec ou romain*,

colorer ses joues livides, habiller ses membres froids, le dresser sur ses pieds tout chancelant, & imprimer à cet œil terne, à cette langue glacée, à ces bras roidis, le regard, l'idiôme & les gestes qui sont de convenance sur les planches de nos tréteaux? Quel abus du mannequin!

Si ce n'est point là la plus monstrueuse des farces, c'est assurément la plus ridicule, ou plutôt c'est l'oubli le plus impardonnable des plaisirs de nos nombreux concitoyens & des tableaux vivants & instructifs qu'ils demandent. Faut-il alors s'étonner si la multitude ne connoît seulement pas le nom de nos auteurs tragiques?

Il n'y a presque plus que les gens de lettres qui soient infatués de ces esquisses imparfaites, & qui s'en occupent avec un stérile déluge de paroles; mais tandis qu'ils sont fort habiles à multiplier d'oiseuses dissertations, l'art n'en fait pas un seul pas de plus. Nos tragédies continuent à n'offrir que des reflets pâles, une imitation servile; & la génération actuelle de nos auteurs attesterà à la suivante l'opiniâtreté du goût le plus faux & le plus déraisonnable.

Jeunes écrivains, voulez-vous connoître l'art, voulez-vous le faire sortir des bornes puérites où il est enchaîné? laissez-là les périodistes & leurs préceptes cadavéreux. Lisez *Shakespeare*, non pour le copier, mais pour

vous pénétrer de sa manière grande & aisée, simple, naturelle, forte, éloquente; étudiez-le comme le fidele interprete de la nature, & vous verrez bientôt toutes ces petites tragédies étranglées, uniformes, sans plan vrai & sans mouvement, ne plus vous offrir qu'une sécheresse & une maigreur hideuse.

Les gens de lettres au dessus de trente-cinq ans ont frémi de ces hérésies opposées à la *saine doctrine*, parce que les préjugés durcissent avec la tête qui les renferme. Ils ont lancé sur l'hétérodoxe leurs anathèmes singulièrement redoutables. Mais vous savez combien les *braillards* ont défendu le pleinchant François qu'ils nommoient *musique*. J'en appelle à la génération qui s'éleve; on accueillera un jour avec transport le genre que notre sottise combat aveuglément; on sentira qu'on a fait en France tout le contraire de ce qu'il falloit faire; & l'histoire de notre musique deviendra celle de notre tragédie.

Alors nous appercevrons d'une manière distincte la difformité burlesque de nos piéces uniformes & factices; & nous adopterons une innovation salutaire qui tournera au profit de la vérité, du génie, des mœurs, & des plaisirs de la nation (1).

---

(1) J'ai combattu le premier avec une extrême

Un roi de Perse fit tirer un jour son horoscope. Ce roi qui se moquoit assez du passé & même du présent, étoit fort inquiet sur l'avenir. L'astrologue ayant bien examiné la *conjonction des astres*, déclara fort innocemment que le roi mourroit, à coup sûr, d'un long bâillement; ce qui, selon la traduction des mots persans, équivaut à *mourir d'ennui*. On s'appliqua donc très-soigneusement à prévenir tout ce qui pourroit provoquer ce signe fatal, lequel devoit être, pour sa majesté, l'avant-coureur du trépas. Défense conséquemment à tout mélancolique

me franchise les idées que plusieurs adoptent aujourd'hui. J'ai fait imprimer en 1773 un livre intitulé *du Théâtre, ou Nouvel Essai sur l'Art dramatique, Amsterdam*, qui me valut alors de la part des journalistes (tous réunis contre moi) non pas une seule raison, mais bien de grosses injures; & d'un autre côté, une persécution presque sérieuse, que je détaillerai un jour. Pour toute réponse, j'ai étendu mes idées & mes réflexions, en les frappant d'une manière plus haute & plus décidée; laissant au temps, dont je connois les effets, le soin de mettre mes opinions à leur place. Je compte donc publier bientôt un ouvrage qui aura pour titre : *Examen philosophique de quelques pièces du théâtre François, Anglois, Allemand, Espagnol, &c; avec les observations de plusieurs écrivains célèbres, sur la nécessité de réformer le système actuel du théâtre François.*

de traverser les cours, ainsi que les escaliers des châteaux que le roi pourroit habiter. Ordre exprès à tout courtisan d'avoir incessamment le sourire sur les levres & quelques bons contes dans la mémoire. On enleva des bibliothèques du prince tous les moralistes anciens & modernes, tous les dissertateurs, les jurisconsultes, les métaphysiciens; on tapissa les murailles de peintures pleines de feu & de gaieté. On ordonna que les gens de justice ne porteroient plus que des habits couleur de rose. On fit recrue de bouffons, & ils furent largement payés. Bal quatre fois la semaine, comédie tous les jours; mais point d'opéra en plein-chant. Aux portes du palais, des gens affidés versoient du café à tous venans; & quiconque lâchoit un bon mot, obtenoit sur le champ un passe-port pour aller par-tout. Rire & faire rire étoit le propre d'un grand homme qui servoit dignement son prince & l'état. Toutes les dignités appartinrent de droit aux plaisans qui narroient les plus joyeuses facéties.

Un poète qui n'étoit ni triste ni gai, mais qui amusoit assez ceux qui l'écoutoient parler de ses vers, étoit parvenu à la cour, on ne sait trop comment: mais enfin il s'y trouvoit; & comme l'on confond assez volontiers dans ce pays les poètes avec les foux, il avoit ses entrées. Il mit à profit cet avantage, & fit si bien qu'il obtint de lire de-

vant sa majesté une tragédie toute entière, de sa composition ; tragédie, selon lui, étonnante, pathétique, qui réunissoit tout ce qu'Aristote exige, d'après les drames grecs, car il n'a vu que cela dans sa poétique. Cette tragédie étoit prônée d'avance avec un enthousiasme singulier ; & chacun de s'écrier sans la connoître : *c'est admirable !* Le poète vint & lut. Le roi bâilla & mourut.

L'auteur est soudain arrêté, comme coupable du crime de lèse-majesté au premier chef, & condamné à perdre la vie au milieu des *supplices d'étiquette*. Il se récria fortement, moins sur la violence commise contre sa personne, que sur l'injustice horrible, abominable, que l'on faisoit à son ouvrage tragique, admiré de toute une académie. Le goût avoit présidé à la construction de chaque vers, & ils étoient si bien moulés sur les bons modèles, qu'en cas de besoin on les y trouveroit presque tous. Voilà ce que le poète avança pour sa justification.

Le tribunal suprême cru devoir procéder avec toutes les formalités requises ; & comme on représente toujours au coupable l'instrument du crime, il fut ordonné au poète de reprendre & de relire cette fatale tragédie devant tous les juges assemblés. Le poète, la tête nue, & dans la posture des criminels, environné de tous les ordres de l'état, lut sa pièce. Dès le second acte, voilà que tous  
les

les fronts sévères & rembrunis se dériderent , & progressivement de longs éclats de rire , qu'on vouloit étouffer , se firent entendre , & percerent de différents côtés. Ces cris bientôt dégénérent en convulsions : ils annonçoient la grace du poète. En effet , tous les juges en se levant , déclarerent d'une voix unanime , que rien au monde n'étoit plus plaissant que cette tragédie , & que le trépas subit de son auguste majesté avoit eu certainement une toute autre cause. En conséquence , le poète fut remis en liberté , & renvoyé bien absous au cercle de ses admirateurs ou de son académie.



## CHAPITRE CCCXXXIV:

### *Comédies modernes.*

**P**ourquoi rit-on moins aujourd'hui qu'on ne rioit dans le siècle passé ? C'est peut-être parce qu'on a plus de connoissances & le tact plus fin ; c'est parce qu'on démêle du premier coup-d'œil ce qu'il y a de froid & de faux dans ce même trait qui faisoit rire nos aïeux à gorge déployée. On rit moins dans le monde , parce qu'on y raisonne davantage sur tous les objets , & parce qu'après avoir épuisé toutes les plaisanteries , il a

fallu en venir malgré soi à un examen plus exact & plus détaillé.

Nous avons lu , nous avons voyagé , nous avons vu & examiné des mœurs bien différentes des nôtres ; nous les avons adoptées en idée , & dès ce moment les contrastes nous ont moins frappés ; les *originaux* nous ont paru avoir aussi leur manière d'agir & de penser , tout comme ceux qui suivoient les maximes les plus accréditées. La plaisanterie s'est émoussée nécessairement , avec la connoissance des usages diamétralement opposés aux nôtres.

L'exemple de nos voisins plus rapprochés de nous ; la lecture des voyages nouveaux ; les gazettes multipliées , remplies de faits extraordinaires & inattendus ; le mélange de tous les peuples de l'Europe , tout nous a appris que chacun avoit sa manière de voir , de juger , de sentir ; & tel caractère bizarre qui nous frappoit par sa singularité , s'est trouvé commun chez nos voisins ; conséquemment justifié & hors des atteintes du poète comique.

Remarquez que l'on rit cent fois plus dans un collège , dans une communauté , dans un couvent , dans une maison asservie à des règles fixes. Eh ! pourquoi ? Parce que dès qu'on s'écarte de l'ornière tracée , l'infraction marque , & le ridicule naît. Dans une petite ville il y a lieu à des rapports



plus fréquents, plus vifs & plus plaisants que dans une grande ; les nuances frappent la bien autrement, parce que tout est circonscrit, uniforme, & que l'on veille les uns sur les autres. Il est un ton général dans les opinions, dans les usages, dans les vêtements même, qu'on ne sauroit enfreindre.

Mais à Paris, l'homme est trop noyé dans la foule, pour avoir une physionomie qui tranche ; le ridicule devient imperceptible. Chacun vivant à son gré, & les mœurs étant prodigieusement mêlées, il n'y a point d'état & de caractère qui ne porte son excuse avec soi. On dit donc parmi ce peuple une multitude de bons mots qui résultent de la profonde connoissance des choses ; mais on frappe rarement sur l'homme, on le respecte ; ou si le trait se lance au hasard, il est effacé par le trait du lendemain. La médisance se manifeste moins par méchanceté que pour écarter la langueur & l'ennui. On sentira aisément que sous ce point de vue l'art de la comédie n'admet que des tableaux, & qu'on regarderoit comme un perturbateur de la société, le poëte qui livreroit brutalement la guerre à tel ou tel individu. D'ailleurs on sauroit difficilement la ressemblance.

Une comédie qui ne peut attaquer tous les vices en honneur, ni les ridicules ennoblis, doit tomber nécessairement dans le style des conversations ; & c'est ce qui est

arrivé. Elle aura de la finesse, de la grace : mais discrete & froide, elle manquera d'énergie ; elle n'osera parler ni du fourbe public qui va tête levée, ni du juge qui vend sa voix, ni du ministre inepte, ni du général battu, ni du présomptueux tombé dans ses propres pièges ; & tandis qu'au coin de toutes les cheminées on parle, on rit à leurs dépens, aucun Aristophane n'est assez hardi pour les faire monter sur le théâtre.

Ayant à tracer des peintures vigoureuses sur des modèles récents, il lui est défendu de concilier l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de son art ; il ne peut guère attaquer le vice qu'en peignant la vertu ; & au lieu de le traîner par les cheveux sur la scène, de montrer à découvert son front hideux, il est obligé de faire une languissante tirade de morale. Point de comédie à caractère vivant dans les formes de notre gouvernement.

Molière lui-même, tout soutenu qu'il étoit par son nom & par Louis XIV, n'a osé faire qu'une comédie en ce genre ; c'est aussi son chef-d'œuvre. Dans les autres, son pinceau n'a plus la même force, ni la même élévation. Le trait plus vague caractérise moins la physionomie. *Le Misanthrope* (1)

---

(1) Cette pièce a déjà excité plusieurs débats intéressants : voici l'impression qui m'en est restée. *Le Misanthrope* m'a toujours paru fort in-

est encore de nos jours un problème moral , assez difficile à résoudre ; & je crois appercevoir que Moliere lui-même amolli dans la composition de ses tableaux , qu'il n'a plus osé choisir l'individu qui eût donné au portrait une vie plus animée.

Depuis , notre comédie moderne , en cessant de vouloir peindre des bourgeois , a perdu & sa gaieté & son naturel ; le poète , pour faire imaginer qu'il fréquentoit la noble compagnie , n'a plus voulu faire parler que des ducs , des comtesses & des marquises ;

férieur au *Tartuffe*. L'intention de Moliere dans cette piece a sûrement été pure ; mais on ne peut s'empêcher néanmoins d'avouer qu'elle paroit équivoque à l'examen. Moliere , si je ne me trompe , semble vouloir que la vertu soit douce , pliante , accorte , pour ainsi dire , ménagée , accommodante , respectant toutes les conventions tacites & fausses des sociétés ; qu'elle ne gronde jamais , qu'elle ne s'emporte jamais , qu'elle voie tout ce qui blesse l'ordre d'un œil prudent , circonspect , réservé ; mais la vertu sans sa marque distinctive , qui est le courage , la franchise , la fermeté , & , pour tout dire , la roideur de la probité , est-elle encore vertu ?

Moliere semble donner la préférence à Philinte sur Alceste , & faire du premier un modele à suivre pour les manieres & le langage ; il semble dire : Soyez dans certaines circonstances plutôt un peu faux avec politesse que bourru avec probité ; ménagez tout ce qui vous envi-

il a raffiné à tout propos le style & les idées, & il a créé des expressions recherchées. Au lieu de songer à mettre les personnages en action, il a prétendu au bon ton ; & ce ton factice, il l'a pris pour celui du théâtre & de la société.

Qu'est-il arrivé ? L'honnête bourgeois écoutant de toutes ses forces, n'a rien compris à ce nouvel idiome ; & les gens du monde n'ont pas même reconnu le leur ; tous ces traits, à force de vouloir être délicats & spirituels, font devenus maniérés,

---

ronne : pourquoi choquer imprudemment les vices d'autrui ? Cette pièce de Molière enfin semble écrite sous l'œil de la cour : d'ailleurs le *Misanthrope*, considéré de près, n'est qu'un humoriste ; il s'échauffe le plus souvent pour des misères. Molière a mis quelquefois des individus sur la scène ; mais ce n'est pas là son plus bel endroit. En attaquant Boursaut & de Vifé, il attaquoit ses adversaires, & non des hommes vicieux ; en frappant Cottin, il a vengé son amour-propre ; il eût été plus grand d'oublier l'injure, & de la pardonner : les personnalités choquantes qu'il s'est permises nuisent un peu à sa gloire. Que de vices troublant la société il avoit à combattre ! Mais peu importe aujourd'hui que Cottin ait été un sot ou un homme d'esprit : & les *Femmes savantes*, qui ont retardé peut être les progrès des sciences, ne sont faites que pour aigrir les débats littéraires, & propager le scandale de la littérature.

& n'ont frappé que foiblement les spectateurs : ils n'ont donc applaudi à quelques détails que pour proscrire plus généralement l'ensemble dénué de mouvement & de vie.

Ce jargon ingénieux n'a paru qu'un effort hors d'œuvre & mal-adroit, qu'une grimace perpétuelle & fatigante ; & le poète , en abandonnant des caracteres où les ridicules sont vrais & tranchants , n'a produit qu'une enluminure passagere , lorsqu'il comptoit tracer un tableau durable.

C'est de l'esprit d'auteur , a-t-on dit , c'est lui qui parle , & non ses personnages ; il a voulu faire sa comédie pour les premieres loges , & il n'a pas même réussi devant elles , parce que le point de vue de tout caractere doit être saisi du milieu du parterre & non ailleurs.

Ainsi le poète comique , quand il veut trop renchérir sur l'esprit de ses devanciers , se trompe , puisqu'il faut qu'il s'étudie à cacher entièrement son art ; la montre en étant encore plus insupportable dans la comédie que dans la tragedie.

Voilà ce que ne croiront point nos auteurs comiques , qui de plus ont donné un soufflet à la nature , en écrivant leurs pieces en vers , & encore en vers énigmatiques : leurs non-succès devoient cependant leur révéler que leur couleur est fautive ; mais ils s'obstineront à la garder , parce qu'ils ne

consulteront point la *Bonne Servante de Moliere*, & qu'ils liront à de beaux esprits leurs confreres, au lieu de consulter les bons esprits, qui en toute chose cherchent le fond & non ces accessoires qui l'étouffent ou le défigurent.

Or, on nous a donné quelques comédies que le jargon précieux n'infectoit pas, comme le *Barbier de Séville* & le *Tuteur dupé*; mais on ne peut considérer ces pieces que comme des *farces* où il y a de l'esprit & des mots heureux : ce n'est point là non plus la bonne comédie qui fait sourire l'ame par une peinture vraie & fine, la seule qui puisse plaire à une raison exercée.



## C H A P I T R E   C C C X X X V .

*Où est Démocrite !*

**S**i la comédie n'est plus sur le théâtre, elle est toujours dans le monde. Pour un observateur défintéressé, il y a de quoi rire comme Démocrite; & au fond, rien n'est meilleur pour la santé.

Vous voyez l'abbé qui parle de ses indigestions; vous entendez les gémissements de l'avare qui déclame contre la dureté du cœur humain, les plaintes du plaideur entêté, la

suffisance de l'auteur qui fronde l'orgueil dont il est atteint ; vous contemplez la morgue du grand , qui affecte quelquefois la bonté , la fatuité du petit - maître , ardent sectateur des modes les plus futiles. Celui qui prête le plus à la satire , est satyrique à l'excès. Les tons & les manières forment des scènes extrêmement variées : l'esprit léger , fugitif & parleur fait contracter à ces différents personnages une sorte de maintien , une manière qui donne à chaque avantageux l'air & l'attitude de ses frivoles & petites idées.

Il est curieux d'examiner le nombre infini de ces causeurs , auxquels on attribuerait la vraie connoissance de tous les arts , tandis qu'aucun d'eux ne sauroit en réduire un seul en pratique : & le ton décisif & haut n'en va pas moins son train.

Qu'est-il besoin après cela , d'aller entendre nos froides comédies modernes , qui n'offrent rien de tous ces travers ?

Voyez ensuite le ridicule inconcevable & les prétentions respectives des états , leurs débats éternels , la montre de leurs privilèges ; & riez encore plus fort.

Les secrétaires du roi , par exemple , ne savent quel rang occuper : ils s'élevent , ils s'abaissent ; leur contenance est mal assurée ; ils posent des lignes de démarcation , mais ces lignes sont perpétuellement dérangées. Quel scandale pour la pépinière de la future

noblesse ! Leur scrupule dans un temps , leur excessive indulgence dans un autre , tout place sous un jour comique leur embarras , leur prodigieuse facilité , puis leur attitude fiere & repoussante.

Mais savez-vous l'histoire de cet honnête marchand d'étoffes , qui avoit coutume de dire à tout propos , *je veux être pendu si cela n'est pas vrai , je veux être pendu si je ne fais pas telle chose ?* Il fit fortune , & acheta une charge de secrétaire du roi ; le lendemain même de son acquisition il s'écria devant une nombreuse assemblée : *Si ce que j'affirme n'est pas véritable , je veux être décollé.* Qui n'auroit pas ri ?

Charge de secrétaire du roi ; *savonnette à vilain*, dit le proverbe. Mais un acquéreur disoit avec beaucoup de sens : *Ce qui est ridicule aujourd'hui , dans cent ans d'ici produira d'excellentes raisons.*

Avoir une occupation différente de son voisin , est un titre pour se moquer de lui ; le notaire & le greffier se jugent séparément l'un au dessus de l'autre ; le procureur & l'huissier se regardent comme de deux castes différentes ; les commis établissent entr'eux de plus grandes différences ; l'homme d'un bureau s'estime un petit ministre , & dit : *Nous avons fait , nous avons décidé , & nous ordonnerons.* Le caillier se croit fort au dessus du liquidateur , & ainsi réciproquement. Je



ne fais si le marchand de vin visite le vinaigrier, & si le libraire n'attend pas que le papetier fasse les premiers pas ; le conseiller au parlement voit en pitié un conseiller du châtelet ; & si vous voulez faire évanouir une femme de robe, vous n'avez qu'à lui parler d'une présidente-d'élection.

L'on met souvent en délibération dans la bourgeoisie, si l'on rendra la visite à son voisin, & si l'on n'en seroit pas dispensé par quelque dignité personnelle, comme par exemple celle de marguillier, de syndic de la communauté, de quartenier, de futur-échevin, qui doit graver son nom sous la statue équestre de nos rois.

Parcourez jusqu'aux métiers : ils ont établi entr'eux une espèce de séparation. Dernièrement un tailleur du roi se fit faire une perruque par la main la plus habile, parce qu'un tailleur du roi doit être supérieurement coëffé ; quand le maître perruquier eut apporté & posé son chef-d'œuvre, le tailleur lui demanda avec gravité, combien ? — Je ne veux point d'argent. — Comment ? — Non ; vous êtes aussi habile dans votre art que je le suis dans le mien : eh bien, que vos ciseaux me coupent un habit. — Vous vous méprenez, mon cher ; mes ciseaux & mon aiguille, consacrés à la cour, ne travaillent pas pour un perruquier. — Et moi, reprit l'autre, je ne coëffe pas un tailleur. Et j'ai-

gnant le geste à la parole , il lui arracha la perruque de dessus la tête & court encore.

Les débats opiniâtres des différentes communautés sont fort divertissans. Ces demandes respectives étoient d'un excellent revenu pour le palais il y a quelques années : voilà pourquoi il favorisoit tant les *maîtrises*. Les procès sont devenus plus rares depuis la réunion , quoique l'entêtement soit à peu près le même entre ces petits corps de marchands.

Mais quel corps aujourd'hui ne prétend pas s'isoler au milieu des rapports de la machine politique ! Tout corps , tant il est frappé d'aveuglement , ne sent que l'injustice faite à l'un de ses individus , & regarde comme étrangère à ses intérêts l'oppression du citoyen qui n'est pas de sa classe.

Le militaire rit des coups qui tombent sur l'homme de robe ; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit ; le prêtre croit pouvoir exister indépendamment des autres états , & l'orgueil non moins que l'intérêt a divisé des professions qui se touchent , qui ont entr'elles les plus invincibles rapports : armées les unes contre les autres , elles se prévalent tour-à-tour des petits avantages qu'elles ont obtenus la veille , pour les perdre le lendemain ; car pendant cette lutte le gouvernement , en paroissant vouloir les accorder , les pompe & les dessèche pour les retenir toutes sous sa main & les faire mouvoir à sa volonté.

Personne ne veut songer que ces travaux différents sont liés ensemble, & portent à la masse des connoissances un trait de lumière; que la science est nécessairement une, & que toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer la source de tous nos maux, l'ignorance & l'erreur.

Aussi la société, morcelée par cette multitude de petites & bizarres distinctions, est-elle devenue une vraie tour de Babel, pour la confusion des idées & des sentimens; la sottise y parle comme le génie & beaucoup plus haut; chacun y déploie sa pancarte, son privilège, ou ses lettres de maîtrise; l'académicien & le cordonnier en font également parade de nos jours. O Démocrite! où est-tu?



## CHAPITRE CCCXXXVI.

### *Ponts.*

**L**e pont au Change, le Petit-Pont & le pont S. Michel sont les trois plus anciens de Paris.

La rivière de Seine reste cachée au milieu de la ville par les vilaines & étroites maisons qu'on a bâties sur des arches. Il seroit bien temps de rendre à la ville, & son

coup-d'œil & son courant d'air , principe de salubrité.

Sur les ponts où il n'y a point de maisons , le point de vue est admirable ; ce qui devoit engager le ministère à prévenir des accidents qui , dans l'ordre des choses , sont à peu près inévitables.

Catinat , qui avoit mené la philosophie à la guerre , disoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'aussi beau que le coup-d'œil du milieu du Pont-Royal : que n'eût-il pas dit , s'il avoit pu plonger sa vue jusqu'à l'autre extrémité de la ville ?

C'étoit de là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763 ; cette enceinte immense si prodigieusement peuplée ; ces quais chargés de têtes rangées en amphithéâtre , & ces figures étrangères , mêlées aux physionomies parisiennes : car une multitude de payfans étoient accourus de trente & quarante lieues. L'on remarquoit à chaque pas des hommes qui , par leur costume , leur étonnement & leur visage , annonçoient que la curiosité les avoit appelés du fond de leur province.

Si quelque chose a pu donner une idée de cette vallée de Josaphat dont parle l'Écriture , c'étoit cette assemblée mobile & ondoyante , qui tantôt s'écouloit comme des flots , tantôt offroit des phalanges mouvantes , qui se balançoient dans un repos animé & majestueux. Point de tableau plus admirable par

la variété, point de plus étonnant par la population.

On souhaite un nouveau pont pour la communication du fauxbourg Saint-Honoré, du Roule & de Chaillot, au fauxbourg S. Germain, au Palais-Bourbon & aux Invalides. L'accroissement de la ville le rend indispensable.

Construit en face de la grande allée des Invalides, il serviroit à joindre les Boulevards du nord & du midi, & l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs il n'y auroit aucun déplacement à faire, & l'on seroit maître du terrain des deux rives opposées.

Vingt-six quais revêtus de pierres de taille avec des gardes-foux à hauteur d'appui ceignent la rivière, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits, pour former des abreuvoirs. Au moyen de quelques alignements, on pourroit avoir, depuis la porte Saint-Jacques jusqu'à celle de Saint-Martin, une rue qui traverseroit tout Paris, & qui auroit deux mille cinq cents toises. On pourroit aligner une autre rue depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à la porte Saint-Honoré, qui auroit la même grandeur, & qui couperoit la précédente à angle droit.

On a plusieurs égouts voûtés & couverts. Il seroit à desirer que la même construction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il n'y a point d'égout dans la cité; & ailleurs les immondices vont à la rivière.

L'eau qui lavoit l'égoût de Bievre, s'est perdue dans une de ces concavités effrayantes, occasionnées par les carrieres dont nous avons parlé, & sur lesquelles des maisons sont bâties, sans que les habitants, endormis dans une heureuse sécurité, soupçonnerent qu'elles portent sur des abymes.

Le sol de la ville est rempli de coquillages fossiles; on y reconnoît des peignes, des vis, des buccins, de tellines. Les carrieres d'alentour offrent aussi des coquillages entre deux couches, dont l'une est marneuse, l'autre pierreuse.

La circonférence de Paris est de dix mille toises. On a tenté plusieurs fois de borner son enceinte; les édifices ont franchi les limites; les marais ont disparu, & les campagnes reculent de jour en jour devant le marteau & l'équerre.



## CHAPITRE CCCXXXVII.

### *Consumation.*

Tous les almanachs vous disent qu'il se consume par an quinze cents mille muids de bled, quatre cents cinquante mille muids de vin, non compris la biere, le cidre, l'eau-de-vie; cent mille bœufs; quatre cents qua-

tre-vingt mille moutons ; trente mille veaux ; cent quarante mille porcs ; cinq cent mille voies de bois ; dix millions deux cents bottes de foin & paille ; cinq millions quatre mille livres de suif ; quarante-deux mille muids de charbon , &c.

Ces sortes d'états ont des différences assez considérables selon les années : il est presque impossible d'avoir des certificats qui aient une certaine justesse , parce que ceux qui perçoivent les droits sur ces consommations , ont intérêt de déguiser ce qu'ils reçoivent.

On peut dire que le Parisien en général est sobre forcément , se nourrit très-mal par pauvreté , & économise toujours sur sa table , pour donner au tailleur , ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches , d'un autre côté , gaspillent ce qui nourrirait deux cents mille pauvres.

Paris aspire toutes les denrées , & met tout le royaume à contribution. L'on ne s'y ressent pas des calamités qui affligent quelquefois les campagnes & les provinces , parce que les cris du besoin seroient là plus dangereux qu'ailleurs , & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approvisionnements au zèle infatigable des magistrats ; il mérite des louanges.

Mais considérons en même temps , que , placé au milieu de l'Isle-de-France , entre la Normandie , la Picardie & la Flandre ,

ayant cinq rivières navigables, la Seine, la Marne, l'Yonne, l'Aisne & l'Oise ( sans parler des canaux de Briare, d'Orléans & de Picardie ), les greniers de la Beauce presque à ses portes; une rivière qui, en sortant, serpente par des contours presque de cent lieues, comme pour donner aux marchandises & denrées la facilité de remonter; Paris, d'après ces avantages que la nature lui a accordés, jouit par lui-même de la situation la plus heureuse & la plus propre à voir l'abondance regner dans ses murailles.

Le commerce de cette ville n'est presque qu'un commerce de consommation, excepté quelques objets de goût & de luxe; mais ces consommations sont considérables.

Il tire de toutes les manufactures du royaume; mais il a peu de fabriques, à cause de la cherté de la main-d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainsi que les bijoutiers, en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'importe toujours sur la richesse de la matière.

Tout ce qui entre à Paris n'est donc pas pour y rester. Les matières y viennent pour être façonnées; puis elles en sortent embellies de ce goût exquis qui leur donne à toutes une forme nouvelle.

Le bureau des rouliers est d'une grande commodité pour faire parvenir dans les pays.



les plus lointains les marchandises & effets qu'on leur confie ; les commissionnaires en font fideles & exacts. Mais le commerce se plaint vivement d'une nouvelle ferme, d'un nouveau privilege exclusif, qui le gêne & le rançonnera dans la fuite.

M. l'abbé d'Expilly, qui a porté si haut la population générale du royaume, & qui paroît l'avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *six cents mille ames*. Il se fonde tantôt sur le nombre *trente*, choisi pour multiplier les naissances, tantôt sur l'état des maisons & des familles imposées à la capitation.

Mais tous les calculs, ainsi que les raisonnemens moraux, se trouvent le plus souvent en défaut quand on parle de la capitale. Lorsque l'on compte par les baptêmes, comment fera-t-on entrer dans le calcul cette grande affluence d'étrangers qui y viennent, qui y sont domiciliés sans y avoir reçu le baptême ? ce qui, sans compter les juifs, doit augmenter la population d'un quart.

Paris consomme plus de deux millions de septiers de bled par an. Voilà ce qui est sûr, & ce que ne disent point les almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cents quarante-deux paroisses & quarante-sept mille six cents quatre-vingt-cinq feux. Les limites de la ville se sont étendues. Le Gros-Caillou est devenu un fauxbourg considérable ; tous

les marais ont été ornés de maisons. M. de Vauban, en 1694, détermine la population à *sept cents vingt mille personnes*. Nous estimons donc que Paris renferme aujourd'hui *neuf cents mille ames environ* ; & la banlieue, près de *deux cents mille*. Les calculs de M. de Buffon & ceux de M. d'Expilly paroissent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que, depuis vingt-cinq ans, la population est par-tout plus considérable.

Au milieu de ce *salmis* de l'espece humaine, on peut bien compter deux cents mille chiens & presqu'autant de chats, sans les oiseaux, les singes, les perroquets, &c. Tout cela vit de pain ou de biscuit.

Point de misérable qui n'ait dans son grenier un chien pour lui tenir compagnie : on en interrogeoit un qui partageoit son pain avec ce fidele camarade ; on lui représentoit qu'il lui coûtoit beaucoup à nourrir, & qu'il devoit se séparer de lui. *Me séparer de lui !* reprit-il, & *qui m'aimera ?*

Or, en supposant le systéme des économistes admirable, il viendrait toujours se briser contre la capitale, qui exige un régime tout différent, parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

La ville est ouverte, & presque dans l'impossibilité d'avoir une enceinte de murailles. Elle offre une surface trop immense. Il fau-

droit un genre de fortifications particulier ; elle n'a point de tours, de murs, de remparts, & n'y songe pas. Au lieu de citadelle & de portes antiques ; elle a des barrières, où des contrôleurs & un receveur vous font payer une roquille de vin, & un pigeon s'il n'est pas cuit. Comme un jour nous paroîtrons barbares & petits à l'œil de la saine politique, lorsqu'elle aura démontré aux administrateurs des nations la double erreur de leurs raisonnements & de leurs calculs !



## CHAPITRE CCCXXXVIII.

### *Balcons.*

C'est un spectacle curieux que de voir tout à son aise ; du haut d'un balcon, le nombre & la diversité des voitures qui se croisent & s'arrêtent mutuellement ; les piétons qui, semblables à des oiseaux effrayés sous le fusil du chasseur, se glissent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraser ; l'un qui franchit le ruisseau de peur de s'éclabouffer, & qui, manquant l'équilibre, se couvre de boue des pieds à la tête ; l'autre, qui pirouette en sens contraire, une face dépoudrée, & le parasol sous le bras.

Devant une voiture dorée , doublée de velours , attelée de deux chevaux d'une taille égale & parfaite , dont les glaces transparentes offrent une duchesse dans tout l'éclat de sa parure , se traîne un fiacre tout délabré , couvert d'un cuir brûlé , & qui , pour glaces , a des planches. Le malheureux harcele & fouette deux chevaux , dont l'un est borgne & l'autre boiteux. Cette voiture traînant arrête l'impatience des courriers à la bouche écumante , dont on contient à peine l'ardeur. Le brillant équipage est obligé de modérer son pas jusqu'au carrefour voisin ; il s'élançe alors comme un trait , broyant le pavé , dont il fait jaillir des étincelles. Comparez son vol à la marche pesante de ces lourds charriots qui roulent péniblement sous des masses énormes , & effraient le passant qui tremble d'être applati sur la borne que leur effieu déplace.

Un procureur , pour sa piece de vingt-quatre sols , arrête le garde des sceaux ; un recruteur , un maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un archevêque. Tous ces différents états à la file , & les cochers qui parlent leur langue scandaleusement énergique devant la robe , l'église & les duchesses ; les porte-faix du coin , qui leur répondent du même style : quel mélange de grandeur , de pauvreté , de richesses , de grossièreté & de misère !

Entendez-vous la petite voix aigre de la marquise impatientée, qui se mêle aux juréments effroyables d'un charretier apostrophant l'enfer & le paradis ? Tout dans ce tableau mouvant de *vis-à-vis*, de *berlines*, de *désobligeantes*, de *cabriolets* & de *carrosses de remises*, paroît bizarre, singulier, risible.

Voyez dans l'équipage à glaces la laide femme de qualité avec son rouge, ses diamants, sa pâte luisante sur le visage ; tandis que la rotarière tout à côté, sous une simple robe, est brillante de fraîcheur & d'embonpoint.

Voyez le prélat enfoncé dans ses coussins, ne pensant à rien, étalant sa croix pectorale ; tandis que le vieux magistrat, dans une antique berline, lit quelque requête. Le petit-maître, la tête à la portière, crie à se démettre la lurette : *Eh bien, marauts, cela finira-t-il ?* Ses menaces se perdent dans les airs. Il voudroit jurer ; mais son accent grêle ne frappe point le dur tympan de l'oreille des charretiers. Il n'a fait que déranger ses boucles en se remuant. Le médecin le regarde en pitié, & le gros financier au col apoplectique est indifférent à tout ce qui se passe, ainsi qu'à l'heure qui s'écoule.

L'embarras s'accroît, enchaîne six cents voitures ; & il faut que chacun attende, malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris son cours.

Quel étoit donc l'empressement de ce *mir-liflore* sans voix ? Avoit-il un rendez-vous ? Non : c'est qu'il vouloit se montrer successivement aux trois spectacles, à l'opéra, à la comédie Française & aux Italiens.



## CHAPITRE CCCXXXIX.

### *Faux Cheveux.*

Vous voyez la tête de cette belle femme, si remarquable par l'édifice de sa coëffure & ses longs cheveux flottants ; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance... Eh bien ! ils ne lui appartiennent pas. Ils sont empruntés à des têtes de morts ; & ce qui la décore à vos yeux, est la dépouille de sujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuses, & dont les noms seuls offenseroient sa délicatesse, si on osoit les prononcer en sa présence.

Cependant elle s'enorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expose à hériter des principes nuisibles qu'ils peuvent receler encore. En effet, on se servoit de colliers & de bracelets de *cheveux tressés* : l'expérience a décidé qu'il falloit y renoncer, à cause des dartes qu'ils produisoient.

Mais

Mais les femmes aiment mieux supporter des démangaisons incommodes que de renoncer à leur coëffure. Elles calment la vivacité de ces démangaisons , en faisant usage du *grattoir*. Le sang se porte avec impétuosité à la tête ; les yeux deviennent rouges & animés : qu'importe ! on étale l'édifice dont on est idolâtre.

Indépendamment des faux cheveux , il entre dans cette coëffure un *couffin* énorme , gonflé de crin , une forêt d'épingles longues de sept à huit pouces , & dont les pointes aiguës reposent sur la peau. Une quantité de poudre & de pommade , qui admettent dans leur composition des aromates , & qui contractent bientôt de l'âcreté , irritent les nerfs. La transpiration insensible de la tête est arrêtée , & elle ne sauroit l'être dans cette partie du corps , sans le plus grand danger.

Si un fardeau venoit à tomber sur cette belle tête , elle risqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier dont elle est hérissée.

Pendant le sommeil , on comprime encore & la fausse chevelure , & les épingles , & ces substances étrangères & colorantes , à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainsi empaquetée acquiert un triple volume , & s'enflamme sur l'oreiller.

Les maux d'yeux , la maladie pédiculaire , l'inflammation du cuir chevelu , naissent de

cette complaisance outrée pour une coëffure bizarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos ; & le couffinet, base essentielle de l'édifice, n'est quelquefois changée que lorsque la toile est détruite ( l'oserai - je dire ! ) par la crasse infecte qui séjourne sous ce brillant diadème.

La plupart des femmes ne se donnent pas le temps d'enlever tout le superflu de la tête, parce que les heures du plaisir sont précieuses, & que la journée entière est consacrée à la table, au jeu & à la danse. On ne peut plus se coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

La santé se déränge ; on abrège ses jours ; on perd le peu de cheveux qu'on avoit ; on est affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'érysipeles ; tandis que la villageoise, la payfanne, qui se tient la tête propre & nette, qui ne se sert que de linge blanc & bien lessiné, qui use d'une pommade sans aromates & d'une poudre sans odeur, ne ressent aucune de ces incommodités, conserve ses cheveux jusques dans la vieillesse, & les étale aux yeux de ses arrière-petits-enfants, lorsque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

Au reste, l'art du pommaquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, est parvenu au plus haut point de perfection, & la per-



rique ou le tour inné aujourd'hui le naturel à s'y méprendre de près comme de loin.



## CHAPITRE CCCXL.

### *Fournisseurs.*

On ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fournisseurs*, qui avancent pendant des années entières le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à M. le marquis, à M. le comte, à M. le duc. C'est le privilège de la noblesse. On ne prêteroit pas de même au bourgeois ; on le presseroit ; mais on attend, lorsqu'il s'agit d'un homme titré.

Telle maison noble doit au boucher fix années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre ; les domestiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute maison roturiere solde au bout de chaque année.

Dès qu'il y a des armoires au-dessus d'une porte-cochere, le tapissier meuble l'hôtel sur une succession éventuelle ; on compte les maisons qui sont au pair : il y a toujours dans les plus riches & les mieux ordonnées, quelques années en - arriere.

Quand les fournisseurs, impatientes d'at-

tendre, sollicitent enfin leur paiement, l'intendant vient au lever de M. le duc, & lui dit : Monseigneur, votre maître-d'hôtel se plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un fol; votre cocher dit que vous n'avez qu'une seule voiture en état de servir, & que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, si vous ne lui donnez un à-compte de dix mille francs; le marchand de vin refuse de remplir votre cave, le tailleur de vous donner des habits.... *Les impertinents!* s'écrie le maître, *qu'on aille chez d'autres. Je leur retire ma protection.*

Il trouve d'autres fournisseurs, quoique les premiers n'aient pas été payés. Le soir il risque cinq cents louis d'or au jeu; & s'il en perd cinq cents autres, il les paie le lendemain. Un créancier de cartes l'emporte toujours sur un créancier de pain ou de viande.



## CHAPITRE CCCXLI.

*Plâtres neufs.*

Les plâtres que l'on emploie dans la construction des maisons font beaucoup de mal ; parce qu'ils sechent difficilement , & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux : la vapeur des murs est funeste & cause des accidents innombrables. Ces émanations enfin ont dans nos foyers des influences meurtrières. De là des paralysies & autres maladies ; dont l'origine est attribuée à des causes étrangères.

On abandonne ces maisons neuves & humides aux filles publiques : on appelle cela *essayer les plâtres*. Mais au bout de deux ou trois années , ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de dangereux.

Écoutez un physicien que je vais transcrire.

» Le plâtre & la chaux , pendant leur  
 » calcination , se chargent d'une grande quan-  
 » tité de phlogistique qui tend sans cesse à  
 » se dissiper. Ce phlogistique ayant plus d'af-  
 » finité avec les acides qu'avec les deux ma-  
 » tieres terreuses auxquelles il est uni , les

» abandonne avec facilité pour s'unir à l'a-  
 » cide de l'air. De cette union il résulte un  
 » soufre très-volatil; soufre qui s'unir à son  
 » tour à la terre alcaline de la chaux & du  
 » plâtre, & forme une combinaison con-  
 » nue en chymie sous le nom d'*hepar sul-*  
 » *phuris*, ou foie de soufre. La présence de  
 » ce foie de soufre est sensible, lorsqu'on  
 » fait éteindre la chaux dans un lieu fermé.  
 » Suivant l'observation de tous les chy-  
 » mistes, le foie de soufre dissout non-seu-  
 » lement la majeure partie des métaux,  
 » mais encore les substances animales &  
 » végétales : il corrode, il détruit sur-tout  
 » les matieres animales; & l'on doit con-  
 » cevoir aisément les désordres affreux qu'il  
 » peut causer & qu'il cause en effet dans  
 » nos viscères, quand nous le respirons.

M. le comte de Milly, de l'académie des  
 sciences, célèbre par des découvertes utiles  
 en chymie, a donné un mémoire sur la ma-  
 nière d'*assainir* les murs nouvellement faits.  
 C'est un présent fait par un ami de l'humani-  
 té aux grandes villes, & sur-tout à la  
 capitale, trop indifférente sur les maux qui  
 résultent des plâtres. On possède, graces à  
 lui, une théorie satisfaisante sur la nature du  
 danger & sur les moyens de le prévenir.  
 Ce mémoire se trouve dans le *Journal de*  
*Monsieur*, année 1779. J'invite tous les pro-  
 priétaires & locataires de maisons neuves à  
 y recourir.



## C H A P I T R E C C C X L I I .

*Inoculation.*

**L**ong-temps combattue, elle a enfin triomphé. Une suite constante & non-interrompue d'heureux succès en ont fixé parmi nous le regne & les avantages. L'exemple du monarque, de ses freres, de plusieurs princes & de plus de trois cents mille personnes inoculées en Europe sans suites facheuses, ont décidé les esprits en sa faveur.

Quand on se rappelle tout ce qui a été dit & imprimé contre cette pratique salutaire, on voit quelle est l'opiniâtreté de l'esprit de parti, combien le corps des médecins s'oppose constamment aux découvertes les plus intéressantes : mais l'on doit sentir aussi, que le temps, de concert avec l'expérience, est le grand maître qui fixe les opinions; car ce ne sont point les ingrats contemporains, qui récompenseront l'inventeur heureux; ce sera la postérité.

On a cru faussement que la petite vérole étoit une maladie purement accidentelle & contagieuse, & qu'on pouvoit s'en garantir à force de soins & de précautions. M. Paulet, entr'autres, a toujours écrit la-dessus d'après

**I**dée de la peste. Si on l'écoutoit , il suffiroit d'établir des loix , des réglemens , & de publier des ordonnances de police *contre la petite vérole* , comme on fait pour l'enlèvement des boues & le balayage des rues.

Cette erreur a conduit M. Paulet à profcrire l'inoculation , & il nous ordonne , pour parer aux ravages de la *petite vérole* , la *séquestration* ; mais tout ce qu'il recommande à ce sujet , est absolument impossible & chimérique.

Dans une ville comme Paris , il nous imposera la gêne , la contrainte , l'interdiction de tout commerce & de toute société parmi les citoyens , amis & parents. Cela peut-il se proposer , cela est-il praticable , quand même on voudroit suivre à la lettre cet étrange précepte ?

Puisque , d'après son propre aveu , les traits de ce fléau sont invisibles , que tout leur sert de véhicule , ils se répandront par-tout , ils franchiront toute barrière ; comment les enchaîner dans tous les instans , dans tous les périodes de la vie humaine , tandis que l'inoculation nous offre le seul moyen d'arrêter la *petite vérole* & de sauver à la fois la vie & la beauté ? ce que des expériences multipliées ne permettent plus de

erreurs chimériques M. Paulet  
comme avec son érudition il

nous a environnés de craintes menfongeres ! & qu'il est bon qu'on se raille un peu & à propos de toutes ces productions enfantées dans la folitude du cabinet, où l'auteur accumule mille raisonnemens démentis par la foule des faits.

Mais l'inoculation n'est encore en honneur à Paris que dans les classes supérieures, & chez les personnes opulentes ; elle n'est pas encore descendue chez le bourgeois, chez l'artisan, encore moins chez le pauvre.

Je me promène dans la Suisse, je vois chaque pere de famille attentif à faire inoculer ses enfans dès leur plus tendre jeunesse ; il croiroit manquer à un devoir essentiel, s'il s'y refusoit par négligence : aussi je vois la génération qui s'éleve, belle, fraîche & brillante. Les visages ne portent plus l'empreinte de ce fléau cruel ; tous les fronts ont conservé cet éclat qui ajoute aux traits de la beauté.

Mais si je me promène dans Paris, je vois avec chagrin que les vieux préjugés n'y sont pas détruits : c'est encore un spectacle affligeant que de rencontrer des visages défigurés, sur des bustes d'ailleurs gracieux. On a fait intervenir jusqu'à la religion comme obstacle à un usage adopté aujourd'hui chez tous les peuples raisonnables, & l'on ne fait combien de temps encore la beauté parisienne sera soumise à cette grêle

affreuse qui épargne les campagnes & les villes de l'heureuse & tranquille Helvétie.

Pourquoi le Parisien s'obstine-t-il à voir le nez & les joues de ses filles rongés & cicatrisés, leurs yeux éraillés, lorsqu'elles pourroient conserver ce poli qui avec la grace qui les anime, en feroit les plus charmantes créatures de l'Europe ? car leur démarche, leur maintien, leurs habillemens ont un agrément qui les distingue des femmes des autres peuples.

Les premiers ouvrages en faveur de l'inoculation sont sortis du sein de la capitale ; & les Suisses ont adopté ces vues heureuses. Tandis que nous nous épuisions en stériles brochures, que nous combattions l'évidence, que les prêtres se méloient de ces questions purement physiques, un peuple sage qui se rit de la superstition, & qui étend la liberté dont il connoît le prix, saisissoit les bienfaits de l'inoculation, & nous laissoit la folie des disputes, & l'opiniâtreté de l'aveuglement.

Mais le bon sens est peut-être à Paris la faculté la plus rare, & beaucoup plus rare que l'esprit même ; c'est le bon sens qui manque à cette foule d'habitants : si on les examine de près, ils ont tous plus d'esprit & d'imagination que de logique. Le bon sens, plus commun dans les républiques, appartient moins à un peuple qui n'a point une existence politique ; il ne se donne pas la



peine de chercher la vérité : qu'en feroit-il ? Chacun est indifférent à tout ce qui ne constitue pas sa profession particulière ; il ne voit qu'elle, & les connoissances qui tiennent à l'intérêt général lui échappent, ou ne le touchent que foiblement.

Nous avons eu lieu de remarquer plusieurs fois que le Parisien manquoit d'instruction, qu'il suivoit opiniâtement les préjugés les plus contraires à ses véritables intérêts, qu'une foule de vieilles idées lui étoient encore chères. Ce défaut d'instruction dans la majeure partie du peuple n'est pas un petit inconvénient, parce qu'il rétrécit de jour en jour les idées religieuses & politiques, qu'il subordonne les choses les plus sérieuses à la futile plaifanterie, & qu'il fera facile de mouvoir ce peuple comme des marionnettes, tant qu'il n'aura pas sur certains objets des notions exactes & préliminaires.



## C H A P I T R E C C C X L I I I .

*Places publiques.*

**L**ouis XIV a deux places où son effigie est environnée des trophées & attributs de la victoire; *la place des Victoires & la place Vendôme*. Le monarque a payé cher l'inscription hautaine, *Viro immortalis*. Ce faste de domination est ce qui a attiré à l'homme immortel tant d'ennemis dans l'Europe, & qui ébranlèrent enfin son trône. Ces esclaves enchaînés, ces bronzes orgueilleux susciterent contre lui des adversaires qui eussent été paisibles sans cet airain trop insultant. Cette renommée aux ailes étendues, qui le couronnoit de son vivant, ce globe de la terre à ses pieds, cette massue, cette peau d'Hercule. . . . la vraie grandeur eût dédaigné ce vain appareil. Il avoit mis sur pied, dans le temps de sa splendeur, deux cents quarante mille hommes d'infanterie, soixante mille chevaux, sans les troupes de ses armées navales; soixante mille matelots enrôlés. Il fut trop heureux, sur la fin de son regne, de recevoir la paix. Il laissa l'état endetté & sur le penchant de sa ruine.

Les inscriptions de la place Vendôme

font d'une pesanteur insipide , & d'une longueur fatigante ; aussi font-elles de l'académie des belles-lettres.

La Place-Royale offre la figure de Louis XIII, représenté en général Romain, sans selle & sans étriers. Dans les inscriptions, il n'est question que d'*Armand de Richelieu* ; & le sujet est mis fort au-dessus du maître. Le poëte pour cette fois eut raison ; il fait parler ainsi le monarque :

*Armand, le grand Armand, l'ame de mes exploits,  
Porta de toutes parts mes armes & mes loix,  
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire.*

Ce qui précède est encore plus étonnant. Louis XIII dit :

*J'ai sauvé par mon bras l'Europe d'esclavage ;  
Et si tant de travaux n'eussent hâté mon sort,  
J'eusse attaqué l'Asie, & d'un pieux effort,  
J'eusse du saint tombeau vengé le long servage.*

Louis XIII, qui auroit attaqué l'Asie, s'il eût vécu, pour venger le *servage du saint tombeau* ! Quelle date donneroit-on à ces vers ? Ils sont de 1639. L'idée des croisades n'étoit donc pas totalement éteinte à cette époque. De quelles opinions fortions-nous, bon Dieu !

La place de Louis XV présente un superbe coup - d'œil. Depuis le château des

Thuilleries jusqu'à Neuilly, la vue n'est interrompue par aucun objet ; mais veut-on savoir le nom des *vertus cariatides* qui soutiennent la corniche du piédestal ? C'est la *force*, c'est l'*amour de la paix*, c'est la *prudence*, c'est la *justice*. Ensuite, dans un bas-relief, Louis XV donne la paix à l'Europe. Le sculpteur a voulu parler de l'avant-dernière guerre. Les connoisseurs font plus de cas de la figure du courrier que de celle du roi. Bouchardon a commencé ce monument, Pigale l'a fini. Mais quand nos statuaires sauront-ils faire autre chose que de mettre un souverain à cheval, la bride à la main ? N'y auroit-il pas une autre expression à donner au chef d'un peuple ? On voit toujours avec étonnement des noms d'échevins figurer dans ces monuments publics : ne pourroit-on pas leur substituer les noms des généraux qui ont soutenu ou vengé le trône ?

La statue du bon Henri IV sur le Pont-Neuf, quoiqu'isolée, intéresse beaucoup plus que toutes les autres figures royales. Cette effigie a un front populaire ; & c'est celle-là que l'on considère avec attendrissement & vénération.

Qui croiroit que le cardinal de Richelieu, qui a attaché son nom par-tout où il a pu l'accrocher, a fait suspendre à la grille une inscription où on l'intitule sans façon, en

présence de Henri le Grand : *Vir supra titulos.*

Des vendanges d'oranges & de citrons, fruits aussi beaux que salubres, forment un long cordon sous les regards du bon roi. Jamais la folivole n'environne sa statue. Le jour & la nuit, la foule des citoyens passe, & salue son image.

On voudroit pouvoir toucher la base de cette statue vénérée. On va construire des boutiques dans son enceinte : elles seront peuplées de jolies marchandes de modes, & cet ornement n'est pas fait pour déplaire à l'ombre du héros qui fut sensible toute sa vie aux charmes de la beauté.

Outre la place de Louis XIV, ce monarque a encore des arcs-de-triomphe érigés à sa gloire, pour perpétuer le souvenir de ses victoires, mais aucun monument n'a parlé de ses défaites.

Considérez la porte Saint-Denis, chef-d'œuvre d'architecture : toujours le monarque dans la gloire. Comme Eugene l'humilia ! A la porte Saint-Bernard, on voit Louis XIV tenant la corne d'abondance avec cette inscription : *Ludovico magno abundantia parta.* Dans un temps de disette, un Galcon traduisit *abundantia parta* par *l'abondance est partie* ; & ce contresens n'en étoit pas un.

Il n'y a plus de porte Saint-Antoine ; on

l'a sagement sacrifiée à la commodité publique, ainsi que l'on a abattu la porte-Saint-Honoré & la porte de la Conférence. Il n'y a plus d'église des Quinze-Vingt, rue Saint-Honoré; il n'y a plus d'hôtel des Mousquetaires; dans un quart de siècle, la physionomie de la ville a changé, & c'est en bien; doux présage pour l'avenir. Quand fera-t-on disparaître de même tout ce qui gêne la voie publique, & tout ce qui porte un caractère dégoûtant & mesquin? Ecrivons, & ne nous lassons pas de plaider en faveur des embellissements utiles; fatiguons les hommes en place, qui demandent à être fatigués.

Quand voudra-t-on employer des inscriptions françoises, afin que le peuple sache un peu ce qu'on veut lui dire? Notre langue a la précision & son énergie; pourquoi toujours la langue des Romains?



## C H A P I T R E   C C C X L I V .

### *Le Parlement.*

**L**es parlements font-ils une émanation des états-généraux? Les remplacent-ils dans leur absence par la nature même de la monarchie, qui admet nécessairement un corps

intermédiaire ? Ont-ils été plus utiles aux rois qu'aux peuples , ou aux peuples qu'aux rois ? N'ont-ils pas achevé de détruire nos antiques libertés , en offrant à la nation un rempart vain & illusoire ? Sont-ils des représentants de la nation , lorsque leurs charges sont tout à la fois héréditaires & vénales , caractère distinctif de l'aristocratie qui se trouve au sein de la monarchie ? Qui les a chargés , tantôt de livrer le peuple au roi , tantôt de résister au roi sans le vœu du peuple ?

Mais aussi n'ont-ils pas quelquefois opposé une digue salutaire à des édits burlesques , & arrêté les coups trop violents du pouvoir absolu ? N'ont-ils pas eu des moments de force & de sagesse ? Mais pourquoi sont-ils presque toujours en-deçà des idées de leur siècle ? Pourquoi ont-ils été mus tantôt par la cour , tantôt contre cette même cour , & le plus souvent à leur insu ?

Pourquoi le parlement de Paris s'est-il comme détaché des autres cours ? Pourquoi s'est-il opposé à la suppression des corvées , à la suppression des maîtrises ? Pourquoi maintient-il les plus vieilles prérogatives & les plus abusives , le gouvernement féodal étant tombé , & ne devant plus exister , puisqu'il n'y a plus qu'un maître ? Pourquoi , sollicité par l'autorité royale , a-t-il refusé d'assurer aux protestants l'état civil ? Pour-

quoi a-t-il soutenu le *pour* & le *contre*, comme s'il n'étoit jaloux que d'élever la voix ? D'où naît sa foiblesse étrange dans telle circonstance, & sa force prodigieuse dans telle autre ?

Ce corps a-t-il une politique suivie, ou bien obéit-il au hasard ? Seroit-il comme le petit poids qui court sur la balance romaine ? Ici il n'est que zéro, là il fait tout-à-coup équilibre à une force puissante & considérable.

Comment les parlements, devant être chers aux souverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique, ont-ils presque toujours été exposés à l'humeur capricieuse de ces mêmes souverains ? Qu'est-ce que l'enregistrement ? Je n'ai jamais bien su le comprendre. Qu'est-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle & patriotique, digne des républiques, & qui n'ont rien opéré ? Enfin, qu'est-ce que la résistance des membres du parlement aux volontés du monarque ? Sont-ils des représentants de la nation, ou de simples juges créés pour rendre la justice au nom du roi ?

Voilà des questions délicates qui n'appartiennent point à cet ouvrage, & que je me garderai bien de vouloir résoudre. Les raisonnements & les faits peuvent militer de part & d'autre, & les circonstances seu-



les feront de ce corps une ombre, ou une réalité.

Si les Bourbons regnent aujourd'hui, ils le doivent à la fermeté du parlement de Paris lors de la ligue. Il pourroit renaître un jour une époque à peu près semblable, où ce corps influeroit d'une manière aussi inattendue & tout aussi décisive.

Il a fait le mal comme le bien : obéissant à je ne fais quel moteur invisible qui le domine tel jour, ses principes ne paroissent rien moins que fixes. Il est toujours le dernier à embrasser les idées saines & nouvelles. Il semble vouloir combattre aujourd'hui cette philosophie dont la voix lui a été dernièrement si utile. Il a tort. L'établissement de l'académie françoise ( qui le croiroit ! ) lui a inspiré dans le temps les plus vives alarmes. Lâché contre les jésuites, il a dévoré sa proie avec trop de fureur. Il paroît avoir un besoin sourd de détruire plutôt que d'édifier ou de réformer avec une sage confiance.

Le parlement de Paris a fait brûler vif, en 1663, Simon Morin, parce qu'il se disoit incorporé à Jésus-Christ. Cette épouvantable barbarie date du beau siècle de Louis XIV, lorsqu'il donnoit des fêtes élégantes & superbés, lorsque Corneille, Racine, La Fontaine écrivoient, lorsque Lebrun tenoit le pinceau, lorsque Lully &

quoi a-t-il soutenu le *pour* & le *contre*, comme s'il n'étoit jaloux que d'élever la voix ? D'où naît sa foiblesse étrange dans telle circonstance, & sa force prodigieuse dans telle autre ?

Ce corps a-t-il une politique suivie, ou bien obéit-il au hasard ? Seroit-il comme le petit poids qui court sur la balance romaine ? Ici il n'est que zéro, là il fait tout-à-coup équilibre à une force puissante & considérable.

Comment les parlements, devant être chers aux souverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique, ont-ils presque toujours été exposés à l'humeur capricieuse de ces mêmes souverains ? Qu'est-ce que l'enregistrement ? Je n'ai jamais bien su le comprendre. Qu'est-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle & patriotique, digne des républiques, & qui n'ont rien opéré ? Enfin, qu'est-ce que la résistance des membres du parlement aux volontés du monarque ? Sont-ils des représentants de la nation, ou de simples juges créés pour rendre la justice au nom du roi ?

Voilà des questions délicates qui n'appartiennent point à cet ouvrage, & que je me garderai bien de vouloir résoudre. Les raisonnements & les faits peuvent militer de part & d'autre, & les circonstances seu-

1776, l'auteur de *Philosophie de la nature*. Le châtelet l'avoit décrété de *prise de corps*, & le tenoit prisonnier à côté de *Desfrues*; mais malgré le desir extrême qu'avoient les juges d'envoyer l'écrivain *faire amende honorable, la torche en main, devers la place de Greve*, l'opinion publique s'opposa tellement à une sentence aussi absurde, que le parlement, tribunal en dernier ressort, cassa toute l'inepte procédure, & renvoya l'auteur absous.

La persécution du châtelet parut si méprisable & si ridicule qu'elle ne put même valoir à l'auteur une sorte de célébrité: il resta obscur. Cet événement singulier ne captiva point l'opinion publique. On diroit que je parle ici d'un fait ancien, & il est tout récent.

Ce même parlement fait traîner sur la claie les *suicides*, les fait suspendre à la potence par les pieds, au lieu de les considérer comme des *mélancoliques* atteints d'une maladie réelle.

Il fait brûler les *pédérastes*, sans songer que la punition de cette vilénie est un scandale public, & que c'est un de ces actes honteux qu'il faut couvrir des voiles les plus épais.

Un habitant de Lyon & de la Rochelle est obligé de venir plaider à Paris. C'est aller chercher la justice à une grande dilan-

Quinault marioient leurs talents. Mais les poètes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens décorent une nation, & ne l'éclairerent pas.

Un philosophe courageux auroit sauvé la vie à Simon Morin, en démontrant la double démençe des juges & de l'accusé. Ce philosophe ne se trouva pas. Boileau fit la même année une plate satire, non contre le parlement qui avoit livré à l'horrible supplice des flammes un insensé, mais contre quelques auteurs qui ne versifioient pas aussi heureusement que lui. Racine, s'enfermant dans son cabinet, composa une tragédie françoise d'après une tragédie grecque; il immola son *Iphigénie*, & parla de *Calchas*, sans oser faire la moindre allusion à cette atroce cruauté. Fénelon lui-même n'a rien dit. Qui de tous ces hommes célèbres a parlé? C'est une honte éternelle à tous les écrivains polis du *beau siècle* de Louis XIV., que je serois tenté d'appeller à *demi-barbare*.

Aujourd'hui les actions des juges sont observées, & leur iniquité ne passeroit pas sans réclamation. Quand le même parlement fit périr par un horrible supplice l'infortuné de la Barre, un cri universel s'éleva contre cet arrêt fanatique, sauva la victime de la flétrissure, & rendit le corps des juges plus odieux que le tribunal de l'Inquisition.

C'est ce cri de la raison qui a sauvé, en

fousligne. Le livre est condamné à être brûlé au pied du grand escalier, ou de l'escalier S. Barthélemi, comme *hérétique, schismatique, erroné, violent, blasphémateur, impie; attentatoire à l'autorité, perturbateur du repos des empires, &c.* Il n'y a pas une seule épithete à rabattre.

On allume un fagot en présence de quelques polissons oisifs qui se trouvent là par hasard; le greffier substitue une vieille Bible vermoulue au livre condamné; le bourreau brûle le saint volume poudreux, & le greffier place l'ouvrage anathématisé & recherché, dans sa bibliothèque.

Encore étourdi du coup de massue que lui a porté le chancelier Maupeou, ce corps ne fait plus quelle route tenir; ses idées semblent confuses, embarrassées; il ne fait s'il doit embrasser une certaine confiance en lui-même d'après sa bafe antique, ou laisser dénouer le fil des événements, pour en mettre à profit les diverses circonstances. Il paroît avoir adopté ce dernier parti: son repos ressemble à un sommeil; les uns le croient mort; il se réveillera, disent les autres; s'il ne donne aucun signe de vie, disent les troisiemes, c'est qu'il prépare sa résurrection; c'est qu'il médite dans le calme ce qui lui a toujours manqué, une adroite politique; il étudiera mieux qu'il n'a fait les idées de son siècle.

ce : mais cet abus est invétéré , & il seroit difficile de toucher à une coutume qui , dans son antique bizarrerie , a quelques avantages.

Quand les rois alloient dans une espede de coche , les conseillers & les présidents arrivoient au palais , montés sur une mule : aujourd'hui que les rois de France ont infiniment plus à dépenser pour leur maison , il est juste que les conseillers & les présidents , qui *remontrent* & qui *enregistrent* , partagent un peu l'opulence & le luxe des monarques.

Ce parlement s'appuie dans les orages sur les avocats & les procureurs , & les oblige à jeûner pour les intérêts propres ; on compte cinq cents cinquante avocats sur le tableau ; il n'y a pas une cause par mois pour chaque avocat. Les procureurs , dans ces temps de crise , ne goûtent pas infiniment les *remontances*. Les avocats plus fiers disent qu'ils ont fermé leurs cabinets , mais les procès d'écritures & les consultations vont fourdement leur train ; le client en est quitte pour passer par l'escalier dérobé.

Lorsqu'un livre a l'approbation de l'Entrepe , qu'on le lit par-tout , qu'on en admire les idées neuves , fortes , grandes & justes , l'avocat-général vient à la barre de la cour , fait un requiatoire plein de *non-sens* & assaisonné de déclamations ; il détache quelques phrases à la mode des journalistes , & les

agitent les autres corps & les empêchent de marcher droit vers un but unique.

Lui-même donne un frein à sa milice superstitieuse qu'il méprise, tandis qu'il estime ses ennemis; il est éclairé; il ne commettra point de grandes fautes; il songe à l'utile, prêt à céder à l'arbitraire quand les événements éclos du sein du temps l'exigeront; enfin il se défend avec les seules armes qui lui restent; il les estime fantastiques; mais il ne les abandonne point pour cela, parce qu'il connoît la cour, les grands, la nation, & le respect involontaire qu'ont les hommes pour des privilèges abusifs, mais antiques.

Il fait ménager jusqu'aux plumes qui lui livrent la guerre: il ne répond que par le silence, laissant les discussions théologiques aux batailleurs de profession, & s'appuyant avec plus de sûreté sur la base réelle de son opinion.

Ce corps me paroît doué de la politique la plus fine, & jusqu'ici la plus heureuse. Moins persécuteurs que jamais, ne sollicitant presque plus de lettres de cachet contre les protestants & leurs filles; parlant de tolérance, occupé de jouissances voluptueuses & paisibles, satisfait, tant que l'extérieur du culte ne recevra aucune breche, il laissera passer les opinions contraires, sans leur opposer une digue imprudente; car il sent bien

Quoi qu'il en soit, ce corps a toujours une grande force qui a souvent inquiété le trône ; & laquelle ? me demanderez-vous. La force d'inertie !



## C H A P I T R E   C C C X L V .

### *Le Clergé.*

Son siege, pour ainsi dire invisible, est principalement à Versailles ; c'est là qu'il travaille sourdement, qu'il examine de près les claviers qu'il doit toucher. Il maintient son existence & son crédit par des moyens souples, adroits, & qui varient selon les circonstances.

Le corps qui a le moins de préjugés, (le croiroit-on !) c'est le clergé ; il fait très-bien ce qu'il fait ; il connoît le cours & l'ascendant des opinions regnantes ; il a reconnu sa véritable position ; il fait quelquefois le fanatique dans des mandemens, & il ne l'est pas. Il fixe les yeux en tremblant sur le précipice où la loi des destins l'entraîne, il en recule l'époque qu'il juge lui-même inévitable : mais il l'éloigne en n'affectant ni crainte, ni audace ; & mettant à profit les passions de tout ce qui l'environne, il se défend de ces passions indiscrettes qui  
agitent



agissent les autres corps & les empêchent de marcher droit vers un but unique.

Lui-même donne un frein à sa milice superstitieuse qu'il méprise, tandis qu'il estime ses ennemis ; il est éclairé ; il ne commettra point de grandes fautes ; il songe à l'utile, prêt à céder à l'arbitraire quand les événements éclos du sein du temps l'exigeront ; enfin il se défend avec les seules armes qui lui restent ; il les estime fantastiques, mais il ne les abandonne point pour cela, parce qu'il connoît la cour, les grands, la nation, & le respect involontaire qu'ont les hommes pour des privilèges abusifs, mais antiques.

Il fait ménager jusqu'aux plumes qui lui livrent la guerre : il ne répond que par le silence, laissant les discussions théologiques aux batailleurs de profession, & s'appuyant avec plus de sûreté sur la base réelle de son opulence.

Ce corps me paroît doué de la politique la plus fine, & jusqu'ici la plus heureuse. Moins persécuteurs que jamais, ne sollicitant presque plus de lettres de cachet contre les protestants & leurs filles, parlant de tolérance, occupé de jouissances voluptueuses & paisibles, satisfait, tant que l'extérieur du culte ne recevra aucune breche, il laissera passer les opinions contraires, sans leur opposer une digue imprudente ; car il sent bien

mais la cour s'attache ainsi la noblesse ; & l'on paie les services militaires, de même que d'autres moins importants, avec les biens de l'église.

Qu'est-ce que la feuille des bénéfices ? Y eut-il jamais feuille des bénéfices dans la primitive église ? Combien de temps durera encore la feuille des bénéfices ? Elle a déjà subi & subira insensiblement différentes métamorphoses, puis . . . Mais qui peut lire distinctement dans l'avenir ?

On compte cent cinquante mille ecclésiastiques dans le royaume, tous célibataires. Les apôtres étoient mariés. Le clergé a été marié pendant plusieurs siècles. Le concile de Trente a été tout prêt de permettre le mariage aux prêtres. Cent cinquante mille individus qui vivent dans un célibat dangereux à eux-mêmes & aux autres ! L'oseroit-on croire ! Si ce fait étoit rapporté dans une histoire ancienne, ne le révoqueroit-on pas en doute ? & si l'on étoit forcé enfin de l'admettre, de quelles réflexions ne l'accompagneroit-on pas ?

Quant à la sage loi de résidence, elle est si ouvertement, si constamment violée, qu'il devient inutile d'en faire la remarque. Les ouailles ne connoissent plus le front de leur pasteur, & ne l'envisagent que sous le rapport d'un homme opulent, qui se divertit dans la capitale, & qui s'embarrasse fort peu de son troupeau.

de l'église sont le patrimoine des pauvres , que les évêques n'en font que les dépositaires , que ce qu'ils dépensent en luxe , en faste , en plaisirs , est un vol réel , une violation évidente des *saints canons* (1) ; vous leur direz une vérité redoutable , & qu'ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes. Ornez-la , cette vérité féconde , des expressions les plus convaincantes & les plus animées , afin qu'elle descende dans tous les cœurs & dans tous les esprits. Et ne pouvez-vous pas tonner ; lorsqu'un prince de l'église laisse à ses héritiers deux ou trois millions qu'il a frauduleusement amassés aux dépens des pauvres ? Pesez là-dessus , & répétez qu'à la mort , un évêque ne doit laisser qu'un linceul pour l'enfermer.

Laissez ensuite les évêques calomnier vos écrits dans des *mandemens* qu'on ne lit pas , ou dont on se moque. C'est à raison de cent mille écus par an , qu'ils distribuent cette belle éloquence faite pour les prônes. Que vous fait le style des prônes ?

A qui donne-t-on les évêchés ? Aux nobles. Les grosses abbayes ? Aux nobles. Tous les gros bénéfices ? Aux nobles. Quoi , il faut être gentilhomme pour servir Dieu ! Non :

---

(1) Ils disent tous de la manière la plus forte , la plus incontestable , que tous les biens des ecclésiastiques appartiennent de droit aux pauvres.

dant la messe, tandis qu'on leve l'hostie, tous les yeux sont fixés sur le roi, & que personne ne s'agenouille du côté de l'autel.

Au grand couvert, le Parisien remarque que le roi a mangé de bon appétit, que la reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien pendant quinze jours; & les servantes allongeront le col, pour mieux écouter ces nouvelles.

Quant aux tableaux, aux statues, aux antiques, il n'a pas d'yeux pour cela; mais il admire les glaces, la dorure, le dais du trône, & la quantité de plats qu'on pose sur la table royale. Les carrosses surdorés, les Cents-Suisses, les Gardes-du-Corps & les tambours le frappent aussi beaucoup.

Ce qui étonna le plus le Sauvage amené à la cour de Charles IX, ce fut de voir les Cents-Suisses, hauts de six pieds, avec leurs moustaches & leurs hallebardes, obéir à un petit homme qui avoit le visage pâle & les jambes grêles. Le Parisien est loin de sentir la réflexion du Sauvage. Qu'on lui dise qu'un autre Indien voyant le tableau où St. Michel terrasse le diable avec une majesté tranquille & sans effort, s'écria, *Ah, le beau Sauvage!* il ne comprendra pas mieux ce trait que le précédent, fût-il des six corps ou garde-notes.

Rien n'amuse plus un philosophe, que de se promener seul dans cette galerie, & de


 CH A P I T R E CCCXLVI.
*La Galerie de Versailles.*

Le Parisien, le jour de la Pentecôte, prend la *galiote* jusqu'à Seves, & de là court à pied à Versailles, pour y voir les princes, la procession des cordons-bleus, puis le parc, puis la ménagerie (1). On lui ouvre les grands appartemens; on lui ferme les petits, qui sont les plus riches & les plus curieux.

Ils se pressent à midi dans la galerie, pour contempler le roi qui va à la messe; & la reine, & monsieur, & madame, & monseigneur comte d'Artois & madame la comtesse d'Artois; puis ils se disent l'un à l'autre: *As-tu vu le roi* — *Oui, il a ri.* — *C'est vrai; il a ri.* — *Il paroît content.* — *Dame! c'est qu'il a de quoi.*

M. Moore a fort bien observé que pen-

---

(1) En revenant, le petit peuple raconte l'histoire connue du Suisse de la ménagerie. Ce portier à livrée royale avoit l'emploi de donner tous les jours six bouteilles de vin de Bourgogne à un dromadaire. Cet animal étant venu à mourir, le Suisse présenta un placet, par lequel il demandoit à la cour la *survyvance* du dromadaire.

dant la messe, tandis qu'on leve l'hostie, tous les yeux sont fixés sur le roi, & que personne ne s'agenouille du côté de l'autel.

Au grand couvert, le Parisien remarque que le roi a mangé de bon appétit, que la reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien pendant quinze jours; & les servantes allongeront le col, pour mieux écouter ces nouvelles.

Quant aux tableaux, aux statues, aux antiques, il n'a pas d'yeux pour cela; mais il admire les glaces, la dorure, le dais du trône, & la quantité de plats qu'on pose sur la table royale. Les carrosses surdorés, les Cents-Suisses, les Gardes-du-Corps & les tambours le frappent aussi beaucoup.

Ce qui étonna le plus le Sauvage amené à la cour de Charles IX, ce fut de voir les Cents-Suisses, hauts de six pieds, avec leurs moustaches & leurs hallebardes, obéir à un petit homme qui avoit le visage pâle & les jambes grêles. Le Parisien est loin de sentir la réflexion du Sauvage. Qu'on lui dise qu'un autre Indien voyant le tableau où St. Michel terrasse le diable avec une majesté tranquille & sans effort, s'écria, *Ah, le beau Sauvage!* il ne comprendra pas mieux ce trait que le précédent, fût-il des six corps ou garde-notes.

Rien n'amuse plus un philosophe, que de se promener seul dans cette galerie, & de

roder ensuite par-tout. Il n'a rien à demander aux ministres, ni aux gens en place; il ne les connoît que de vue; il va à leurs audiences; il assiste aux dinés des princes & des princesses; il se réjouit fort de ces entrées, de ces révérences; de ces domestiques, de ces officiers de table, du sérieux de toute cette plaisante étiquette. Il se rappelle alors quelques pages de son *Rabelais* (1), & il rit tout bas; car l'espece humaine est là sous le jour le plus divertissant. Il voit trotter les altesses, les grandeurs & les éminences péle-mêle avec les pages & les valets-de-pied; & lui, tranquille observateur, il n'a rien à faire qu'à examiner.

Qui ne se donneroit pas ce rare plaisir trois ou quatre fois l'année? Est-il dans aucune langue une comédie qui approche de celle qu'offre journellement *l'œil-de-bœuf*? Quand on a vu les courtisans *si petits devant le soleil*, comme dit le moindre bourgeois, il n'est plus possible de les voir grands ailleurs.

Mais il faut apprendre aux étrangers ce que c'est que *l'œil-de-bœuf*; c'est une antichambre qui retient son nom d'une fenêtre de forme ovale. Là vit un Suisse quarré &

---

(1) Quiconque a lu *Rabelais*, & n'y a vu qu'un bouffon, à coup sûr est un sot, s'appellat-il Voltaire.

colossal : c'est un gros oiseau dans la cage. Il boit , il mange , il dort dans cette antichambre , & n'en sort point : le reste du château lui est étranger. Un simple paravent sépare son lit & sa table des puissances de ce monde. Douze mots sonores ornent sa mémoire , & composent son service. *Passer, Messieurs, passez ! Messieurs, le roi ! retirez-vous. On n'entre pas, Monseigneur ! Et Monseigneur file sans mot dire.*

Tout le monde le salue , personne ne le contredit ; sa voix chasse dans la galerie des nuées de comtes , de marquis & de ducs , qui fuient devant sa parole. Il renvoie les princes & princesses , & ne leur parle que par monosyllabes : aucune dignité subalterne ne lui en impose ; il ouvre pour le maître la portiere de glaces , & la referme ; le reste de la terre est égal à ses yeux. Quand sa voix retentit , les pelotons épars de courtisans s'amoncelent ou se dissipent ; tous fixent leurs regards sur cette large main qui tourne le bouton : immobile ou en action , elle a un effet surprenant sur tous ceux qui la regardent. Ses étrennes montent à cinq cents louis d'or ; car on n'oseroit offrir à cette main un métal aussi vil que l'argent.

Le soir un groupe de courtisans traversent de nouveau l'œil-de-bœuf , & s'attroupent auprès d'une porte fermée , en attendant qu'elle s'entr'ouvre. Ce sont des prétendants à



l'honneur infigne de souper avec le maître : tel a poursuivi cette grace pendant trente-cinq années , fidele tous les jours de sa vie à cette porte ingrate ; & il est mort à la poursuite de ses faveurs ; sans l'avoir vu bâiller pour lui. Chacun se flatte d'une espérance qui ne s'éteint pas , quoique si souvent trompée. Au bout de deux heures , cette porte adorée & pressée dans un tremblement respectueux , s'entr'ouvre : un huissier de la chambre paroît avec une liste à la main , & enie sept à huit noms fortunés qui entrent , ou plutôt se glissent dans l'étroit & envieux passage. Puis l'huissier ferme subitement la porte au nez des autres qui , faisant semblant de se consoler de cette disgrâce , s'en vont le chagrin & le désespoir dans le cœur.

Je ne fais si c'est le hasard ou la politique qui a déterminé cette légère distance du monarque à sa capitale , si le projet fut réfléchi ; mais on diroit par les effets , que ce fut l'ouvrage de la politique la plus raffinée. Cet éloignement de quatre lieues , qui rend le monarque comme invisible , qui le dérobe aux yeux & aux clamours de la multitude , a eu la plus grande influence sur la constitution du gouvernement.

Quand le roi vient à Paris , c'est une grace , un bienfait , ou bien il s'y montre avec l'appareil d'un maître qui vient faire exécuter ses volontés.

Un bourgeois de Paris dit très-sérieusement à un Anglois , qu'est - ce que votre roi ? Il est mal logé , cela fait pitié en vérité. Voyez le nôtre , il habite Versailles. Est-ce là un château superbe ? En avez-vous un pareil à citer ? Quelle grandeur , quel éclat , quel magnificence ! Cette foule couverte d'or , tout cela est l'ouvrage de Louis XIV ; il a employé près de huit cents millions pour le château & les jardins ; c'étoit un grand roi ! l'article seul du plomb pour les conduits d'eau étoit de trente-deux millions ; il a brûlé le définitif du compte ; c'est le plus magnifique palais qu'il y ait au monde. Nos princes du sang enfin ont une cour plus brillante que celle de votre roi d'Angleterre.

Et il continue sur ce ton aux yeux de l'Anglois , qui , stupéfait d'un tel raisonnement , admire le Parisien & ne fait que lui répondre.

La reine regnante a fait placer des réverbères depuis Versailles jusqu'à la barrière de la Conférence ; de sorte que vous pouvez partir de l'œil - de - bœuf & aller jusqu'à la grande allée de Vincennes , c'est-à-dire , dans un espace de cinq lieues & demie , toujours sur une route éclairée. Aucune ville ancienne ni moderne n'a offert ce genre de magnificence utile. Toute jouissance qui devient publique , prend un caractère de grandeur , & ne doit plus s'appeller luxe.

Sans doute M. Sherlock quittoit Paris sur

cette superbe route, quand il a dit : *Jamais un homme n'est parti de Paris gai. Quelle qu'en soit la raison, on est toujours triste en sortant de Paris.* On doit sur-tout être triste, si je ne me trompe, quand on sort de la capitale pour aller dans les bureaux de Versailles, ou demander quelque grâce, ou implorer justice, ou poursuivre quelques projets. Il faut parler à des commis qui vous écoutent sans répondre, & dont le parti est pris avant de vous avoir entendu.

Versailles, qui contient cent mille âmes, s'agrandit considérablement, & se destine avec majesté; c'étoit un pauvre village il y a cent vingt ans; ses rues sont très-larges, bien aérées, & l'on y marche presque de tout temps à pied sec.

Quoique le foyer des affaires majeures & politiques, Versailles se trouvant dans le tourbillon de la capitale, obéira toujours en satellite à ses mouvements, & suivra infailliblement la destinée de sa planète.

L'esprit de cette ville secondaire n'est autre que l'esprit du château, & l'on connoît l'esprit du château au bout d'un jour d'examen. Ce qui s'est fait la veille, se fera exactement le lendemain; & qui a vu un jour, a vu toute l'année.

Il y a seize mille croix de Saint-Louis en France, dont six mille à Paris ou dans les environs. Ces officiers partent en *pot-de-*

*chambre*, assiègent les bureaux de Versailles, peuplent les anti-chambres, remplissent la galerie, font circuler les nouvelles, parlent incessamment des guerres passées, déraisonnent en politique, parce qu'ils jugent tout en militaires; ils ne peuvent s'accoutumer à tous les changements que le cours des événements autorise & nécessite.

Les habitants de ce lieu se persuadent aisément que Versailles surpasse en beauté tout ce qu'il y a dans le reste de l'Europe, & qu'il est très-inutile de voyager pour ne voir que des choses inférieures. Aussi ne comprend-on rien dans ce pays à la fantaisie d'un seigneur qui va visiter la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne & la Russie: on l'accuse de bizarrerie.

Ici, chacun se glorifie de l'emploi qu'il exerce, & se croit, pour ainsi dire, membre de la couronne, pour peu qu'il approche de la botte du monarque; celui qui met un plat sur une table, s'appelle un *gentilhomme*, & un porte-manteau prend le titre d'*écuyer*. Nul n'ose empiéter le moins du monde sur les fonctions de son voisin; trente ou quarante charges sont exercées dans un dîner; jusqu'au transport du *billot* de la cuisine regarde un officier *ad hoc*. Qui pourroit remonter à l'origine, & suivre la sous-division de ces différents offices, tous acquis à prix d'argent, & soudoyés en conséquence?

Quel gouffre ! Quel œil osera en sonder toute la profondeur ?

La haine du peuple dans aucune circonstance ne va jamais jusqu'au monarque ; elle a trop de milieux à traverser ; elle s'attache aux commis, aux administrateurs particuliers, aux hommes en place, aux ministres du second & du troisième ordre, remparts exposés aux reproches, aux injures, & à qui l'on attribue les malheurs publics. Ils sont là pour affaiblir l'inimitié, si elle avoit lieu. Le peuple sent que le monarque ne sauroit jamais le haïr, qu'il veut le bien, qu'il le cherche, parce qu'il est de son intérêt de le vouloir & de le trouver.

C'est enfin le pays où l'on se tient debout toute sa vie. On va par-tout sans s'asseoir nulle part. Un courtisan qui a quarante-vingt ans, nouveau Siméon Stilite, en a bien passé quarante-cinq sur ses pieds, dans l'anti-chambre du roi, des princes & des ministres.

L'étiquette fatigue beaucoup les hommes de cour, mais elle ne fatigue pas moins les personnes qui en sont l'objet ; l'étiquette donne des loix à ceux qui en donnent à la terre : ainsi tout est compensé.



## C H A P I T R E   C C C X L V I I .

*De la Cour.*

**L**e mot de *cour* n'en impose plus parmi nous, comme au temps de Louis XIV. On ne reçoit plus de la cour les opinions regnantes; elle ne décide plus des réputations, en quelque genre que ce soit; on ne dit plus avec une emphase ridicule : *La cour a prononcé ainsi*. On casse les jugemens de la cour; on dit nettement, elle n'y entend rien, elle n'a point d'idées là-dessus, elle ne fauroit en avoir, elle n'est pas dans le point de vue.

La cour elle-même, qui s'en doute, n'ose pas prononcer affirmativement sur un livre, sur une pièce de théâtre, sur un chef-d'œuvre nouveau, sur un événement singulier ou extraordinaire; elle attend l'arrêt de la capitale: elle-même a grand soin de s'en informer, afin de ne pas compromettre son premier avis, qui seroit cassé *avec dépens*.

Du temps de Louis XIV, la cour étoit plus formée que la ville; aujourd'hui la ville est plus formée que la cour. Leurs idées s'accordent rarement: ce qui ne doit pas étonner; car l'instruction reçue est trop dif-

férente, pour ne pas dire opposée. La cour se tait sur plusieurs points, par prudence & même par timidité : tant la conscience nous en dit plus que l'adulation n'a voulu nous en faire croire. La ville parle avec assurance sur tout & sans relâche; la cour sent qu'elle ne doit pas trop hasarder son prononcé sur nombre d'objets, de peur du retour. La ville, où sont tous les arts & toutes les lumières, qui se prétent une plus grande force par leur mélange, décide hardiment, parce qu'elle sent sa force, & qu'elle est plus sûre de son tact tant de fois éprouvé : & l'autre estime confusément qu'il lui manque plusieurs données propres à confirmer son opinion.

La cour a donc perdu cet ascendant qu'elle avoit sur les beaux-arts, sur les lettres, & sur tout ce qui est aujourd'hui de leur ressort. On citoit dans le siècle dernier, le suffrage d'un homme de la cour, d'un prince; & personne n'osoit contredire. Le coup-d'œil n'étoit pas alors aussi prompt, ni aussi formé; il falloit s'en rapporter au jugement de la cour. La philosophie (voilà encore un de ses crimes) a étendu l'horizon; & Versailles, qui ne forme qu'un point en ce genre, y est compris. Cette révolution dans les idées est bien nouvelle; car lorsqu'on songe que l'opinion se joignoit au pouvoir, & qu'on réfléchit d'où émanoit

l'opinion, ce que c'étoit, quant aux idées, que cette cour de Louis XIV; les préjugés grossiers qui y dominoient; ce qu'étoit la dévotion du temps; ce que faisoient un *prédicateur* de Versailles, un *directeur* de conscience, un *confesseur* du roi; quand on pense que Luxembourg accusé alloit faire une retraite chez le P. la Chaise: alors on observe avec étonnement, & sans oser le croire, l'incroyable différence d'un siècle à l'autre.

C'est de la ville que part l'approbation ou l'improbation adoptée dans le reste du royaume.

Louis XIV trembloit à la voix de Bossuet, qui le pénétrait de terreurs imaginaires: on siffleroit aujourd'hui l'air prophétique de Bossuet, son ton, ses menaces, & il n'inspireroit pas ses craintes mystiques au dernier chef-d'office. C'est la ville qui a appris à la cour la valeur réelle des choses qui l'épouvantoient alors.







## C H A P I T R E   C C C X L V I I I .

*Les Extrêmes se touchent.*

**L**es grands & la canaille se rapprochent dans leurs mœurs ; les premiers braves <sup>nobles</sup> préjugés, fiers de leur crédit & de leur opulence ; la dernière classe n'ayant à perdre, ni honneur ni estime, vit sans gêne & avec licence ; je trouve même que leurs esprits se ressemblent ; les harangères, au style près, ont des mots très-heureux, ainsi que nos femmes de qualité ; même abondance, même tournure originale, même liberté dans l'expression & dans les images : il y a vraiment analogie pour qui sait enlever l'écorce ; l'une <sup>comme l'autre</sup> cue la matière, & l'autre sent le musc.

Les grands ne sont pas plus généreux que les mendiants ; mais obtenez quelque chose d'un grand, il s'attachera à vous ; pourquoi ? Parce qu'il vous aura donné, il en attendra les intérêts. Ainsi fait le gueux : s'il a avancé quelque chose à un misérable, il ne le quitte plus, & redouble ses bienfaits, parce qu'il ne veut pas tout perdre. Un homme demandoit un écu au cardinal de Fleuri. — Et que ferez-vous, d'un écu ? — C'est que

quand vous m'en aurez donné un, reprit-il, vous m'en donnerez quelques autres.

Si vous êtes placé chez un prince, tâchez qu'il vous donne quelque chose, & votre fortune est faite. Un poète nu se trouve chez son altesse; le prince mettra sa vanité à le créer : il ne l'aime, ni ne le considère; mais il faut qu'il fasse dire à la renommée : il a enrichi un poète; on ne l'approche point qu'il ne répande sur vous les faveurs éclatantes qui appartiennent à son rang.

*La force des grands, disoit une femme de beaucoup d'esprit, n'est que dans la tête des petits.* Et ne voilà-t-il pas encore un rapport étonnant sur lequel il y auroit un livre à faire pour qui sait réfléchir ?

Les grands, ainsi que les misérables, ne croient pas à la probité : ils disent tous, *la probité se pèse.* Ce qu'ils ont le plus de peine à comprendre, c'est qu'un homme ait des mœurs & de la vertu.

On leur demande toujours; ils donnent rarement au mérite, plus souvent à l'adulation & à l'intrigue. *Il faut que les grands donnent sans cesse,* disoit Madame de Choisy à Mademoiselle de Montpensier, *ou ils ne sont bons à rien.*

Un grand croit son premier apperçu infaillible; quand il a dit oui, il ne recule pas par orgueil, il ne veut pas qu'on lui attribue dans sa vie deux façons de voir & de juger.

Il aura dix frippons à son service ; il les reconnoitra pour tels dans la suite : eh bien, il continuera à les couvrir de sa protection ; il prendra l'opiniâtreté pour une fermeté noble ; son extrême orgueil le trompera , ainsi que le défaut de lumières trompe incessamment le menu peuple.

L'affamé crie avec audace , parce que le besoin lui arrache des plaintes forcées. Tel grand , par ambition , parle hautement pour la liberté publique , & tombe dans le temple des loix en les bravant ailleurs. Que veut le premier ? Un morceau de pain. Que veut le second ? Une place éminente.

Les grands ne paient point leurs dettes ; ainsi que font les petits ; les grands empruntent éternellement aux indigents , qui longtemps mangés , se réunissent enfin , & parviennent à dissoudre la fortune du superbe emprunteur.

J'ai vu plus les grands , mais je les ai entrevus. Tout homme a de l'orgueil , je le fais ; mais le leur est ordinairement en raison de leur crédit & de leur puissance ; ils savent très-bien qu'ils peuvent blesser impunément , & ils usent volontiers de ce privilege ; ils se font une espece de devoir de mépriser tout ce qui n'est pas eux ; le génie & la vertu les offusquent & les molettent ; & ils voudroient ridiculiser la vertu & le génie , non par jalousie , mais par

haine, parce qu'ils mettent sans cesse leur fortune & leur rang à la place des distinctions réelles, qui sont les talents & les vertus : c'est sous ce bouclier qu'ils se dérobent aux engagements les plus sacrés. Leur air de bonté n'est ordinairement qu'un piège, ou qu'un orgueil plus fin ou plus raisonné. Leurs bienfaits sont disposés de manière à inviter à l'ingratitude. Leur jargon brillant, leurs manières polies ne peuvent en imposer qu'aux hommes inexpérimentés ; il est aisé de les juger, & de voir qu'ils ont ordinairement de petites ames fort vaines, fort étroites, & des cerveaux sans lumières utiles : ils dévorent la patrie, & ne la servent pas ; ils ne savent guere qu'intriguer pour faire le mal, nuser à la cour, & tromper les petits à l'appât de leurs promesses (1).

Malheur à qui il croit ! Il perd ses belles années. *Il faut aller voir quelquefois les grands, disoit La Bruyere, non pour eux, mais pour les hommes d'esprit & de mérite qu'on rencontre auprès d'eux.*

Soyez sûr que les grands feront tou-

(1) Quelqu'un a fait ces vers :

*Je suis depuis long-temps à la dernière place ;*

*Le n'en suis ni fâché, ni surpris, ni confus.*

*Si je n'ai pas reçu la plus légère grace,*

*Je n'ai point essuyé la honte d'un refus <sup>de</sup> jamais.*

*Thomé  
Vindregne*

jours parade de leur opulence, chercheront à l'envier, ne diront jamais c'est assez, & voudront humilier ceux qui vivent de travaux plus honorables & plus utiles que les leurs. Un ministre parlant un jour avec dédain de ceux, disoit-il, *qui écrivent pour de l'argent* (c'étoit, malheureusement pour lui, devant I. J. Rousseau). *Et votre excellence pourquoi chiffre-t-elle?* Telle fut la réponse modeste du philosophe.

La société se ressemble parfaitement par les deux bouts; voici à ce sujet, ami lecteur, une petite fable qu'il faut que je vous dise. J'ai oublié le nom de son auteur.

### LES ÉCHELONS.

*Partout où l'on est plus de deux,*

*On vit rarement sans querelle.*

*Les Echelons d'une superbe échelle*

*Un jour prirent dispute entr'eux.*

*Sur le rang & sur la naissance.*

*Le plus élevé prétendoit*

*Sur tous avoir la préférence.*

*Pour le prouver, il prétendoit*

*Entre nous, disoit il, il est trop de distance.*

*D'ailleurs, chacun de vous en sa place arrêté.*

*« Ne détruirait-il pas le système*

*« De cette belle égalité*

*« Que condamne la raison même?*

*— Mais, dit l'un d'eux, nous sommes tous de bois.*

« Et le hasard nous plaça tous, je pense.  
 — « D'accord ; mais plaçés une fois ,  
 « On admit la prééminence.  
 « Le temps a consacré ce qu'a fait le hasard.  
 « Pour renverser l'ordre ordinaire ,  
 « Vous êtes venus un peu tard.

Vite Echelons, apprenez à vous taire.

Quel de ce discours qu'il ne soupçonnoit pas,

Un philosophe alors s'empara de l'échelle ;

Et le plaçant de haut en bas,

Changea les rangs, & fit la querelle.



## CHAPITRE CCCXLIX.

### Sages du monde.

**L**es sages du monde ont encore deux langues, comme ils ont deux visages. Un grand seigneur, d'ailleurs honnête, disoit à son fils, vous êtes un imprudent. — Qu'ai-je donc fait ? lui demanda-t-il. — Rappelez-vous le propos que vous tintes hier. — Eh quoi, Monsieur, c'est le même que je vous tins à vous-même la semaine dernière : il me semble que vous l'approuvâtes. — Sans doute, reprit le père, nous étions seuls alors ; & d'ailleurs, l'homme dont vous me parliez n'étoit pas en place.


 CHAPITRE CCCL.
*Apologie des Gens de lettres.*

**L**a calomnie ardente s'est sur-tout attachée aux gens de lettres ; on les a peints comme perturbateurs des empires , parce qu'ils se sont montrés les ennemis des abus & les protecteurs de la liberté publique. Quelle idée utile ne leur doit-on pas ! De quelle abyme d'erreurs & de misérables préjugés n'ont-ils pas fait sortir les administrateurs des nations ! Qu'enseignent-ils , si ce n'est l'amour de l'humanité , les droits de l'homme & du citoyen ? Quelle question importante à la société n'ont-ils pas examinée , débattue , fixée ? Si le despotisme s'est civilisé , si les souverains ont commencé à redouter la voix des nations , à respecter ce tribunal suprême , c'est à la plume des écrivains que l'on doit ce frein nouveau , inconnu. Quelle iniquité ministérielle ou royale pourroit se flatter aujourd'hui de passer impunément ? & la gloire des rois n'attend-elle pas la sanction du philosophe ? Il est obscur & sans puissance , mais il met en mouvement le cri de la raison universelle. Vus de près , ils sont un petit nombre de citoyens épars , gémissants sur les malheurs de leur

patrie & sur ceux du genre humain , mais le plus souvent enveloppés dans une vertu stérile , ou du moins dont les effets sont si lents , si imperceptibles , que la précipitation d'esprit est tentée quelquefois de les révoquer en doute .

Tandis que l'envie , la méchanceté , l'ignorance les attaquent , ils méprisent des traits qui doivent mollir , parce que rien ne contrebalance la renommée universelle . La supériorité de leur raison leur montre les suffrages des hommes sensibles nés & à naître ; & ils placent la récompense de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public .

Peut-on donc trop honorer ces hommes qui étendent nos lumières , qui établissent le code moral des nations & les vertus civiles des particuliers ? Un poëme , un drame , un roman , un ouvrage qui peint vivement la vertu , modèle le lecteur , sans qu'il s'en aperçoive , sur les personnages vertueux qui agissent ; ils intéressent , & l'auteur a persuadé la morale sans en parler . Il ne s'est point enforcé dans des discussions souvent seches & fatigantes . Par l'art d'un travail caché , il nous a présenté certaines qualités de l'ame revêtues de ces images qui les font adopter . Il nous fait aimer ces actions généreuses ; & l'homme qui résiste aux réflexions , qui s'aigrit par les leçons dogmatiques ,



matiques , chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la sensibilité du cœur humain, pour lui enseigner ce que l'intérêt personnel & farouche repousse ordinairement. L'auteur se fait écouter par le plaisir ; & les préceptes de la plus austère morale se trouvent établis sans qu'on ait découvert le but de l'écrivain : *Pectora mollescunt.*

Montaigne dit qu'il fait bon naître en un siècle dépravé ; car , par comparaison , on est estimé vertueux à bon marché. Montaigne a tort en ce point. Dans un pareil siècle , on ne croit pas à la vertu , on ne jouit pas de la sienne. On donne aux actions les plus courageuses des motifs bas & lâches ; on ravit à l'homme son honneur ; on ne lui fait pas gré de son dévouement. La perversité générale fait voir tous les hommes de la même couleur. On ne distingue que les hommes droits & les malheureux.



## CHAPITRE CCCLI.

### *Querelles littéraires.*

Quand on veut rabaisser les gens de lettres , on parle de leurs querelles vives & quelquefois scandaleuses. Il est vrai que , dans leurs débats , ils semblent peu éclairés sur leurs vé-

ritables intérêts, & qu'ils aiguissent l'un contre l'autre des armes redoutables qu'ils devroient détourner contre leurs ennemis.

Il seroit temps qu'ils y songeassent. Ceux-ci seroient bien foibles alors ; & sans ces divisions déplorables , la littérature auroit un poids majestueux qui opprimeroit ses adversaires. Il y auroit plus de véritable gloire pour eux de se montrer indifférents à de petites attaques , que de déployer une sensibilité qui dégénere en clameurs puérides : les plus petits , étant toujours les plus orgueilleux , font ordinairement grand bruit pour une légère piquure faite à leur amour-propre ; mais les hommes de lettres célèbres , ou se vengent une fois pour n'y plus revenir , ou , ce qui est bien plus sage , dédaignent à jamais l'injure. *Elle tombe dès qu'on la méprise*, dit Tacite.

Après tout , on ne peut reprocher aux gens de lettres que ce qu'on peut reprocher à tous les corps connus , aux avocats , aux médecins , aux peintres , &c. Souvent , pour un intérêt très-médiocre , les particuliers réputés les plus sages se plaignent à toute outrage , en viennent aux outrages les plus sanglants ; & lorsque notre adversaire en littérature voudra anéantir sous le tranchant du ridicule le fruit de nos veilles & de nos études , on exigera une modération extrême ; on voudra le spectacle d'un combat froid ,

poli, réservé, tandis que nous sommes attaqués dans la partie la plus sensible de nous-mêmes. Eh ! voyez seulement une dispute dans la conversation ; il ne s'agit que d'un objet indifférent , aperçu d'une manière différente : quel choc d'idées ! quelle chaleur y mettent les deux partis ! comme l'ironie & le sarcasme se croisent ! Et lorsque l'on viendra taxer nos productions avec mépris, qu'on nous accusera d'avoir mal lu , mal médité, mal écrit , il faudra garder le sang-froid que tout le monde perd dans les plus légères discussions ! N'est-ce pas aussi trop exiger de ceux que l'on reconnoît généralement pour avoir un plus haut degré de sensibilité que les autres hommes ?

Mais en condamnant les débats des gens de lettres , le public fait l'hypocrite ; il y trouve trop bien son compte , il devient spectateur d'une guerre ridicule , qui l'amuse fort. Le public en gros est malin , indolent , a l'esprit très-avide de satyres : dispositions favorables pour écouter tous les sarcasmes que doivent s'envoyer réciproquement les combattants. Le public ne donne-t-il point la palme au plus rude jouteur , à celui qui lance avec le plus d'adresse & de véhémence les traits les plus prompts & les mieux acérés ? Ne dit-on pas, *la Harpe* a bien mordu *Clément*, & *Clément* a bien mordu *la Harpe* ? N'a-t-on pas eu le plaisir de voir le

coup de dent littéraire porté & rendu ? N'est-on pas indécis sur la profondeur respective de la blessure ? Ne les juge-t-on pas d'une force à peu près égale , dignes d'être ceints du même laurier , & de continuer le journal pour renouveler le spectacle , à la satisfaction de l'amphithéâtre ?

Dans les conversations , on blâme les auteurs , pour se donner un ton de dignité & de décence : mais on court à la feuille satyrique qui est dans l'anti-chambre ; on y cherche bien vite l'endroit où l'on suppose que l'épigramme qu'on attend sera burinée. Si elle n'est pas incisive ; si , oubliant son fiel accoutumé , le journaliste a été foible ce jour-là , on dit , en haussant les épaules : *Il n'y a rien de piquant dans ce numéro.* Et la malignité insatiable du lecteur , qui va toujours prêchant la concorde , ne trouvant point à se satisfaire , il jette la feuille avec dédain , & dit : *Si cela continue , je ne souscrirai plus.*

Faut-il dire le mot à la portion majeure du public ? *S'il n'y avoit point de receleurs , il n'y auroit point de voleurs* , comme dit le proverbe. Si le public en gros n'étoit pas enclin à protéger tout ce qui rabaisse les talents connus , les auteurs vivroient sans se faire la guerre. C'est donc le public qui est responsable des excès auxquels ils se livrent , puisqu'il soudoie la troupe des journalistes ,

puisqu'il les encourage à se déchirer entr'eux ; & ils ne répondent que trop , depuis quelques années , à cette outrageuse attente. Jamais le mépris des bienséances n'a été poussé si loin , & la critique est devenue si dure , si pédantesque , qu'elle a manqué l'effet qu'elle se proposoit.

Ces petites & inutiles querelles , que la jalousie & l'esprit de parti font naître entre petits écrivains qui prennent chacun de leur côté un ton avantageux , sont aussi ridicules que honteuses ; car il s'agit le plus souvent de rimes , d'hémistiches , d'un mot déplacé , &c. Plus la cause est frivole , plus l'acharnement est impitoyable. Le peu d'importance des objets ne peut manquer de livrer à la dérision les agresseurs & les répondants , qui s'enflamment comme si tout étoit renversé.

*Ma foi , juge & plaideurs , il faudroit tout lier.*

Mais on prêchera vainement les poètes à cet égard ; ils deviennent emportés , maniaques , dans leurs bruyantes disputes sur la tournure plus ou moins élégante d'un vers , sur la prééminence d'une tragédie de Racine , sur le *gout* ; mot qu'ils citent sans cesse , & dont ils n'ont pas le plus souvent la moindre idée. J'ai entendu là-dessus des débats vraiment incroyables ; & les gens sensés m'accuseroient ici d'avoir controuvé à plaisir ces

scènes ridicules, si je rendois au naturel le dialogue des acteurs. C'est en sortant de ces rixes extravagantes, qu'ils écrivent ces feuilles où l'on est surpris de voir tant de mots & si peu d'idées.

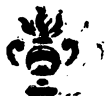
Il est vrai que le public, occupé de tant d'autres événements, n'apperçoit qu'à travers un nuage les matières littéraires; il n'a pas toute la connoissance possible des objets. Son incapacité s'accommode des brusqueries; & sa paresse le mettant hors d'état de porter un arrêt exact & motivé, il veut quelqu'un (dût-il en être trompé) qui le décide, & qui lui fournisse périodiquement une petite sentence meurtrière. Car qu'y a-t-il de plus triste que d'entendre l'éloge d'un contemporain? S'il faut louer quelque chose à Paris, ce ne doit être que par communication, par frénésie, par esprit de parti; & tout ce qui n'est pas *divin*, comme l'a dit Helvétius, devient *détestable*. Il faut, dans certaines cotteries, être tout-à-la-fois frondeur & enthousiaste, & passer rapidement à ces deux extrémités, pour savoir bien juger les hommes & les livres.

On prétend qu'une ville immense comme Paris a un besoin journalier de petites satyres, pour repaître son inquiétude & son agitation perpétuelle; & celui-là avoit bien raison, qui a dit le premier, qu'une *bonne injure est toujours mieux reçue & retenue qu'un*

*bon raisonnement.* Voilà la théorie du *journalisme* tracée en deux mots.

Quand un bon livre paroît , & que les gens de bon sens attendent de l'avoir lu & médité pour le juger , les fots crient d'abord , crient long - temps , & barbouillent du papier. Voyez comme on a salué l'arrivée de *l'Esprit des loix* , de *l'Emile* , &c.

Heureux les gens de lettres qui ne connoissent point cette déplorable guerre ! On peut l'éviter , quand on veille avec soin sur son amour-propre ; car le combat naît toujours d'un esprit trop orgueilleux de ses idées , & qui veut les faire recevoir despotiquement. On contredit pour humilier autrui , ou pour satisfaire une humeur secrète , bien plus que pour s'éclairer. L'aigreur ne tarde pas à couler de la plume , même à notre insu ; & lorsqu'on a eu le malheur de porter quelques coups , on devient l'ennemi de celui qu'on a frappé. L'agresseur pardonne toujours plus difficilement que celui qui a reçu la blessure.





## C H A P I T R E C C C L I I .

*Belles - Lettres.*

**L**eur trône est à Paris. Ceux qui les cultivent surabondent : mais comme l'étude de la vraie politique est presque interdite en France, vu qu'elle n'a aucune issue pour se manifester en liberté, & que les autres connoissances qui appartiennent à l'histoire naturelle ou à la chymie demandent un grand loisir & de la fortune, les esprits se sont mieux accommodés de la culture des belles-lettres. Le pauvre peut se livrer à leurs charmes attractifs ainsi que le riche. Voilà leur avantage. Elles embrassent d'ailleurs tout ce qui est du ressort de l'imagination ; & ce champ est immense, on y voyage à peu de frais. L'ame sensible, l'esprit délicat peuvent également se satisfaire dans la lecture des poètes, des romanciers, des historiens. C'est ce qui donnera toujours aux belles-lettres une foule d'amateurs que n'auront point les sciences exactes qui, outre une certaine sécheresse, exigent des avances, & n'offrent pas tout-à-coup de pareilles jouissances. Les lettres trompent l'ennui, la solitude, l'infortune ; amusent tous les âges, remplissent tous les



instants ; & Cicéron , quoiqu'homme d'état , en a fait un éloge qui a toujours les graces de la nouveauté , parce qu'il a été généralement senti dans tous les siècles.

Qui croiroit , au premier coup-d'œil , que les découvertes , les inventions utiles , les arts mécaniques , les meilleurs systèmes politiques dépendent de la culture des belles-lettres ? Elles ont toujours précédé les sciences profondes ; elles ont décoré leur surface , & c'est par cet artifice ingénieux que la nation les a adoptées , puis chéries. Tout est du ressort de l'imagination & du sentiment ; même les choses qui en semblent le plus éloignées. Il suffit quelquefois de faire poindre l'aurore des lettres dans une contrée barbare , pour lui donner bientôt les arts solides & les inventions hardies.

Cet enchaînement est de fait chez toutes les nations ; & la vraie raison n'en est pas clairement démontrée , sinon que l'homme commence par sentir , & que , dès qu'il sent , il ne tarde pas à raisonner ses sensations. Le monde moral ressemble peut-être au monde physique , où les fleurs précèdent constamment les fruits : & voilà de quoi réconcilier les farouches ennemis des graces avec les légers sectateurs de la brillante littérature.

C'est donc de cette première impulsion que dépendent les bonnes loix. Il semble

qu'il faille nécessairement commencer par les paroles, pour arriver ensuite aux idées; & l'on peut remarquer que tout établissement a eu primitivement l'empreinte de l'agréable & du beau. Serait-ce une marche constante de la nature? Ainsi l'enfance de l'homme est gracieuse & riante, & l'âge mûr est utile. Ainsi tous les arts se montrent d'abord sous une superficie brillante, & parlent à la sensibilité de l'homme bien avant de former sa raison.

Mais quiconque sait observer la marche de l'esprit humain, voit qu'insensiblement tous les genres d'écrire s'appliquent à la morale politique. C'est le grand intérêt de l'homme & des nations. Les écrivains tendent à ce but utile. La morale n'est ni triste, ni fâcheuse, ni sombre; on peut intéresser, amuser, plaire, tout en instruisant. Les esprits vraiment solides, les âmes vigoureuses ne dédaignent point ce qui peut distribuer la science, en la parant des couleurs de l'imagination. Une pièce de théâtre, fût-ce même un opéra comique, peut devenir un peu moins frivole, & paroître encore plus attachante. *C'est l'office des gens de bien, dit Montaigne, de peindre la vertu la plus belle qui se puisse.*

Lorsque quelqu'un a fait un livre de politique ou de morale, sur-le-champ on lui répète le refrain accoutumé: *Travaux im-*

*puissants ! Peines perdues ! Les mœurs ne changent point. Les abus seront toujours les mêmes. Rien ne peut rompre leur impulsion établie ; les hommes seront toujours ce qu'ils sont ; les chefs des nations, ce qu'ils ont été.* Cela est bientôt dit ; mais l'expérience vient démentir visiblement cette assertion.

Depuis trente ans seulement , il s'est fait une grande & importante révolution dans nos idées. L'opinion publique a aujourd'hui en Europe une force prépondérante , à laquelle on ne résiste pas : ainsi , en estimant le progrès des lumières & le changement qu'elles doivent enfanter , il est permis d'espérer qu'elles apporteront au monde le plus grand bien , & que les tyrans de toute espèce frémiront devant ce cri universel qui retentit & se prolonge pour remplir & éveiller l'Europe.

C'est par le moyen des lettres & des écrits que les idées saines , depuis trente ans , ont parcouru avec rapidité toutes les provinces de la France , qu'il s'y est formé d'excellents esprits dans la magistrature. Tous les citoyens éclairés agissent aujourd'hui presque dans le même sens. Les idées nouvelles ont circulé sans effort ; tout ce qui est relatif à l'instruction est adopté courageusement. L'esprit d'observation enfin , qui se répand de toutes parts , nous promet les mêmes

avantages dont jouissent quelques-uns de nos heureux voisins.

Les écrivains ont répandu des trésors véritables, en nous dormant des idées plus saines, plus douces, en nous inspirant les vertus faciles & indulgentes qui forment & embellissent la société. Les *étendeurs* en morale ont paru ne point connoître l'homme & irriter ses passions, au lieu de les rendre calmes & modérées. La pente, enfin, que les lettres suivent depuis quelques années, deviendra utile à l'humanité; & ceux qui ne croient pas à leur salutaire influence, sont ou des aveugles ou des hypocrites.

L'influence des écrivains est telle qu'ils peuvent aujourd'hui annoncer leur pouvoir, & ne point déguiser l'autorité légitime qu'ils ont sur les esprits. Affermis sur la base de l'intérêt public & de la connoissance réelle de l'homme, ils dirigeront les idées nationales; les volontés particulières sont entre leurs mains. La morale est devenue l'étude principale des bons esprits; la gloire littéraire semble destinée dorénavant à quiconque plaidera d'une voix plus ferme les intérêts des nations. Les écrivains, pénétrés de ces fonctions augustes, seront jaloux de répondre à l'importance du dépôt; & l'on voit déjà la vérité courageuse s'élaner de tous les points. Il est à présumer que cette tendance générale produira une révolution heureuse.



## CHAPITRE CCCLIII.

*Les trois Rois.*

Paris a été visité dernièrement par les souverains du nord ; par le roi de Dannemarck , à qui l'on donna des fêtes splendides & coûteuses ; par le roi de Suede , qui n'étoit que prince à son arrivée , qui s'en retourna monarque , & qui trama dans cette ville la fameuse révolution dont il n'a point abusé ; par l'empereur , qui , pour être plus libre , a logé en *hôtel garni* , rue de Tournon , & qui a bien vu la capitale , même dans un assez grand détail. L'empereur a revisté Paris en 1781 ; mais il n'a fait qu'y passer.

Je les ai considérés tous trois fort attentivement , & je n'oublierai point leurs physionomies , car ils tiendront leur place dans l'histoire du siècle.

J'aurois bien désiré , avec six cents mille autres , y voir le roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand incognito , après la paix de 1763. Une dame qui a demeuré huit années à Berlin , m'a assuré avoir rencontré dans les Thuilleries une figure si ressemblante à celle du héros de l'Europe , qu'elle en fut frappée ; & celui

qu'elle regardoit avec surprise, en fut si frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

On prétend que Frédéric a visité ce café dit *l'Antre de Procope*, jadis champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois question de ses combats, de ses victoires, de ses écrits, de ses négociations, de ses grandes & rares qualités.

L'empereur a visité les artistes, les artisans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de lettres en particulier ; sans doute parce qu'ils sont tout entiers dans leurs écrits. Il a assisté à une séance de l'académie françoise, & il a fait cette interrogation au secrétaire : *Pourquoi Diderot & l'abbé Raynal ne sont-ils pas de l'académie ? Ils ne se sont pas présentés*, repartit le secrétaire. Réponse très-sage & très-adroite.

J'ai vu Maurice, Fontenelle, Montequieu, l'abbé Prévot, Marivaux, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servan, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Retif de la Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Cluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanson, Jaquet Droz, Servandoni, Clairaut, Falconnet, Franklin, Rodney, Hume, Sterne, Goldoni, Haller, Bou-

net, &c. Voilà, je crois, une assez belle génération. Hélas ! je n'ai point vu Frédéric : je n'ai point vu Catherine, ce grand monarque, moi qui aime tant à contempler parmi les contemporains les êtres qui ont fait de grandes choses, parce que je cherche à reconnoître dans les traits de leur visage quelque marque de ce talent sublime qui les distingue.

Quand j'appris la mort du célèbre capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à sa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir envisagé ce hardi navigateur.

Que ne donnerois-je pas au magicien, s'il existoit, qui évoqueroit tout-à-coup devant moi les ombres augustes de Charlemagne, de Gustave, de Cromwel, de Michel-Ange, de Guise, de Sixte-Quint, d'Elisabeth, de Bacon, de Calvin (1), de Galilée, de Newton, de Shakespear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, du lord Chatam, &c !

Que j'aime à me sentir petit, en m'environnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaisir de les admirer ! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme !

(1) Ce réformateur qui fait & fera époque, étoit un prédicateur infatigable. Il a prononcé deux mille vingt-trois sermons, qui sont autant de pièces différentes. On les voit & on les conserve dans la bibliothèque de Genève.



## CHAPITRE CCCLIV.

### *De l'Influence de la Capitale sur les Provinces.*

Elle est trop considérable , relativement à l'influence politique , pour qu'on puisse en détailler les effets. Je ne prétends la considérer ici , que par l'attrait qui séduit tant de jeunes têtes , & qui leur représente Paris comme l'asyle de la liberté , des plaisirs & des jouissances les plus exquises.

Que ces jeunes gens sont détrompés , quand ils sont sur les lieux ! Autrefois les routes entre la capitale & les provinces n'étoient ni ouvertes ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ses enfants , qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître , & qui prêtoient un appui à la vieillesse de leurs parents : aujourd'hui le jeune homme vend la portion de son héritage , pour venir la dépenser loin de l'œil de sa famille ; il la pompe , la dessèche , pour briller un instant dans le séjour de la licence.

La jeune fille soupire & gémit de ne pouvoir accompagner son frere. Elle accuse son sexe & la nature. Elle se déplaît dans la maison paternelle. Elle se peint avec feu les



plaisirs de la capitale , & la splendeur de la cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'opéra ; elle est sur les remparts , elle se promène dans un char superbe : on l'adore ; tous les yeux sont fixés sur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel ; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée ; qu'elles choisissent à leur gré dans la foule de leurs esclaves le plus fait pour leur plaire ; que les maris y sont ridicules , si-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuse à celle qu'elle mène dans l'économie d'une maison rangée , & son imagination est trop ardente pour pouvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'estime à son amant honnête.

Sa mere la nourrit dans ces trompeuses illusions. Elle est avide des nouvelles de cette ville. Elle est la première à dire avec exclamation : *Il vient de Paris ! il arrive de la cour !* Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces , ni esprit , ni opulence.

Les adolescents écoutant ces récits , se figurent avec des traits exagérés ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour ; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale , qui précipite toute la jeunesse de province vers l'abyme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de sa fortune , & qui apprend à être sage

pour le reste de ses jours ! Il n'appartient qu'à l'indigence absolue & au génie transcendant de visiter cette capitale. Ceux qui vivent dans une heureuse médiocrité, tant du côté des talents que du côté de la fortune, ne sauroient qu'y perdre.

Ceux qui reviennent dans leur patrie se croient en droit d'y mépriser tout ce qui n'est pas selon les us de la capitale. Ils mentent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient formées ? ils continuent à crier miracle, sans que leur cœur soit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui ressembtent assez aux descriptions des fêtes publiques : ceux qui les lisent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.



## C H A P I T R E C C C L V .

*Que devien:tra Paris ?*

**T**hebes, Tyr, Persépolis, Carthage, Palmyre ne sont plus. Ces villes qui s'élevoient fièrement sur le globe, dont la grandeur, la puissance & la solidité sembloient promettre une durée presque éternelle, ont laissé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'autres cités jadis florissantes & peuplées n'offrent aujourd'hui, dans un effrayant désert, que quelques colonnes éparées, quelques monuments brisés, triste reste de leur magnificence passée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

Cette rivière utilement resserrée dans des quais majestueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenses, se débordera, & formera des étangs bourbeux & infects ; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau ; & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux venimeux, enfants de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renversées & à moitié ensevelies.

Est-ce la guerre, est-ce la peste, est-ce la famine, est-ce un tremblement de terre, est-ce une inondation, est-ce un incendie, est-ce une révolution politique qui anéantira cette superbe ville ? Ou plutôt plusieurs causes réunies opéreront-elles cette vaste destruction (1) ?

---

(1) Agézilus, vainqueur de la Phrygie, ôta les habits aux prisonniers, & les exposa nus en vente, les vêtements d'un côté, les hommes de l'autre. Personne ne voulut acheter les hommes trop efféminés, trop délicats pour être de bons esclaves. On se jeta sur les dépouilles. Agézilus

Elle est inévitable sous la main lente & terrible des siècles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes & les royaumes, & appelle des peuples nouveaux sur la poussière éteinte de peuples anciens.

Notons, à toute aventure, pour les siècles reculés ( ce que tout le monde fait ) que Paris est sous le 20<sup>e</sup> degré de longitude, & au 48<sup>e</sup> degré 50 minutes 10 secondes de latitude septentrionale.

Echappez, mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares; dites aux générations futures ce que Paris a été; dites que j'ai rempli mon devoir de citoyen, que je n'ai pas passé sous silence les poisons secrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulsions de la mort. Quand l'épouvantable opulence qui se concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains aura donné à l'inégalité des fortunes une disproportion plus effrayante encore, alors ce grand corps ne pourra plus se soutenir: il s'affaîssera sur lui-même, & périra.

Il périra! Dieu! ah! quand le fôl couvrira insensiblement ses débris, que le bled

élevant la voix, dir à ses soldats: *Voilà les hommes que vous aurez à combattre, & le butin qui vous récompensera.* Quand je lis ce trait historique, il me fait toujours frémir.

croîtra au lieu élevé où j'écris, qu'il ne restera plus qu'un memoire confusé du royaume & de la capitale; l'instrument du cultivateur, en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la statue équestre de Louis XV; les antiquaires assemblés feront des raisonnemens à l'infini, comme nous en faisons aujourd'hui sur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne sera pas frappée la génération d'alors, si la curiosité la porte à fouiller les débris de cette grande ville ensevelie & décédée? Son squelette gigantesque épouvantera les regards; les travaux exciteront à de nouveaux travaux: nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inscriptions, s'agiteront sur ce que nous avons été; & si mon livre survit à la destruction, ils prendront peut-être pour un roman fantastique les vérités qui y sont déposées: tant leurs mœurs & leurs idées seront différentes des nôtres! O villes anciennes de l'Asie, & qui n'êtes plus! empires effacés! générations dont les noms nous sont même inconnus! fameux Atlantes! & vous peuples qui avez respiré sur ce globe, dont la superficie est incessamment déplacée; dites quels étoient vos arts! Faut-il que tout périsse? Et les travaux accumulés de l'homme, qu'il a cru immortaliser par la précieuse découverte de l'imprimerie,

périront-ils à la fin , puisque le feu , le despotisme , les secousses du globe & la barbarie détruisent jusqu'aux feuilles légères où sont empreintes les pensées utiles du génie ?

Notre vue plonge dans le monde historique à quatre mille ans , pas davantage : encore n'appercevons-nous de ce monde que des sommités qu'environnent des nuages , & où la vue se perd. Tous ces faits éloignés , quoique séparés par de grandes distances , se touchent comme très - voisins ; & dans cet intervalle de siècles une foule prodigieuse d'événements nous échappent. Il en sera de même pour nous ; l'avenir engloutira les faits les plus importants , pour ne laisser que le souvenir ou le nom des siècles. O temps ! les individus , les villes , les royaumes , tout finit par *hïc jacet*.

Herculanum & Pompéïa , villes détruites par une seule & même éruption du Vésuve , il y a près de dix-sept cents ans , exhumées de nos jours , nous montrent leurs peintures , leurs sculptures , leurs arts , les ustensiles de leurs foyers domestiques ; & nous avons une idée de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artistes. La lave , les cendres , la pierre-ponce ont conservé ces monuments comme pour nous offrir une future image de ce que nos cités deviendront à leur tour ; mais peut-on réfléchir à cette catastrophe sans redouter les accidens

de la nature, la fureur des éléments, celle des conquérants, plus terrible encore? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux & scrutateurs? Quelle est la statue, quel est le livre qui survivra sur l'abyme de nos arts engloutis ou renversés par les ravages du temps, ou par le courroux des rois?

La poudre infernale ( dont les magasins se font multipliés sur-tout en Europe, & auxquels une étincelle suffit pour tout dévorer ) ne devient-elle pas, dans les mains de l'ambition ou de la vengeance, un moyen immense de destruction, & plus dangereux mille fois que les matières embrasées que les volcans vomissent de leur inépuisable cratère? Les fléaux de la nature ne sont plus rien en comparaison de ceux que l'homme, à crées pour sa ruine & celle des populeuses cités qu'il habite.

Les manuscrits trouvés dans les maisons d'Herculanum & de Pompéïa, qui se déroulent si lentement, manifestent les caractères de la langue grecque : mais c'est le hasard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre : ainsi dans trois mille ans, quel sera l'ouvrage destiné à donner à nos descendants une idée de nos connoissances morales & physiques? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint des sciences? Tel dictionnaire, peut-être, que nous mé-

prisons aujourd'hui, sera accueilli avec transport; & une de nos compilations que nous jugeons fastidieuses, deviendra plus précieuse sans doute à la postérité que les vers de Corneille, de Racine, de Boileau & de Voltaire. Oui, il appartiendra peut-être à une brochure dédaignée, de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

Que nos orgueilleux écrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriser quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux; car l'auteur qui fera fortune dans trois mille ans, qui dominera les esprits d'alors, qui les éclairera, nul de la génération actuelle ne peut ni le nommer ni le deviner.

Paris détruit! Xercès, après avoir attentivement considéré la prodigieuse armée qu'il commandoit, versa des larmes en songeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes disparaîtroient de dessus la terre. Et ne puis-je pas aussi, affecté du même sentiment, pleurer d'avance sur cette superbe ville?

On a vu en un clin-d'œil une capitale ensevelie sous ses ruines; quarante-cinq mille personnes frappées d'un coup de mort; la fortune de deux cents mille sujets détruite; une perte générale de deux milliards: quel tableau des vicissitudes des choses humaines! Ce phénomène terrible arriva le premier Novembre 1755.

Eh bien, ce coup de foudre qui abyma tout,



tout, sauva le Portugal aux yeux de la politique : il étoit conquis sans ce désastre qui prêta à la réformation, mit une égalité aux fortunes particulières, réunit les cœurs & les esprits, & détourna les révolutions qui le menaçoient.

Considérée du côté physique, l'ancienne Lisbonne n'étoit qu'une cité d'Afrique, c'est-à-dire, une vaste bourgade, sans ordre, sans proportions : les rues étoient étroites & mal distribuées. Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes auroit été si long-temps à renverser. Le goût déplorable des Maures tomba, & la ville se releva pompeuse & superbe.

Que savons-nous sur ce qui sort du sein des désastres ? Que savons-nous ? . . . . . Paris détruit. Oh ! je dirai toujours comme dans Memnon : *ce sera bien dommage.*



## CHAPITRE CCCLVI.

### *Supposition.*

**J**e vais faire une supposition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagante ; mais j'ai mes raisons pour ne pas la passer sous silence. Si tous les ordres de l'état assemblés, ayant reconnu après un

examen que la capitale épuise le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands propriétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artisans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux; si tous les ordres de l'état, dis-je, tout vu & considéré, ordonnoient qu'on mit le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitants une année d'avance . . . . quel seroit le résultat de ce grand sacrifice fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un service rendu aux provinces & au royaume? Je vous laisse à examiner & à décider cet intéressant problème, lecteur; & notez bien que dans cet embrasement je comprends Versailles, qui n'est qu'un appendice de la monstrueuse ville; car Versailles n'existe que par Paris, comme Paris semble n'exister que pour Versailles.

Allons, évertuez-vous, mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde: avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des choses que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

Et vous, mes chers Parisiens, consentez-vous à être brûlés, j'entends seulement

vos maisons & vos édifices ? Mais ne sachant pas combien je vous chéris , vous me condamnez moi-même au bûcher , sur cette simple supposition. . . . Allons , appelez tous les feux , toutes les pompes de la ville , pour éteindre ce furieux incendie : il n'y a plus que de la fumée. Bon ! vous voilà sûrs de vos maisons à huit étages. Mangeons du pain de Gonesse , comme par le passé , & voguez la galère !



## CHAPITRE CCCLVII.

*Réponse au Courier de l'Europe.*

**L**e Courier de l'Europe , dans sa feuille du 3 Juillet 1781 , a donné l'analyse de la première édition de cet ouvrage en ces termes , que je vais copier. L'estime que j'en fais m'oblige à y répondre.

» *Il y a plus de choses qui nous font peur , qu'il n'y en a qui nous font mal , disoit un ancien ; c'est Sénèque , si je ne me trompe. Cette maxime très-vraie est applicable sur-tout aux gens doués d'une grande sensibilité & d'une imagination très-vive (1) ;*

---

(1) Ces facultés excluent-elles une vue droite & juste ?

tout est extrême pour eux ; il n'y a ni petits maux , ni petits abus. Un auteur vient de publier un livre intitulé : *Tableau de Paris*. Ce tableau n'en est point du tout le portrait , parce que tous les traits en sont exagérés (1). Tout ce qu'ont dit les prédicateurs , depuis le capucin qui prêche dans un village , jusqu'à l'orateur qui parle devant le roi , tout ce qu'ont écrit les moralistes contre le luxe , les mauvaises mœurs , l'abus des richesses & la vanité des grandeurs , n'approche pas de ce que dit cet auteur dans ses deux volumes. On ne fait d'abord si l'on en doit rire , ou si l'on doit s'en fâcher (2) ; car jamais prophète n'a reproché à Israël ses iniquités avec plus d'énergie , de zèle & d'humeur «.

» Ce n'est pourtant point un libelle (3) , c'est l'ouvrage d'un citoyen sensible & courageux , que de petites considérations n'arrêtent point ; il a voulu voir ce que personne

(1) Je ne le crois pas ; j'en appelle à ceux qui auront bien examiné l'objet , & avec la même attention que j'y ai apportée.

(2) Tout comme le critique voudra ; je me suis attaché à être fidele ; je n'ai voulu ni flatter , ni blesser ; & il étoit difficile de marcher longtemps sur ce pont étroit.

(3) Le critique me fait bien de la grace ! Vous qui m'avez lu , dites , cet ouvrage peut-il réveiller le moins du monde l'idée de ce mot odieux de *libelle* ? Pourquoi l'avoir employé ? Il me pesé,

ne contemple ; il a fixé ses yeux sur des objets dont tout le monde détourne ses regards autant qu'il le peut. Il a observé la plus vile populace de la Halle , dans les prisons , dans les hôpitaux , à Bicêtre (1) , jusques dans son cimetiére de Clamart. En pénétrant dans ces cloaques de l'humanité, il a vu des maux , des crimes , des situations horribles , dont hors de là on n'a point d'idée , & qu'on ne trouve point dans les autres livres (2) , parce que peu d'hommes ont la force nécessaire pour aller chercher de si tristes instructions. Il a conclu que l'inégalité des biens produisoit tous ces maux (3) : & il s'est élevé avec une violence terrible contre les riches , contre leur dureté , contre leur vie scandaleuse. Enfin , il termine son ouvrage par conseiller de brûler Paris (4). On croit que

(1) Je n'ai dit qu'un mot sur Bicêtre ; mais j'en parlerai dans un des volumes suivans.

(2) Voilà un éloge qui me touche beaucoup ; & que je m'empresserai à mériter encore.

(3) Oui , l'horrible inégalité. Quel homme y auroit réfléchi & ne seroit pas de mon avis ?

(4) Je n'ai point conseillé de brûler Paris ; voyez le chapitre *Supposition*. L'auteur n'a point su me lire , ou plutôt n'a pas voulu m'entendre. Le titre seul du chapitre indique une hypothèse. Pourquoi me prêter une idée que je n'ai pas eue ? Non , je n'ai point rêvé en traçant cet ouvrage. Plût à Dieu que ce fût un rêve !

c'est un rêve. Paris ne pourroit subsister quinze jours, s'il étoit tel qu'il est dépeint. C'est ce que sent le lecteur : ainsi tout l'effet qu'a voulu produire l'auteur est détruit. Sans doute tout homme est né pour mourir & souffrir, au hameau comme sur le trône ; mais par-tout où la souffrance prédomine, la destruction s'ensuit : c'est ce qui a fait dire à presque tous les philosophes que l'accroissement de la population étoit la preuve du bonheur d'un peuple. Ce livre qui manque de plan, de méthode (1), ressemble du moins à Paris par les contradictions qu'il renferme. Souvent il détruit dans un endroit ce qu'il avance ailleurs (2) «.

» Après avoir déclamé contre les richesses avec la chaleur d'un théologien dans un chapitre, il dit dans un autre : *Les aumônes qui se font à Paris sont abondantes. Si la masse des calamités particulières est diminuée, nous le devons à une foule d'âmes célestes qui se cachent pour faire le bien. Le*

(1) Cela ne pouvoit être autrement. Que les idées soient justes, voilà l'essentiel.

(2) Les mots peuvent quelquefois se contredire, mais jamais les choses. En opposant deux phrases isolées, répandues dans un ouvrage de longue haleine, il n'y a point d'auteur qu'on ne fit tomber en contradiction. Remettez ces phrases à leur place, elles conservent leur logique.

*vice, la folie & l'orgueil se montrent en triomphe : la tendre commisération, la générosité, la vertu se dérobent à l'œil du vulgaire pour servir l'humanité en silence, sans faste & sans ostentation, satisfaites du regard de l'Eternel ».*

» Cela est vrai, juste & bien exprimé ; mais que deviennent toutes les déclamations antécédentes (1) ? Dans vingt chapitres, il parle des femmes comme si Paris n'étoit qu'un lieu de prostitution, où la pudeur & la décence n'osent plus se montrer (2) & dans un autre, *il est néanmoins, dit-il, une classe de femmes très-respectables, c'est celles du second ordre de la bourgeoisie, attachées à*

(1) Une déclamation est un défaut de style ; mais on peut déclamer pour le vrai comme pour le faux. Je n'ai point nié qu'il n'y eût des âmes charitables ; cela empêche-t-il que les âmes dures & insensibles ne soient en plus grand nombre, & que la misère ne soit le partage de la moitié de la ville ?

(2) Voilà une image & des expressions que je n'ai point employées. J'ai répété avec complaisance que les mœurs se rencontroient dans la bourgeoisie ; j'ai pu sans contradiction ensuite peindre le vice qui va tête levée ; & plus le scandale est grand, plus mes pinceaux ont dû s'arrêter sur une dépravation qui n'est plus ni timide, ni voilée : peindre des contrastes n'est point se contredire. Les critiques triomphent trop avec ces rapprochemens fautifs.

leurs maris & à leurs enfans , soigneuses , économes , attentives à leurs maisons ; elles offrent le modelé de la sagesse & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune , cherchent à en amasser , sont peu brillantes , encore moins instruites ; on ne les aperçoit pas , & cependant elles font à Paris l'honneur de leur sexe «.

Cela est encore vrai ; mais cette classe du second ordre de la bourgeoisie compose presque les deux tiers des habitans de Paris. Le sévère censeur n'a donc déployé tant d'énergie que contre les grands qui ne l'écouteront pas (1) , & la populace qui ne l'entendra point , & dont il n'y a rien à espérer. Les talens sortent presque tous de cette seconde classe qui a encore des mœurs , & qui les conservera toujours. *Mediocritas audea* , disoit Horace. Dès ce tems-là , comme aujourd'hui , cet état étoit presque le seul qui eût des vertus & du bonheur «.

» Ce qui m'a le plus étonné , c'est qu'emporté par son zèle , cet auteur ait donné le démenti le plus formel (2) à M. de Buffon ,

(1) Qu'en savez vous ? A tout hasard ne faut-il pas leur offrir les images & les pensées qui peuvent faire impression sur leur ame superbe ? car elle n'est pas entièrement morte au bien , quoiqu'abâtardie par de trop vives jouissances.

(2) Je n'ai point donné un démenti à ces écri-



à l'abbé *d'Expilli*, à M. *Moheau*, à tous ceux qui ont calculé la population du royaume & celle de *Paris*. Tous s'accordent à ne donner que fix cents soixante-dix ou huit cents mille habitants à *Paris* : & ces deux derniers assurent que la population du royaume a augmenté de deux millions d'ames au moins sous le regne de Louis XV. Ces trois hommes véritablement philosophes ne déclament point ; ils toisent, ils calculent. Ils ont fait le cens public, le cadastre du royaume, autant qu'il est possible de le faire ; ils s'accordent tous trois, sans s'être communiqué leur ouvrage, à dire qu'il n'y a jamais eu autant de terrain défriché en France qu'il y en a aujourd'hui ; que les marais de l'Aunis & de la Flandre, une partie des landes de Bordeaux ont été changés de nos jours en pâturages, ou en terres à bled ; qu'on a planté des vignes sur les rochers de la Provence absolument stériles il y a cinquante ans (1) ; mais comme il vent que nous soyons pauvres & malheureux, que Paris dévore le royaume (2),

---

vains. J'ai pu observer moins bien qu'eux ; mais j'ai observé & calculé à ma maniere. Je réponds plus bas à cette critique, la seule qui porte sur des faits.

(1) Tout ceci est fort étranger au nombre des habitants de Paris, qui forme ici le vrai point de la question.

(2) Non le royaume en entier, mais ce qui

*quærens quem devoret*, il faut bien démentir les calculs de ces hommes savants & véridiques, & substituer les aperçus d'une imagination exaltée à la justesse d'une arithmétique rigoureuse. Cet écrivain qui conseille de brûler Paris, ou d'en faire un port de mer, car il propose sérieusement l'un & l'autre (1), nous permettrait-il de lui conseiller de brûler son livre (2), d'ôter du reste quelques exagérations & quelques déclamations; & alors ce livre, écrit avec la noble liberté qui convient aux défenseurs de l'humanité, non-seulement sera un chef-d'œuvre de philosophie & d'éloquence; mais il méritera d'être adressé à tous les tribunaux, afin que les magistrats bien instruits s'empressent de corriger les énormes abus contre lesquels cet auteur s'élève avec un si noble courage: abus qu'on doit d'autant mieux espérer de corriger, que lui-même il convient qu'on en a supprimé plusieurs depuis qu'il a commencé son ouvrage, c'est-à-dire, depuis que Louis XVI est sur le trône « (3).

---

l'environne à quarante lieues de circonférence. Interrogez les provinces voisines, & écoutez ce qu'elles vous répondront.

(1) Le critique se trompe d'un côté; qu'il me relise pour s'en convaincre.

(2) Au lieu de le brûler, je l'ai triplé; cela reviendra peut-être au même.

(3) Dans cette nouvelle édition, je me suis

Cóme la principale objection du critique tombe sur ce que j'ai enflé la population de Paris en la portant à neuf cents mille ames , je ne répondrai avec un peu d'étendue qu'à cette seule réprimande ; non que je dédaigne les autres , mais parce que je puis examiner celle-ci sans qu'elle tende un piège à mon amour-propre.

Les recherches sur la population de la France , par M. Moheau , peuvent être applicables à la population en général ; mais elles ne sauroient l'être à la capitale ; parce que les causes morales l'emportent ici sur les causes physiques. La comparaison du nombre des morts à celui des naissances ne suffit pas ; l'affluence des étrangers forme une classe d'habitants qui , pour ainsi dire , ne naissent ni ne meurent ; les provinces seules y versent une foule de voyageurs qui ne font que passer , & qui se renouvellent sans cesse. Une fête publique attire quelquefois cinquante mille étrangers. Paris compte aujourd'hui beaucoup plus d'habitants qu'il n'en

---

encore étendu sur les établissemens utiles , & j'ai parlé des abus qui ont été corrigés : cela plaisoit trop à mon ame , pour passer ces améliorations sous silence. Je remercie le critique d'en avoir fait la remarque , d'autant plus qu'il a été le seul. Sa censure d'ailleurs n'a rien d'amer , & j'en remercie autant que de ses éloges.

comptoit il y a soixante ans. Les calculs sur la durée de la vie, qui servent de base aux spéculations en ce genre, sont erronés quand il s'agit de Paris. Tous les enfans qui y naissent vont en nourrice, la moitié meurent ; & les registres mortuaires des paroisses de la ville ne sont pas chargés de leurs noms ; il ne faut donc plus compter par le registre des baptêmes, ni par celui des morts.

On croit moins aujourd'hui aux médecins, les apothicaires se ruient ; on ne court plus, comme autrefois, aux poisons multipliés de leurs boutiques meurtrieres ; ils se font *chymistes*, pour que leur conscience ne leur reproche pas de participer à la mort de leurs concitoyens ; ils jugent eux-mêmes les médecins qui n'osent plus étaler avec la même hardiesse leurs funestes systèmes. La bienfaisante chymie a simplifié les remèdes ; il n'y a plus que quelques chirurgiens de Saint-Côme, vieux & ignares, qui commandent encore ces saignées copieuses, ces horribles breuvages compliqués, la honte de la médecine & de la pharmacie, que nos peres avoient, malgré la répugnance invincible de la nature. Enfin, le nombre des morts est diminué même dans les hôpitaux.

Cet ouvrage ne comporte pas des calculs ; mais je puis avoir les miens, fondés, non sur la simple appercevance, mais sur les ba-

tinents nouveaux, sur les quartiers plus peuplés, sur les limites de la ville reculées, sur la foule des rentiers qui sont venus jouir à Paris.

D'ailleurs, à quel point précis bornera-t-on la circonférence de la capitale ? Le *Gros-Caillois*, *Chaillot*, la *Nouvelle-France*, la *Courtille*, le *Petit-Gentilly*, *Vaugirard*, &c. n'appartiennent-ils pas incontestablement à la grande ville, puisque les maisons se touchent, & qu'il n'y a plus d'interruption ?

Je persiste donc, malgré le *Courier de l'Europe*, à donner neuf cents mille âmes à la ville de Paris, jusqu'à ce qu'il m'ait prouvé le contraire : & je lui certifie que j'ai fait plusieurs recherches qu'il n'a pas faites pour approcher le plus près possible de la vérité.

Si l'on veut compter les gros bourgs qui flanquent la capitale & qui y envoient journellement des hommes qui n'y demeurent que quelques jours, mais qui se renouvellent incessamment, quelle immense population ! Je le répète, il ne faut que des yeux pour en reconnoître l'étendue.

On m'a accusé enfin d'avoir exagéré les misères publiques ; j'ose répondre que j'ai retenu quelquefois mon pinceau, afin de ne pas paroître outré. Voici ce qu'on lit dans le *Journal de Paris*, qui a un censeur pointilleux, & qui est soumis à la plus sévère inspection & révision.

» Une femme chargée d'enfants , & réduite à la plus affreuse misère , écrivit à M. le curé de Sainte-Marguerite : *Il y a deux jours que je suis sans pain ; mes enfants meurent de faim , & je n'ai pas la force d'aller me jeter à vos pieds pour implorer votre pitié.* Ce respectable pasteur vole au secours de cette famille infortunée. Au milieu des visages pâles & défigurés par le besoin , il aperçoit un enfant de quatre ans étendu sur le carreau , adressant à sa mere ces paroles déchirantes : *Maman , je vais donc manger ma chaise !* « Journal de Paris , du Mardi 14 Janvier 1777 (1).

Cette infortunée reçut de nombreux secours ; mais elle n'étoit pas la millieme peut-être dans le cas de la plus horrible nécessité.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

O toi , riche , qui auras lu ce livre , si une seule idée t'a plu ; si dans cet ouvrage , ou dans mes autres écrits , je t'ai donné la plus légère instruction , ou le plus léger plaisir ; si

---

(1) Je pourrois , d'après les papiers publics & des lettres particulieres , faire frémir les incrédules , si j'imprimois ici les détails qui sont parvenus à ma connoissance ; mais j'en ai exposé le résultat dans cet ouvrage , & j'atteste que je n'ai rien donné à l'exagération.

ton esprit ou ton cœur ont éprouvé quelque émotion ; tu es mon débiteur , & j'ai droit à ta reconnaissance ! Veux-tu t'acquitter envers moi d'une manière qui récompense toutes mes veilles ? Donne de ton superflu au premier être souffrant , ou gémissant , que tu rencontreras ; donne à mon compatriote en songeant à moi ; pense que plus tu donneras , plus tu te feras de bien à toi-même ; donne afin que je me félicite d'avoir été dans ce monde l'occasion de quelque bonne œuvre ; & que ce don charitable soit l'unique éloge accordé à mon travail.

*Fin du Tome second.*





---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S.

CHAP. CCVI. <i>Procureurs. Huissiers. P. D</i>	
CHAP. CCVII. <i>La Bazoche.</i>	8
CHAP. CCVIII. <i>Comédiens.</i>	9
CHAP. CCIX. <i>Spéctacles gratis.</i>	14
CHAP. CCX. <i>Langage du Maître au Co-</i> <i>cher.</i>	16
CHAP. CCXI. <i>Discours prononcé à la Co-</i> <i>médie Françoisé à la rentrée de ce Spéc-</i> <i>taele.</i>	17
CHAP. CCXII. <i>Battements de mains.</i>	20
CHAP. CCXIII. <i>Théâtre Bourgeois.</i>	22
CHAP. CCIV. <i>Colisée.</i>	25
CHAP. CCXV. <i>Foire Saint-Germain.</i>	27
CHAP. CCXVI. <i>Comédiens Italiens.</i>	30
CHAP. CCXVII. <i>Spéctacles des Boule-</i> <i>vards.</i>	31
CHAP. CCXVIII. <i>Lectures.</i>	33
CHAP. CCXIX. <i>Préteurs à la petite Se-</i> <i>maine.</i>	37
CHAP. CCXX. <i>Charlatans.</i>	41
CHAP. CCXXI. <i>Versificateurs.</i>	49
CHAP. CCXXII. <i>Calembours.</i>	49
CHAP. CCXXIII. <i>Feux d'artifice.</i>	50
CHAP. CCXXIV. <i>Messes.</i>	55
CHAP. CCXXV. <i>Messe de la Pie.</i>	59

CHAP. CCXXVI. <i>La Fête-Dieu.</i>	61
CHAP. CCXXVII. <i>Confessionnal.</i>	64
CHAP. CCXXVIII. <i>Billets de Confession.</i>	67
CHAP. CCXXIX. <i>Saint-Joseph.</i>	68
CHAP. CCXXX. <i>Protestants.</i>	69
CHAP. CCXXXI. <i>Liberté Religieuse.</i>	71
CHAP. CCXXXII. <i>Plébéiens.</i>	74
CHAP. CCXXXIII. <i>Capitation.</i>	77
CHAP. CCXXXIV. <i>Filles d'Opéra.</i>	81
CHAP. CCXXXV. <i>Répugnance pour le Mariage.</i>	83
CHAP. CCXXXVI. <i>Le Nom que vous voudrez.</i>	84
CHAP. CCXXXVII. <i>De certaines Fem- mes.</i>	86
CHAP. CCXXXVIII. <i>Filles publiques.</i>	87
CHAP. CCXXXIX. <i>Courtisannes.</i>	95
CHAP. CCXL. <i>Filles entretenues.</i>	96
CHAP. CCXLI. <i>Le Paysan perverti. Par M. Retif de la Bretonne.</i>	97
CHAP. CCXLII. <i>Bal de l'Opéra.</i>	100
CHAP. CCXLIII. <i>Sans Titre.</i>	103
CHAP. CCXLIV. <i>Les petits Chiens.</i>	105
CHAP. CCXLV. <i>Suffisance.</i>	107
CHAP. CCXLVI. <i>Vente de l'Eau.</i>	108
CHAP. CCXLVII. <i>Les Demoiselles.</i>	112
CHAP. CCXLVIII. <i>Galanterie.</i>	115
CHAP. CCXLIX. <i>Des Femmes.</i>	118
CHAP. CCL. <i>Cocarde.</i>	123
CHAP. CCLI. <i>Séparations.</i>	124

T A B L E.

523

CHAP. CCLII. <i>Contraſte.</i>	125
CHAP. CCLIII. <i>Les Vapeurs.</i>	127
CHAP. CCLIV. <i>De l'Idole de Paris , le Joli.</i>	130
CHAP. CCLV. <i>Les Convois.</i>	139
CHAP. CCLVI. <i>D'un Pauvre.</i>	145
CHAP. CCLVII. <i>Aux Riches.</i>	148
CHAP. CCLVIII. <i>Suicide.</i>	151
CHAP. CCLIX. <i>Filets de Saint-Cloud.</i>	154
CHAP. CCLX. <i>Capitaliſtes.</i>	155
CHAP. CCLXI. <i>L'Hôtel des Fermes.</i>	156
CHAP. CCLXII. <i>Mont de Piété.</i>	158
CHAP. CCLXIII. <i>Monopole.</i>	161
CHAP. CCLXIV. <i>Le Regrat.</i>	163
CHAP. CCLXV. <i>Falſifications.</i>	167
CHAP. CCLXVI. <i>Mendiants.</i>	168
CHAP. CCLXVII. <i>Mendiants valides.</i>	171
CHAP. CCLXVIII. <i>Néceſſiteux.</i>	174
CHAP. CCLXIX. <i>L'Hôtel-Dieu.</i>	176
CHAP. CCLXX. <i>Clamart.</i>	181
CHAP. CCLXXI. <i>Les Enfants trouvés.</i>	183
CHAP. CCLXXII. <i>Loterie royale de France.</i>	188
CHAP. CCLXXIII. <i>Le Chapitre équivoque.</i>	191
CHAP. CCLXXIV. <i>Mes Regrets &amp; bien ſuperflus.</i>	297
CHAP. CCLXXV. <i>Souhait.</i>	198
CHAP. CCLXXVI. <i>Paris-Port.</i>	201
CHAP. CCLXXVII. <i>Les Priſons.</i>	205
CHAP. CCLXXVIII. <i>Sentence de mort.</i>	208

CHAP. CCLXXIX. <i>Le Bourreau.</i>	212.
CHAP. CCLXXX. <i>Place de Greve.</i>	214
CHAP. CCLXXXI. <i>Servante mal pendue.</i>	220
CHAP. CCLXXXII. <i>Bastille.</i>	223
CHAP. CCLXXXIII. <i>Anecdote.</i>	226
CHAP. CCLXXXIV. <i>Maisons de force.</i>	230
CHAP. CCLXXXV. <i>Dépôts ou Renfermeries.</i>	232
CHAP. CCLXXXVI. <i>Vie d'un Homme en place.</i>	235
CHAP. CCLXXXVII. <i>Orateurs sacrés.</i>	240
CHAP. CCLXXXVIII. <i>Anti-Anglois.</i>	240
CHAP. CCLXXXIX. <i>L'Académie Française.</i>	221
CHAP. CCXC. <i>Sur le mot Goût.</i>	228.
CHAP. CCXCI. <i>L'Académie des Inscriptions &amp; Belles-Lettres.</i>	229
CHAP. CCXCII. <i>Communautés.</i>	232
CHAP. CCXCIII. <i>Agrémistes.</i>	234
CHAP. CCXCIV. <i>Epingliers. Cloutiers.</i>	235
CHAP. CCXCV. <i>Gêne de la Presse.</i>	236
CHAP. CCXCVI. <i>La petite Poste.</i>	239
CHAP. CCXCVII. <i>Débiteurs.</i>	267
CHAP. CCXCVIII. <i>Objections.</i>	270
CHAP. CCXCIX. <i>Almanach Royal.</i>	275
CHAP. CCC. <i>Mercur de France.</i>	279
CHAP. CCCI. <i>Auteurs nés à Paris.</i>	285
CHAP. CCCII. <i>Porte-faix.</i>	291
CHAP. CCCIII. <i>Melons.</i>	298
CHAP. CCCIV. <i>Filles nubiles.</i>	299

T A B L E.

	525
CHAP. CCCV. <i>Les Visites.</i>	302
CHAP. CCCVI. <i>Retraite.</i>	304
CHAP. CCCVII. <i>Les Affiches.</i>	306
CHAP. CCCVIII. <i>Tableaux , Dessins , Estampes , &amp;c.</i>	310
CHAP. CCCIX. <i>Encan.</i>	313
CHAP. CCCX. <i>Chapeaux.</i>	315
CHAP. CCCXI. <i>Naces.</i>	320
CHAP. CCCXII. <i>Mariage. Adultere.</i>	325
CHAP. CCCXIII. <i>Petits Formats.</i>	331
CHAP. CCCXIV. <i>Maîtres Ecrivains.</i>	334
CHAP. CCCXV. <i>De l'ancienne Compagnie des Œuvres fortes.</i>	336
CHAP. CCCXVI. <i>Portes Cochères.</i>	341
CHAP. CCCXVII. <i>Le Suisse de la rue aux Ours.</i>	344
CHAP. CCCXVIII. <i>Savoyards.</i>	346
CHAP. CCCXIX. <i>Enfants devant leur pere.</i>	349
CHAP. CCCXX. <i>De la Langue du Monde.</i>	351
CHAP. CCCXXI. <i>Ton du Monde.</i>	352
CHAP. CCCXXII. <i>Ton d'un grand Mon- de.</i>	354
CHAP. CCCXXIII. <i>Sots Usages abolis.</i>	357
CHAP. CCCXXIV. <i>Légeres Observations.</i>	360
CHAP. CCCXXV. <i>Pain de Pommes de terre.</i>	369
CHAP. CCCXXVI. <i>Aumônes.</i>	373
CHAP. CCCXXVII. <i>La Paroisse Saint- Sulpice.</i>	377

CHAP. CCCXXVIII. <i>L'Enfant-Jesus.</i>	379
CHAP. CCCXXIX. <i>Bureau des Nourrices &amp; des Recommandareffes.</i>	381
CHAP. CCCXXX. <i>Les Heures du Jour.</i>	382
CHAP. CCCXXXI. <i>Des Dimanches &amp; Fêtes.</i>	392
CHAP. CCCXXXII. <i>Carnaval.</i>	396
CHAP. CCCXXXIII. <i>Tragédies moder- nes.</i>	400
CHAP. CCCXXXIV. <i>Comédies moder- nes.</i>	409
CHAP. CCCXXXV. <i>Où est Démocrite?</i>	416
CHAP. CCCXXXVI. <i>Ponts.</i>	421
CHAP. CCCXXXVII. <i>Consommation.</i>	424
CHAP. CCCXXXVIII. <i>Balcons.</i>	429
CHAP. CCCXXXIX. <i>Faux Cheveux.</i>	431
CHAP. CCCXL. <i>Fournisseurs.</i>	435
CHAP. CCCXLI. <i>Plâtres neufs.</i>	437
CHAP. CCCXLII. <i>Inoculation.</i>	439
CHAP. CCCXLIII. <i>Places publiques.</i>	444
CHAP. CCCXLIV. <i>Le Parlement.</i>	448
CHAP. CCCXLV. <i>Le Clergé.</i>	456
CHAP. CCCXLVI. <i>La Galerie de Ver- sailles.</i>	461
CHAP. CCCXLVII. <i>De la Cour.</i>	470
CHAP. CCCXLVIII. <i>Les Extrêmes se touchent.</i>	473
CHAP. CCCXLIX. <i>Sages du monde.</i>	478
CHAP. CCCL. <i>Apologie des Gens de let- tres.</i>	479

T A B L E.

527

CHAP. CCCLI. <i>Querelles littéraires.</i>	481
CHAP. CCCLII. <i>Belles-Lettres.</i>	488
CHAP. CCCLIII. <i>Les trois Rois.</i>	493
CHAP. CCCLIV. <i>De l'influence de la Capitale sur les Provinces.</i>	496
CHAP. CCCLV. <i>Que deviendra Paris?</i>	498
CHAP. CCCLVI. <i>Supposition.</i>	505
CHAP. CCCLVII. <i>Réponse au Courier de l'Europe.</i>	507

Fin de la Table du second Volume.





